


SDA. 2677  
(1875-1894)

Collectionné par

M<sup>r</sup> Luet.  


et remis par lui à la Société  
des Arts, dans sa séance  
familière du lundi 7 Janvier  
1895.

---

1  
1870  
1871  
1872

1873  
1874  
1875  
1876  
1877  
1878  
1879  
1880

1881

1882

1883

1884

1885

1886

Note (de M. Pictet de Serigny).

sur les Séances dites familiales de la Société des Arts

↳ Lorsque la Société pour l'avancement des Arts et Sciences fondée en 1787 par JC. Bonafant, Lauffare, M<sup>e</sup> Aug<sup>e</sup> Pictet, &c fut reconstituée en 1816 après l'établissement de l'Indépendance, elle fut divisée en trois classes fort distinctes et toujours séparées sauf dans une séance annuelle de Rapports.

Les trois classes - Industrie, Beaux Arts et Agriculture se repartissaient les hommes d'intelligence et de goût qui bien qu'ayant des connaissances et occupations différentes, desisoient se réunir au tems en tems.

Elles fondèrent dans ce but, des réunions mensuelles du premier lundi de chaque mois où se réunissoient <sup>retrouvaient</sup> ~~se réunissaient~~ tout le fait familiairement, sans ordre du jour, ni procès verbal des Membres des trois classes indifféremment.

Au fil du tems que vécurent les hommes éminents qui avoient amené et préparé à la renaissance tant de la République que de la Société des Arts, ces réunions mensuelles familiales furent extrêmement suivies

Par a peu elles tombèrent en désuétude, mais elles durent reprendre un nouvel intérêt après la création de l'Institut Genevois attendu que ce Corp. qui avoit cinq Classes ou sections tandis que la Société des Arts n'en avoit que trois - traitait dans ses 4<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup> sections, des

objets d'intérêt général que la Société familiale pourra plus ou  
moins aborder... pour demeurer de quelque façon la grâce la même que  
laurais dans les développements intellectuels de la Société et  
not. l'absence des 1<sup>re</sup> et 5<sup>es</sup> Sections <sup>Bureau d'administration</sup>  
<sub>littéraire et sociale</sub>

Quelques hommes se trouvant, à l'occasion de réunions  
capables de donner à nos séances de la Société familiale un  
nouvel éclat, même une nouvelle utilité pratique

En tête, le Général de Fauv qui y portait un grand intérêt, y était les  
trois jours de la Société, présidait, et chaque fois, communications

le Docteur Geste pour également

les Pasteurs Lelcher et Jacques Marlin

le Savant Archéologue et des finalistes Hamon

Tous aujourd'hui disparus ainsi que beaucoup d'autres

Parmi les Membres les plus zélés qui subsistent  
encore, et qui pour nous ont présidé nos séances ou les ont  
enrichies de leurs communications, on peut compter

M. le Professeur de Candolle

M. le Président actuel Sauphar

M. le Professeur Chaux

M. le Prof. Ed. Humbert

M. le Chirurgien Adolphe Gaucher

M. le Docteur Michel Claude Spall

M. le Professeur Hartmann

M. le Conservateur d'Albert Durace

Parmi les membres zélés qui ont présidé à leur tour, on peut  
encore citer M. le Baron Gabriel

M. le Ministre Bast

M. Vernet Secrétaire

M. Sere assemblée

D'autres peut-être que j'ay oubliés et enfin l'écrivain  
des lignes actuelles qui n'allongerai pas inutilement votre Compte.  
Pictet & Sergy

Quant aux Sujets traités, comme aucun espede d'occident  
ni même de l'Asie, n'en a été gardé, et que les autres J'ay en voyant  
Genevois ont été toujours extrêmement sobres et brefs.  
Sur ce sujet, au quel personne ne sembler personnellement s'en être  
dont personne n'était responsable. Il serait très difficile de  
s'en donner une lettre un peu complète. Mais on peut s'en  
faire une légère et imparfaite idée par la nature spéciale  
des occupations et des goûts des principaux Orateurs. par  
M. Saussure a beaucoup parlé de beaux arts et voyages  
M. de la Force Astronomie, Géographie, Genre  
M. de la Force aussi Géographie et Voyages  
M. de la Force Physique et Application  
M. de la Force - a parlé Jérusalem - la Force (sans force)  
M. de la Force de ses Souverains, Voyages, et un peu de ses Sujets variés,  
d'autres - Il serait très à désirer de donner un corps quelque peu d'ordre  
aux productions de ces réunions précieuses qui combinent une lacune grande  
et qui pour servir de base à appuyer et de développer <sup>porter</sup> les fruits très salutaires

Pour cela il faudrait qu'il y eut un membre designé  
comme Conseiller - Secrétaire - Président honoraire

qui tiendrait de lieu et se trait d'ordinaire dans les divers

seances, <sup>et serait chargé</sup> de veiller à leur convocation, à leur annon-

aux améliorations dont elles seraient susceptibles -

à diriger le choix des Présidents à chaque seance, à con-

venir le plus possible d'orateurs de causes, de sujets

puis - à conserver le mieux possible soit par écrit ou divul-

guer par écrit les verbaux plus ou moins complets, copies au Directeur

des Morceaux Traité - Leçons et le Procès des Seances -

J'en suis convaincu qu'il y aurait là, les bases d'un

Grand, utile, et intéressant développement de la Société de

seances ou forums développés et travaux avec -

Quant à l'écrit personnellement, vous êtes sûr que tant qu'il

aura son souffle, il est très disposé à faire ce qu'il pourra et ce qu'il

peut dans sa force. (Voir la Note individuelle A jointe à ceci -)

Peu fait la visite à la Société familière un premier de son Journal qu'il

porterait à son Directeur, (ou à son Président) par lui-même ou par son Secrétaire et Journal et tout cela

se publierait non seulement sous le patronage des 80 ou 100 membres de la Société des Arts, mais en

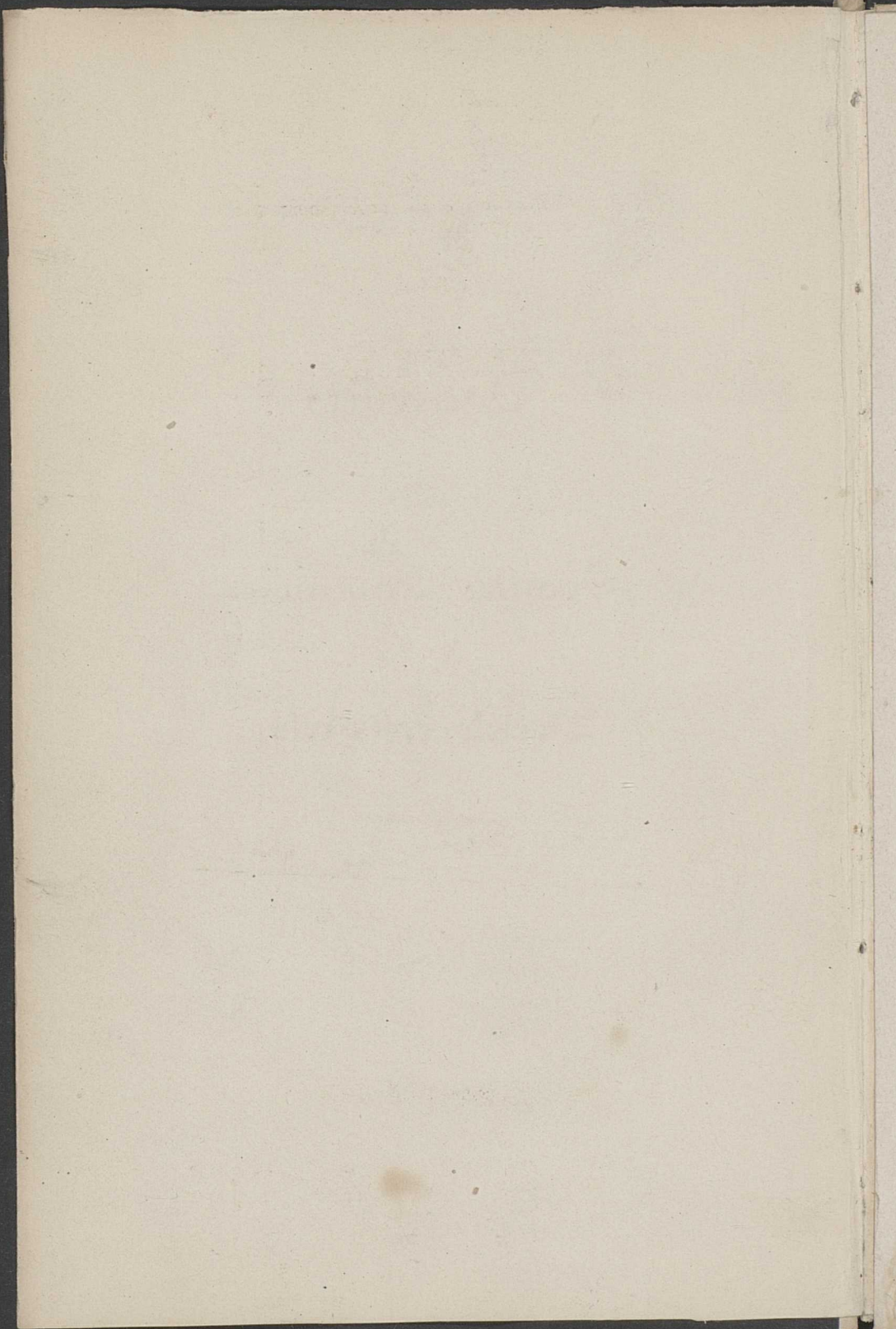
sous celui des membres des 25 ou 30 Sociétés plus ou moins intellectuelles, politiques ou religieuses

à Gènes. Mon Ouvrage n'est au jour de ce jour - et je suis sûr d'être satisfait de l'écrit et pas moins bon.



Souvenirs  
des  
Séances Familières  
de la  
Société des Arts.

---

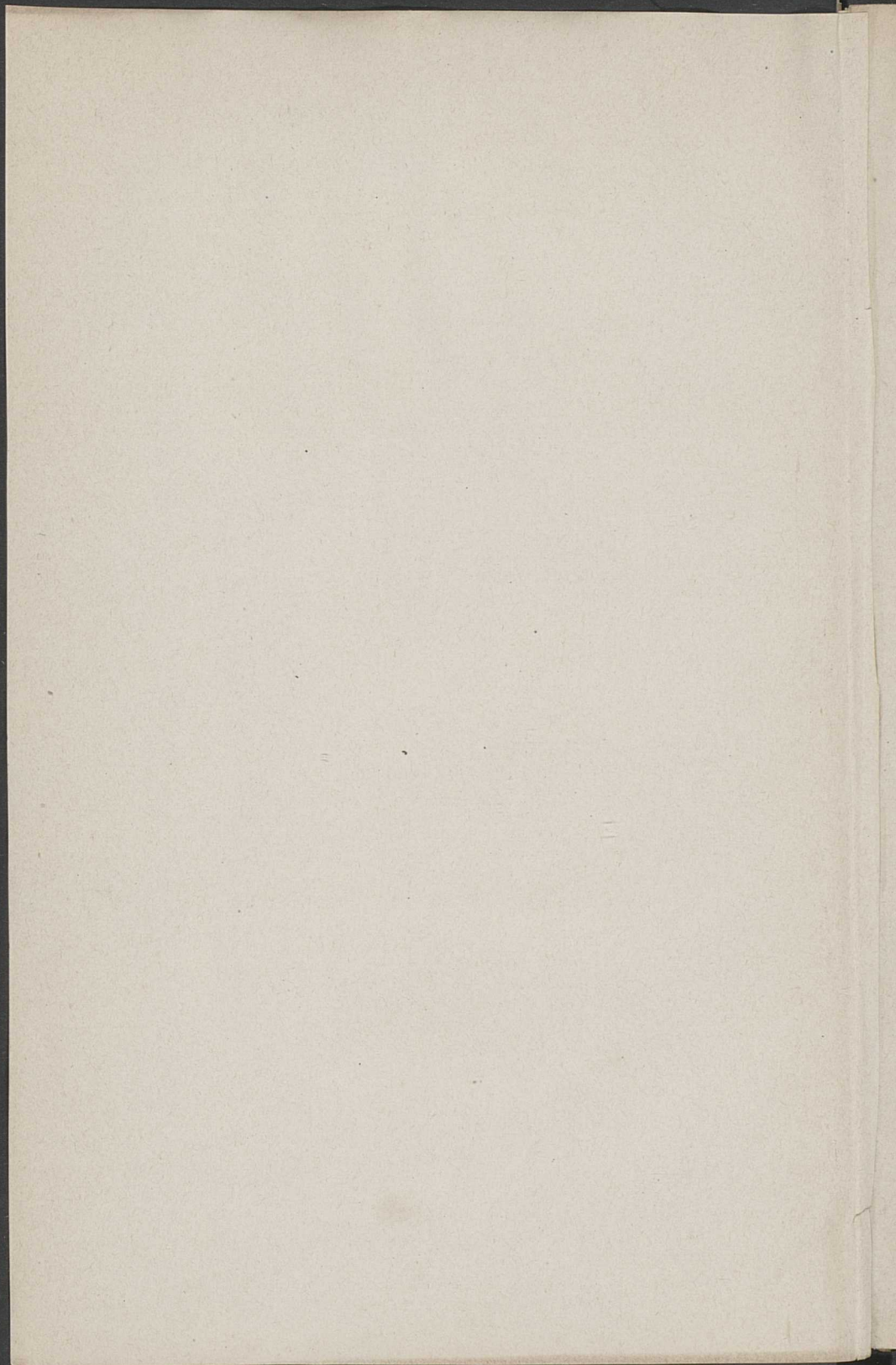


1870

— Lundi soir, la Société des arts a eu, suivant l'usage, sa séance familière. Depuis cinquante ans et plus, elle n'a pas manqué de se réunir ainsi pendant les six mois d'hiver, le premier lundi de chaque mois, sans secrétaire, ni procès-verbal ; un président improvisé compose tout son bureau. Là, ni rapports, ni mémoires. Celui qui a quelque chose à dire le dit, et les sujets les plus divers peuvent ainsi passer successivement sous les yeux de l'assemblée. C'est en quelque sorte un jour de récréation au milieu

des travaux plus sérieux de la Société.

Après le thé, M. Hammann, président désigné, s'est installé au fauteuil, et à 6 h. 1/2, heure militaire, la conversation a commencé. M. le général Dafour a parlé du mouvement constaté chez plusieurs étoiles fixes, et notamment chez Sirius, mouvement presque nécessairement accompagné d'un mouvement semblable chez un autre globe voisin ; il n'y a que fort peu d'années qu'on a fini par découvrir le satellite de Sirius. M. le Dr Gosse père, a présenté à la Société la petite statue grecque trouvée récemment et acquise pour le musée. Est-ce un Bacchus ? Il est bien jeune et bien svelte. Est-ce un Ganymède ? L'aigle y manque. Différentes opinions ont été émises, mais comme on l'a dit, en l'absence des attributs caractéristiques, il est difficile de se prononcer : en tous cas, c'est un beau jeune homme, et une précieuse acquisition pour notre musée. M. l'ingénieur Moschell a exposé les difficultés matérielles et surtout morales, que rencontrera toujours une association coopérative d'ouvriers pour la production ; le grand mal, l'expérience le prouve, c'est que chacun veut commander et personne ne veut obéir. En revanche, il a recommandé l'association pour la consommation, et donné des détails sur la Société coopérative immobilière fondée à Genève il y a trois ou quatre ans, et qui a déjà construit 25 maisons. M. Pictet de Sergy a dit quelques mots sur la Société de consommation si bien administrée, qui vient encore de voter un dividende de 8 0/0 à ses actionnaires pour le dernier semestre de 1869. M. Schaltebrand a décrit un violon de voyage qu'il a vu à Paris chez le célèbre luthier Guillaume ; ce violon se démonte aisément et se place dans une boîte de 40 centimètres de largeur et de 10 centimètres de hauteur ; d'après M. Schaltebrand, M. Guillaume recommande surtout le sapin de la Suisse pour la construction des violons. M. Hammann a ensuite exposé une belle photographie des fêtes de septembre, et diverses vues faites au crayon, ou reproduites à l'eau-forte, d'un de ses anciens élèves, actuellement établi en Algérie. M. Huguenin a produit une curieuse pomme de terre, et M. Sené, après quelques mots sur les montres Roskoff, a proposé l'introduction à Genève, comme industrie nouvelle, de la fabrication d'instruments de mathématiques ordinaires, tels que compas, équerres, etc.



Si je prévien le lecteur que je vais lui parler des hôtels de San Francisco, des tombeaux de Damas, du général Dufour, des abréviations dans l'écriture cursive, du phylloxera, du monument de Vérone, des catacombes, du doryphora decemlineata, de l'igname, et de mille autres choses, il aura bien le droit de me demander compte de ce péle-mêle et de me mettre sur la sellette jusqu'à ce que je lui aie dit l'unité de cette variété, le centre vers lequel convergent tous ces rayons épars. Aussi ne me ferai-je pas prier longtemps; j'allais même commencer par cela.

Mais d'abord, pardon pour un jeu de mots involontaire, qu'il n'y a pas moyen d'éviter, et que les plus innocents commettent sans le vouloir, soit qu'il s'agisse de souvenirs, ou qu'ils parlent de vêtements. « J'ai des habits divers à votre service; nos cultes divers sont très fréquentés; les cours divers, si nombreux, qui se donnent à Genève, etc. » Les souvenirs divers que j'évoque sont des souvenirs d'hiver, ceux de l'hiver dernier.

Chacun sait que la Société des Arts, outre ses trois classes, et tous les premiers lundis du mois, de novembre à avril, une séance familière, qui réunit, sans président permanent, sans secrétaire, sans procès-verbal, tous les membres désireux de passer quelques moments tranquilles, occupés à d'aimables causeries ou à d'intéressantes communications. On débute par une tasse de thé, mais à six heures et demie, heure militaire, le thé disparaît et la séance s'ouvre. Trente, quarante, cinquante personnes sont là. Il y a des jeunes qui viennent un peu pour connaître et pour se faire connaître; ils n'ont pas toujours grand' chose à dire; cela ne vaudrait pas la peine d'un rapport écrit, annoncé et lu dans une des classes, mais cela fait très bien dans une séance familière. Il y a aussi des vieux, qui ne se sentent plus de force à préparer de longs et laborieux travaux, mais qui ont la mémoire bien garnie et qui, trouvant là leurs Invalides, occupent la première place pour l'abondance et la richesse de leurs communications. Quand ils manquent, ce qui est rare, on s'aperçoit immédiatement de leur absence.

Il y en a enfin d'autres âges encore et plusieurs de ce certain âge qui n'est plus le printemps et qui n'est pas encore l'hiver; des industriels, des agriculteurs, des horlogers, des pasteurs, des peintres, des professeurs, etc. Quand on n'a qu'un mot à dire, on le dit; une photographie, ou une collection à montrer, on la montre; on nous a même montré des bêtes curieuses, mais bien petites, dans une boîte, piquées d'une épingle. Et tout cela se fait sans phrases, ni em-

1875

20 Octob<sup>r</sup>

article  
Jaug. Bost  
dans le Journal  
de Genève.

/a

phase; on est même sûr, au contraire, si l'on voit sortir d'une poche un cahier, et si le président n'y met bon ordre, qu'il y aura des protestations muettes sous la forme de départs furtifs.

Bonne humeur, pleine liberté, aimables soirées vraiment familières. Un soir, à peine nous venions d'entrer en séance, le général Dufour qui présidait commence carrément par :

— La parole est à M. un tel.

— Pardon, général; général, je ne l'ai pas demandée.

— Je le sais bien, mais vous m'avez fait nommer président sans que je l'eusse demandé non plus; à votre tour, vous avez la parole et vous la garderez.

Et il fallut marcher.

L'une de ces causeries a roulé principalement sur les inconvénients qui résultent aujourd'hui du développement considérable qu'a pris la correspondance. On écrit beaucoup plus de lettres qu'on ne faisait avant l'abaissement des tarifs. Autrefois la composition d'une lettre était une affaire d'état, on la soignait, on la rédigeait, on la corrigait, on la recopiait, on y mettait le temps. Aujourd'hui, pst! on écrit pour un rien, souvent pour moins que rien, et quoique les lettres soient plus courtes, on y perd un temps considérable. Les hommes pressés ont déjà pris l'habitude d'y remédier au moyen de quelques abréviations, plus ou moins généralement comprises et acceptées; ainsi l'on écrit et l'on imprime, *M.* pour *Monsieur*; *S. M.* pour *Sa Majesté*; on imprime même *s'adr.* pour *s'adresser*; quelquefois *r.* pour *rue*; les Anglais disent *M. P.* pour *membre du Parlement*; et les temps anciens nous ont légué le *S. P. Q. R.* des Romains (*senatus, populusque romanus*); le *M. K. B. I.* des Juifs, d'où est venu le nom de *Maccabées*; l'inscription de la croix *INRI*; le *IXΘΥΣ* des premiers chrétiens, signe presque cabalistique de reconnaissance entr'eux. Les guerres de religion nous ont fourni le célèbre *R. P. R.* (religion prétendue réformée), et nous avons nos trois lettres genevoises *IHS.*

De nos jours, dans l'écriture cursive, on écrit souvent *q.* pour *que*; *qlqs.* pour *quelques*; *tjrs* pour *toujours*; on abrège en *mt.* le *ment* final des adverbess; on écrit *ns.* *vs.* pour *nous*, *vous*, etc.

Il ne s'agissait donc ni de faire une révolution, puisque le principe est admis, ni d'enfoncer une porte entrebaillée, puisqu'on voulait l'ouvrir davantage. Plusieurs idées ont été émises avec plus ou moins de succès; la moins originale était encore celle de la phonographie, en faveur de laquelle on a fait valoir qu'elle est parfaitement admise en sténographie et qu'elle y a réussi. Mais décidé-

ment, écrire *tom, lafam, l'ario, l'imag, l'abi*, serait un peu trop fort, ou du moins cela a paru tel, sans compter les voyelles doubles ou les nasales qui n'auraient pastrouvé sans difficultés leur place dans ce système: *oi, ou, on, an, eux*, et les consonnes doubles, comme *ch, ll, etc.*

Modestement, il a été résolu qu'on s'en tiendrait à ce qui est, chacun faisant de son mieux pour adopter quelques abréviations de son choix et qui ne risquaient pas trop d'être incomprises, ou mal comprises. Surtout n'oubliez pas la ponctuation; vous savez que pour un point Martin perdit son âne; vous savez peut-être aussi qu'un docteur anglais, attendu dans une famille, ayant reçu une dépêche laconique ainsi conçue: *Ne venez pas, trop tard*, se mit en route immédiatement, et que la question des frais roula tout entière sur la virgule; on n'avait plus besoin de lui et on lui avait télégraphié: *Ne venez pas; trop tard.*

Mais le général, faisant bon marché des abréviations de détail, insista sur le temps que faisaient perdre les suscriptions des lettres et les formules de la signature. Non-seulement on y perd deux ou trois lignes, mais encore, à moins qu'on ait un cliché tout exprès, on est toujours plus ou moins embarrassé sur le choix des expressions dont on doit se servir; il y a les *civilités empressées*, les *sentiments distingués, respectueux, ou dévoués*; les *compliments*, l'expression de *ma, etc. votre très-humble, etc.*

Quand il était à Grenoble, le général avait ordonné aux officiers placés sous ses ordres de ne jamais dépasser dans leur fin de lettre les deux mots: *Agréez, etc.* C'est tellement reçu que les journaux suppriment invariablement cette *queue* que personne ne lit et qui ne veut rien dire, et il y aurait à cela cet autre avantage que le destinataire pourrait suppléer la fin comme il l'entendrait, et que personne ne serait blessé. Quant à l'en tête, mettre simplement le *Tit.* des administrations allemandes, qui résume en trois lettres tous les titres et les noms du correspondant.

En tous cas, l'on est d'accord à reconnaître que le genre épistolaire, comme tel, est singulièrement compromis par la multiplicité presque forcée des correspondances, par la hâte avec laquelle on vit, par les cartes postales et par les télégraphes. On se met à dire, court et bon, ce que l'on a à dire, et quand on faisait autrefois de si jolies descriptions de voyage, on se borne maintenant à érire sur une carte de cinq ou de dix centimes: *Arrivé en bonne santé!*

Que serait devenue Madame de Sévigné, si elle eût vécu dans notre siècle? Il reste pourtant ceci, que les dames ont conservé, un peu plus que les hommes, le rare talent de savoir faire quelque chose avec rien. à

plus forte raison avec quelque chose, et de broder à la perfection sur les canevas les plus durs et les plus ingrats.

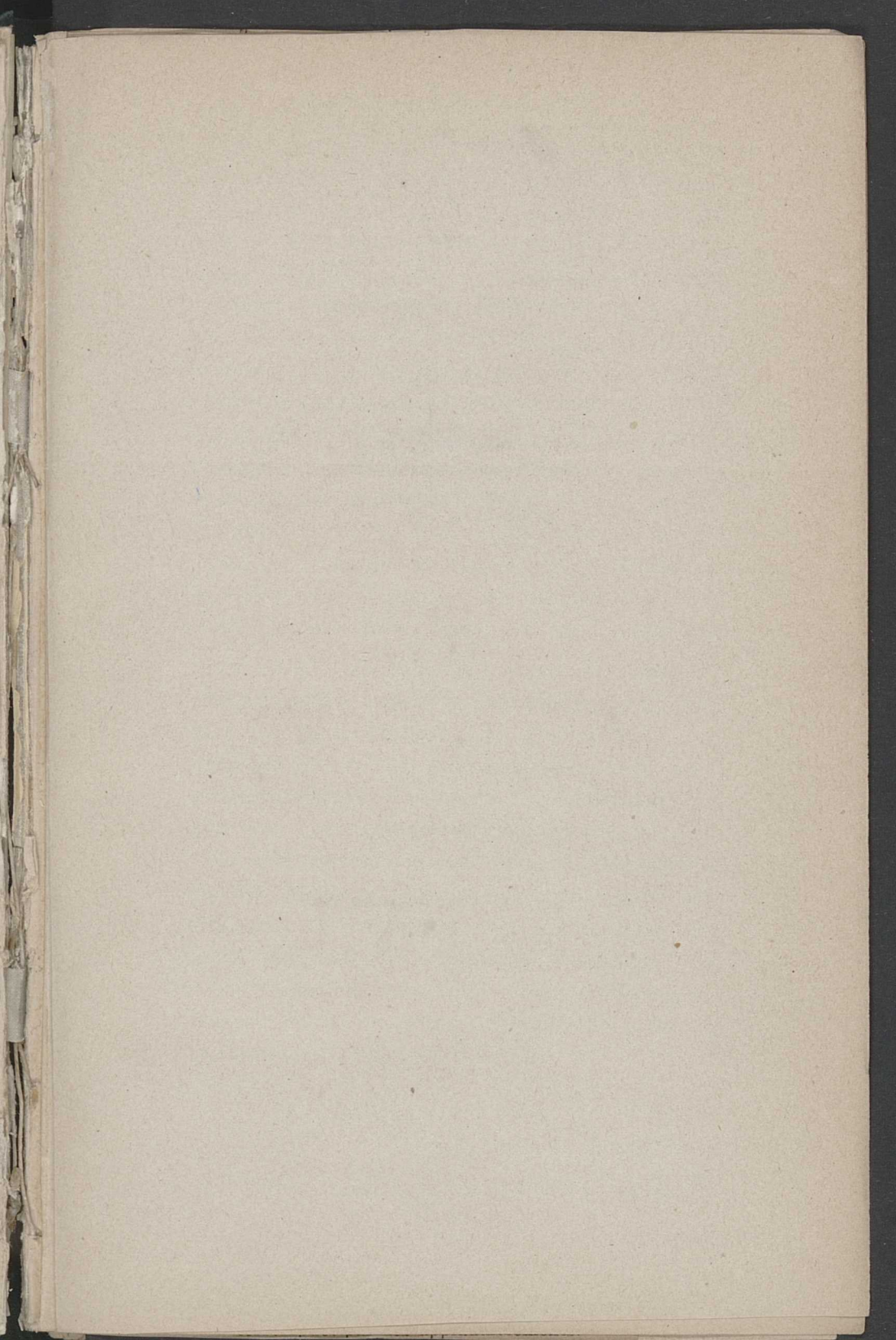
Puis est venue, tout à fait incidemment, cette autre question. Comment se fait-il qu'aujourd'hui l'on écrive si mal, quand autrefois l'on écrivait si bien, matériellement parlant? Avec cela, des citations à l'appui, en faveur des vieux contre les jeunes; exemples mémorables, citations indiscrettes, faits personnels, allusions blessantes pour quelques membres présents qui sont les premiers à rire de ce grabeau d'un nouveau genre. Les uns font retomber la responsabilité de nos écritures sur ces malheureux nerfs qu'on rend aujourd'hui responsables de tout. D'autres affirment que le mal vient de l'écriture anglaise substituée à l'ancienne française, plus nette et mieux moulée. Quelques-uns prétendent tout vulgairement que c'est parce qu'on n'apprend plus à écrire aux enfants tant on a d'autres choses à leur enseigner dans les écoles: gymnastique, allemand, dessin, musique chimée, histoire nationale, économie politique, notions constitutionnelles éléments de physique, etc. Le vieux docteur Gosse ne reste pas en arrière, et sa solution, qui n'est peut-être qu'une digression, vaut bien la peine d'être rappelée. Il fait une charge à fond contre les maîtres qui veulent à toute force obliger les enfants à tenir leurs cahiers droit devant eux, perpendiculaires à l'axe de la table, et la plume invariablement dirigée vers l'épaule droite. Ce n'est pas la position naturelle, dit-il; avec ce système, vous faites de mauvais écrivains, des poitrinaires et des bossus.

Mais j'en ai trop dit. Il ne me reste plus de place pour mes grands hôtels, mes légumes, mes petites bêtes et mes voyages. Ce sera pour une seconde lettre, si le lecteur n'est pas trop fatigué (ou ennuyé) de cette excursion dans les souvenirs de l'hiver, *avec lesquels* (vieux style) j'ai l'honneur d'être (nouveau style) etc.

*J. Ky. Boff*

*Journal de Genève  
du 208<sup>th</sup> 1875.*





Novembre 1877

« Demain soir Lundi à 6 h. à  
l'Athénée, séance familiale de la  
Société des Arts sous la présidence  
de M. Th. de Saussure. La soirée  
précédente, inaugurée par M.  
Pictet de Dergny, avait été fort  
nombreuse et favorisée par des  
communications extraordinairement  
variées, ainsi de M. Huber-Saladin  
sur le sculpteur Marzello...., de  
M. Th. de Saussure sur le monument  
du général Dufour...., de M. Aug. Bost  
sur l'Aiguille de Clegâtre, transportée  
à Londres...., de M. Sené sur la  
crémation, de M. Galopin sur l'ensei-  
gnement primaire dans les Grisons,  
de M. Auetman sur une troupe  
politique...., de M. Pictet sur le tri-  
fédéral de Berne en 1830.....»

Journal de Genève du  
...décembre 1877.

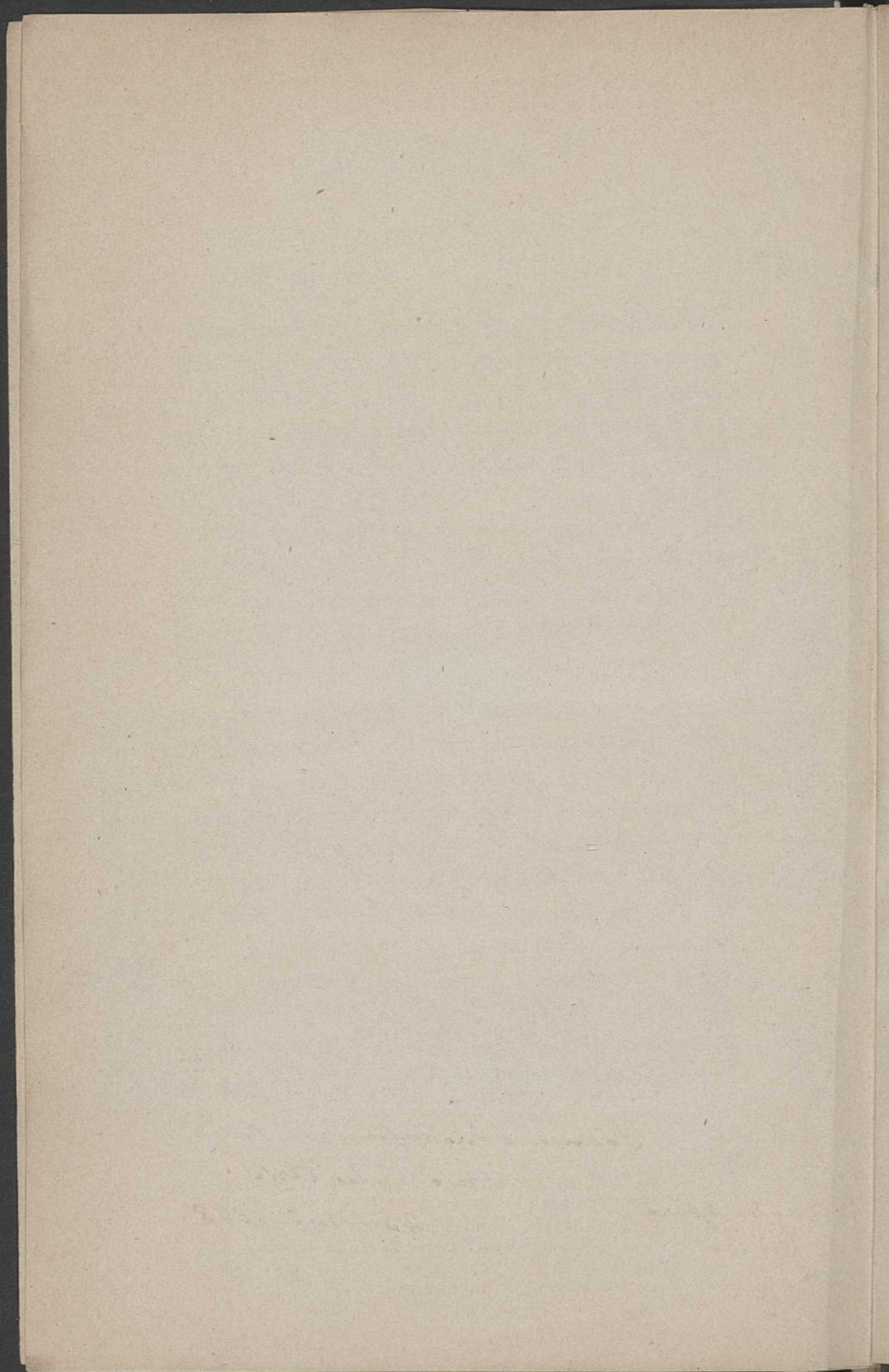
est dans  
Hallam Rochet

Depuis quelques années, nos séances familiares qui réunissent les membres des trois Classes, ont acquis beaucoup d'animation. Elles sont très fréquentées et il s'y fait des communications nombreuses et intéressantes. Le 4 février, l'une de ces séances coïncidait justement avec le centième anniversaire de la naissance d'Augustin-Pyramus de Candolle. L'idée de consacrer cette séance à la mémoire de notre célèbre concitoyen se présenta tout naturellement. M. le professeur Chaix, qui présidait, l'ouvrit par une courte biographie d'Augustin-Pyramus de Candolle, empruntée en grande partie à ses souvenirs personnels. M. Alphonse de Candolle donna ensuite quelques détails inédits sur la vie de son illustre père et présenta à l'assemblée divers documents ayant trait à sa personnalité. Ce sont, entre autres, tous les diplômes des titres conférés à Augustin-Pyramus de Candolle, diplômes dont beaucoup portent la signature d'hommes célèbres de l'époque, puis les décorations, médailles et autres distinctions obtenues par lui, enfin plusieurs volumes de peintures de plantes dont l'origine très intéressante a été rappelée à cette occasion. MM. Pictet de Sergy, Gaberel, Wartmann et d'autres membres présents apportèrent aussi leur contingent de souvenirs à cette séance. C'est ainsi que le centenaire de la naissance d'Augustin-Pyramus de Candolle fut célébré modestement et pour ainsi dire en famille dans cette Société des Arts qui a eu l'honneur d'être présidée par lui.

*Séance générale de la  
Société des Arts.*

*A. de Saussure  
Présid.*

*25 Mai 1878.*



nov. 79.

— Lundi, à 6 heures et demie, a eu lieu, sous la présidence de M. Pictet de Serigy, la première séance de cet hiver des discussions familières destinées à rapprocher les membres des trois classes de la Société des Arts habituellement séparés. Bien que nombre de membres soient encore à la campagne, et que le temps fût peu engageant, l'assemblée a été fort nombreuse et très-sympathique.

Les parois de la salle étaient ornées de nombreuses gravures et lithographies exposées par les soins de la Classe des Beaux-Arts, et, après un thé, toujours excellent, conformément à la tradition de la regrettée concierge, Mlle Sonnex, M. Gaberel a fait une communication très-intéressante sur le prêt fort considérable qu'en 1589 environ trois cent citoyens genevois firent au roi Henri IV d'une somme de plus de *trois cent mille écus d'or* avec les noms de tous les prêteurs!

M. Galopin a produit des lettres autographes du grand-duc de Mecklembourg-Scheverin (Paul-Frédéric élevé à Genève), qui manifestent les sentiments les plus affectueux tant pour cette ville que pour son vénérable professeur de mathématiques, M. Schaub.

M. le président de Saussure a donné des détails fort intéressants sur la ville de Luques, peu visitée des voyageurs, et qui tient à Genève tant par la ressemblance de ses remparts et de ses promenades que par le fait du grand nombre de familles luquoises venues au 16<sup>e</sup> siècle s'établir à Genève où plusieurs subsistent encore.

MM. d'Albert Durade, Bost et Sené ont pris la parole sur divers sujets.

M. de Saussure a accepté la présidence de la première séance.

*Journal de Genève  
novembre 1879.*

#### SOCIÉTÉ DES ARTS

*Déc. 79.*

Les séances que cette Société et ses Classes ont tenues au commencement de l'hiver, ont présenté beaucoup d'intérêt et nous croyons devoir en donner un aperçu succinct.

Dans la séance familière du 1<sup>er</sup> décembre, M. William Favre a exhibé une foule d'objets recueillis par lui dans un voyage qu'il vient de faire autour du monde. Il a donné à leur sujet des détails qui caractérisent la civilisation des divers pays parcourus par lui. Le Japon est surtout curieux à étudier, à cause de l'évolution politique, aussi subite que profonde, qui

s'y est produite. Il y a quelques années, le Japon était encore en pleine féodalité. Les grands vassaux de l'empire, désignés sous le nom de daïmios, y jouaient un grand rôle; puis, à côté d'eux, figurait une noblesse qui avait beaucoup de rapports avec la chevalerie européenne du moyen âge. Elle maniait l'arme blanche avec une dextérité étonnante et elle était très chatouilleuse sur le point d'honneur. Le duel était fort en usage chez elle, seulement les adversaires ne se mesuraient pas dans un combat où l'un des deux seulement devait succomber. Comme on le sait, l'offensé s'ouvrait le ventre et l'honneur commandait à son antagoniste d'imiter son exemple. Les nobles portaient toujours deux épées, l'une pour le combat, l'autre destinée uniquement à se donner la mort lorsqu'ils estimaient leur honneur compromis.

Depuis qu'une démocratie monarchique a remplacé la féodalité, on ne porte plus les deux épées et ces armes, qui étaient d'un travail admirable, sont rares à trouver, même dans le pays. Elles ne se fabriquent plus et les marchands de curiosité les ont accaparées. M. Favre en a cependant montré quelques très beaux spécimens.

L'art au Japon est excessivement original. Il repose sur des idées différentes à celles reçues dans l'art européen qui aime et recherche la symétrie. L'art japonais, au contraire, en a horreur et s'applique surtout au pittoresque. M. Favre a montré ce qui caractérise et différencie l'art de plusieurs pays de l'Asie; mais il a expliqué en même temps que tous ont encore un cachet de nationalité qui en fait le charme. L'ornementation est toujours bien ordonnée, les détails s'harmonisent bien, tils recouvrent l'objet sans le surcharger et l'ensemble des couleurs produit toujours un effet agréable.

M. Favre a aussi exhibé beaucoup d'objets venant de la Chine, surtout des ustensiles de ménage. A cette occasion, on l'a interrogé sur la cuisine chinoise, et en particulier sur les fameux nids d'hirondelles, si appréciés par les gourmets chinois. Suivant lui, c'est une friandise qui ne plaira jamais aux Européens. Du reste, les Chinois ont dans leur cuisine, comme dans beaucoup d'autres choses, des goûts très étranges. Revenant au Japon, M. Favre constate que l'imitation de la civilisation européenne, qui est devenue une rage dans ce pays, s'y fait d'une manière très peu intelligente et n'a pas donné jusqu'ici des résultats bien brillants.

*Journal de Genève*  
*Décembre 1879.*

La soirée familière de la Société des Arts s'est prolongée fort tard lundi, grâce au nombre et à l'intérêt des communications.

Outre une fort belle exposition de gravures, faite suivant l'usage par les soins de la Classe des Beaux-Arts, et qui a été très remarquée, les membres présents ont été prévenus que le programme de la séance était *bondé*, et ils se sont mis en mesure de doubler l'étape ordinaire en écoutant pendant deux bonnes heures d'horloge les travaux préparés à leur intention.

M. le professeur Ch. Le Fort a commencé en rappelant l'origine, la signification et les avantages de ces séances familières, qui sont le point de rencontre des trois classes.

Puis M. Th. Dufour a fait l'analyse, fort intéressante par les renseignements dont elle abonde, d'un inventaire juridique, fait après décès, et datant de 1569, de biens, meubles, bétail, livres (la bibliothèque entière taxée à 40 florins), laissés par feu Antoine de Saussure, réfugié français, venu de Lorraine où son père était grand fauconnier du duc.

M. Théodore de Saussure, présent à la séance, a profité de l'occasion pour éclaircir certains points relatifs à sa famille, dont le chef s'appelait Mongin (Saussure étant un nom de fief), et il a montré la parenté des de Saussure de Genève, de Lausanne et de Charleston, ceux de Paris formant une tout autre famille, quoique issue de Lorraine également.

Passant à un autre sujet, M. de Saussure rappelle la souscription ouverte par la Société suisse des beaux-arts pour la restauration et pour la conservation de la chapelle de Guillaume-Tell, le concours ouvert pour les peintures décoratives et les 50,000 francs nécessaires pour l'achèvement de cette œuvre à la fois artistique et patriotique. Appuyées par MM. Le Fort, Pictet de Sergy, etc., ces paroles sont chaudement applaudies et une souscription est ouverte immédiatement, à laquelle le public ne manquera pas de s'associer.

M. Gaberel fait hommage à la Société de son volume sur l'*Escalade*.

Puis, M. le professeur Colladon expose un certain nombre de cornets acoustiques perfectionnés, de forme parabolique, qu'il fait circuler, ainsi qu'un *Antiphone* en caoutchouc récemment inventé par le professeur Graydon, de Cincinnati, petit électromicrophone, au moyen duquel le sourd entend par les dents, le son étant transmis par les nerfs des dents et par les os du visage, jusqu'au nerf auditif.

La formation de la grêle fait l'objet d'une seconde communication de l'éminent professeur, dont les lumineuses explications sont écoutées avec le plus vif intérêt et même interrompues par des applaudissements.

Malgré l'heure avancée, M. Frédéric de Stoutz, invité à parler de son récent voyage en Espagne, s'est exécuté de bonne grâce à la satisfaction générale, et a donné sur l'Andalousie, Grenade, l'Alhambra et les Bohémiens des détails, illustrés par de belles photographies et par une statuette, munie d'une escopette qu'il valait mieux voir à l'Athénée sur une table que la rencontrer au naturel au coin d'un bois d'Espagne.

M. Ad. Gautier a été nommé président de la prochaine séance.

*Journal de Genève*  
*7 Janvier 1880.*



Société des arts

Séance publique du 2 Février 1880

Président M. Adolphe Gautier

M. le prof de Candolle fait une communication sur les photographies superposées, un moyen de laquelle on prend des clichés sur plusieurs figures successivement de manière à obtenir des figures typiques. Des épreuves ont été montrées à l'assemblée. Vous observez sur ces épreuves les traits distinctifs de certaines classes d'individus comme les crinières p. ex. dans: des ressemblances ~~entre~~ ~~elles~~ plus frappantes quand on superpose plusieurs portraits d'un même personnage.

M. de Candolle parle aussi d'un projet de statistique

M. le D<sup>r</sup> de Sargy ~~dit~~ l'assemblée une parole fort intéressante sur la conférence de Genève. Il fait aussi une communication sur le Lullin qui a fait connaître la maison actuellement à la de Süsser. A leur sa petite fille à une Colette Lullin sur laquelle le prof Vernet fit une notice à l'occasion du mariage de son fils. M. de Sargy donne lecture

M. Streichen ~~dit~~ raconte d'une manière assez détaillée sa vie beaucoup d'autres en voyage qui il a fait de la dernière à la fin de la France. S'attachant surtout à décrire l'exploitation de la forêt, les troupeaux

de bétail & des races de ce pays, dont les  
vaches donnent si peu de lait, les vaches  
régionales par et à ou bien beaucoup de  
pigeons se font & de l'inconcevable routine  
de laquelle se meuvent les agriculteurs  
français laquelle ne vaudrait en rien  
mieux par leur manière de cultiver & surtout  
d'arroser les races de bétail. Il se loue  
beaucoup de l'hospitalité qu'il a trouvée dans  
ce pays & a observé des traits de mœurs  
qui ont beaucoup intéressé l'auteur.

Le choix Brynet présenté de la première  
de la carte des Cantons de Genève imprimée  
avec beaucoup de soin sur de la toile de  
coton par M. de Wurster, Randegger  
& Cie à Winterthur. Il fait ressortir  
les avantages pratiques de ce genre d'impression  
qu'il est fort à désirer voir se  
généraliser pour les cartes des touristes, des  
voyageurs & des militaires.

Genève 3 Mars 1880

mon cher collègue

Mon intention était de tenir  
un petit procès verbal de la séance  
familière, mais en l'absence de tout  
instrument scripturaire, j'aurais pu  
m. Bast de faire le procès verbal  
desirier, par votre carte j'en ai peur  
qu'il ne s'en soit point exécuté. Voici  
donc l'extrait de mes souvenirs :

J'ai ouvert la séance en faisant  
admirer à l'assemblée la petite  
feuille dont je ignore le nom  
Pictet de Serp, que la Société  
a fait enrichir d'un titre et  
du nom du donateur en lettres  
d'or. J'en ai pris occasion pour  
remercier ce dernier de ses  
et en remerciant. Notre ami de  
Jaussure n'étant pas encore présent

J'en ai pris occasion pour venir  
à nos collègues une petite ameu-  
rante sur ce que les anglais ap-  
pellent l'exactitude, c'était un  
fait qui s'était passé entre Pat-  
meston & Grubier le maître  
d'écriture et que j'ai tiré de  
ce dernier. puis j'ai passé la  
parole à Adolphe Fautel

Celui-ci nous a raconté un  
épisode de son voyage de l'année  
dernière à Venise. Hélas! &  
ennuyé par une pluie inces-  
sante, il avait en vain cherché  
un cabinet littéraire pour se des-  
traire, lorsqu'un libraire lui proposa  
d'y se rendre au

institution qui em-  
plirait en tous points les in-  
tentions de Nanni et qui le satis-

ferait complètement. Là dessus  
A. G. nous raconta avec un hu-  
mour et un esprit que je ne puis  
rendre, ses recherches de la dite  
institution, son introduction d'un  
un magnifique palais de mar-  
ble à escaliers monumentaux dont  
les salles étaient garnies de  
meubles somptueux et de magni-  
fiques tableaux, et dont l'axe  
était plus particulièrement  
étendue aux dômes. Les  
journaux artistiques, scientifiques  
littéraires à l'exclusion presque  
complète des journaux politiques  
garnissaient les tables, une biblio-  
thèque de 6000 volumes était  
mise à la disposition des visi-  
tants. Ceux-ci admis gratuite-  
ment sans simple présentation

de leurs consuls, au de gens connus  
au même tal leur bonne mine, au  
la seule condition de déclarer  
leurs noms professions pays  
etc. qu'on inscrirait sur un  
registre. Cette institution, à ce  
qu'il apprit étoit une fondation  
faite par un noble Genétien

devidé il ya une 10<sup>e</sup>.  
l'année sans testament de postérité  
et qui avoit légué aux fins de  
l'oeuvre son palais et sa fortune  
se montant à plus de 2½ mille

Après A. G. M<sup>r</sup>. Henri de Mussa  
nous a entretenus de son <sup>ami</sup> voyage  
au Vesuve, des difficultés de l'ascen-  
sion, de l'embarras que les piéte-  
uses guides procurent aux ascensio-  
nistes, des changements qu'il a  
observés dans la configuration  
du cratère depuis ses précédents

voyages, de la manière dont  
se préparent les éruptions et  
dont se comportent les laves  
soit avant, soit pendant soit  
après leur sortie du cratère.

de la nature de ces laves et  
de ce qui différencie les laves  
modernes des anciennes laves  
qui forment le corps de la mon-  
tagne et qui recouvrent les  
villes enterrées il y a 18 siècles.

Puis à la demande d'un  
assistant il a fait part à  
l'assemblée de ses découvertes  
d'une course sur l'Étna, au  
sujet des coulées de boues  
qu'on croyait jusqu'à présent  
nommées par le Volcan et  
qu'il a reconnues être le

résultat du détachement des cendres  
accumulées contre les parois des  
cônes d'éruption et sur les flancs  
de la montagne, par les vapeurs  
condensées et par les pluies torren-  
tielles qui accompagnent chaque  
éruption.

M. Peter armurier a présenté  
à l'assemblée un allume-feu en  
terre réfractaire et spongieuse;  
imbibé de pétrole et placé au  
milieu du foyer é allumé.  
il agit pendant 5 minutes d'une  
manière des plus efficaces

Enfin personne ne prenant  
plus la parole, pour étendre  
la limite habituelle des séances  
un serviteur a raconté à l'assem-  
blée un épisode des Journées  
de Juin 1848 dont il avait été  
le témoin oculaire et même acteur  
puis qu'il était sur son instigation



que furent tirés les premiers coups  
de fusil. dans ces mémorables  
journées.

Spitai mon cher collègue tout  
ce dont je me souviens de  
cette séance qui fut levée à  
8 h.  $\frac{3}{4}$  et sur laquelle j'au-  
rais que vous donnez plus  
de détails si je ne m'étais  
un peu reposé sur un autre

Vous pourrez en vous adressant  
à Adolphe Gautier compléter  
les lapsus ou plutôt les blancs  
de mon résumé

et affectueux

Ch. Delamoy

P.S. Mr Bast a été désigné  
pour présider la séance prochaine

Dans la dernière séance familière de la Société des Arts, les communications ont été aussi nombreuses qu'intéressantes. M. Moïse Briquet a commencé en faisant l'histoire du papier de chiffons, dont il a cherché l'origine en remontant jusqu'au XIII<sup>e</sup> siècle. C'est vers 1275 qu'on en trouve les premiers spécimens décidément authentiques; ils sont à Sion, Lausanne et surtout Fribourg en possèdent aussi de fort anciens; Genève est moins bien partagée. A l'occasion des armes ou signes, marqués dans le papier, et dont le but n'est pas toujours très clair, M. Jousserandot fait observer qu'ils peuvent à l'occasion servir à fixer des dates et que, sous ce rapport, ils ont dans les questions de droit et de fait une certaine importance.

M. le prof. D. Colladon présente ensuite quelques audiphones en carton d'ortie, fabriqués et perfectionnés d'après ses conseils par M. Benzoni, plus élégants, plus commodes et meilleur marché que les audiphones anglais. Il présente également des cornets acoustiques de cet habile opticien, répercutant les ondes sonores avec une puissance que de nombreux essais ont constaté.

M. H. de Saussure résume, sur la question du lac, les travaux auxquels il s'est livré depuis longtemps et les résultats auxquels il est arrivé. Ce sont des faits et non des théories, et l'on a le sentiment que l'orateur, intéressé autant que personne à ne pas voir ses terres inondées, a étudié en savant et non en amateur le sujet dont il s'occupe. M. le professeur Colladon ajoute sur ce même sujet quelques observations assez curieuses tirées de l'ancien niveau de l'Arve, alors qu'il y a 2000 ans et plus elle courait sous la Treille, traversait la place Neuve, passait sous le théâtre et se jetait dans le Rhône, près du pont actuel de la Coulouvrenière, là où ses eaux ont

creusé le renfoncement que l'on remarque au quai du Scujet. Son ancien lit, qu'on a découvert il y a quelques années, est un témoin de plus pour établir que la hauteur moyenne du lac n'a pour ainsi dire pas varié depuis vingt siècles.

Enfin M. Théodore de Saussure fait une exhibition de riches photographies italiennes représentant des sujets artistiques ou historiques, le bouclier de Turin, des sculptures de la maison de Michel-Ange, à Florence, une loge de Venise, etc. Il a fait circuler aussi une pièce de 5 francs très rare, une espèce de médaille frappée en 1809 à Lucques, en l'honneur de la princesse Elisa et de son mari Bacciocchi, que Napoléon donnait comme souverains à cette petite principauté, sans décider lequel des deux serait le véritable maître.

M. Pictet de Sergy a été désigné comme le président de la prochaine réunion.

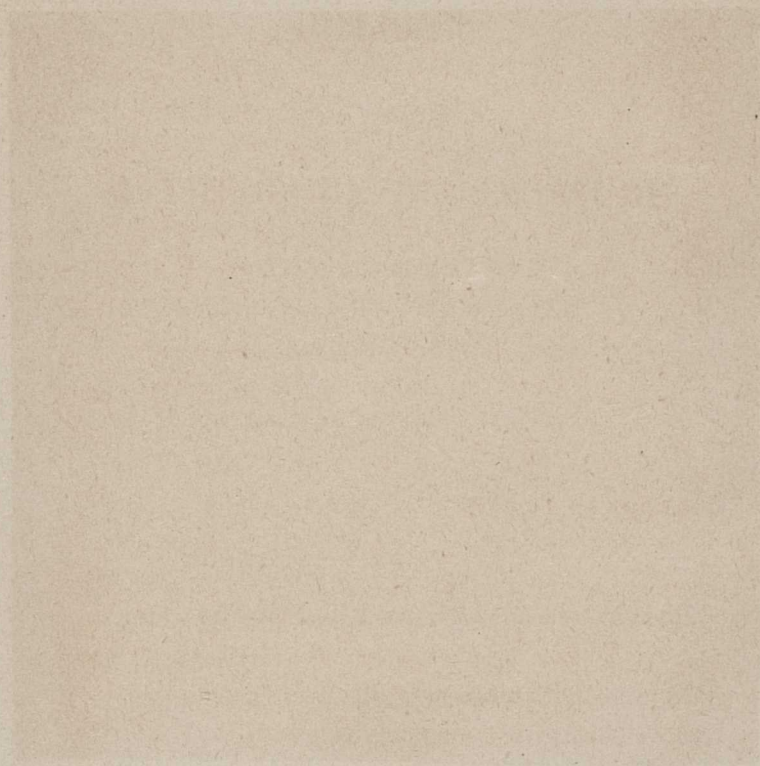
*Journal de Genève  
Avril 1880.*

Messieurs,

En recueillant, comme je suis appelé à le faire, les souvenirs des anciens membres de la Société des Arts j'y retrouve sans cesse, et dans cette occasion encore, la trace d'une franche et loyale camaraderie entre eux. Ce sont là de bonnes traditions qu'il ne nous faut pas laisser perdre. De notre temps les intérêts et les préoccupations se multiplient. Il en résulte peut-être que les rapports d'homme à homme deviennent plus superficiels. C'est une tendance contre laquelle il faut réagir. Mieux vaut se grouper que se disséminer, et notre antique Société doit rester un centre où l'on se réunit comme par le passé pour travailler au développement des arts et à la prospérité de notre pays. Ceux qui voudront bien continuer à y consacrer quelques loisirs et quelques efforts en éprouveront comme leurs prédécesseurs une vive satisfaction et ils auront occasion de s'y créer des amitiés solides et durables, comme toutes celles qui se sont formées par le travail en commun et le dévouement.

*Raynat de M<sup>e</sup> de Saufuse  
Président de la Société des Arts.*

*29 Mai 1880.*



Il est cependant un genre de séances qui n'est point du domaine spécial des Classes et sur lequel je désire rappeler l'attention. Je veux parler des séances familiares.

Elles ont lieu en hiver tous les premiers lundis du mois, et les membres de toutes les Classes sont invités à y assister. Moins officielles et moins scientifiques que les séances régulières, elles sont présidées par un membre d'une des Classes désigné pour une séance seulement, et aucun procès-verbal n'en est dressé.

Il y a quelques années, ces séances avaient un peu déchu. Elles étaient pour ainsi dire oubliées de nos membres et ne réunissaient plus qu'un petit nombre d'habitues. Mais, grâce surtout à M. Pictet de Sergy qui les préside souvent, elles ont repris faveur. Elles sont maintenant très fréquentées. Cet hiver surtout, nous y avons entendu des dissertations substantielles et intéressantes et elles se sont prolongées quelquefois assez tard dans la soirée.

*Rapport de la Société des Arts  
Séance tenue le 29 Mai 1880.  
(Discours de M. Th. de Saussure.  
Pictet)*

— La séance familière de lundi dernier avait réuni à l'Athénée un nombre inusité d'assistants, et a présenté un vif intérêt. Le président M. Pictet de Sergy s'est borné, pour tout discours d'ouverture, à annoncer qu'il y aurait en mai une séance supplémentaire, sous la forme d'un modeste banquet, et cette communication a été accueillie par de joyeux applaudissements.

M. le prof. Chaix a lu un travail fort curieux sur l'état des postes au siècle dernier en France et en Angleterre.

Le récit de M. Alfred Pictet, sur les fêtes d'Oberammergau, dont nos lecteurs ont eu la primeur, a été illustré par de nombreuses et belles photographies présentées et expliquées par M. Léopold Favre. M. Pétavel a donné aussi des détails sur la célébration de ces mystères, dont l'origine remonte à la guerre de Trente ans.

A Gryon, que l'on ne s'attendait guère, à rencontrer dans cette affaire, M. Marcel Suès a trouvé des registres paroissiaux piquants de candeur, de cœur et d'originalité, dont il a lu un certain nombre de fragments dignes de nos belles montagnes à la fin du siècle dernier.

M. le prof. Wartmann a terminé en donnant quelques explications sur le photophone de M. Bell, dont le dernier mot n'est pas encore dit.

Journal de Genève  
novembre 1880.

V — La dernière séance familière de la Société des Arts, présidée par M. Chaix, a entendu de nombreuses et intéressantes communications de MM. Théod. de Saussure, Bellamy, Ch. LeFort, Pietet de Sergy, Galopin, Garcin, etc.

Des détails sur la restauration de la chapelle des Macchabées ont été donnés par M. de Saussure, qui a profité de l'occasion pour annoncer qu'une nouvelle société venait de se former dans l'intérêt des monuments et autres antiquités suisses ayant un caractère artistique. Tout en conservant une entière indépendance de direction, elle formera une section de la Société des Beaux-Arts (ou d'Histoire), ayant son budget à part et son journal avec planches. La contribution annuelle sera de 10 fr.

Une autre société du même genre s'est fondée en Angleterre en faveur des monuments artistiques de l'Italie, notamment de Venise, où depuis plusieurs années on a constaté avec regret des dégradations, dont quelques-unes peut-être sont irrémédiables. L'église de St-Marc en particulier a beaucoup souffert.

Incidentement il a été aussi question de l'établissement des armoiries genevoises sur le fronton du temple de St-Pierre, vieille idée qui a toujours été combattue et qui, paraît-il, n'a jamais été exécutée.

M. Garcin a raconté l'expédition de nos alpinistes à l'Etna, mais il paraît que l'ascension du Vésuve, faite en chemin de fer, leur a paru plus agréable encore et moins fatigante que celle de l'Etna faite à pied au milieu de débris volcaniques de toutes sortes. L'accueil fait aux voyageurs partout où ils se sont arrêtés, leur a laissé à tous le meilleur souvenir.

M. Bost a été désigné comme président de la prochaine séance.

*Journal de Genève*  
*du 17 Décembre 1880.*





— Lundi dernier, la séance familière mensuelle de la Société des Arts réunissait un certain nombre de membres des trois classes. Un beau portefeuille ayant été offert à la Société par M. Pietet de Sergy, avec plusieurs documents manuscrits, le désir a été exprimé que l'on y conservât ce que l'on pourrait des souvenirs fugitifs de ces séances qui n'ont pas de procès-verbal, et qu'à tout le moins les courtes mentions qui en sont faites dans le *Journal de Genève* y fussent déposées à titre de souvenir. #

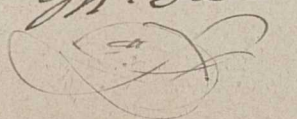
M. Strömlin a donné ensuite un abrégé de sa conférence sur Augustin Thierry, et M. L. Micheli a fait un rapport très détaillé sur la laiterie modèle de Lancy, deux communications qui ont été accueillies avec un vif intérêt. Les soins pris par M. Haccius pour assurer toujours à son lait une composition à peu près identique, servent à expliquer ses propriétés hygiéniques et le succès croissant qu'il obtient aux Bastions et à domicile.

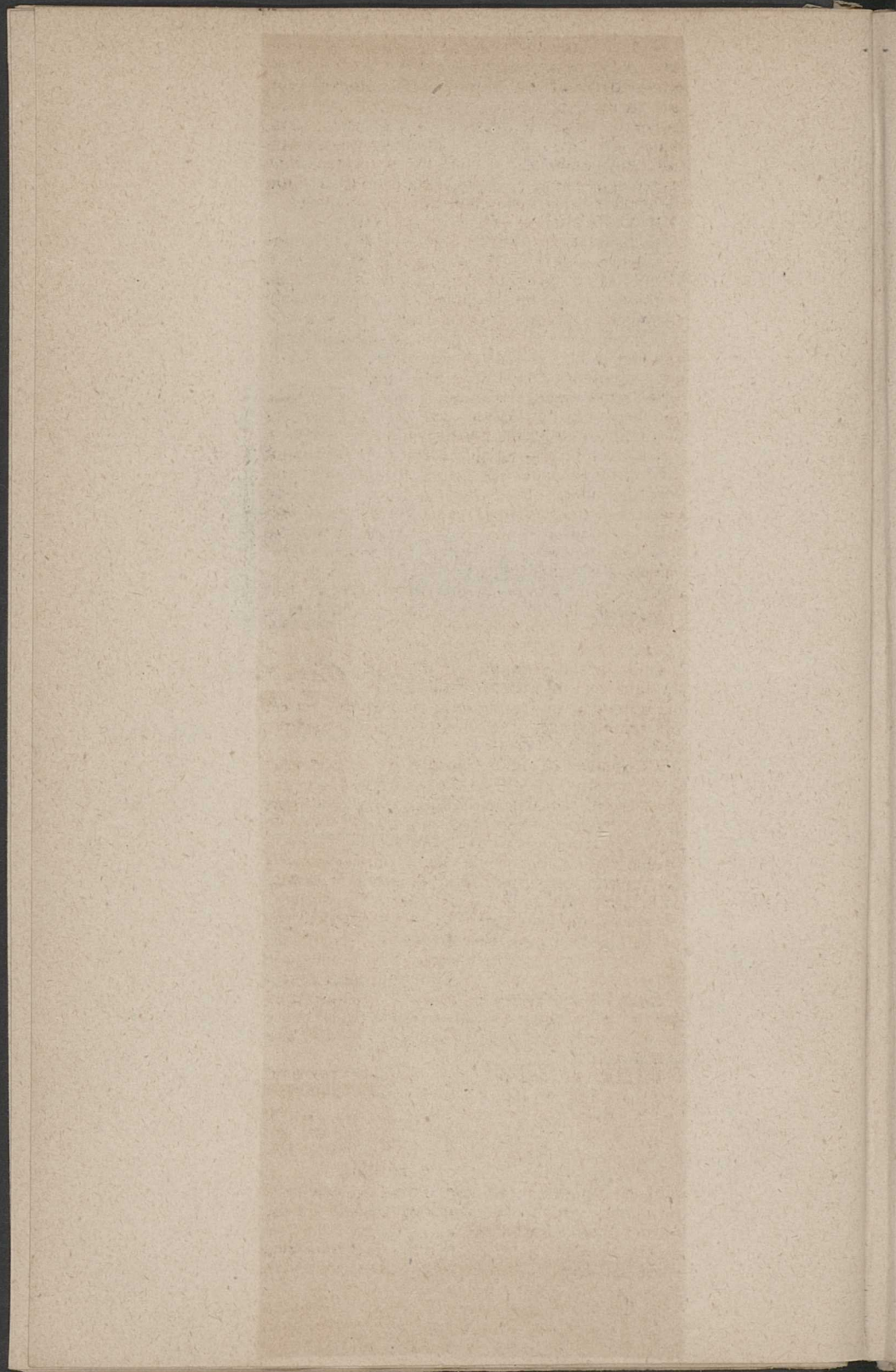
Après un échange d'idées très nourri et l'exhibition de tableaux explicateurs, on est revenu en quelques mots sur la restauration de la chapelle des Macchabées, à l'occasion de laquelle M. Bourrit a lu une lettre de M. Viollet-Leduc.

Trois travaux qui avaient été annoncés restent l'ordre du jour de la prochaine séance, qui sera présidée par M. Loujs Micheli.

*Journal de Genève*  
du 16 Janvier 1881.

# C'est à la suite de ce désir que j'ai entrepris de réunir ici les procès verbaux de ces agréables séances, publiés par le *Journal de Genève* et la *Tribune de Genève*.

M. Suéd.  




1881  
20 février

— Les séances familières de la Société des Arts sont très fréquentées cet hiver, et ce n'est que justice, car elles sont aussi intéressantes que variées, et les orateurs savent mêler le grave au doux, le plaisant au sévère. Abondance de biens ne nuit pas, dit-on; cependant elle peut dégénérer en pléthore, et ses deux dernières soirées ont été si chargées qu'il a fallu ajourner plusieurs communications annoncées.

M. Louis Micheli présidait lundi soir.

M. Briquet, après avoir rappelé les anciennes et célèbres fabriques de papier qui existaient à Genève et aux environs, dans la seconde moitié du 16<sup>e</sup> siècle, et qui ont préléudé à la fabrication du carton, a constaté l'ignorance où l'on est quant à la date où le carton proprement dit a fait son apparition dans l'industrie genevoise. Il demande à ses auditeurs d'étudier la question.

M. le professeur Chaix fait l'analyse d'un livre qui raconte la fabrication des diverses espèces et qualités de Sherry, toutes bonnes, excellentes, faites avec le vrai jus de la treille, et cependant différentes les unes des autres et fabriquées suivant les goûts divers des consommateurs. Une discussion très animée, parfois très gaie, suit cette communication; MM. Jousserandot, de Candolle, Bellamy, L. Micheli y prennent part; chacun a ses expériences à raconter sur la manière de faire du vin ou de l'améliorer, et l'on finit par demander que des jeunes gens soient envoyés de Genève à Cette, en apprentissage, pour s'y exercer dans l'art de transformer le produit de nos vignobles et d'en faire au besoin du Sauterne, du Lunel ou du Madère. Malgré la belle humeur qui a accueilli cette saillie, on est cependant d'accord à penser qu'il y a quelque chose à faire.

M. Gustave Rochette raconte les expériences faites par M. Tyndall, en Angleterre, sur la propagation du son dans les différentes conditions atmosphériques. Des essais ont été faits avec le canon, la trompette, le sifflet de locomotive et la sirène, et c'est encore le canon qui l'a emporté. La question est surtout intéressante pour la marine, parce qu'il s'agit d'organiser des signaux en cas de brumes épaisses qui ne permettent pas de distinguer les phares. Beaucoup de chiffres ont été indiqués; nous relèverons seulement le fait que la sécheresse ou l'humidité de l'atmosphère n'influent presque pas sur la propagation du son, et cet autre fait, bien connu, mais encore inexplicé, d'une sonorité plus grande la nuit que le jour.

M. Rochette indique en terminant une nouvelle hypothèse d'un professeur d'Edimbourg sur la formation des brouillards: il les attribue à la poussière atmosphérique, et s'il y a des objections à faire à cette théorie, elle peut se justifier aussi par de récentes observations.

M. de Caudelle a fait circuler un spécimen du formulaire employé en Angleterre pour les dépêches, qui a l'avantage de gagner beaucoup de temps et qui permet de voir d'un seul coup d'œil combien il y a de mots dans la dépêche, sans être obligé de les compter.

M. Théod. de Saussure termine la séance en donnant au moyen de l'appareil de Gramme, propriété de la Classe et installé dans la salle

même, un certain nombre de projections (*vulgo*, lanterne magique), avec les explications nécessaires: il y en a au moins une trentaine, vues de Soleure et de ses anciens remparts, de Bâle, de Venise, tombeaux, cathédrales, monuments, statues, etc. Expériences très bien réussies et applaudies.

Une étude de M. l'ingénieur Uhler, sur les percements du Simplon et du Mont-Blanc comparés, était encore au programme, mais la soirée étant trop avancée, ce travail a été renvoyé à un mois.

M. Bellamy a été désigné pour présider la prochaine soirée.

Journal de Genève  
du 20 Février 1881.

Présidée par M. le prof. Alph. de Candolle, la soirée familière de la Société des Arts a présenté lundi un grand intérêt et avait réuni un nombre de membres plus considérable que d'habitude.

Il a été décidé qu'une séance supplémentaire aurait lieu le premier lundi de mai, sous la forme d'un modeste banquet, et M. Pictet de Sergy en a été nommé le président par acclamation.

M. le prof. Jousserandot a lu une curieuse lettre de M. Gustave Revilliod, racontant l'assassinat de Kléber et le supplice du jeune fanatique qui avait commis le crime et qui fut empalé.

M. Pictet de Sergy lit ensuite la seconde et dernière partie de son travail sur la Restauration de Genève en 1814, et termine en rappelant les derniers moments et les dernières paroles d'Ami Lullin. Inutile d'ajouter que ces souvenirs patriotiques sont accueillis par de chaleureux applaudissements.

M. Vernes-Prescott annonce une nouvelle *Vie de Napoléon*, d'après des documents complètement inédits ; il a peine à croire qu'après tant d'ouvrages parus, il soit possible de donner quelque chose de bien neuf sur le caractère et sur l'existence du conquérant dont le nom se lit : „Des bords du Tanais au sommet du Cédar.“

La machine Gramme installée dans la salle laisse prévoir quelques expériences de physique pour la fin de la séance. En effet, M. Raoul Pictet prend place au bureau et fait passer un spécimen des célèbres miroirs japonais, dits *miroirs magiques*, dont on a beaucoup parlé sans les bien connaître et dont on a quelque peu exagéré les propriétés merveilleuses, mais qui n'en sont pas moins de vraies curiosités. Ce sont des miroirs de métal, dont l'une des faces est parfaitement unie, et dont l'autre offre des ornements en relief, chevaux, arbres, oiseaux, etc. Or, ce qu'il y a d'étrange, c'est que lorsqu'on dispose ces miroirs de manière à recevoir sur la partie polie les rayons du soleil, ou de la lumière électrique, et à en projeter le reflet sur une surface quelconque, le dessin qui est à l'envers du miroir se reproduit plus ou moins nettement sur la toile, ou sur la muraille éclairée par le reflet.

Or voici comment les savants expliquent ce phénomène :

L'élasticité du métal dont est composé le miroir est mise en jeu lorsqu'on le polit, à cause de la pression nécessaire au brunissage ; il en résulte que les parties épaisses correspondantes au dessin en relief résistent mieux que les parties relativement minces. En réalité, le miroir n'est point uniformément poli, mais il reproduit sur une échelle extrêmement réduite le bas-relief placé sur l'autre face.

La lumière qui vient frapper ce miroir sera par conséquent apparaître, en brillant sur fond noir, les parties les moins déformées, c'est-à-dire le bas-relief lui-même.

Une pression d'air artificiellement établie sur le miroir placé dans une caisse métallique exagère cet effet, tandis que le vide produit une action contraire. M. Pictet l'a prouvé par une expérience où l'on a vu distinctement les dessins

se détacher en brillant sur l'écran tandis que l'on comprimait l'air, et le même dessin se détacher en noir sur fond blanc lorsqu'on faisait le vide dans l'appareil.

M. de Candolle ayant exposé quelques-uns des moyens employés pendant le siège de Paris pour correspondre avec le dehors, et en particuliers les réductions photographiques de journaux, si infiniment petites que l'on pouvait en mettre une vingtaine dans un tuyau de plume destiné aux pigeons voyageurs, en fait circuler un spécimen dans la salle, mais il est impossible, même avec une loupe, de distinguer, non-seulement les caractères, cela va sans dire, mais même quoi que ce soit. Sur le désir qui en est exprimé, M. Raoul Pictet soumet cette petite feuille pelure d'oignon à la lumière et au grossissement de la machine Gramme, et aussitôt l'on voit apparaître seize colonnes d'un journal anglais: on en distingue les titres et les alinéas, mais le verre n'est pas assez fort pour cette expérience improvisée, et la lecture du texte n'est pas possible, mais on comprend qu'il soit facile d'y arriver avec un outillage spécial.

La séance est levée au milieu de bruyants applaudissements.

*avril 81*

*Journal de Genève  
du avril 1881.*

— Lundi dernier, la soirée familière de la Société des Arts, présidée par M. Bellamy, a entendu la lecture d'un travail de M. Pictet de Sergy sur la Restauration à Genève, travail considérable et dont la fin a été réservée pour la prochaine séance. Puis M. le prof. Alph. de Candolle, ainsi qu'il l'avait annoncé, a raconté la vie

de notre compatriote M. Albert de Gallatin, d'après la volumineuse biographie qui a paru de lui en Amérique. Parti de Genève à l'âge de 16 ans et à la fin du siècle dernier avec un esprit aventureux et nourri des théories de Jean-Jacques, il passa quelques années dans les forêts des Etats-Unis, s'essayant à l'idéal de la vie solitaire de l'homme en pleine nature, mais il ne tarda pas à en avoir assez; il rentra dans la civilisation, se fit professeur, homme de lettres, négociant, et finit, à force de talent, de bon sens et d'honnêteté, par devenir un homme d'état de premier ordre, et il fut pendant douze ans ministre des finances de son pays adoptif, où il fut nombre de fois porté pour la vice-présidence. Nous n'insistons pas sur cette biographie, parce que nous comptons y revenir à loisir. Nous relèverons seulement une parole de lui. Comme, pour améliorer sa fortune, on lui offrait plus tard une part dans une spéculation, il refusa en disant: „Lorsqu'on a été douze ans ministre des finances d'un grand pays, il vaut mieux mourir pauvre.“

Trois Genevois ont honoré leur pays en servant les gouvernements étrangers: LeFort, Necker et Gallatin: comme l'a dit en terminant M. de Candolle, Gallatin seul n'a pas encore de rue qui porte son nom.

*Journal de Genève*  
*du 13 Mars 1881.*

Une soixantaine de membres des trois classes de la Société des Arts ont célébré avant-hier, par un banquet à l'hôtel de Bellevue, la clôture des séances dites « familières » de cette société, qui ont lieu en hiver, le premier lundi de chaque mois. Présidé par le doyen des habitués de ces réunions, M. Pictet de Sergy, ce banquet a été animé par une série de toasts plus ou moins anecdotiques, dont les souvenirs de la patrie, le passé et l'avenir de la Société des Arts ont fait les frais.

Une charmante poésie sur « la Familière » véritable tour de force de versification, a été lue par son auteur M. A. Freundler.

*Journal de Genève*  
*du 4 Mai 1881.*

nesto détermination. *Journal la Tribuna* Genève  
du 10 Juin 1881.

— On nous écrit :

La solennelle séance de la Société des Arts du 2 juin courant, dans laquelle ont été distribués de nombreux prix, nous a remis en mémoire une réunion précédente qui s'y rattache.

En sus de ses trois classes vouées à des travaux spéciaux et exclusifs très différents les uns des autres, et qui séparent toute l'année les membres de ces différentes classes, la Société des Arts possède la précieuse institution de réunions mensuelles, tout à fait familières, où peuvent se rencontrer les membres des trois classes. Là, sans aucune étiquette ni ordre du jour fixé d'avance, après avoir pris ensemble quelques tasses de thé, les assistants abordent tous les divers sujets qui peuvent intéresser l'intelligence humaine, se bornant seulement par un accord tacite à exclure ceux qui pourraient risquer de troubler la bonne entente — (la théologie et la politique). C'est l'intérêt dans le calme et la variété dans l'unité, double moyen d'agrément paisible et instructif. On comprend combien de communications précieuses peuvent être faites dans le courant de la saison.

Le bureau de la Société des Arts, vu le zèle croissant avec lequel ces réunions familières ont été suivies l'hiver dernier, a décidé qu'il en serait ajouté une septième, au commencement de mai, et que cette dernière réunion aurait la forme d'un modeste banquet. Ce banquet a eu lieu, le 2 mai dernier, à l'Hôtel Bellevue. Environ soixante des plus fidèles visiteurs des séances familières s'y sont réunis. Une douzaine d'orateurs y ont pris la parole pour se féliciter du succès de leurs séances et pour boire à leur continuation. L'un des convives, M. A. F., dans un aimable morceau de poésie, où il a réalisé le difficile tour de force de composer plus de soixante vers sur une seule et même rime (celle de *familière*), a constaté qu'il voyait avec plaisir autour de lui les représentants de vingt-cinq vocations ou occupations différentes, réunis dans les sentiments d'une joyeuse et fraternelle sympathie. *Que peut-on désirer de mieux ?*

*Fremont*



Nos séances amènent toujours des assistants assez nombreux dans nos salles, les communications intéressantes n'y font jamais défaut et les séances familières en particulier qui réunissent les membres des trois Classes ont été plus fréquentées encore que les années précédentes.

Ces séances familières se terminaient en général avec le mois d'avril. A la demande de plusieurs personnes nous avons décidé de les clore seulement au commencement de mai en transformant notre dernière séance en un banquet. C'est une manière encore plus familière de se voir et nous espérons que cette institution contribuera à établir de nouveaux liens entre les membres de nos Classes. Notre premier banquet annuel a fort bien réussi. Il était présidé par M. Pictet de Sergy, qui le premier en a eu l'idée, et qui, comme on le sait, s'occupe depuis longues années de stimuler l'intérêt de nos séances familières.

*Séance générale de la S<sup>te</sup> des Arts  
du 2 Juin 1881*

*Discours de M. Th. de Saussure.*

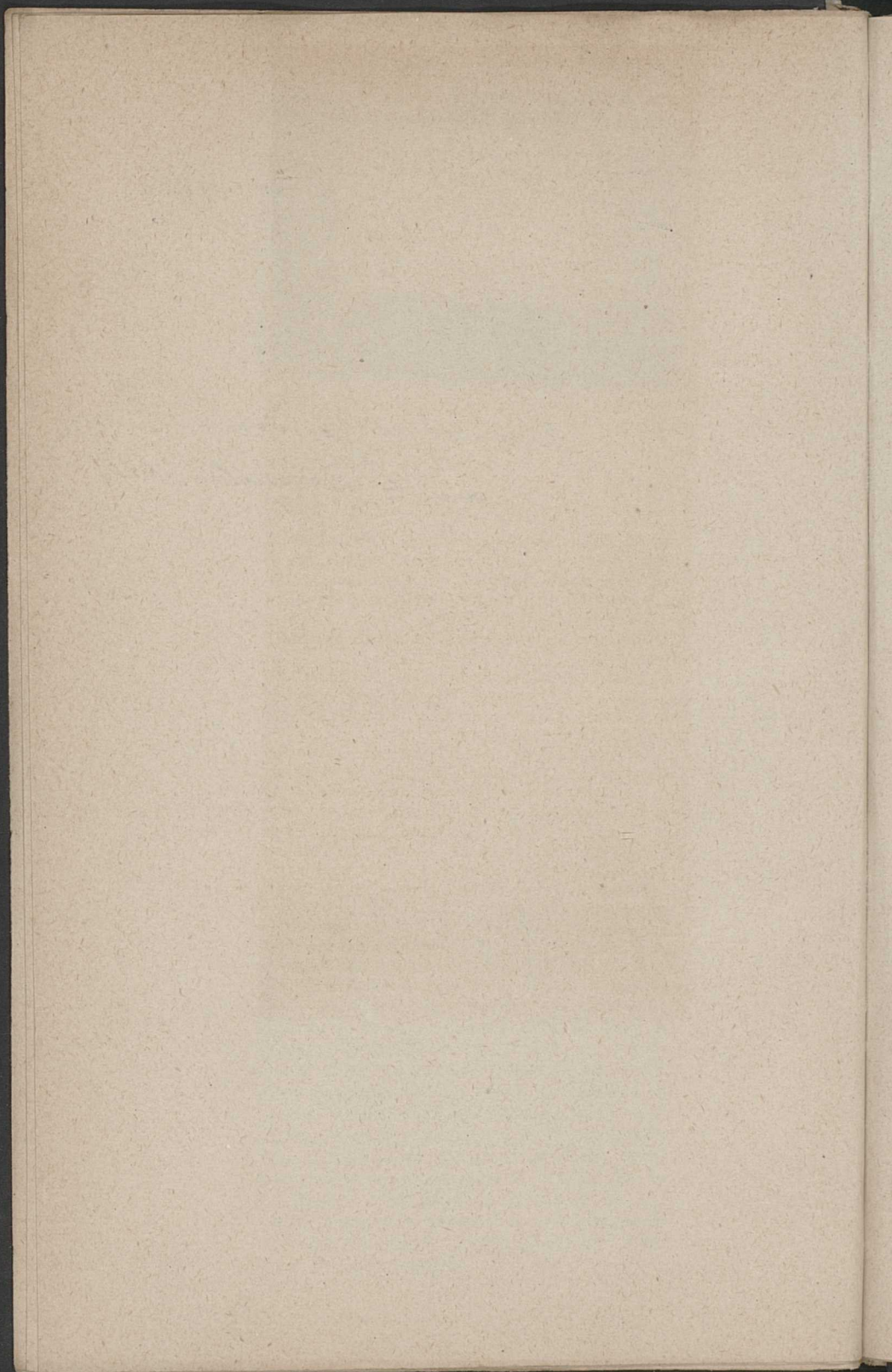
— La Société des Arts a eu hier au soir, à 6 heures, sa première séance familière, sous la présidence de M. Pictet de Sergy, qui a touché à quelques détails historiques de l'ancienne Genève. M. Adolphe Gautier a raconté des excursions qu'il a faites en Suisse, et a transporté ses auditeurs dans les musées historiques de divers cantons. M. Le Fort, professeur, a ajouté quelques appréciations, ainsi que M. le professeur Ströchlin. M. Peter, armurier, a montré un canon de carabine brisé par 4 grammes de poudre. Enfin, M. le professeur Wartmann a intéressé les assistants par une exposition très lucide de certains progrès de l'application de l'électricité à la chirurgie.

*La Tribune de Genève*  
8 novembre 1881.

— Les séances familières de la Société des Arts ont recommencé le mois dernier à l'Athénée, et un public exceptionnellement nombreux était venu témoigner de l'intérêt qu'il porte à ces soirées nourries et sans apprêt. M. Pictet de Sergy, qui présidait, a souhaité la bienvenue à ses collègues; puis sont venues les communications habituelles. M. Ad. Gautier a parlé des nombreux musées suisses, au point de vue des antiquités artistiques qu'ils renferment. M. le professeur Wartmann a raconté quelques-uns des faits les plus saillants de l'Exposition de Paris pour l'électricité. M. Galopin a ajouté quelques mots sur le même sujet.

La seconde séance a lieu demain lundi, sous la présidence de M. le professeur Wartmann.

*Journal de Genève*  
*du 4 Décembre 1881.*



La dernière soirée familière de la Société des Arts, réunie le premier lundi de décembre, sous la présidence de M. le professeur Wartmann, comptait un grand nombre de membres présents.

*Déc. 81*

M. Wartmann l'a ouverte par quelques paroles d'éloge et de regrets données à la mémoire de M. Alfred Gauvier; M. Charles Le Fort s'y est associé en relevant quelques-uns des traits du caractère de ce modeste et savant professeur.

Puis est venu M. Chaix, qui a fait un rapport oral très vivant et très pittoresque sur l'Exposition géographique de Venise, à laquelle il a eu le bonheur d'assister. Il la regarde comme un événement plein de promesses pour l'avenir. La visite du roi et de la reine a été l'un des jolis épisodes de cette exposition.

M. Théod. de Saussure donne ensuite quelques détails sur la restauration de la chapelle de Guillaume Tell, sur les fresques et sur l'avancement des travaux. Il rappelle en même temps qu'une souscription a été ouverte pour en couvrir les frais et il regrette qu'elle se soit ralentie.

M. Pictet de Sergy explique ce ralentissement par les recherches qu'on a faites pour réduire à l'état de légende l'histoire de Guillaume Tell; la souscription pour l'achat du Grütli avait marché avec plus d'enthousiasme.

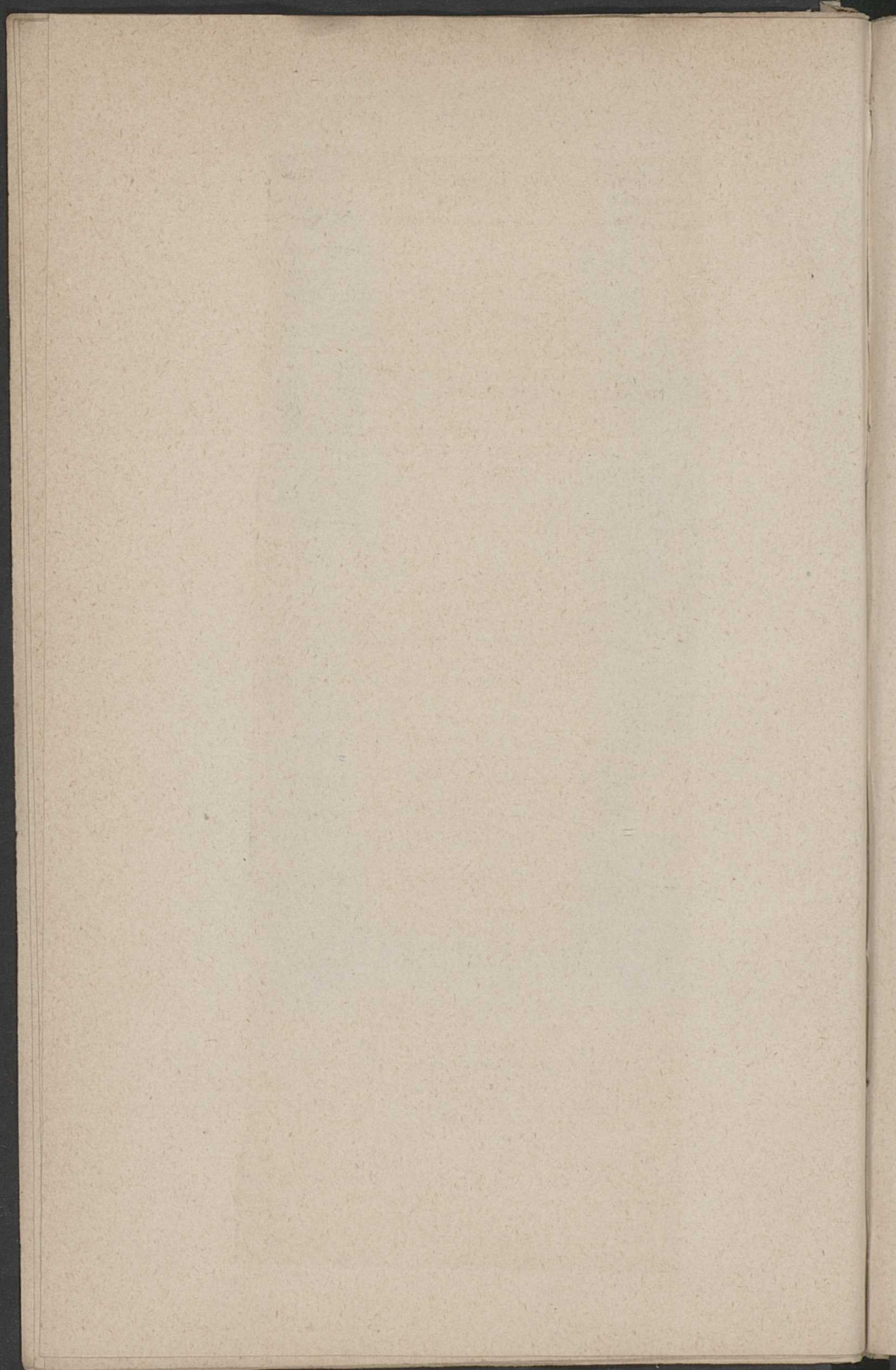
M. Bellamy ajoute quelques mots sur le même sujet.

Une communication de M. Bost sur le Tombeau de la Chrétienne, en Algérie, est écoutée avec intérêt; vu sa longueur, la fin en est renvoyée à la séance suivante.

M. Pictet de Sergy lit une curieuse lettre de Benjamin Constant sur les élections en France; elle est adressée à un citoyen de Genève et se termine par ces mots qui ont excité une vive hilarité: „Vous êtes bien heureux dans votre excellente commune, de ce que l'on ne s'occupe pas de gagner de l'argent pour arriver au pouvoir, ou d'arriver au pouvoir pour gagner de l'argent.“

L'assemblée décide enfin que la prochaine séance aura lieu, non le 2 janvier, qui est trop rapproché du nouvel an, mais le lundi 9, c'est-à-dire demain soir à 6 1/2 h. C'est M. le juge Ch. Bellamy qui présidera.

*Journal de Genève  
du 8 Janvier 1882.*



Janv. 82

La dernière séance familière de la Société des Arts, qui a eu lieu le 9 janvier, a été marquée par un grand nombre de communications aussi intéressantes que variées.

M. le professeur Chaix, qui semble avoir rapporté de son dernier voyage à Venise de quoi alimenter les séances de tout un hiver, même sans sortir de sa spécialité, a commencé en exhibant quelques plans et croquis dessinés par lui d'après des reliefs vénitiens. Il a trouvé en particulier, sous une statue de la façade de l'église de Barbarigo, un ancien doge, les plans-reliefs de Zante, Candie, Padoue et Rome, les trois premiers fort exacts, le quatrième au contraire un peu fantaisiste, avec des lacunes étonnantes et l'indication de fortifications qui ont pu être en projet, mais qui n'ont pas été exécutées.

M. Théod. de Saussure complète ces indications et cherche à rendre compte des erreurs et des lacunes signalées. Il saisit cette occasion pour rappeler l'héroïsme de la petite république de Venise et le service qu'elle a rendu à l'Europe en arrêtant l'invasion de l'empire turc et en brisant sa puissance; Venise n'a perdu Candie qu'après une défense mémorable; elle a mérité la reconnaissance des peuples chrétiens.

Où sont allés se loger le fanatisme et l'esprit de parti? Le calendrier grégorien est une des grandes réformes des temps modernes; mais comme elle procédait d'un pape, elle s'est longtemps heurtée aux méfiances des peuples protestants. M. le professeur Ch. Lefort raconte les longues négociations qui l'ont fait adopter enfin à Genève en 1700, par le concours des autorités civiles et ecclésiastiques.

Une médaille dite *de la Truite*, sur laquelle M. L. Micheli donne quelques détails, montre le Consistoire et les Conseils de la ville célébrant ensemble ce phénomène d'une année à laquelle manquent les douze premiers jours de janvier et qui commence par un treize.

Le Tombeau de la Chrétienne, sur le Sahel, et la Pyramide de Médrascen, près de Batna, dans la province de Constantine, les seuls monuments de ce genre que l'on trouve en Algérie, forment l'objet d'une nouvelle communication de M. Aug. Bost. D'après les derniers travaux, ces deux pyramides, dont les photographies circulent dans la salle, seraient les sépulcres des familles royales, la première de Syphax et l'autre de Massinissa.

M. Henri de Saussure, qui a assisté à Madrid au Congrès des Américanistes, clot la séance par quelques souvenirs de son voyage. Une exposition très curieuse a eu lieu à l'occasion de ce Congrès; on y a vu entre autres près de 800 pièces et documents relatifs à la découverte de

l'Amérique, des lettres et deux portraits de Christophe Colomb, la bulle du pape concédant au roi d'Espagne les pays découverts, une feuille d'autographes, etc. Le président du Congrès, marquis de Verdegoa, est le descendant direct de Christophe Colomb, et ressemble d'une manière frappante aux portraits que l'on a de son aïeul. Des fêtes ont été données aux savants, et le roi y a assisté, s'entretenant avec ses hôtes et se rappelant son séjour à Genève.

A la demande de ses auditeurs, M. Henri de Saussure promet de nouveaux détails pour la prochaine séance.

C'est demain lundi, à 7 heures, qu'a lieu la séance familière de février.

*Journal de Genève*

*du Février 1882.*



— Les dernières soirées familières de la Société des Arts ont été marquées par des communications aussi nombreuses qu'intéressantes.

Dans celle du 6 février, M. Th. de Saussure, qui présidait, a répondu à une observation faite dans la précédente séance; sans nier ni les plombs, ni les cachots, ni les méfaits du tribunal des Dix, il estime que si jamais l'histoire de Venise est écrite comme elle devrait l'être, tous ces détails passeront à l'arrière-plan pour mettre en relief les beaux traits, les faits remarquables et la grandeur de cette république.

M. Vicat, vétérinaire, président de la Société de l'Arquebuse, montre la coupe de la société, ornée d'une trentaine de médailles commémoratives, d'or et d'argent, offertes depuis plus d'un siècle par ses rois et d'autres donateurs. Il exhibe aussi le vieux registre et donne lecture de quelques procès-verbaux de l'abbaye et de sa correspondance avec les sociétés de Lyon, Besançon, etc., au siècle passé. Après sa séance de 1798 vient une page blanche, et en 1814 les procès-verbaux recommencent au cri de: „Vive l'indépendance de la république.“

M. Ad. Gautier fait circuler une gravure de modes du commencement du siècle, signée du nom d'Horace Vernet. M. Jousserandot raconte à cette occasion que ce grand peintre étant entré un matin dans un restaurant de Paris, qu'on était en train de remettre à neuf, s'amusa, pendant qu'on lui préparait son déjeuner, à grimper sur l'échelle du décorateur qui était sorti et se mit à barbouiller le plafond au grand scandale des personnes présentes. Quand il redescendit, il répondit à la froide mine du restaurateur: „Vous voyez cette hirondelle là-haut, je vous permets de dire à tout le monde que c'est moi qui l'ai faite, Horace Vernet; elle vous attirera des clients.“

M. Gautier résume ensuite les travaux d'un ingénieur allemand, relativement au chemin de fer qu'on rêve d'établir entre Tombouctou et la côte africaine. Il examine successivement, au triple point de vue technique, économique et financier, les deux tracés dont il a été surtout question, celui qui aboutit à l'Algérie, et celui qui se raccorde avec le Sénégal: le premier, presque impossible à construire et à surveiller, et sans aucune valeur commerciale; le second d'une exécution facile, d'un rendement plus fructueux, mais l'un et l'autre entourés de telles difficultés que la réalisation ne saurait en être prochaine, surtout à cause des invasions probables et de l'hostilité des tribus du désert.

M. Streckeisen raconte une anecdote qui remonte à plus de cent vingt ans en arrière. Après la bataille de Rossbach (1757), les Suisses se retiraient en très bon ordre; à leur passage à Bâle, un jeune garçon les regardait défilér avec beaucoup d'attention, et fut interpellé par un officier suisse. Pour lui c'était un événement. Ce jeune garçon était le père de M. Streckeisen, qui l'a souvent entendu rappeler ce souvenir.

M. l'ingénieur Veyrassat donne lecture de quelques fragments relatifs au percement du Panama. Techniquement l'entreprise n'est pas impossible, mais ce qui en fait le plus grand dan-

Fevrier 82

ger, c'est l'insalubrité du climat. Les 75 kilomètres du chemin de fer ont déjà causé la mort de 75,000 hommes, un homme par mètre, et il est à présumer que le creusement du canal en sacrifiera bien plus encore.

M. le prof. Chaix ajoute quelques mots dans le même sens.

La séance se termine par diverses projections à la lumière électrique, faites par M. Th. de Saussure, à l'aide de la machine Gramme. On remarque entre autres la dernière maquette du monument du général Dufour, par M. Lanz.

La séance de lundi dernier, présidée par M. Moïse Briquet, n'a été ni moins riche, ni moins variée.

M. Gaberel a lu un article curieux du *Constitutionnel* du 31 décembre 1825, où M. Thiers, hostile à l'ultramontanisme, rend hommage à l'influence du christianisme sur la civilisation. Cet article était comme le résumé d'une conversation que M. Thiers, âgé de 30 ans environ, avait eue cinq jours auparavant avec notre compatriote, Louis Vulliemin.

M. Jousserandot signale une tête de femme sculptée au dessus de la porte d'une maison de la Madeleine, n° 27, et demande ce qu'elle peut signifier. M. le prof. Ch. Le Fort pense que c'est peut-être une maison qui avait le droit d'enseigner, et qui, sans en user, a tenu à le constater : il y en a d'autres encore à Genève.

Exposition de vues et photographies de la Terre-Sainte et de l'Égypte, par M. V. Bourrit, qui en fait les honneurs, et raconte quelques souvenirs de son voyage, notamment sur Balbeck.

M. H. de Saussure donne également quelques détails sur l'excursion faite à Séville par les membres du Congrès américain. Ils ont pu voir dans cette hospitalière cité quelques-unes des plus vieilles archives qui existent sur l'Amérique et sur les Indes, mais l'orateur insiste surtout sur la physionomie pittoresque de la ville, ses mœurs, ses jeux, ses maisons à balcons, etc.

*Journal de Genève*  
du 9 Mars 1882.

Mars 1882

— La soirée familière de la Société des Arts, moins familière que d'habitude, a été remplie lundi par diverses communications, rapports et lectures, de MM. les prof. Jousserandot, Thury, Ed. Humbert et Ch. Le Fort.

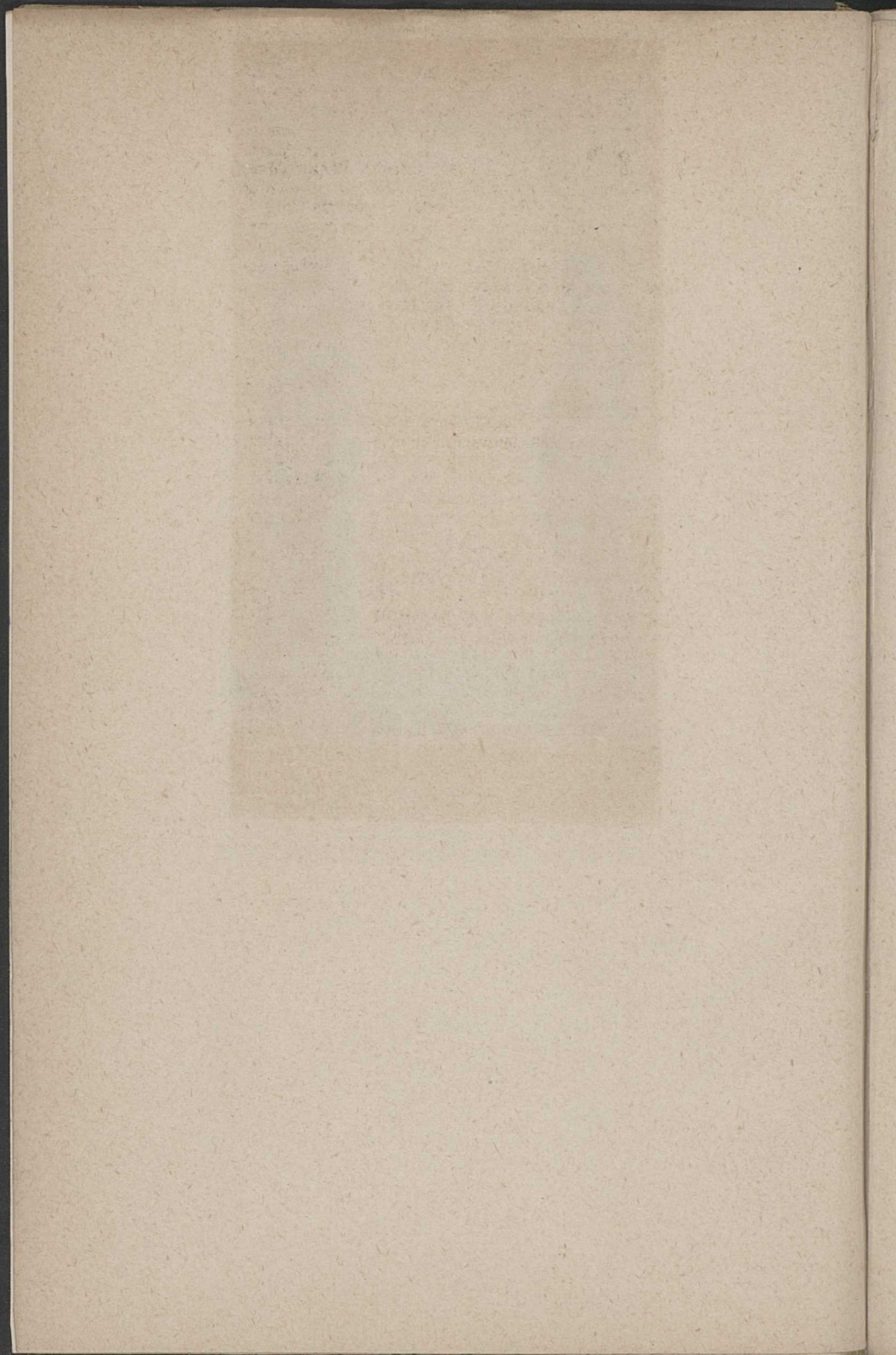
M. Thury a fait un intéressant travail sur les Pyramides et a rappelé les connaissances extraordinaires en mathématique et en astronomie que suppose la construction de ces vieux tombeaux des rois d'Égypte; le général Dufour avait déjà fait, il y a quelques années, une étude sur le même sujet.

Une notice posthume sur Ingres, par notre regretté peintre Charles Humbert, a été lue ensuite par M. Ed. Humbert, son frère, et écoutée avec une attention soutenue. Outre le charme du style, elle est pleine d'aperçus ingénieux et profonds sur l'art, le trait, la couleur et le dessin du maître. M. Henri de Saussure a complété ou confirmé les jugements de M. Humbert en mentionnant diverses circonstances dans lesquelles il s'est trouvé en rapport avec l'illustre peintre, notamment pour un portrait de son aïeul Horace Bénédicte.

M. le prof. Ch. Le Fort clot la séance des communications par une curieuse étude sur l'histoire de la vigne dans nos contrées; il remonte jusqu'à Columelle et Plin l'ancien, et fait ressortir au moyen-âge le rôle des moines dans le développement de la viticulture et de la fabrication du vin.

Un modeste banquet remplacera la séance familière du 1<sup>er</sup> mai; une commission est nommée pour veiller à son organisation; elle est composée de MM. Ad. Gautier, Revilliod et L. Micheli.

*Journal de Genève*  
*du 5 avril 1882.*

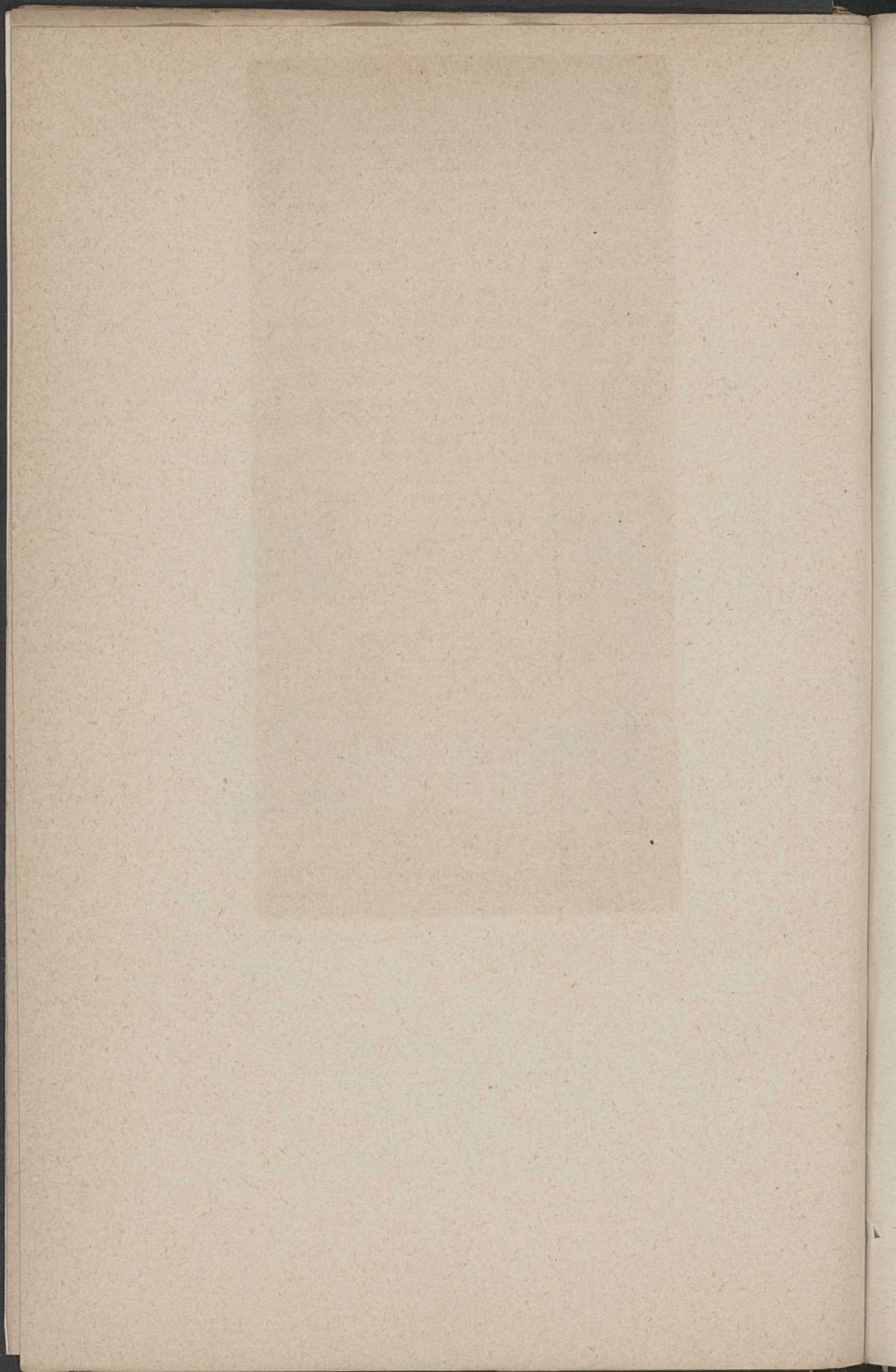


Les séances familières de la Société des Arts ont recommencé, avec beaucoup d'entrain, et promettent d'être suivies très assidûment en hiver. La première, présidée par son doyen M. Pictet de Sergy, a été fort nourrie. Mais comme toujours, c'est par un hommage aux morts qu'elle a eu le regret de débiter. De nombreuses communications ont été faites au sujet d'un de ses plus fidèles assistants, le peintre Guigon, dont on ne reverra plus la bonne et loyale physionomie; MM. Bellamy, Théod. de Saussure, Vernes-Prescott, D'Albert Durade, d'autres encore, ont tenu à payer leur tribut de souvenirs à l'artiste, à l'homme, au bon citoyen.

Une rapide esquisse d'un séjour de quelques semaines en Egypte, par M. Bost, rattachée aux temps anciens plus qu'aux événements contemporains, mais visant surtout l'état de la population indigène, a été suivie avec intérêt.

Enfin M. Th. de Saussure a donné de piquants détails sur deux peintres genevois, très appréciés, mais qui occuperaient une place plus élevée dans l'histoire de l'art si, au lieu de travailler en amateurs, ils avaient été stimulés davantage à mieux soigner leurs études et leurs productions; l'un est Jean Huber (fils de Jacob, des Deux-Cents), connu surtout par ses caricatures, en découpures et à l'eau-forte, de Voltaire, dont il était l'un des habitués; l'autre est son fils, Jean-Daniel, peintre de paysages et d'animaux, un des premiers qui eut l'idée de peindre l'Oberland, avec des glaciers et des scènes champêtres du pays. On a aussi de lui des gravures à l'eau-forte, représentant des paysages peuplés de chevaux et de vaches. Notre Musée possède des tableaux de l'un et de l'autre de ces artistes. Jean-Daniel a laissé en outre de nombreuses et intéressantes collections d'études d'animaux au crayon et à la gouache, que son fils, le colonel Huber-Saladin, a soigneusement conservées.

*Journal de Genève*  
*du 3 Décembre 1882.*  
*le 2<sup>e</sup> de Novembre*



— La séance familière de lundi dernier à la Société des Arts a été très nourrie et illustrée par des expositions diverses. D'abord un grand nombre de têtes et études de Reverdin, destinées à servir de modèles, et aussi remarquables comme expression que comme pose. Puis, de M. Adolphe Gautier, une collection d'aquarelles, représentant notre vieille armée genevoise, depuis les pompiers jusqu'au corps du génie, artillerie, cavalerie, etc. M. Gautier a agrémenté ses explications de la lecture d'un joli toast en vers qui date de 60 ans, et qui dans la bouche d'Alfred Gautier, premier commandant du génie, félicitait ses vingt-sept soldats de leur bonne tenue en rendant hommage à leur instructeur, le capitaine Dufour.

De M. Gaberel, une vieille montre en bois, ayant appartenu à Rousseau. Le propriétaire actuel expose comment elle est venue entre les mains d'un aïeul de Madame Gaberel.

Revenant à Jean Huber, M. Th. de Saussure fait passer une découpe de cet habile artiste, qui représente Voltaire montant à cheval en robe de chambre, pantoufles et bonnet de coton, et Apollon, lui tenant l'étrier d'une main, et de l'autre lui montrant le temple de la gloire. Malgré la petitesse des figures, Voltaire est frappant de ressemblance, et les détails sont charmants.

Le reste de la séance a été rempli par des communications de MM. Ströhlin sur l'ancienne Egypte; prof. Humbert, récit d'un voyage de Francfort à Berlin, et Vernes-Prescott, notice sur la célèbre Fanny Kemble, qui vient de mourir. M. Th. de Saussure, qui l'a rencontrée à Rome il y a une trentaine d'années, raconte l'impression qu'elle a produite sur lui par son attitude magistrale. M. Henri de Saussure ajoute aux renseignements donnés par M. Ströhlin quelques détails sur la pharmacie, très avancée, des anciens Egyptiens.

Il est décidé que la prochaine séance aura lieu le 8 au lieu du 1<sup>er</sup> janvier, et M. Bost désigne M. le prof. E. Humbert pour la présidence.

*Journal de Genève*  
*du 17 Decem<sup>r</sup> 1882.*

Journal de l'expédition  
de la Compagnie  
de la Baie d'Hudson  
en 1755



— La séance familière de la Société des Arts a été ouverte par un discours de son président, M. Ed. Humbert, qui a présenté à ses collègues ses vœux pour tous, en même temps que pour la prospérité croissante de ces soirées, où se rencontrent les trois classes de la Société, Industrie, Agriculture, Beaux-Arts, plus unies, plus solidaires qu'on ne le croirait d'abord.

Puis les communications ont commencé. En tête M. Haccius, qui a fait l'éloge, l'analyse et l'histoire du lait, avec l'autorité d'un spécialiste et d'un savant. Il a montré le rôle que le lait joue dans l'alimentation, sa formation, sa valeur nutritive, sa couleur, son importance hygiénique, les fraudes auxquelles il donne lieu, l'utilité d'une laiterie modèle centrale, etc.

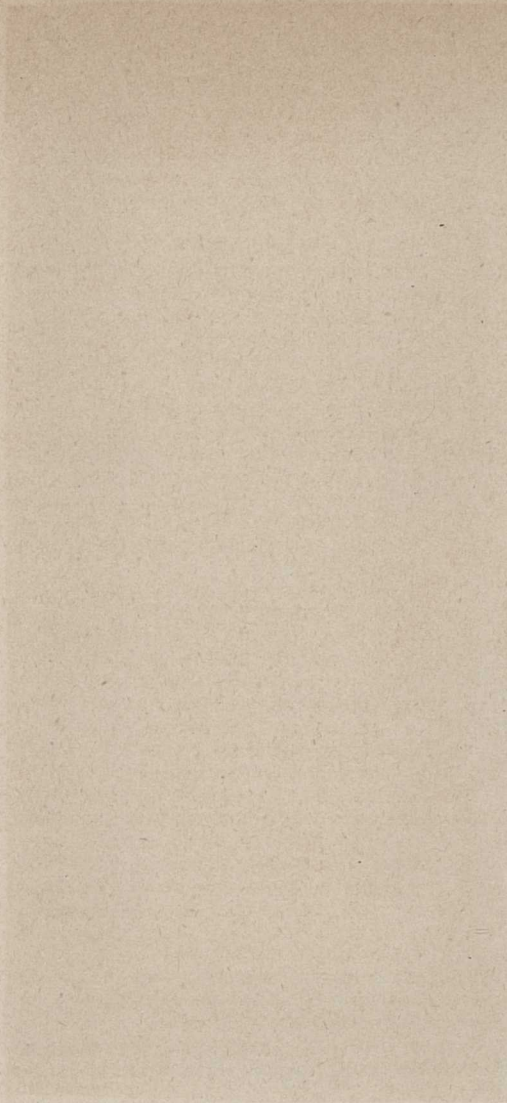
Chacun parle de ce qu'il connaît le mieux. M. Moïse Briquet a parlé du papier, dont la nature influe sur la conservation des livres, des manuscrits, des lettres, des journaux. Outre la pâte de chiffons, la pâte de bois commence à gagner du terrain. C'est un Saxon, George Keller, qui l'a inventée, et elle a été utilisée pour la première fois à Chemnitz en 1843. Dès lors les procédés se sont perfectionnés et les fabriques de pâte de bois se sont multipliées en Europe, surtout en Allemagne. En Angleterre on fait beaucoup de papier avec l'alfa.

M. Ad. Gautier donne ensuite des détails pleins d'actualité sur l'éboulement et l'affaissement survenus entre Collonge et le Fort de l'Ecluse, et il montre soit dans le tracé et la construction, soit dans la nature du terrain, les causes probables de l'accident qui s'est produit. Appuyé et complété par M. Vernes-Prescott et M. l'ingénieur Du Pasquier.

Enfin, communications de M. Théod. de Sausure relatives à la Société suisse pour la conservation des monuments historiques; quelques spécimens exposés par l'infatigable président de la Société des Arts prouvent non seulement son patriotisme artistique, mais encore sa parfaite connaissance de l'histoire de l'art.

Vu l'heure avancée, d'autres communications doivent être ajournées, et M. Louis Micheli est désigné comme président de la prochaine séance.

*Journal de Genève  
du 17 Janvier 1883.*



— Dans la dernière réunion familière des membres de la Société des Arts, M. Peter armurier, à propos de la translation possible du Stand en un autre endroit, a donné de curieux détails, corroborés par M. Vernes-Prescott, sur les déviations accidentelles des balles, sur l'écartement des projectiles par suite de ricochets ou d'autres causes, et sur la nécessité de tenir compte de ce danger dans le choix du nouvel emplacement.

M. le professeur Wartmann a parlé de la transparence artificielle qu'on peut donner à des pierres précieuses dont l'eau laisse à désirer comme pureté. On y procède par l'opposition de deux couleurs et l'on peut arriver à faire presque illusion. Mais avec de l'esprit-de-vin légèrement chauffé on fait disparaître cette sorte d'enduit, et la pierre reprend sa couleur vraie.

M. Dufour-Vernes fait circuler un album de photographies reproduisant un vieil album de la Société des Jean-Jaques au commencement de ce siècle; il renferme les portraits caricaturés de plusieurs membres du Cercle et ils sont signés A. Hubert. On se demande s'ils ne seraient pas de Jean Daniel.

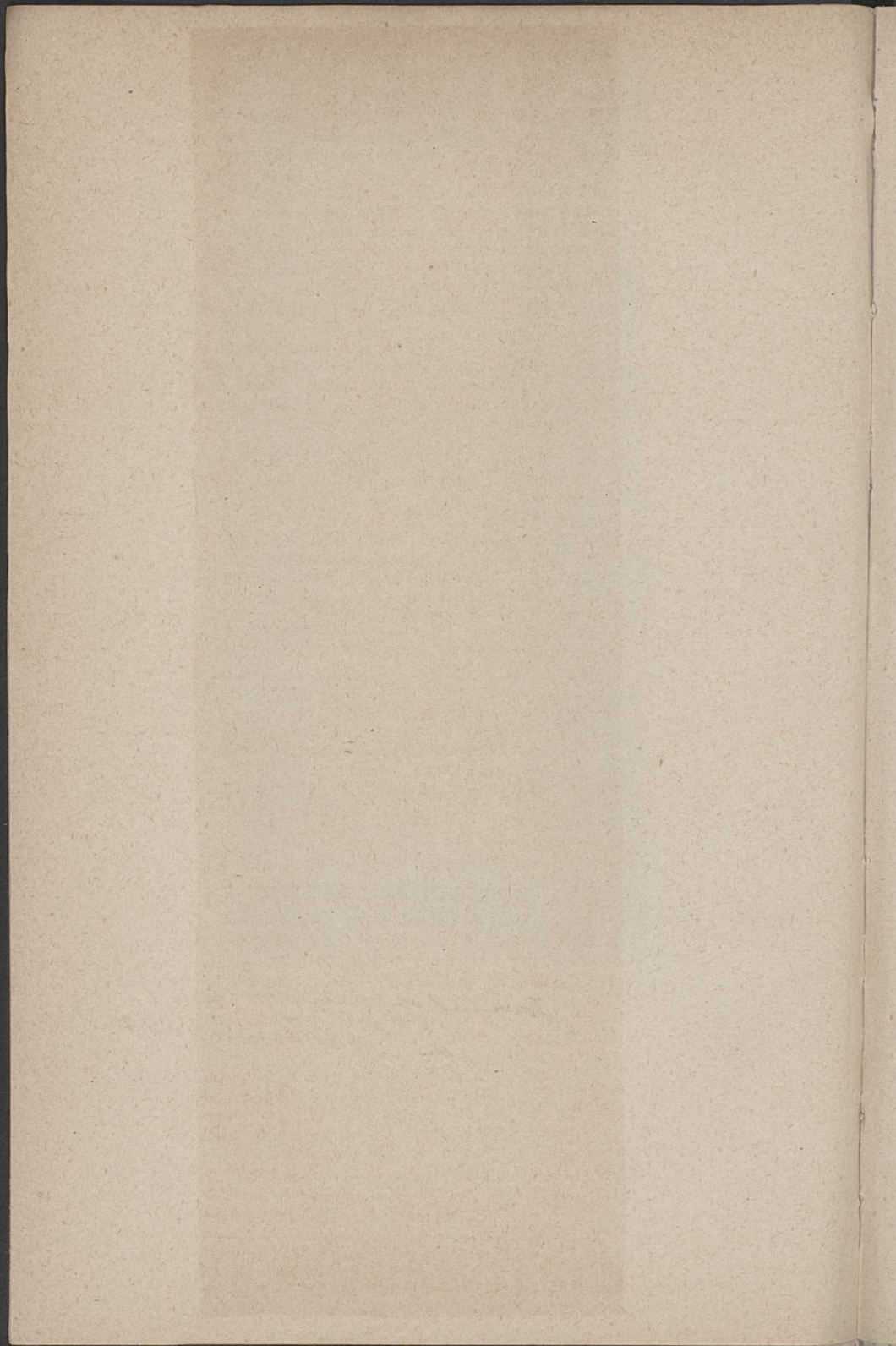
M. Théod. de Saussure répond : d'abord que les peintres Huber s'écrivent sans *t* final; ensuite, que Jean Daniel n'a jamais fait de caricatures.

Et comme la salle de l'Athénée était garnie ce soir-là d'une riche et belle collection d'études d'animaux, d'Huber, offerts à la Classe par le petit-fils du peintre, et d'une déconpure de Jean, M. de Saussure en profite pour donner quelques nouveaux détails sur ces deux artistes genevois.

Il entretient ensuite l'assemblée du musée Marcello de Fribourg, lequel contient une foule d'œuvres de cette éminente artistes, sculptures, peintures à l'huile, au pastel, à l'aquarelle, etc. On sait que Marcello est le pseudonyme qu'avait adopté comme artiste la duchesse de Castiglione-Colonna, née d'Affry, de Fribourg. Elle a légué au musée de son canton, non-seulement des œuvres d'elle, mais plusieurs tableaux et peintures qu'elle possédait, ainsi que la somme nécessaire pour l'établissement du musée.

M. Louis Micheli désigne M. le professeur Wartmann pour président de la prochaine soirée et la séance est levée.

*Journal de Genève*  
*du 18 Février 1883.*



— La séance familière de lundi dernier, de la Société des Arts, a été l'une des mieux remplies de la saison. M. Sylvestre avait exposé dans la salle une douzaine de grandes aquarelles représentant la façade, en divers styles, des plus belles maisons de Genève, y compris le collège et les derniers dômes démolis, ceux de la Fusterie. Il a donné quelques explications verbales sur ces études et a exprimé le désir que les artistes et les amateurs qui le peuvent prennent à cœur, en suivant son exemple, de recueillir un peu partout ce qui reste encore de souvenirs du vieux temps, en fait de fenêtres, escaliers, portes, etc. Il prépare pour l'hiver prochain une vue générale des Rues-Basses, avec leurs dômes et leurs hauts bancs.

M. d'Albert-Durade complète cette communication en lisant la charmante chanson de Chaponnière composée lors de la démolition des Dômes, et il engage ceux qui n'ont pas connu les hauts bancs, à en aller voir quelques spécimens à Moillesulaz, sur le bord de la route.

M. le prof. de Candolle expose une belle gravure coloriée représentant le retour du Conseil général de février 1789, et un journal illustré anglais, reproduisant les maisons de campagne de lord Beaconsfield et de M. Gladstone, toutes deux style Elisabeth, percées de fenêtres et bonnes pour l'Angleterre et en été. Il donne ensuite d'intéressants détails sur les plantations de thé fondées, il y a environ vingt-cinq ans, au nord-ouest de l'Inde, et qui, bien cultivées, sont d'un excellent rapport et produisent jusqu'à 5000 livres par jour. Il en fait circuler un échantillon ; il est moins parfumé que le thé si recherché en Russie, mais il est plus tonique.

M. de Candolle raconte ensuite un séjour qu'il a fait l'an dernier dans la charmante île de Jersey et donne de curieux détails sur les mœurs et la vie intérieure de cet ancien domaine des ducs de Normandie, ainsi que sur le pont *roulant* de la jetée de Saint-Malo. Il termine par quelques mots sur la Société de lecture, dont un article de la *Tribune* pourrait faire croire qu'elle est en décadence, tandis qu'il n'en est rien. Le nombre des membres est toujours de 370, dont un grand nombre de jeunes gens ; c'est seulement le chiffre des visiteurs étrangers qui a baissé ; il était de 800, il est tombé à 2 au 300 depuis quelques années, ce qui tient à ce que le nombre des familles étrangères qui venaient se fixer à Genève pour trois ou quatre ans a diminué par suite de diverses circonstances. M. d'Albert-Durade parle dans le même sens.

M. Wartmann, qui préside la séance, fait passer deux médailles grand module frappées au dernier congrès des électriciens à Paris et donne quelques explications sur les appareils destinés à mesurer la chaleur. Il rappelle que M. Langley, astronome américain distingué, a réussi, à 8000 pieds au-dessus de la mer, à mesurer avec un instrument nouveau la 5 millième partie d'un degré centigrade.

À l'occasion des articles publiés par le *Journal de Genève* sur le Gothard M. Uhler, ingénieur, directeur des usines d'Armo, cherche à montrer que les difficultés qui ont surgi tiennent

en grande partie à la différente éducation des ingénieurs allemands et des ingénieurs français, les premiers remplis de théorie, ne sachant pas se mettre en lieu et place des entrepreneurs et les traitant trop cavalièrement, en subalternes, sans tenir compte de leur expérience et disposés parfois à se faire une réputation avec les talents de leurs subordonnés. Ils font ainsi des bévues par amour-propre, tandis que souvent en France des ingénieurs en chef savent s'en remettre à la décision d'entrepreneurs intelligents, comme on l'a vu pour Favre lors de la construction du dernier pont sur la Valserine.

On entend encore une communication de M. Th. de Saussure sur une publication de M. de Rott, de Soleure; une lettre de M. Pictet de Sergy, s'excusant, vu ses 88 ans, de ne pouvoir assister à la séance; quelques mots de M. Vernes-Précott sur la prudence avec laquelle il convient de consulter les éphémérides; enfin deux piquantes anecdotes racontées par MM. Jousserandot et Ch. LeFort.

La séance a été levée après neuf heures.

*Journal de Genève*  
*du 9 Mars 1883.*

Lundi soir les Classes de la Société des Arts étaient réunies en séance familière pour la dernière fois de la saison. M. Vernes-Prescott qui présidait, a présenté les regrets de MM. Pictet de Sergy et Théod. de Saussure, empêchés d'assister, et il a désigné pour présider la séance de rentrée en novembre M. le professeur Ch. Le Fort, ou à son défaut M. Bost. Une inscription sera ouverte pour le modeste banquet de clôture, fixé provisoirement au premier samedi de mai.

M. le professeur Chaix a ouvert ensuite la série des communications par quelques détails sur son récent voyage en Allemagne, et spécialement sur les villes de Rottenbourg, Nuremberg et Berlin. Son récit et les croquis nombreux rapportés de son excursion, prouvent qu'on a beau avoir fêté le cinquantenaire de son enseignement, on peut rester jeune de cœur et d'esprit.

Après lui est venu M. Daniel Colladon avec des plans, des cartes et des photographies relatifs au percement du tunnel de la Manche. Il a fait l'histoire de cette gigantesque entreprise, et après avoir montré comment les difficultés matérielles et financières avaient été vaincues, il a exprimé sa confiance qu'il en sera bientôt de même des difficultés politiques et des craintes de l'Angleterre d'être exposée à une invasion française.

M. l'ingénieur Uhler a fait l'histoire de la *National-Bahn* et des embarras financiers des quatre villes garantes et de vingt-deux autres communes également compromises et ruinées. A quoi M. Peter, armurier, s'est empressé d'ajouter que dans toutes ces localités, ce sont les communes d'habitants qui ont majorisé les communes de bourgeois qui seules avaient à perdre.

Lecture est faite par M. Dufour-Vernes d'un document daté de 1823 et 24, à l'époque où Chaponnière et Bellamy-Aubert projetaient déjà de publier un compte rendu succinct des séances du Conseil représentatif. Ce document renferme de curieuses statistiques sur le nombre des habitants de Genève, leur sexe, leur origine, leurs industries, etc.

M. le prof. Ch. Le Fort termine par d'intéressants renseignements sur la vie civile et politique des îles de la Manche, qui sont aujourd'hui comme un musée du bon vieux droit. On y parle français, et ces îles relèvent de la reine d'Angleterre, non comme reine, mais comme duchesse de Normandie.

A cette communication à la fois sérieuse et curieuse, M. Le Fort en ajoute une plus gaie ; c'est une lettre écrite en 1838 à M. le prof. Bois sier par Rodolphe Töpffer, qui venait d'être nommé membre de la Société d'utilité publique, et qui proteste de toutes les forces de son âme contre un honneur dont il n'est absolument pas digne, et dont il ne saurait accepter la responsabilité. Töpffer persista résolument à se faire rayer.

M. Vernes clôt la soirée en souhaitant aux assistants de bonnes vacances et un heureux retour en automne.

— On nous fait remarquer avec raison, à propos de la lettre de Töpffer lue dans une séance

familière, que c'est de la Société d'histoire et  
d'archéologie qu'il s'agissait et non de la Société  
d'utilité publique. La trop modeste allusion qu'il  
fait à ses „longues oreilles“ s'explique mieux  
adressée à une société savante.

*Journal de Genève*  
*du 4 Avril 1883.*



La première séance familière de la Société des Arts a eu lieu lundi soir à l'Athénée, sous la présidence de M. Bost, qui a lu trois lettres de MM. Pictet de Sergy, Th. de Saussure et Ch. Le Fort, excusant leur absence. D'ailleurs de nombreux membres présents, les anciens habitués, heureux de se rencontrer de nouveau, de se serrer la main, et de constater qu'il ne s'est fait dans leurs rangs aucune brèche sérieuse.

Le président improvisé se présente avec beaucoup de promesses, mais les mains vides. On lui a annoncé, pour plus tard, d'intéressantes communications; en attendant, chacun est invité à faire preuve de bonne volonté; les sujets ne manquent pas: Zurich, Luther, le serpent du lac, etc.

Belle décoration de la salle; portefeuille de gravures.

Un tableau, l'*Embarcadère*, de M. Moritz, est mis en loterie, chaudement recommandé par M. A. Du Mont.

M. Marcel Suès présente à l'assemblée un charmant volume in-8° relié en papier maroquiné, qui renferme en coupures du *Journal de Genève*, depuis 1880, et avec un en-tête de 1875, tous les comptes-rendus des séances familières depuis cette époque. (*Applaudissements.*)

M. le prof. Jousserandot introduit par quelques piquantes anecdotes le sujet de l'art de parler en public, diction et déclamation, et comme ce sujet intéresse à peu près tout le monde, acteurs, avocats, pasteurs, professeurs, la discussion s'engage vivement et bien des assistants y prennent part, MM. Bellamy, Vernes-Prescott, Wartmann, Pétavel, Sené, etc. Conclusion: Rapprochons-nous autant que possible de la vérité, en tenant compte des circonstances dans lesquelles nous avons à nous faire entendre.

Communication de M. Bourrit sur les travaux dont M. Haccius promet d'entretenir prochainement l'assemblée; il s'agit de la vaccine, et comme les microbes sont tout à fait à l'ordre du jour, comme surtout les ennemis de la vaccination lèvent assez haut la tête, il sera intéressant de connaître les résultats annoncés par un homme qui a étudié la question sous toutes ses formes et qui espère, avec de bon vaccin animal, écarter les principales objections.

A l'occasion des serrures inrochetables et des coffres-forts incombustibles de M. Fichet, dont nous parlions récemment, M. le prof. Wartmann, sans rien ôter à M. Fichet, raconte que c'est un Anglais, M. Chubb qui, il y a longtemps déjà, a frayé la voie à ces découvertes. Quant aux serrures, des prix ont été offerts aux meilleurs pick-pockets que l'Angleterre possédât sur ses pontons; un jour entier leur était donné et tous les instruments leur étaient fournis pour ouvrir ces coffres-forts; peines superflues, tous ont échoué. L'incombustibilité au moyen de cloisons étanches est également connue depuis longtemps; les perfectionnements ne peuvent guère porter que sur la nature des substances à interposer dans le vide, eau, mercure, laine de scories, etc. M. Wartmann entre dans des détails techniques et fait part d'expériences qu'il a dirigées ou indiquées, soit à Genève, soit à Paris, et il établit

que la plupart des coffres-forts dits incombustibles sont construits aujourd'hui de manière non pas à être absolument incombustibles, mais à résister à la chaleur moyenne d'un incendie ordinaire.

M. le prof. Ch. Le Fort est nommé président de la prochaine séance.

*Journal de Genève.  
Suppl<sup>é</sup> au 129<sup>é</sup> = 1883.*

— Une communication de M. le prof. Chaix a été la pièce de résistance de la séance familière de la Société des Arts, tenue le lundi 3 courant à l'Athénée. Cette séance, présidée par M. le prof. Le Fort, a d'ailleurs présenté un vif intérêt et comptait de nombreux assistants.

Une étude de M. Moïse Briquet sur les différentes substances dont on s'est servi pour faire du papier, papyrus, chiffons, cordages, écorces bois divers, avec production de curieux volumes imprimés sur ces différentes sortes de papier, a provoqué une conversation au cours de laquelle on a rappelé les expériences faites, il y a deux ans, par M. Raoul Pictet et aboutissant à du papier de bois d'une entière blancheur.

M. Jousserandot, à l'occasion de la guerre du Soudan, fait ressortir le fait qu'il y a là une des forteresses du commerce des esclaves, et qu'il importe à la civilisation d'en finir avec ces foyers d'un commerce de chair humaine, quoi qu'il puisse en coûter, en hommes ou en argent.

M. Th. de Saussure dit quelques mots au sujet des gravures qui ornent la salle, et des portefeuilles de la classe des Beaux-Arts. Il fait circuler ensuite un plan pour l'achèvement de la flèche de la cathédrale de Strasbourg, plan sur parchemin, datant de 1430 et retrouvé à Berne.

Autres détails donnés par M. Th. de Saussure et fournis par M. le consul Ceresole, sur le séjour de Rousseau à Venise; peu édifiants. Le Conseil des Dix lui a payé son retour en France.

M. Streckeisen montre une bonbonnière en argent ayant appartenu à Moutou, et sur le couvercle de laquelle est peinte une vue du tombeau de Rousseau à Ermenonville, peinture faite il y a cent ans.

Mais, comme nous l'avons dit, c'est M. Chaix qui a fait la communication la plus considérable. Il a vu récemment le Dr Bretschneider, médecin de l'ambassade russe à Pékin, et il a recueilli de curieux et précieux renseignements sur cette vieille capitale de la Chine, plusieurs fois détruite, mais chaque fois reconstruite à peu près sur le même emplacement que sa devancière, en carré ou en rectangle, avec utilisation du même cours d'eau, mais avec une canalisation différente. On a pu refaire le plan de trois de ces capitales successives et retrouver les anciens tracés, chaque dynastie ayant voulu avoir sa ville à elle. M. Chaix a parlé du grand palais impérial, situé au centre de la nouvelle capitale, avec ses parcs, son lac, ses châteaux, ses ponts magnifiques, ses bibliothèques, où se trouve la fameuse encyclopédie chinoise en 22,000 volumes (dont Paris possède, dit-on, un abrégé en 3000 volumes). Pékin possède un splendide vase en jaspé sculpté, d'une grandeur extraordinaire et supérieur au vase de Mantoue. Les tombeaux des empereurs sont situés à quelques lieues de

la ville, à l'orient et à l'occident, retraites sacrées, entourées de murs et gardées par de fortes garnisons; constructions grandioses précédées de longues avenues bordées de statues colossales. Des centaines de millions y ont été engouffrés. Les deux impératrices actuelles sont en train de faire bâtir leurs futurs tombeaux; elles y ont déjà consacré trente-deux millions, etc.

M. Suès termine la soirée en donnant lecture d'une lettre d'un de ses amis qui, fatigué de ses travaux à l'Exposition de Melbourne, a éprouvé le besoin de prendre un peu l'air de la montagne, et s'est rendu pour cela dans l'Himalaya.

M. Th. de Saussure est désigné pour présider la prochaine séance.

*Journal de Genève*  
du 23 <sup>Jan</sup> 1883.

Lundi dernier, charmante soirée familière à l'Athénée. Après le thé les membres de la Société se sont réunis dans le salon habituel, mais au lieu des gravures et des illustrations qui en garnissent d'ordinaire les panneaux, ils se sont trouvés en présence d'un certain nombre d'instruments, prismes, bocaux, aquarium, tubes, lentilles, et autres machines, qui leur disaient suffisamment que la parole serait ce soir-là à la physique.

Après avoir désigné M. Alph. Revilliod comme président de la soirée prochaine, M. Th. de Saussure a lu une lettre de M. Pictet de Sergy, offrant aux sociétaires quelques exemplaires de sa brochure sur la Restauration (accueillis avec remerciements) et il a passé aux communications.

C'est M. Sené qui a ouvert le feu, en rappelant au point de vue de la calligraphie comme au point de vue de l'hygiène, les dangers que présentent dans les écoles et ailleurs, pour le dos, la poitrine et les yeux, les mauvaises postures que prennent trop souvent les écoliers, et en général ceux qui écrivent. Il estime qu'on devrait s'en préoccuper sérieusement dans les établissements publics. — Appuyé par plusieurs orateurs, MM. Bellamy, Gosse, Chaix, de Saussure, etc.; ils ajoutent cependant qu'il ne faut rien exagérer et que depuis longtemps la question est à l'ordre du jour et a fait des progrès.

Lecture est faite ensuite par M. Gosse du journal tenu à la fin de 1813 et jusqu'au 7 janvier 1814, par M. le docteur Gosse, son père, sur les événements relatifs à la délivrance de Genève. M. Gosse était à Paris quand il apprit l'approche des alliés, et il fit le voyage de Genève par Moulins et Lyon, tantôt à pied, tantôt en patache, apprenant d'étape en étape les nouvelles les plus contradictoires jusqu'à son arrivée à St-Julien.

M. Chaix rappelle les vieilles cartes d'Afrique du siècle dernier, où les fleuves étaient dessinés tant bien que mal, avec leurs noms et de petits crocodiles, des hippopotames, des éléphants en marge, pour indiquer les produits des pays. Sur une de ces cartes figurait le nom d'un roi Makoko dont il n'a plus été parlé depuis longtemps. Ce roi vient d'être retrouvé, c'est un des trois rois avec lesquels M. Savorgnan de Brazza a traité pour une cession de territoire. Malheureusement tous ces rois sont des Makokos; c'est le nom sous lequel on désigne le long du Congo les rois ou roitelets qui sont à la tête d'une tribu. D'après un journal allemand M. le comte de Brazza se serait mépris sur la portée des concessions obtenues, et quant à ce qu'il a appelé la garnison française placée dans une de ces villes, elle se compose d'un seul pantalon rouge... porté par un nègre. Il doit y avoir eu des malentendus, chose facile entre gens qui ne parlent pas la même langue, et M. Chaix ne croit pas encore à la conquête du Congo par la France, ni même par la Société belge.

C'est de l'eau, c'est de la couleur de l'eau la plus transparente, que M. Soret entretient à son tour son nombreux auditoire. Il la montre bleu-claire, très claire. Mais pour le suivre dans son intéressante improvisation de près d'une heure, il nous faudrait les instruments de physique et la lumière de la machine Gramme, qui malgré ses appréhensions, n'a compromis aucune de ses nombreuses expériences. M. Soret a touché à plusieurs questions relatives au lac de Genève et au Rhône, à l'état de l'eau aux diverses profondeurs du lac, et il a annoncé les expériences qu'on se propose de faire à l'aide de la lumière électrique de la Machine à l'occasion du barrage du bras gauche du Rhône. Il a donné enfin sur le bleu de ciel et sur la couleur verte de certains lacs les explications qui lui étaient demandées. Mais, nous le répétons, sur ce sujet délicat les profanes comme nous doivent éviter les détails, et se contenter de remercier l'habile professeur.

*Journal de Genève*  
*du 13 Janvier 1884.*

La séance familière de la Société des Arts, moins familière que d'habitude, mais non moins intéressante, était présidée lundi dernier par M. Alph. Revilliod.

C'est M. le prof. Ed. Humbert qui a ouvert le feu des communications par une charmante et spirituelle causerie, très soigneusement travaillée, sur les rapports des beaux-arts entre eux; par de nombreuses citations il a montré comment la littérature confine à la peinture et ce qu'il peut y avoir de musical dans le rythme et la cadence de vers harmonieux, qu'on chante involontairement, et il a terminé par la lecture de la

*Forêt de Fontainebleau*, de Gautier, qui montre les différentes impressions produites par le même objet, suivant le tempérament de ceux qui le voient et l'admirent, chacun à son point de vue.

M. Fréd. de Stoutz a fait circuler ensuite une lettre curieuse d'un nommé Collot, directeur, et directeur malheureux du théâtre de Genève il y a un siècle, en 1784, et qui après avoir échoué chez nous est allé se faire siffler à Lyon, ce dont il a tiré plus tard une vengeance éclatante. Ce Collot, qui s'est attribué, on ne sait comment, des armoiries avec une couronne de comte, n'est autre que le célèbre Collot d'Herbois, et il avait dans sa troupe un ami, l'acteur Fabre, aussi un noble de son espèce, grâce à *l'églantine* qu'il obtint aux jeux floraux de Toulouse. Collot resta quelque temps en relations avec ses connaissances de Genève, et il épanche obséquieusement ses pénibles souvenirs dans le cœur de M. Rilliet-Fatio, maison Saussure, Tartasse. Le farouche républicain, qui prenait le *de* pour son compte, se gardait bien de le donner aux Saussures.

Communication écoutée avec un vif intérêt.

M. Bourrit attire ensuite l'attention sur le grand égout qui se fait au quai de la Poste, à l'instar de ceux de Paris.

On sait que les eaux de pluie et de lavage des rues s'écoulent par des orifices ménagés le long des trottoirs. Or jusqu'ici l'on avait pour principe chez nous d'empêcher l'air méphitique des égouts de s'échapper à la rue par ces mêmes orifices, et l'on y réussissait aisément grâce à une disposition très simple appelée « coupe-vent. » En revanche, l'air respirable de la rue ne pouvant pas plus pénétrer dans l'égout que l'air vicié de l'égout ne peut sortir à la rue, il en résulte que notre système ne permet

pas de circuler dans l'égout et de l'utiliser pour y loger les réseaux d'eau, gaz, téléphone, comme on le fait à Paris.

De ces deux avantages — qui s'excluent mutuellement — M. Bourrit hésite d'autant moins à sacrifier le second, qu'à Genève l'égout reçoit toutes les matières fécales. Il n'en est pas ainsi à Paris, et pourtant on s'y plaint amèrement des odeurs chaque été. Le célèbre physicien Marié Davy, expérimentant sur 1000 bouches d'égout, a trouvé que 500 livraient passage à un courant d'air inoffensif de la rue à l'égout et 500 autres à un courant inverse de gaz méphitique de l'égout à la rue, état de choses si fâcheux que les premières autorités médicales n'hésitent pas à lui attribuer les épidémies typhoïdes qui ont sévi ces dernières années à Paris.

M. Bourrit cite à l'appui de sa thèse la commission ministérielle composée de MM. Pasteur, Girard, Sainte-Claire Deville, Wurtz, Brouardel, Fauvel et autres illustrations, qui s'exprime ainsi : « La commission ne pourrait approuver qu'un système de vidange par canalisation étanche, qui aurait pour effet de supprimer toute communication entre les matières excrémentielles d'une part, et l'air et les terrains environnants d'autre part. »

M. le professeur Wartmann relève l'importance de la question ; il pense que si M. Bourrit a des conclusions précises à présenter, il ferait bien d'en nantir l'opinion publique, et il rappelle l'appréciation du célèbre M. Dumas, « que Genève est la ville la plus salubre du monde. »

M. Revilliod avait ouvert la séance par un exposé de gravures, précieuse collection qui fait honneur à l'école de Henriquel-Dupont, connu par ses efforts pour relever en France l'art de la gravure.

M. Théodore de Saussure la termine par une riche série de projections à la lumière électrique, qui est chaleureusement applaudie.

M. le professeur Humbert est désigné comme président de la prochaine soirée.

Ajoutons que pendant le thé, la conversation générale a roulé surtout sur les intéressantes lettres de M. Moser au *Journal de Genève*, et que M. le professeur Chaix, qui se trouvait là dans son élément, n'était pas des derniers à exprimer le plaisir qu'il éprouvait à les lire.



— Lundi soir à l'Athénée, M. le professeur Ed. Humbert, qui présidait, a ouvert la séance familière de la Société des Arts en rappelant la double perte qu'a faite la Société le mois dernier dans la personne de MM. Leschot et Louis Brocher. MM. Th. de Saussure, d'Albert-Durade, Bellamy, Sené et d'autres ont ajouté leurs témoignages à celui du président, les uns en insistant sur les services rendus par M. Leschot à l'horlogerie, les autres en relevant les rares qualités de M. Brocher, non-seulement comme architecte, mais encore comme peintre (souvent consulté par son ami Calame), comme artiste, chercheur, penseur et philosophe chrétien convaincu.

M. le prof. de Candolle annonçant une nouvelle édition de son curieux et excellent livre de statistique comparée, demande à ceux des membres présents qui pourraient lui fournir quelques indications de les lui communiquer, sans crainte qu'il en abuse. Il s'agit surtout de l'influence des pères et mères sur leurs enfants, au quadruple point de vue de la ressemblance physique, de la santé, des dispositions morales (caractère) et de l'intelligence. Il a fait lui-même beaucoup de recherches qui ont donné de curieux résultats, mais en général on s'est trop attaché à trouver les points de ressemblance et l'on n'a pas noté les cas où la ressemblance n'existe pas. On s'est aussi trop appliqué à observer les familles bien en vue, et pas assez la moyenne ordinaire. A côté de l'hérédité directe il faut ajouter aussi les cas d'atavisme, et M. de Candolle en cite de curieux exemples. Il aimerait voir ces recherches se généraliser, et, pour éviter de leur donner une direction désobligeante portant sur des défauts physiques ou de caractère, il indique un détail tout à fait neutre, qui ne saurait blesser personne, la couleur des yeux, en les divisant en deux grandes classes, les bleus et les bruns.

Cette communication, écoutée avec un vif intérêt, est développée par M. Wartmann, et donne lieu à une conversation fort animée.

On entend ensuite un travail de M. Haecius fils sur les mérites et les avantages de la vaccination. Il lit de nombreux extraits de livres et de journaux sur les ravages faits par la petite vérole, montre par un tableau comparatif les progrès et l'arrêt de la mortalité, suivant les temps et les pays où l'on a ignoré ou pratiqué le remède de Jenner, et raconte les circonstances qui l'ont amené à fonder à Lancy un institut vaccinal. Plusieurs gouvernements suisses l'encouragent et quelques premiers essais ont déjà produit de bons résultats. Non seulement il pourra fournir du vaccin authentique aux médecins qui lui en demanderont, mais il aura un établissement où la vaccination pourra se faire directement de génisse à bras.

M. Marcel Suès lit une lettre qu'il vient de recevoir d'un ami Genevois de passage à Bombay, lettre fort intéressante par les détails qu'elle donne sur les Parsis et leur religion. Vifs remerciements du président.

La série des communications est close par une dissertation aussi savante que pittoresque de M. Th. de Saussure sur la manière dont il faut écrire et prononcer le mot *condottiere*, que Coppée dans sa dernière pièce fait rimer avec *massacré*. Trois prononciations sont possibles: condottière, condottieré, condottieri. Aucune n'est bonne; il est vrai que l'Académie ne connaît pas même le mot; sa nouvelle édition, dans vingt ans d'ici, le consacrerait peut-être. Mais d'ici là il faut vivre, Littré lui-même hésite. M. de Saussure estime que les mots *gondolier*, *gonfalonnier* suffisent pour marquer la voie à suivre, si l'on veut être logique. M. Coppée, d'ailleurs, à qui M. Camille Doucet a montré la lettre de M. de Saussure, a franchement reconnu qu'il était dans son tort. La question reste ouverte, personne même n'a songé à la trancher, et l'assemblée s'est bornée à remercier M. de Saussure pour sa spirituelle causerie, si pleine d'aperçus ingénieux et piquants sur l'origine et la formation des mots français dérivés du latin et de l'italien.

M. Vernes-Prescott a été désigné comme président de la prochaine soirée.

Journal de Genève  
du 8 Mars 1884.

**La Société des Arts** a donné hier soir sa dernière séance familière de la saison. Une quarantaine de membres étaient présents.

M. Bellamy, qui préside, rappelle que les communications doivent être courtes, simples, familières, et ne pas dégénérer en lectures ou en conférences.

M. le professeur Charles Le Fort, donne quelques détails sur Mallet-Dupan, dont la réputation va grandissant et dont deux volumes viennent d'être réimprimés. Il communique ensuite un curieux travail généalogique sur la famille La Harpe, qui date du XIV<sup>e</sup> siècle, dont le nom a quelque peu varié comme orthographe, qui a son centre principal au canton de Vaud, mais une foule de ramifications en Europe, en Afrique et en Amérique.

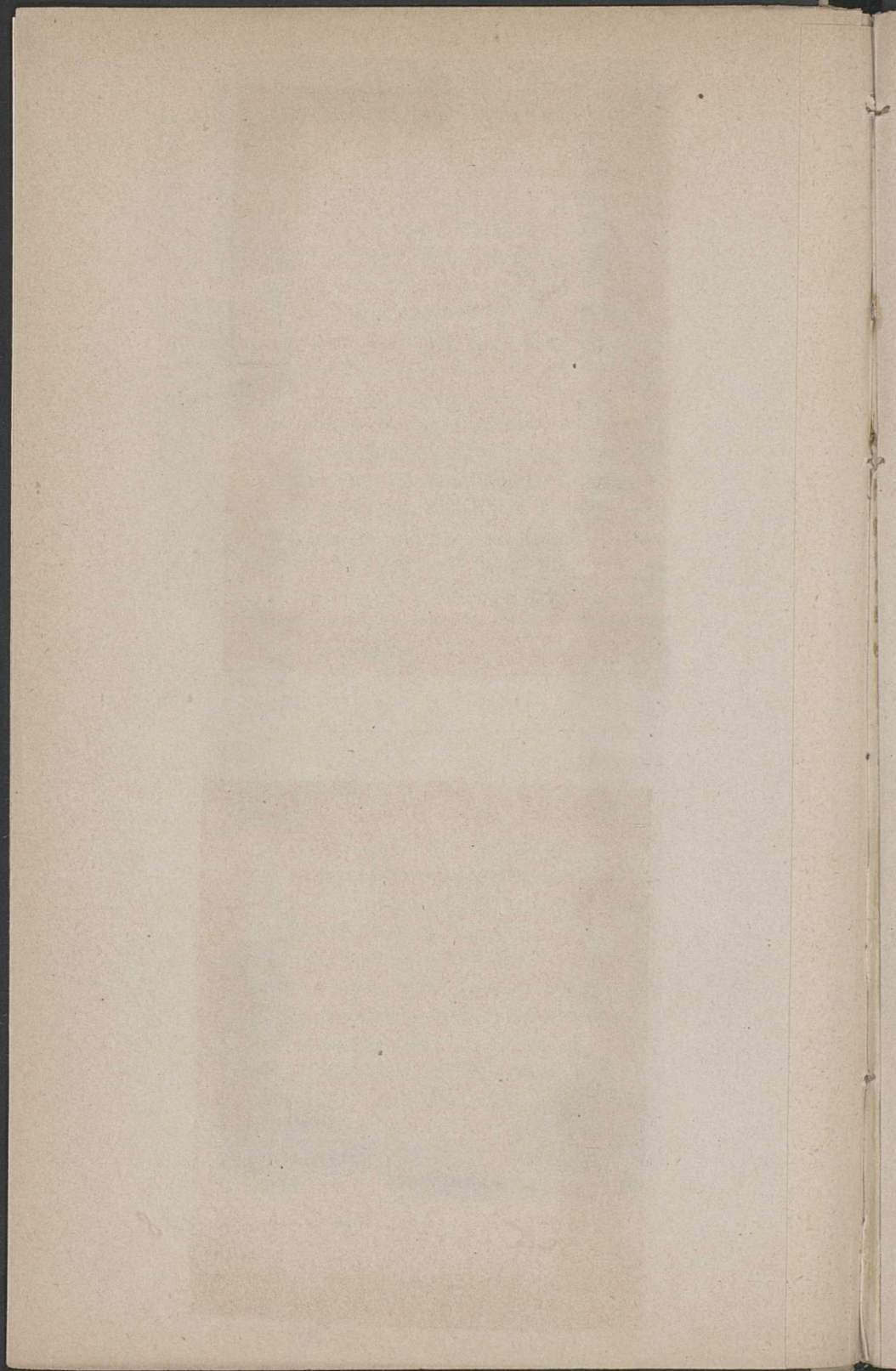
On relève l'intérêt que présentent ces notices de famille, et plusieurs orateurs citent d'autres exemples fort curieux de familles vaudoises, comme les Chavannes, ou genevoises comme les Vaucher, qui, par les hommes ou par les femmes, ont depuis moins d'un siècle, fourni à la France et à l'Italie des officiers supérieurs, des préfets et des sous-préfets, à la Hollande des officiers et un gouverneur de Batavia : sans parler des savants, des naturalistes et des pasteurs qui sont restés dans leur patrie.

M. Jousserandot raconte une bataille de fleurs à laquelle il a eu le plaisir d'assister à Marseille il y a quinze jours, et M. Théodore de Saussure ajoute quelques développements historiques sur ces mêmes fêtes en Italie, surtout au commencement du règne de Pie IX. La fête date de loin ; elle coûte beaucoup d'argent, mais comme on l'a dit : Pourquoi se priver du luxe, quand on peut se passer du nécessaire ?

M. Bellamy lit ensuite un certain nombre d'extraits d'une notice de M. Morin sur le général Dufour (qui sera peut-être publiée), et M. Th. de Saussure termine par une série de projections lumineuses, vues d'Italie, Lucques, Venise, Vérone, ornements divers, qui sont chaudement applaudies.

La salle était garnie d'une centaine de gravures ou lithographies, représentant des souverains et des généraux du premier et du second empire.

*Le Soir. 8 Avril 1884.*



C'est lundi prochain que recommenceront à l'Athénée les soirées familières qui, sans caractère officiel et sans autres procès-verbaux que les lignes fugitives que nous nous plaisons à leur consacrer, servent de centre de réunion aux trois classes de la Société des Arts, et comptent maintenant, et depuis leur fondation il y a près de quatre-vingt ans, parmi les créations les plus intéressantes de la Société. Elles ont été présidées tour à tour par toutes nos notabilités scientifiques et littéraires, les Marc-Auguste Pictet, les De Candolle, les Auguste De la Rive, et plus récemment par les Ruediger, docteur Gosse, général Dufour, Hammann, pasteur Jacques Martin, pour ne citer que les morts. Ces soirées ont eu la primeur d'une foule de communications intéressantes. Les noms de MM. Pictet de Sergy, Théodore et Henri de Saussure, professeur Humbert, Alph. de Candolle, Chaix, d'Albert Durade, Ch. Le Fort, Raoul Pictet, Ad. Gautier, Galopin et beaucoup d'autres qui contribuent à vivifier ces intéressantes séances, promettent pour cet hiver autant de richesses que de variété. Elles ont lieu, depuis novembre, tous les premiers lundis du mois à l'Athénée. Thé à 6 h. 1/2, heure militaire.

A chaque séance, exposition de gravures et dessins choisis dans les portefeuilles de la Société, expériences diverses.

*Journal de Genève*  
du 31 Octobre 1884.

— Lundi soir a eu lieu à l'Athénée la séance familière de la Société des Arts. Présidence de M. Th. de Saussure, qui a désigné M. Kraft comme président pour la prochaine soirée.

- Exposition de nombreuses gravures et photographies.

M. Pictet de Sergy, absent, envoie à la réunion ses vœux et ses salutations de nonagénaire, chaleureusement accueillis.

M. le prof. Ch. Le Fort raconte, avec pièces à l'appui, les origines de la Société des Arts dans le salon de H.-B. de Saussure, les oppositions qu'elle rencontra d'abord, son premier président le baron Grenus, le caractère essentiellement industriel et pratique de ses débuts, les services qu'elle a pu rendre dès ses commencements, son extension, son attitude pendant la révolution et sous l'empire; enfin sa réorganisation. Intéressante dans son ensemble non moins que par les piquants détails qu'elle relève, cette communication est écoutée avec un vif plaisir par les assistants.

Il en est de même d'un récit que fait M. le prof. Jousserandot de son récent voyage en Russie, à Kiev, Moscou, etc. Il a beaucoup visité les églises et les couvents, et raconte les impressions qu'il a reçues de l'architecture et de la peinture russes.

Il compare aussi les mœurs russes, chrétiennes, avec les mœurs turques, musulmanes; les premières sont douces, les autres farouches et implacables. A quoi M. Bellamy oppose la conduite des Russes vis-à-vis des Juifs; courtoise et courtoise discussion qui naturellement n'aboutit pas.

Suit une étude de M. Adolphe Gautier sur la ville d'Aigues-Mortes, petit village à l'époque où saint Louis s'y embarqua pour la croisade; ville fortifiée sous son successeur; depuis longtemps en décadence, mais aujourd'hui en voie de résurrection, grâce aux vignes nombreuses plantées dans ses environs, et qui résistent vigoureusement au phylloxera. Géologie, géographie, histoire politique, souvenirs religieux, situation pittoresque, M. Gautier a tout rappelé, et plus d'une fois ses auditeurs l'ont interrompu par des applaudissements, surtout quand il a parlé de la Tour de Constance et du prince de Beauvau. — MM. Alex. Lombard et Gosse ont ajouté quelques observations.

Exhibition par M. Hipp. Gosse de divers objets appartenant à la vie de nos pères du siècle dernier, médaillons, ceintures, tabatières, passeports, éventails, ridicules de femmes (que M. Bellamy estime avoir été d'abord appelés *réti-cules*), dessins, croquis, sceaux, proclamations politiques, écharpes officielles avec l'œil ouvert de la police, etc. Grand succès; tous ces objets se promènent de banc en banc dans la salle. Explications humoristiques et scientifiques. M. d'Albert-Durade ajoute quelques souvenirs personnels.

M. le prof. Wartmann aurait à parler de l'Exposition de Turin, mais vu l'heure avancée, ce travail est ajourné à la prochaine séance.

Journal de Genève  
du 5<sup>th</sup> 9 = 1884

Lundi dernier la séance familière mensuelle de la Société des Arts réunissait, au nombre de plus de cinquante, des membres des trois classes. M. Krait, architecte, qui présidait, a commencé par un travail fort bien fait sur le développement de la statuaire en Suisse. Il a raconté sa visite aux ateliers de M. Richard Kissling (Soleurois et donné d'intéressants détails, avec accompagnement de vues photographiques, sur le monument qui va être érigé à Zurich, en face de la gare, à la mémoire d'Alfred Escher.

Il a parlé ensuite du monument de la Croix-Rouge, dont la maquette est due au même sculpteur; très bien réussie, mais dont le socle lui paraît trop gros. Une discussion s'est ensuite élevée pour le meilleur emplacement à recommander pour son érection. On a parlé de la place des Bastions et de celle de l'Observatoire.

Puis M. le prof. Wartmann a fait un rapport, à la fois succinct et vivant, sur l'exposition de Turin, rapport écouté avec beaucoup d'attention, mais qui ne saurait être analysé sans perdre tout son charme. MM. Weibel, Galopin et Bourrit ont ajouté quelques détails complémentaires.

Lecture d'un vieux manuscrit par M. le prof. Ed. Humbert. Ce manuscrit date d'un siècle; il a pour auteur un jeune Genevois, Ami Mallet, mort en 1790, qui joignait à beaucoup d'instruction un rare talent d'écrivain, et qui avait le goût des courses alpestres. Trois fragments ont en particulier intéressé l'assistance: la visite aux salines de Bex, le récit d'une course au Bosquet de Julie et une excursion au lac de Joux où Mallet passa son dimanche et fit de curieuses observations sur le culte public et les instruments à vent qui accompagnaient la voix des chantres, sans que Messieurs de Bzrne en fussent effarouchés. Quelques paroles de M. D'Albert Durade ajoutent au pittoresque de ce récit.

M. Théodore de Saussure clôt la série des communications par une revue sommaire des quatre plus petits Etats de l'Europe, St-Marie, Monaco, Andorre et Lichtenstein. Il s'arrête plus spécialement sur ce dernier Etat qui ne compte pas 2000 habitants, dont le château est une mesure et dont le prince réside à Vienne.

M. le professeur Wartmann est désigné pour présider la prochaine séance.

*Journal de Genève*  
*du 4<sup>te</sup> X<sup>te</sup> 1884.*

— Hier soir à l'Athénée, nombreuses communications faites à la séance familière. M. Wartmann, qui préside, souhaite aux trois classes une heureuse année et beaucoup de recrues nouvelles; puis il désigne M. Briquet comme président de la prochaine séance.

Lecture par M. Ad. Gautier, de quelques fragments du journal d'un jeune officier bernois, à la date des années 1793 à 1795, racontant les derniers temps et la chute de Berne, après 700 ans d'une glorieuse indépendance.

M. le professeur Chaix donne sur la tendance coloniale allemande de curieux et intéressants détails, spécialement en ce qui concerne les tentatives faites sur le littoral africain, et celles, plus sérieuses, de la Nouvelle Guinée et de la Nouvelle Bretagne.

A propos de géographie, M. Wartmann communique une „découverte“ qu'il vient de faire aux environs du Mont-Blanc; c'est celle de *la Laie blanche* (l'Allée blanche), ainsi marquée dans la traduction française (Hachette) de l'excellent atlas allemand d'Andreae.

Communication de M. O. Bourrit sur un jeune herger d'environ 17 ans, Achard (mort aux Vernayes), qui avait pour dessiner les animaux un talent hors ligne. Sans avoir pris de leçons, il faisait des raccourcis admirables, et ses hachures sont dignes d'un maître. M. Bourrit fait circuler deux albums d'Achard. M. d'Albert-Durade confirme les appréciations de M. Bourrit. M. Wartmann demande pour la classe des Beaux-Arts quelques échantillons des travaux de ce jeune peintre.

M. H. de Saussure raconte son dernier voyage en Bohême. Aux détails connus, soit la Défenestration, les vieux palais, les souvenirs de Wallenstein, il ajoute des faits nouveaux empruntés surtout aux souvenirs de la guerre de Trente Ans, Piccolomini, etc.

M. Marcel Suès a copié à Gryon des extraits de registres, rédigés au siècle dernier par le pasteur Joseph-Melchisédec Décoppet (ami du doyen Bridel), qui brillent par leur double prétention philanthropique et littéraire, et par la longueur des phrases; des actes de décès, commençant au haptème et se terminant par des détails intimes sur la dernière maladie, sont particulièrement remarquables sous ce rapport.

La séance est close par des projections et des tableaux fondants, éclairés à la lumière électrique.

*Journal de Genève*  
*du 6 Janvier 1885.*



**Société des Arts.** — *Séance mensuelle.*

La séance familière d'avant-hier, présidée par M. Briquet, a été presque entièrement consacrée à des lectures reportant les membres de la Société des Arts à l'époque de la domination française. *De Candolle*

M. le professeur ~~Colladon~~ a d'abord donné lecture de quelques lettres de son grand-père, adressées à des amis de sa famille. Une lettre du 12 avril 1800 annonçait l'arrivée très prochaine des Autrichiens; une autre missive donnait des détails curieux sur l'installation du nouveau préfet, et quelques jours plus tard il n'était question que de la venue du premier consul. Celui-ci arriva effectivement le 9 mai et prit ses quartiers chez Mme de Saussure. Bonaparte, paraît-il, sut vite se faire aimer, surtout des dames. Il pria un jour le général Berthier d'inviter chez lui une dizaine de Genevois; le premier consul fut charmant avec tous: causant médecine avec celui-ci, chimie avec celui-là; quant aux dames, il avait déjà réussi à s'assurer leurs sympathies.

Quelques années plus tard — c'était le 25 avril 1814 — la scène changea; le premier consul perd tous les jours du terrain; une lettre d'une parente de la famille de Candolle, qui séjournait à Montpellier, dit que dans cette dernière ville on brisa les aigles impériaux. Deux dernières missives, adressées par M. et Mme de Toras (habitant alors Paris) à leur fils, à Londres, donnent des détails intéressants sur l'entrée des Bourbons à Paris.

Cette communication terminée, M. Th. de Saussure a lu deux lettres — toutes familières — adressées par sa grand-mère à son fils, Théodore de Saussure, à Paris, l'oncle de l'honorable membre de la Société des arts.

Mme de Saussure fait part à son fils de ses perplexités ; on venait de lui annoncer que le premier consul allait venir loger chez elle ; Mme de Saussure était seule, à l'exception d'une vieille bonne. Bonaparte occupa l'immeuble à lui seul et s'installa dans toutes les pièces ; il ne restait à son hôtesse qu'une chambre à coucher et une cuisine. Le premier consul fut charmant, et, en parlant de lui, Mme de Saussure disait à la fin d'une de ses lettres : « il peut encore ajouter à toutes ses conquêtes celle d'une vieille femme comme moi ».

MM. Le Fort et de Candolle ont encore complété ces détails par quelques souvenirs personnels.

M. Galopin a donné ensuite quelques détails sur le couvent d'Engelberg, qu'il a eu l'occasion de visiter l'été dernier ; on se croirait presque au moyen-âge dans cette contrée, où l'on rencontre fréquemment des moines sur son chemin. Il y a au couvent d'Engelberg un collège et une bibliothèque assez bien fournie.]

MM. Streckeisen, Le Fort, de Saussure, Bellamy, ont ensuite pris part à une discussion très intéressante, concernant les couvents d'Engelberg et d'Einsideln. Il paraîtrait que les moines de ce dernier couvent, après avoir exposé à Zurich, en 1833, de magnifiques surtout de table, en ont, au dire de M. Th. de Saussure, appliqué le produit à l'acquisition de vaches... : pour être exacts, nous devons ajouter que cette assertion a été démentie par M. Streckeisen.

La prochaine séance familière sera présidée par M. Galopin.

*La Tribuna*  
*du 4 février 1885.*

— La séance familière de la Société des Arts a été, lundi soir, remarquablement intéressante, par la nature comme par le nombre des communications.

C'est l'empereur Napoléon 1<sup>er</sup>, ou le général-consul, qui en a fait les frais. M. Alphonse de Candolle a lu tout un dossier de lettres curieuses de sa grand-tante et d'autres membres de sa famille, écrites les unes de Paris, d'autres de Genève, sur les relations du célèbre général avec notre ville, et en particulier avec les dames genevoises qu'il avait su apprécier à leur valeur. Quelques-unes de ces lettres ont une véritable importance historique, et caractérisent bien les citoyens et les patriotes qui se trouvèrent sur le chemin du général, et qui surent patienter sans jamais fléchir.

M. Théod. de Saussure complète cette communication par la lecture de quelques courtes lettres de son aïeule sur le séjour de Napoléon dans la maison de la Tertasse; et M. le prof. Ch. Le Fort, par quelques renseignements inédits sur la même époque.

M. Galopin-Schaub raconte ensuite une course qu'il a faite en été dans la vallée d'Engelberg, et plusieurs incidents curieux qui s'y rattachent. Le couvent (l'un des plus importants de la Suisse, avec ceux d'Einsiedeln et de Dissentis), a une histoire; il possède une riche bibliothèque, dont les destinées ont été accidentées, qui a fait le voyage de Paris lors de l'invasion et qui nous est revenue avec la paix. Il a aussi une école supérieure, et ses principaux classiques pour l'étude du français sont *Télémaque* et les *Voyages en Suisse* de Veuillot.

A l'occasion des funérailles du curé d'Engelberg, racontées par M. Galopin, M. Bellamy raconte une scène semblable, également touchante, dont il fut témoin il y a quelques années en se rendant à Zermatt.

A table d'hôte, M. Galopin s'était trouvé assis à côté de quelques messieurs enrhubannés de vert et blanc, formant une charmante société. C'étaient des amis de St-Gall, tous nés dans la même année, 1829, et qui tous les deux ans à date fixe, se réunissent pour faire une petite expédition.

Cet usage existe, paraît-il, dans plusieurs autres cantons allemands; on cite les Grisons, Zurich, Schaffhouse, et M. Streckeisen, prenant la parole, dit qu'il fait partie, à Bâle, d'une société semblable, les Natifs de 1801; ils étaient encore vingt-cinq il y a quelques années. Leur nombre diminue rapidement, et pour ne pas laisser se perdre la tradition, les derniers survivants l'ont invité naguère, lui quatrième, à venir se joindre à eux, non pour une course de montagne (il n'en est plus question), mais pour vider la chône de

familié. À son âge et vu la distance, il n'a pas cru pouvoir, pour une chope, faire un aussi long voyage.

Revenant sur une précédente communication, M. Th. de Saussure veut bien rendre justice aux religieux d'Engelberg, mais il a une dent contre eux; ils furent artistes et amateurs, maintenant ils sont surtout agronomes. A la dernière Exposition de Zurich, ils ont expédié des objets précieux au point de vue de l'art, et ils les ont vendus! Sans doute pour acheter une vache rouge?

M. Streckeisen: Ha! une belle vache a bien son mérite aussi.

Court escarmouche entre la Classe des Beaux-Arts et la Classe d'agriculture.

La séance s'est prolongée dans des entretiens familiers, et M. Moïse Briquet, président, l'a close vers 9 heures, après avoir désigné M. Valette pour la prochaine présidence.

*Salopin?*

*Journal de Genève  
du 5 février 1885.*

**Société des arts.** — *Séance familière.* — La séance d'hier soir a été consacrée à plusieurs communications intéressantes. M. de Candolle a d'abord parlé de la grande exposition américaine que l'on se propose d'ouvrir à Londres en mai 1886; l'honorable membre avait traduit à l'intention de la Société les parties les plus saillantes du prospectus de cette exposition, qui comprendra les arts, les inventions, les produits de l'Amérique. Il y aura des choses surprenantes dans cette exposition, si le prospectus tient parole. Les habitants des Etats-Unis exposeront des villages indiens au grand complet; un régiment américain viendra fraterniser avec la milice anglaise. M. de Candolle se félicite de l'heureux rapprochement qui semble maintenant se faire entre l'Angleterre et l'Amérique; cette alliance morale, qui dénote un oubli complet du passé, ne pourra que porter d'heureux fruits.

M. Charles Bellamy, qui présidait cette séance, a ensuite introduit le sujet de l'alimentation par certains produits végétaux: coton etc. M. de Candolle, qui publia — il n'y a pas fort longtemps — un livre sur ce sujet, donne à la Société quelques explications; il est fort difficile de faire une nomenclature des diverses plantes alimentaires; ce sont surtout les variétés oléagineuses dont on peut tirer parti.

M. Th. de Saussure, s'étant pas préparé pour cette séance, avait apporté l'almanach officiel de la république de Venise pour 1792; en expliquant dans quelles conditions il avait acquis cet objet de l'antiquaire Guggenheim, M. de Saussure a payé ce petit volume non pas au poids de l'or, mais certainement une somme bien supérieure à celle de son poids d'argent. Ce petit almanach a fourni à M. de Saussure l'occasion de parler de l'ancienne et aristocratique république de Venise, dont la grandeur n'eut d'égale que sa chute. L'auteur de cette intéressante communication a invité les membres de la Société des arts à ne pas omettre de visiter à Venise la salle du ridotto, c'est dans ce lieu que la république vénitienne est tombée; ce fut un champ de bataille où furent englouties huit cent années de gloire. M. de Saussure donne ensuite quelques détails sur quelques familles nobles de Venise: les Cappello, les Pisani, les Cornaro,

La communication de M. de Saussure a été suivie de quelques observations de MM. Briquet et Bost.

*La Tribune* . 3 Mars 1885.

— Lundi, sous la présidence de M. Bellamy, les trois classes de la Société des arts, réunies en séance familière, ont entendu des communications diverses sur des sujets d'histoire, d'industrie ou de géographie.

M. Péter, armurier, a montré un modèle de son invention pour la fermeture des portes.

M. Krafft, architecte, a présenté un spécimen de pont volant, à la fois solide et léger, pour le passage des rivières, utilisable aussi dans les courses alpestres; MM. Wartmann et Th. de

Saussure en ont fait ressortir l'ingénieux mécanisme. Il a proposé également un projet de barrage pour digues, espèce de pilotis flottants, calculé au point de vue de la résistance à la vague.

M. Moïse Briquet a parlé des vieilles papeteries italiennes, et spécialement des manuscrits qu'il a visités et étudiés aux environs de Turin, Alexandrie, Pignerol, etc.

Un vieux petit calendrier-almanach officiel de 1792, richement relié, et publié à Venise, a servi de point de départ à M. Th. de Saussure pour raconter quelques souvenirs de l'histoire de cette vieille république aristocratique, une des puissances de l'Europe au moyen âge. Il en a dit la grandeur et la décadence ; la grandeur pendant près de huit siècles et la décadence commençant avec la soif de l'or et l'amour des plaisirs. On peut voir encore à Venise l'hôtel et le tapis vert sur lequel se sont jouées et perdues la réputation et l'indépendance de la noble cité. Manin, qui en fut le dernier doge, ne put lui rendre son ancienne vigueur. M. de Saussure ajoute de curieux détails sur les noms des principales familles, presque toutes éteintes ou disparues, et il relève certaines erreurs, accréditées par les romans à sensation, sur le Conseil des Dix, sur celui des Trois et sur le régime de la police inquisitoriale. Une conversation s'engage ensuite sur la nature des rapports de la République avec le Saint-Office.

La pièce de résistance de la soirée a été un travail de M. le prof. de Candolle, qui a été écouté avec un très vif intérêt. Nous ne l'analyserons pas ; nous avons le plaisir de pouvoir l'offrir tout entier à nos lecteurs. Ils le trouveront plus haut sous le titre de : *Une exposition américaine en Europe*. Il vaut la peine d'être lu.

*Journal de Genève*  
*du 6. Mars 1885.*

— La clôture des séances familières de la Société des Arts pour la saison d'hiver, a eu lieu lundi dernier à l'Athénée, sous la présidence de M. le prof. Ch. LeFort. Les communications ont été aussi nombreuses que variées.

C'est M. H. de Saussure qui a ouvert le feu. Il a fait l'histoire de la cartographie de la Suisse depuis le commencement du XVI<sup>e</sup> siècle. La salle était tapissée d'une immense collection de cartes anciennes et nouvelles, Baden, Liestal, Appenzell, Glaris, Einsiedeln, Lucerne, Valais, Genève, etc. Que de cartes et quelles cartes ! quels lacs ! quelles montagnes ! M. Adolphe Gautier avait déjà fait une exposition du même genre ; celle de lundi a ravivé tous les étonnements. La plupart de ces cartes ont été, selon toute apparence, dessinées au juger ; quelques-unes peut-être d'après des documents fort anciens ; une des cartes du Léman nous montre le lac se terminant en fine pointe, du côté d'Aigle et de St-Maurice, ce qui fixe la date

du dessin original à une époque antérieure à l'éboulement du Tauretunum ; et dès lors on se sera contenté de copier la carte ancienne sans changement, jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle. Pour les Romains, les cartes avaient un intérêt stratégique ; ils marquaient en gros un lac là où il y en avait un, sans s'inquiéter qu'il fût rond, ovale ou carré. Pour les couvents, il s'agissait plutôt de fixer les limites du domaine, sa configuration, sa nature en champs, vignobles, forêts, etc. Pour plus de clarté, l'auteur de la carte l'agrémentait quelquefois de jolis petits dessins, un bateau, un château, une anguille, une cathédrale, un ours, etc. M. Bellamy produit de son côté une carte de Suisse publiée à Lyon au XVIII<sup>e</sup> siècle, sur laquelle M. Dufour donne quelques renseignements. M. de Saussure termine par quelques mots sur les rares glaciers du Mexique et par l'exhibition photographiée d'un pic auquel les savants ont donné le nom de de Saussure, dans les Andes.

M. Dufour-Vernes lit rapidement quelques lettres adressées, il y a un siècle (plusieurs en 1785), à son aïeul Jacob Vernes par le même Bordier auquel sont dues un grand nombre de lettres spirituelles et pittoresques dont nous avons déjà parlé, récits de voyage, mesmérisme, Constance, luttés des Représentants, etc. Discussion sur la famille de ce Bordier, qui n'a pas laissé d'enfant mâle et dont la postérité ne peut être cherchée parmi ceux qui portent aujourd'hui le même nom.

Curieux détails donnés par MM. Briquet sur l'origine des plumes métalliques. C'est en Allemagne qu'elles ont pris naissance, vers 1712 : un bec se vendait de 15 à 20 francs, mais elles disparurent bientôt. Elles ont été inventées de nouveau dans notre siècle, mais cette fois en Angleterre ; Sheffield et Birmingham se disputent l'honneur de la priorité ; c'est cette dernière ville qui semble avoir les titres les plus authentiques. M. Briquet ajoute sur la fabrication et les fabriques de plumes des données d'un grand intérêt. Une courte discussion s'engage sur les mérites relatifs de l'ancienne plume d'oie, et quoique l'oie semble avoir regagné un peu de terrain ces derniers temps, il est peu probable qu'elle retrouve son ancienne popularité.

M. Emile Gautier explique et démontre l'ingénieux mécanisme d'horlogerie au moyen duquel l'Observatoire a établi des thermomètres enregistreurs, qui marquent automatiquement la température à 10 h. du soir, à 1 h. et à 4 h. du matin. C'est un mouvement de bascule qui, en les renversant, fixe le point exact où se trouvait le mercure à l'heure indiquée. On peut multiplier le nombre de ces appareils, pour avoir la température de toutes les heures de nuit, mais trois suffisent pour l'usage courant.

M. LeFort, comme président, rappelle l'intérêt qu'ont présenté les séances de cet hiver ; en s'aidant des notices du *Journal de Genève* et grâce à sa prodigieuse mémoire, il énumère les travaux et les communications faits par des membres des différentes classes et termine en désignant M. Th. de Saussure comme président de la séance de rentrée, au mois de novembre.

*Journal  
de  
Genève  
-  
9 avril  
1885.*

**Société des Arts.** — La première séance familière mensuelle de la saison d'hiver, qui commence, a eu lieu lundi soir à six heures et demie à l'Athénée. Le thé traditionnel a été suivi d'une causerie qui s'est prolongée jusqu'aux environs de 9 heures.

Il a d'abord été question du piquetage de deux emplacements proposés par le Conseil administratif pour le Musée des Beaux-Arts; cet objet a été traité par MM. Th. de Saussure et Bourrit. La partie incontestablement la plus intéressante de la séance a été celle consacrée aux communications de M. le Dr Gosse.

L'excellent directeur de nos principales collections historiques s'était proposé, paraît-il, de faire disparaître une à une les illusions que les bons Genevois pouvaient encore avoir concernant certaines reliques; la marmite de la mère Royaume, la chaise de Calvin, l'armure du duc de Rohan, tout cela n'existe pas. M. Gosse a réussi à convaincre ses auditeurs que la marmite de la mère Royaume avait été pendue dans l'arsenal vers 1848 par un farceur de concierge, la « vraie » ayant disparu en 1803. M. Gosse, qui est directeur de l'arsenal, conserve précieusement la fausse marmite; puis, quand on veut absolument la voir, il la montre en disant aux curieux: « Vous voulez voir la véritable marmite de l'Escalade? En voilà une de marmite, mais ce n'est pas celle-là ».

Le spirituel docteur a bien fait rire ses amis — car il ne compte que des amis à la Société des arts — en racontant comment un vieux casque, ayant été acquis par échange par un collectionneur parisien, passe pour être celui du « capitaine Chaffardin Branalieu ». Or, il n'a jamais eu à Genève de capitaines de ce nom, mais bien un Chaffardon et un Brunaulieu, mais qui ne portaient de casque semblable ni l'un ni l'autre. Autre désillusion! Il n'y a pas longtemps, l'Etat achetait un chapeau, une épée et un tableau provenant, disait-on, de Pierre Fatio. Or M. Gosse prouve, documents en mains, qu'aucun de ces objets n'avait pu appartenir à Fatio. C'est lorsque M. Gosse a fait le procès



de la chaise de Calvin qu'il a dû froisser plus d'une conviction sincère. Ne croyions-nous pas tous que ce siège avait appartenu au grand réformateur ? Il faut bien se rendre à l'évidence. M. Gosse a déclaré que la chaise qui se trouve actuellement à Saint-Pierre, dans la chaire, provient de l'ancienne chapelle de l'hôpital ; les sculptures démontrent clairement que cette chaise est postérieure à la mort de Calvin. Cela n'a pas empêché pendant bien longtemps les concierges de Saint-Pierre de faire asseoir les visiteurs dans la chaise de Calvin, et d'accepter, en échange de ce grand honneur, une modeste finance de trente centimes. Mais il y a partout maintenant de ces chaises de Calvin : l'impératrice Augusta s'en est fait faire deux douzaines !

L'histoire de l'armure du duc de Rohan est très amusante ; tout le monde croit que le casque, les jambières, etc., déposées sur le tombeau, ont appartenu à ce grand protestant.

C'est encore une légende. En 1870 on demandait à M. Gosse de « garnir un peu le tombeau » et de fournir une armure complète ; M. Gosse refusa, ne voulant pas se dessaisir d'une armure importante. Que fit-on ? On réunit un certain nombre de pièces éparses, on place le tout sur le tombeau, et voilà les concierges de dire que c'était l'armure du duc de Rohan ! Bien mieux, le brave M. Stèche, surveillant du temple, fit allonger, « proprio motu », une partie de l'armure qu'il ne trouvait pas assez longue ! (Rires homériques).

Enfin, M. Gosse a parlé de l'arbaleète de Guillaume-Tell, qui n'a jamais existé, car, de son temps, on n'en avait pas ! M. Braschoss a donné quelques explications concernant une autre chaise de Calvin qui se trouverait dans le temple de Dardagny. M. Suès-Ducommun a parlé de la célèbre sauterelle américaine, de celle qui revient tous les 17 ans. M. Suès en ayant reçu deux exemplaires de l'état de Maryland, les a soumis à M. le professeur Yung qui croit qu'il s'agit de la cigale de Sicile.

M. Charles Galopin a été désigné pour présider la prochaine séance mensuelle.

*Tribune*  
du  
49<sup>ème</sup> 1885.

Lundi soir, à l'Athénée, nombreuse réunion d'hommes paisibles qui viennent se reposer des travaux du jour par des conversations où le grave se mêle au doux et le plaisant au sévère. La belle salle est garnie d'une double rangée d'aquarelles et de photographies; la plupart relatives à l'Italie, à la Sicile surtout, exposées par MM. Juvet, architecte, et Henri Ferrier. M. Théod. de Saussure préside et désigne M. Galopin-Schaub pour président de la prochaine soirée.

M. Galopin lit de curieuses inscriptions recueillies sur quelques maisons du siècle dernier dans les cantons de Berne, Vaud et Fribourg, notamment à Monthovon.

Réflexions présentées par M. O. Bourrit sur le piquetage fait aux Bastions en vue de l'érection d'un prochain musée de sculpture; ce n'est sans doute qu'un ballon d'essai pour mettre le public en mesure de se prononcer avec énergie contre le choix de cet emplacement; notre Jardin botanique n'est déjà pas si vaste; la promenade a déjà été bien suffisamment écornée, et le palais Eynard forme un fond de tableau qu'il serait dommage de cacher aux yeux.

M. D'Albert-Durade ajoute qu'un musée doit être abordable par des voitures, à cause des transports, et qu'il ne voit pas comment on pourrait faire une entrée à moins d'établir une route à travers les Bastions; on pourrait faire une entrée sous la Treille, mais elle serait d'un étage au dessus des salles du musée, et celui-ci ne présenterait aux promeneurs des Bastions que sa partie postérieure.

M. de Saussure estime qu'en tout état de cause il faut, pour des collections, des salles vastes, très vastes, sous peine de devoir recommencer au bout de quelques années. On l'a bien vu pour la Bibliothèque; elle date de dix à quinze ans à peine, et déjà l'on doit aménager les sous-sols pour y loger les livres qui n'ont plus de place dans le corps du bâtiment. Il ne faut pas oublier qu'une collection s'accroît toujours et ne diminue jamais. Rappelons-nous aussi qu'en fait de sculptures nous sommes très pauvres, et qu'il faudra aviser à nous en procurer; à défaut de marbres nous avons des plâtres, et quand même on nous dit: "Ce ne sont que des plâtres," nous serons heureux de voir se multiplier ces chefs-d'œuvre qui reproduisent la grâce et la beauté antiques. Nous ne pouvons pas nous contenter toujours d'un Laocoon ou du Rémouleur.

M. Krafft rappelle ce que la ville de Bâle doit à la libéralité de ses habitants et l'importance qu'ont prise ses collections. Il présente ensuite une petite statuette en bronze, peut-être un ancien cachet, représentant la Diane d'Ephèse, qu'il s'est procurée à Rome.

M. Marcel Suès fait passer un double spécimen venu du Maryland, d'un insecte, fléau de l'agriculture, qu'on appelle la mouche de Pharaon, qui appartient à la famille des cicadées, et qui paraît être la cigale de Sicile.

La fin de la séance est consacrée à une charge à fond, faite avec beaucoup d'entrain et de gaieté par M. le Dr Gosse, contre toutes les légendes dont nos musées sont pleins. Il montre la marmite de l'Escalade et prouve qu'elle est faïsse, il parle des piques de la bataille de Sempach et prouve qu'elles datent du commencement du XVIII<sup>e</sup> siècle; d'un portrait de Pierre Fatio, fait longtemps après sa mort; de l'armure du duc de Rohan, qui se compose de pièces et de morceaux de différents grades et de différents âges; de la chaise de Calvin, dont on fait chaque année des imitations (deux douzaines pour l'impératrice Augusta), comme on vendait il y a peu d'années la vraie canne de Voltaire; il rappelle enfin que Guillaume Tell était un archer, et que c'est abusivement que les gravures l'arment d'une arbalète.

Après quelques explications de M. Braschoss sur une chaise authentique de l'ancien Auditoire de Calvin, aujourd'hui à Russin, la séance est levée.

*Journal de Genève*  
du 5<sup>e</sup> 9<sup>le</sup> = 1885.

La séance familière de la Société des Arts, le lundi 7 courant, a été présidée par M. Jousserandot, qui l'a ouverte en rappelant la mort de M. Bellamy, un des familiers de ces soirées, et en se faisant l'interprète des regrets de ses collègues.

M. Adolphe Gautier a raconté ensuite un récent voyage qu'il a fait aux Vallées vaudoises, et après avoir décrit la topographie du pays, la culture et les mœurs des habitants, les industries qu'ils exercent, il a rappelé leur histoire, leurs combats, la grandeur et la gloire de leurs héros, Arnaud et Janavel. Cette communication, écoutée avec un vif intérêt, n'a soulevé qu'une courte discussion, relative à l'emploi du talc, dont les Vallées possèdent plusieurs carrières.

M. Alphonse Revilliod, revenant sur une communication antérieure, estime qu'il y aurait un curieux travail à faire sur les inscriptions qui se lisent dans plusieurs cantons sur la façade des maisons anciennes, indiquant l'année de leur construction, les noms des époux propriétaires, souvent le nom de l'architecte, et ordinairement une prière ou une pensée religieuse. Quelquefois cette prière est plus qu'originale, et pas tout à fait chrétienne, comme lorsque le constructeur demande à Dieu que, „si la foudre doit tomber, elle tombe plutôt sur la maison voisine.“ On suppose que l'usage de ces inscriptions date des premiers temps de la Réforme; elles se trouvent surtout dans les cantons protestants et sont rédigées dans la langue du pays; il y en a cependant aussi quelquefois dans les cantons de Fribourg et du Valais, mais généralement en latin. De piquantes citations égayaient cette étude pittoresque de nos vieux monuments.

*L. registre Reclaire  
à venir  
cont. 0. 20  
à la Tribune*

Exhibition, par M. Ch. Lefort, de quelques papiers officiels du siècle dernier, qui, sans grande importance par eux-mêmes, offrent tout l'intérêt qui s'attache aux *vieilles*. C'est un passeport, signé De Roches, constatant que le porteur vient d'une localité indemne de toute maladie contagieuse; c'est une carte de convocation pour le Conseil des CC, imprimée sur une carte à jouer, au neuf de pique; ce sont quelques tablettes des prédicateurs, etc.

Voici enfin le fameux vase de Mantoue, ou plutôt son *faç-simile*, reproduit aussi exactement que possible, taille, forme, camées, couleurs, par M. le docteur Gosse, qui en fait l'historique (remontant jusqu'à Pompée), qui en fait ensuite la description détaillée, avec accompagnement de planches, et qui finit par en donner l'explication, dont le symbolisme merveilleux, échappe peut-être à la majorité de son auditoire, moins versé dans ce genre d'études.

D'autres communications sont prêtes, mais vu l'heure avancée elles retombent dans les limbes d'où elles allaient sortir, et la séance est levée après que M. Adolphe Gautier a été nommé président de la prochaine soirée.

*Journal de Genève*  
du 16 Décembre 1885.

**Société des Arts.** — Lundi soir, sous la présidence de M. Ad. Gautier, séance familière de la Société des Arts, nombreuse et fort intéressante. Après les vœux réciproques inspirés par le renouvellement de l'année, salutations envoyées par M. Pictet de Sergy, qui regrette que son âge l'empêche d'assister à la séance, mais qui ne s'en associe pas moins de cœur à ses travaux. S'il était présent, il exprimerait, au sujet de la fête de la Restauration, le vœu qu'elle fût célébrée au son de la *Clémence*, qui rappellerait l'intervention divine, plutôt que par des salves d'artillerie, puisqu'en cet heureux jour il n'y eut pas même une amorce de brûlée.

M. le prof. Alph. de Candolle, revenant sur une communication antérieure, rappelle les travaux de M. Dalton et d'un rabbin anglais, M. Jacob, sur les photographies cumulatives. En superposant les photographies d'une même personne à différents âges, ou celles des membres d'une même famille, ou encore les portraits d'hommes appartenant à une même race, on finit par obtenir une sorte de moyenne qui représente le type réel de la famille ou de la race. L'orateur fait circuler quelques spécimens de portraits obtenus par ce procédé, entre autres huit têtes de nègres, non semblables, qui, fondues l'une dans l'autre, donnent comme résultat une tête de nègre très bien réussie, où l'on retrouve quelque chose des huit modèles.

La Société suisse pour la conservation des monuments historiques publie depuis quelques années un recueil de planches, gravées, photographiées, chromolithographiées, représentant des vues pittoresques, des églises, des ornements, ou autres objets d'art d'un intérêt historique dont la conservation est désirable. M. Théodore de Saussure en expose quelques-unes, dont il fait à la fois la description et l'histoire. L'une est la belle croix-reliquaire du couvent d'Engelberg, qui date de l'an 1200 environ. Une autre représente la façade d'une maison de Stein, sur le Rhin, du commencement du 18e siècle; l'architecture, mais surtout les fresques qui la décorent sont extrêmement curieuses. Deux vitraux fort anciens ont été également reproduits, dont l'un représente les armes du cardinal Matthieu Schinner, qui, nul comme théologien, se montra patriote ardent et diplomate distingué; deux fois il fit repasser les montagnes à Louis XII, et assista en personne à la bataille de Marignan. Son sceau est au musée de Lausanne. MM. Gautier et Le Fort complètent par quelques détails cette communication.

M. Gosse a reçu depuis la dernière séance une collection de lettres anonymes. Ordinairement on n'y répond pas, et les journaux auxquels ces lettres ont été également adressées, n'ont pas daigné les reproduire. Il y répondra cependant, mais brièvement. Il s'agit du vase de Mantoue. On a reproché à l'orateur d'avoir, par ses explications, blessé la conscience de quelques personnes; s'il l'a fait, c'est sans le vouloir, et il le regretterait. On lui a reproché aussi de s'être paré des plumes du paon dans l'exposé rapide des moyens employés pour reproduire les formes et les couleurs de ce précieux vase; or le paon dont il s'agit est un de ses meilleurs amis et élèves, et il n'a nullement eu l'intention de se parer de ses plumes en s'attribuant personnellement l'honneur d'un travail qu'il n'a mentionné qu'incidemment. (*Applaudissements*).

M. le professeur Wartmann regrette qu'à Genève la jeunesse abandonne certaines professions lucratives, et qu'au lieu de maintenir certaines positions acquises, on s'ingénie à chercher des industries nouvelles. Ainsi, nous avons un Conservatoire de musique et de nombreuses sociétés qui jouent de tous les instruments; pourquoi n'avons-nous pas un seul luthier? pourquoi devons-nous envoyer à Paris ou à Bâle nos violons et nos violoncelles? Et pourquoi essayer d'introduire à Genève la gravure sur bois dans un moment où se multiplient les procédés les plus parfaits de reproduction, l'héliographie, etc.? Cette question bien délicate a soulevé une longue discussion, plus animée qu'approfondie, à laquelle ont pris part entre autres MM. de Saussure, Gosse, Gautier, d'Albert-Durade, etc. La réponse n'est pas facile, mais ce qui reste, c'est que beaucoup de métiers lucratifs sont exercés à Genève par des étrangers seuls.

Lecture est faite enfin, par M. Suès-Ducommun, d'une lettre écrite d'Allemagne par un ange, vers 1720, et retrouvée à Gryon dans une vieille Bible de famille. A côté de très bons conseils, elle renferme des promesses pour ceux qui se la mettront sur le cœur et de curieuses menaces contre ceux qui n'en observeront pas les préceptes.

Le président désigne M. Bost comme président de la prochaine soirée.

Journal  
de  
Genève  
du  
8 Janvier  
1886.

**Société des arts.** — Séance familière fort intéressante lundi soir à l'Athénée et, malgré un temps déplorable, très nombreuse. Présidence de M. Bost.

M. M. Briquet, en rappelant que l'institution de ces soirées familières date de 1814, rend compte, d'après quatre petits volumes manuscrits qui appartiennent à la Société d'histoire, de l'esprit et de la marche générale de ces séances, entre 1822 et 1828; des hommes distingués qui les présidaient ou qui y faisaient des communications; de la nature même de ces communications, etc. On retrouve dans ces cahiers comme les procès-verbaux d'une centaine de séances, et les noms de De Luc, Marc-Auguste Pictet, Pyramus De Candolle, Senn, Le Fort, colonel Dufour, Morin, Chaix, etc., presque les mêmes noms qu'aujourd'hui. Les arts, la philanthropie, la vaccine, l'agriculture, les sciences y sont abordés, tour à tour : premier pont en fil de fer, premier bateau à vapeur du lac, etc. Il y a même quelques discussions sur le mouvement perpétuel, qui font bondir les savants. Puis l'histoire pittoresque d'une hyène que son collier de fer étouffait, sans qu'on trouvât moyen de l'en débarrasser, tant elle était inabordable; on finit cependant par en venir à bout.

M. Streckeisen ajoute qu'il a vu cette hyène à Vienne en 1823.

Prière à M. Briquet de continuer le dépouillement de ces procès-verbaux.

Communication de M. le prof. Chaix sur un voyage fait dans ce qu'on appelait, il y a quelques années, l'Amérique russe (qui appartient aujourd'hui aux Etats-Unis), d'abord par Schwabka, ensuite par Wymper et d'autres. L'eau y joue un grand rôle sous la forme de lacs nombreux, mais sans poissons (à cause du froid), et d'un fleuve qui a la longueur du Volga et un débit peut-être plus considérable que celui du Mississipi. Un pic de montagne avec glacier a reçu le nom de *Henri de Saussure*. L'abondance des moustiques ne permet pas au bétail de séjourner dans les plaines.

M. Ad. Gautier a traduit de l'allemand le journal d'André Riis, racontant son passage de la Gemmi en mai 1591, probablement la plus vieille relation qui existe de ce voyage. Il lui a fallu treize heures (au lieu de cinq ou six) pour arriver de Kandersleg à Louèche-les-Bains, et les dangers abondaient sur sa route.

Notes statistiques de M. le professeur Wartmann sur l'empire britannique. Nous en reproduirons quelques fragments.

M. Sené raconte sa visite aux ateliers de M. Ertig, carrossier, et invite les membres de la Classe à aller voir d'intéressants et curieux spécimens de voitures, dont quelques-uns sont fort ingénieux.

Revenant sur une communication antérieure de M. de Candolle, M. Rambal parle des photographies cumulatives ou composites, très à la mode en Amérique à ce moment, et il en fait circuler un certain nombre de spécimens. Ce qui les caractérise surtout, c'est l'absence de traits saillants.

M. Streckeisen clôt la série des communications en racontant l'histoire de deux femmes, ayant entre elles 173 ans dont l'une est née sous Louis XIV,

et l'autre est morte en 1882. Elles s'appelaient *Moultou* l'une et l'autre, ce qui explique les détails circonstanciés dans lesquels M. Streckeisen a pu entrer sur leur biographie. La plus ancienne, huguenote de naissance, née en 1710, avait été convertie par les procédés de l'époque; la seconde, d'origine genevoise et protestante, s'était fortuitement rencontrée avec elle à Marseille, et la similitude des noms les avait rapprochées.

La présidence désigne M. Marcel Suès pour présider la prochaine soirée, et la séance est levée à 5 heures.

*Journal de Genève*  
*du 3 Février 1886.*

**Société des arts.** — Hier soir a eu lieu la séance mensuelle présidée par M. Sues Du Commun. M. Jeanmaire a raconté ses impressions d'un artiste dans le Jura neuchâtelois. M. Emile Yung a fait une communication du plus haut intérêt sur la station zoologique de Naples et a raconté les impressions d'un savant dans un scaphandre. M. Sues a lu quelques vers inédits de Töpfer. M. Peter a parlé d'une «petite bête» qu'il a découverte avant le nouvel an, et M. Yung a promis de s'occuper de ce nouvel insecte. M. Briquet a continué la lecture de quelques extraits d'anciens procès-verbaux de la Société des arts. Que de choses spirituelles furent dites par nos grands-pères, et comme nous rions aujourd'hui de leurs craintes du chemin de fer, de leurs frayeurs à propos de choses qui nous semblent aujourd'hui bien simples, bien naturelles.

C'est M. Bourrit, architecte, qui a accepté de présider la séance d'avril.

*La Tribune*  
*du 2 Mars 1886.*

Société des Arts. — Lundi soir à l'Athénée, les habitués des séances familières de la Société des Arts ont pu admirer à loisir une riche collection de dessins, crayons, aquarelles, photographies, tableaux à l'huile, etc., exposés par M. Jeanmaire, presque tous relatifs aux vallées du Jura neuchâtelois, et dont plusieurs ont été couronnés dans divers concours.

La séance a été ouverte par le président, M. Marcel Suès, qui a rappelé d'abord le souvenir d'un des vieux et fidèles membres de la société, M. Girard, ancien instituteur, mort en janvier. Puis la parole a été donnée à M. Jeanmaire. Quinze pages de manuscrit ! Mais c'était si bien lu, avec tant de vie et d'entrain, un si grand amour de la nature, une si fraîche intelligence de l'art, que personne ne s'est plaint de cette infraction aux coutumes, et qu'on a été d'accord pour féliciter le jeune artiste, peintre, littérateur et poète, du talent avec lequel il avait su *illustrer* ses tableaux par son exposition verbale.

Après cela M. le prof. E. Yung, avec un portefeuille bourré de photographies, a initié ses auditeurs aux beautés et aux mystères du bel aquarium de Naples, station zoologique, où il a fait divers séjours, et dont il a raconté les origines et la merveilleuse organisation. Il a parlé aussi des stations de Roskoff et de Villefranche ; il a annoncé la prochaine création probable d'une station analogue en Australie, et a terminé par quelques détails nouveaux et pittoresques sur une visite en scaphandre au fond des mers.

Après ces deux pièces de résistance, la séance a repris un caractère plus familier. M. Peter a fait circuler une petite boîte renfermant un papillon microscopique. M. Suès a lu une poésie peu connue, de R. Tœpffer, composée à l'occasion du baptême d'une de ses filles, et M. M. Briquet a communiqué de nouveaux procès verbaux des séances familières de 1818 à 1824, comme on relèvera peut-être dans soixante ans les comptes rendus qu'en donne aujourd'hui le *Journal de Genève*.

Décidément il n'y a rien de neuf sous le soleil, et plusieurs des séances de 1820 auraient pu avoir lieu en 1880 ; entre autres une dissertation sur les *tournures* qui ont eu leur moment de vogue à cette époque.



Plaintes sur la stagnation des affaires en général, et sur la crise horlogère en particulier; en 1822 comme aujourd'hui.

Discussion aussi sur les dangers que présentent les bateaux à vapeur, sur l'impossibilité d'avoir chez nous un chemin de fer, sur les inconvénients des machines en général, qui feront hausser les prix de toutes choses. Et si l'on en vient à ne plus se servir de chevaux pour la traction, que deviendront les chevaux? Ne sera-ce pas un rude coup porté à l'agriculture? Les prix du fourrage s'en ressentiront.

Discussion encore sur les briquets phosphoriques, dont les avantages ne compenseront jamais les inconvénients et les dangers. Discussion encore sur l'heure et les jours où il faut éteindre les reverbères, quand il y a de la lune, etc., etc.

La séance a été levée à 9 h. 1/4. M. H. Bourrit est nommé président pour la prochaine fois.

*Journal de Genève*  
*du 5 Mars 1885.*

**Société des Arts.** — Lundi soir à l'Athénée a eu lieu la dernière séance familière de la saison. Après des nouvelles rassurantes données sur le prochain rétablissement de M. Th. de Saussure, le président de la soirée, M. H. Bourrit, a annoncé la mort de M. Graff-Reinhardt, enterré le jour même, et il a rappelé en quelques mots la carrière de cet aimable collègue.

La série des communications a été ouverte par une fort riche exposition de fleurs peintes de M. le professeur Mittey, qui a fait ressortir, en remontant jusqu'aux Egyptiens et aux feuilles d'acanthé de la Grèce, le rôle important de la fleur et de la feuille dans toutes les études d'ornement. Il l'a montré aussi par l'exposition d'un plafond peint pour la campagne Bartholony, et d'un panneau en fer forgé travaillé par M. Wanner pour la campagne Fol à Chougny.

M. Louis Dufour a fait l'histoire de la promenade de la Treille qui, dans sa longueur actuelle et avec ses plantations d'arbres, date à peu près de 1710, quoique ses origines rudimentaires remontent beaucoup plus haut. Nos ancêtres appréciaient la belle nature plus qu'on ne le croit, et ce n'est pas de Jean-Jacques seulement qu'ils ont appris à l'apprécier, et quant aux magistrats, lorsqu'on leur signalait quelque lacune à combler ou des réparations à faire, au lieu de nommer des commissions, bonnes surtout pour enterrer les questions, ils n'hésitaient pas à se transporter sur place pour aviser, ce qui économisait de l'argent et du temps. Une conversation pittoresque suit cette communication.

Lecture, faite par M. E. Petavel, d'une piquante lettre de six ou sept pages, écrite vers 1840 par un Neuchâtelois émigré en Australie, et maintenant fort heureux d'être rentré au pays.

M. Samson, ingénieur, dans un travail plein de faits intéressants, montre que le prix des matières premières a énormément baissé depuis quinze ou vingt ans. C'est le prix de la main-d'œuvre et du travail qui a surtout haussé, et qui est en bonne partie responsable de la crise agricole, industrielle et commerciale que nous traversons. Les machines et la concurrence y entrent aussi pour une bonne part. On est conduit à se demander si le protectionnisme ne s'impose pas, au moins en fait, dans les circonstances actuelles. Une discussion longue et nourrie accompagne cet exposé, qui a surpris bien des membres présents.

M. le président termine en lisant quelques pages des souvenirs de M. Pictet de Sergy, notamment sur l'entrée des alliés à Paris en 1815. Chaleureux applaudissements.

M. Th. de Saussure présidera la séance de rentrée, au mois de novembre prochain.

*Journal de Genève*  
*du 7 avril 1886.*

**Société des arts.** — Séance familière mensuelle. — M. Henri Bourrit, architecte, qui présidait lundi la séance familière d'avril, a d'abord consacré quelques paroles de regret à la mémoire de M. Graf-Reinhard, qui fut un des sociétaires les plus exacts, les plus ponctuels de la Classe des beaux-arts. On a entendu ensuite avec satisfaction M. le président annoncer le prochain établissement de M. Théodore de Saussure, qui a bien voulu accepter la présidence de la prochaine séance familière.

M. Mittey, professeur à l'école des arts industriels, a ouvert la série des communications par une causerie sur la peinture des fleurs et sur le rôle éminemment décoratif de cet art. M. Mittey a parlé des diverses flores et il a été tout particulièrement écouté lorsqu'il a donné quelques détails sur son enseignement à l'école du boulevard James-Fazy. Enfin, M. Mittey a consacré quelques mots à son exposition de peinture de fleurs et à un très beau panneau en fer forgé, exécuté par MM. Vanner, d'après les dessins de MM. Bourrit et Simmler.

M. Louis Dufour a lu quelques jolies pages consacrées à la Treille et à ses vieux marronniers; M. Dufour a pu dire à cette occasion que cette ancienne promenade a subi de nombreuses phases avant de se présenter à nous dans son état actuel. Dans cette communication, M. Dufour a rappelé combien nos seigneurs avaient de prédilection pour les « transports sur place ». On délibérait sur les lieux et la décision était prise séance tenante. Ce passage de la lecture de M. Dufour a remis en mémoire les paroles de certain conseiller qui, dans un rapport débutait ainsi : « Ayant appris qu'il n'y avait plus de bœufs à l'abattoir, nous nous y sommes transportés ». Cette observation a été accueillie par quelques sourires incrédules.

Quant à M. Petavel-Oliff, il a communiqué une lettre, déjà ancienne, écrite à l'un de ses parents par un émigrant qui avait choisi l'Australie pour sa nouvelle patrie; cette missive, écrite dans le style du cru, remplie de détails très curieux, a été entendue avec beaucoup de plaisir.

M. l'ingénieur Samson a entretenu les membres de la Société des arts d'un sujet qui a sa valeur; il a parlé des changements de prix intervenus dans les denrées de toute nature, depuis un certain nombre d'années. Le développement que M. Samson a donné à son travail ne nous permet même pas de l'analyser; mais nous devons dire que les conclusions en ont été soulignées par de sympathiques applaudissements.

Enfin, M. Bourrit a communiqué

quelques fragments d'une relation de M. Pictet de Sergy, sur des doyens de la Société des arts. M. Pictet de Sergy rend compte de l'entrevue des trois souverains, qui eut lieu en 1814, à Paris, les trois héros de cette visite historique, les empereurs de Russie, d'Autriche et le roi de Prusse, sont « portraicturés » par M. Pictet avec infiniment de coloris et de vie.

On s'est séparé fort tard: les communications avaient été aussi nombreuses qu'intéressantes.

*Tribune de Genève*  
*du 7 avril 1886.*

---

Soirées familières. — C'est demain que recommencent à l'Athénée ces bonnes réunions du soir, qui offrent aux trois classes de la Société des Arts l'occasion de se réunir amicalement autour d'une tasse de thé, d'échanger leurs vues et de se communiquer en fait de souvenirs ce que les lectures ou les voyages de la belle saison leur ont apporté de plus intéressant, découvertes scientifiques ou simples anecdotes, communications de tous genres, sans apprêt comme sans procès-verbaux. A défaut de M. Pictet de Sergy qu'on aime à y voir, mais que son âge empêche souvent de venir, c'est M. Théod. de Saussure qui présidera cette première séance dont le programme s'annonce bien. Malheureusement les deuils de l'année ont été nombreux; et parmi les plus notables nous rappellerons les noms de MM. d'Albert-Durade, Wartmann et Weibel. Raison de plus pour serrer les rangs et se procurer de nouvelles recrues.

*Journal de Genève*  
*du 31<sup>er</sup> 8 = 1886.*

Société des Arts. — Fidèles au rendez-vous, les membres des différentes classes de la Société des Arts qui s'intéressent aux soirées du lundi n'ont pas manqué à la séance d'ouverture qui vient d'avoir lieu. Après avoir rappelé brièvement les origines de cette institution, 1815, les hommes illustres qui l'ont honorée de leur assiduité, et la simplicité de formes qui la caractérise, M. Théod. de Saussure a payé un juste tribut de regrets à quelques-uns des membres distingués que la Société a perdus depuis la dernière réunion, notamment au souvenir de MM. d'Albert-Durade, Wartmann et Weibel.

Une lettre de M. Pietet de Sergy, qui fait excuser son absence, rappelle entre autres le souvenir de M. Hermann Hamman, qui était comme une pierre angulaire pour les réunions du lundi, et à cette occasion M. de Saussure annonce que la Classe a fait relier la belle collection de gravures et dessins que M. Hamman avait recueillis et qu'il a légués à la Société.

M. le professeur Chaix prend ensuite la parole, et avec une fraîcheur de style, une expression de jeunesse, une étonnante sûreté de mémoire, il raconte les aventures d'Ibn Bakouta, voyageur du XIV<sup>e</sup> siècle, telles que celui-ci les a retracées lui-même dans ses mémoires et comme elles ont été traduites en français en 1855. Né en 1303 au Maroc, ce pèlerin musulman s'est mis en route pour La Mecque vers 1327, trop heureux quand un négociant, dont il épousait la fille en passant, lui faisait l'aumône d'une ou deux pièces d'or. Il a épousé ainsi un fort grand nombre de jeunes filles, en passant, et voyageant toujours, a toujours tenu consciencieusement son journal de voyages, très exact dans ses descriptions des mœurs, des villes et de la botanique des pays qu'il visita. S'il ne parle pas du café dans l'Yémen, c'est que cette plante devait attendre encore une quarantaine d'années avant de faire son apparition officielle dans le monde civilisé. Le voyageur parcourut ensuite l'Asie Mineure, Constantinople, la Russie, le Caucase, l'Inde, la Chine, Ceylan, décrivant, dépensant toujours, se remariant souvent, professeur, diplomate, secrétaire, moine, courtisan, tour à tour riche et ruiné, et revint finir ses jours à 74 ans dans son pays, jurant au sultan du Maroc qu'il a vu beaucoup de grands monarques, mais aucun qui le vaille pour la beauté, la majesté, la science, la générosité, etc.

M. Galopin-Schaub fait ensuite une courte communication sur la plus grande longueur de la Suisse, de Chaney au bord de l'Inn, dans les Grisons, 360 kilomètres, et sur sa plus grande largeur, 196.

Enfin M. Gosse arrive, chargé de cadres, grands et petits, et porteur d'une corbeille qui en contient encore davantage, et après avoir étalé son butin sur la table, il commence son discours, que l'on a pu appeler l'histoire de l'art depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle, et qui mériterait bien deux volumes. Malheureusement nous ne les avons pas, et d'ailleurs, sans les planches et autres illustrations, ils ne présenteraient pas le même intérêt que l'exposé oral avec tous ces portraits qui circulaient dans la salle. Aujourd'hui l'on donne à son ami une photographie, dont le prix varie entre 1 fr. 50 et 30 centimes, suivant la grandeur. Au siècle dernier, on donnait son portrait à l'huile qu'on pouvait avoir, assez ressemblant, pour deux écus. Gardel en a fait plus de huit cents. Partant de là, M. Gosse passe en revue tous les progrès, ou changements, qui se sont faits dans l'art du portrait, pastels, découpures, aquarelles gouachées, cires, plâtres, crayons, estampes, miniatures, etc. Et il ne perd pas l'occasion de faire une charge à fond contre l'œuvre des vieux papiers qui, à bonne intention sans doute, fait disparaître une foule de documents dont on ne soupçonnait pas l'importance.

Après cette communication familière, aussi instructive que pittoresque, et vu l'heure avancée, M. de Saussure clôt la séance et désigne M. Bost pour président de celle de décembre.

*Journal de Genève*  
du 4<sup>e</sup> 9 = 1886.

**Soirée familière** de la Société des Arts.

— Après que M. Bost président de la soirée eut rappelé les noms de MM. Fick et Freundler, et désigné M. le professeur Ch. LeFort comme président de la prochaine séance. M. Ch. LeFort donne quelques détails sur une publication, *l'Intermédiaire* entre les curieux et les chercheurs, qui renferme de nombreuses notes historiques, pittoresques et instructives.

M. Fréd. de Stoutz raconte un voyage en Hongrie, et fait la description de Buda-Pest, de sa voisine Ofen, et de l'île de Ste-Marguerite, qui est entre les deux, sur le Danube. Il décrit les innombrables sources d'eaux minérales, sulfureuses, ferrugineuses, iodées, qui dépassent comme débit le chiffre de 700,000 hectolitres, par 24 heures, et qui font de Buda-Pest une des villes d'eaux les plus considérables de l'Europe. Aussi les bains publics, hôtels, piscines de tous genres y abondent et se distinguent par leur luxe autant que par leur bon marché relatif.

M. le prof. Chaix transporte son auditoire à près de trois siècles en arrière, en lui racontant l'histoire de la première carte de la Poméranie jusqu'à Dantzig, et il l'initie aux mœurs et coutumes de ce pays en lisant quelques notes du voyage de Lubin, lorsque celui-ci entreprit le voyage qui devait aboutir à la carte. Courtes digressions sur la Pologne et sur la Hongrie, où se parlent tant de langues diverses.

MM. LeFort et de Stoutz relèvent quelques détails de cette communication, en particulier en ce qui concerne les langues de la Hongrie, et M. Streckeisen met tout le monde d'accord en recommandant l'usage du latin qui, sans être d'un usage universel, semble être généralement connu, et sert même aux délibérations et aux procès-verbaux dans un assez grand nombre de communes.

La soirée se termine par divers souvenirs de M. Henri de Saussure, sur un voyage en Hongrie, à une époque où les chemins de fer n'existant pas, on pouvait faire meilleure connaissance de ce pays, de ses mœurs et de ses habitants, et, passant à un autre sujet, par l'exposition de photographies qu'il a rapportées d'Athènes, reproduisant des ornements et des statues ou des reliefs d'une date certainement antérieure à l'époque du bel art grec. Cette communication devait servir de complément à une autre qui était annoncée, mais qui n'a pu avoir lieu lundi; elle n'en a pas moins été goûtée et applaudie, comme les précédentes, et l'assemblée s'est séparée à neuf heures.

*Journal de Genève*  
du 9 X<sup>bre</sup> 1886.

**Société des Arts.** — On a commencé « en musique » la séance familière de dimanche de lundi dernier, à la Société des Arts.

M. Louis Sené a rappelé l'époque où les habitués n'entendaient pas seulement des communications à « grand » ou à « petit » orchestre; dans les temps auxquels M. Sené faisait allusion, les présidents des réunions familières interrogeaient sans façon leurs collègues, les invitant à « dire quelque chose ».

M. le pasteur Bost qui présidait, a fait une application immédiate du principe cher à M. Sené et il a « sommé » M. le professeur Ch. Le Fort de « dire quelque chose ».

L'honorable interpellé, s'exécutant, a signalé à l'attention de la Société l'intéressante publication qui a pour titre : « Intermédiaire des chercheurs et des curieux ». On trouve, paraît-il, des choses fort « curieuses » dans cette revue; elle se charge de trouver l'origine d'expressions consacrées, en usage on ne sait trop comment ni pourquoi.

Voici un échantillon des genres de services de l'« Intermédiaire ». Un abonné voulait savoir pourquoi certains gens sont accusés de faire une ou plusieurs « brioches ».

Réponse :

Il y avait une fois en France un pâtisier du nom de Leroy. Ce pâtisier, comme ses confrères, faisait des brioches et avait placé au dessus de sa boutique cette enseigne : *Le roy fait des brioches*. Tout le monde vient acheter, mais le Roy se fâche. L'enseigne est modifiée et l'industriel fait dire à son peintre : *Le roy ne fait plus de brioches*. On achète encore davantage ».

Cet exemple a été très goûté.

M. Frédéric de Stoutz a ensuite invité ses collègues à prendre avec lui l'*Orient-express* et à descendre, en aimable compagnie, à Buda-Pest — non pour y aller faire des brioches, mais bien pour y admirer le luxe oriental des établissements de bains de cette belle ville. Le voyageur genevois a d'abord fait pénétrer ses compagnons dans la plus riche de ces installations, dans le Raizenbad, et leur a fait lire l'article suivant du règlement apposé dans les bains des dames :

« On prie les dames, avant d'entrer, de laisser de côté cette répugnance à la nudité, si naturelle à leur sexe! Aucun œil profane ne pénètre dans ces salles

d. bains, dédiées au culte de la beauté. Aucun dame n'a à craindre le sort de la belle Suzanne; aucune Diane n'a à redouter les yeux indiscrets d'un Actéon.

Le temple de Vesta, le harem du grand Turc ne sont pas gardés plus sévèrement en sont pas mieux verrouillés que ces salles dans lesquelles votre beauté est appelée à se surpasser encore, si possible.

La direction garantit — elle n'y est pas arrivée sans peine — le silence et la discrétion du personnel des baigneuses. Déposez donc la crinoline et le chignon sans arrière pensée. »

Plusieurs membres trouvent que décidément, M. de Stoutz est bien « drôle » ce soir.

Nous laissons de côté les chiffres caractéristiques de M. de Stoutz concernant les divers bains. Nous retenons seulement ce détail, c'est que la source de l'île Marguerite débite à elle seule, par heure, 30 mille hectolitre d'eau bouillante. L'honorable M. Bost a dit qu'il est bien à regretter qu'une quantité aussi colossale d'eau minérale se déverse en cascades dans le Danube, quand on pourrait en tirer un si bon parti en la mettant en bouteilles....

En venant de la Hongrie, le vénérable professeur Chaix a fait faire à ses auditeurs une courte halte en Poméranie, pour suivre les deux premiers cartographes qui furent chargés par Philippe II d'établir un plan de son duché : c'était, s'il faut en croire des documents historiques auxquels M. Chaix accorde toute sa confiance, au commencement du XVII<sup>me</sup> siècle que le voyage de découvertes fut entrepris.

La carte établie par Ludin rest perdue pour la science jusqu'en 1757 on retrouva à cette époque un journal tenu par un compagnon du cartographe, et qui renferme des notes bien originales sur la vie de cette époque.

M. Henri de Saussure a encore conduit ses auditeurs en Grèce et les fait assister aux dernières découvertes archéologiques, aussi riches qu'intéressantes. De nombreuses photographies ont presque fait oublier ce que le lointain voyage entrepris de compte à demi avec M. de Saussure, avait — hélas — de chimérique!

*Tribune de Genève*  
du 8 <sup>sept</sup> 1886.

**Société des arts.** — La séance mensuelle du «premier lundi», renvoyée le 3 janvier, a eu lieu hier au soir, sous la présidence de M. le professeur Charles Le Fort.

M. Henri de Saussure a d'abord parlé du canal de Corinthe et des difficultés considérables qu'ont rencontrés les ingénieurs. Les dragages seuls ont mis l'entreprise au désespoir : les divers appareils n'ont pu être utilisés, et l'on a dû retourner à la pelle et à la pioche. Puis M. de Saussure a décrit le mouvement si varié qu'offrent les divers chantiers, les trains de ballast circulant autour d'immenses entonnoirs au bord desquels grouillent des multitudes d'ouvriers. Malgré les dangers de ce genre d'ouvrages, les accidents sont très rares ; il semble que les manœuvres orientaux ont des dispositions particulières pour travailler dans de semblables conditions.

Le nombre des ouvriers employés aux travaux est de 15 à 1700 ; la plupart sont des Albanais ; cependant, la plupart des nationalités européennes sont représentées. On compte plusieurs ingénieurs suisses — genevois même. Le logement et la nourriture des ouvriers laissent quelque peu à désirer.

M. de Saussure avoue que dans son voyage, le café seul a trouvé grâce devant son palais. Le soir, on fume le narghile, ou... on se livre à la danse. Ce spectacle est extrêmement curieux.

M. de Saussure a encore donné des détails très complets sur la nature des terrains traversés, puis il a fait passer des vues des divers chantiers.

L'assemblée a trouvé cet exposé très attrayant et tout à fait d'actualité.

M. Sues-Ducommun a lu une notice sur Charles Hentsch-Chevrier, banquier et littérateur, né en 1790, mort en 1854.

Charles Hentsch se déclara un des premiers partisans des timbres-poste. Lorsque, en 1843, l'admission des «petits papiers» fut décidée, Hentsch prit sur lui d'ouvrir une succursale pour la vente des timbres-postes. Il appelait ceux-ci des petits *bocons* de papiers, des «utiles abrégatifs». Il était devenu un apologiste acharné

du timbre-poste. Sur toutes ses lettres, il collait une petite estampille contenant cette mention : «L'usage du timbre-poste, devenu général, décuplerait la rapidité de la distribution des lettres.»

M. Sues a fait suivre sa communication de quelques chiffres bien éloquentes, sur la vente des timbres-poste en Suisse, depuis leur origine jusqu'en 1885.

En 1856, on comptait 25 lettres affranchies sur 100 ; ce chiffre s'élève à 44 o/o en 1863 et à 97 o/o en 1885.

Voilà qui ferait le bonheur de l'excellent Hentsch s'il était encore de ce monde. Charles Hentsch était aussi poète, et M. Sues a lu de lui une très jolie pensée, d'un caractère plutôt religieux.

A propos de timbres-poste, M. Pétaffel-Oliff a dit que l'an dernier, se trouvant en France, on a accepté l'affranchissement des timbres ayant vingt ans de date ; ce n'est pas le cas en Suisse.

M. Samson a indiqué l'ordre chronologique de l'admission des timbres-poste dans les différents pays.

M. Braschoss a ajouté à ces renseignements que Charles Hentsch peut être considéré comme l'initiateur des cours publics ; il organisa des séances de lecture pour les ouvriers.

M. le pasteur Bost a terminé la séance par une description très pittoresque du marché de Bouffarik (Algérie). Ce tableau si mouvant, si plein de coloris ; ces petits stratagèmes entre acheteuses et vendeuses — aussi peu loyales les unes que les autres — tout cela a été rendu avec infiniment d'esprit, avec une fidélité scrupuleuse.

M. Bost a fait précéder son exposé de quelques détails historiques, dont les développements ont été suivis avec un grand intérêt.

*Tribuna de Genève*  
*du 11 Janvier 1887.*

**Société des Arts (séance familière).** —

Trois communications principales, préparées ou improvisées, ont été faites lundi dernier aux habitués de la soirée familière de la Société des Arts. Après les salutations et les vœux de nouvelle année, exprimés par le président, M. le prof. Ch. LeFort. M. Henri de Saussure a pris la parole et a fait l'historique du percement de l'isthme de Corinthe, les premiers projets étant déjà antérieurs à Jules César, et les travaux ayant déjà été entrepris sous Caligula. Il a fait ensuite la description des travaux actuels et a illustré son récit au moyen de plans, de photographies, de coquillages et de fragments de roche ramassés sur les lieux mêmes; l'isthme à percer a une étendue de six kilomètres, et la montagne à son point le plus élevé atteint jusqu'à 300 mètres de hauteur.

M. Marcel Suès, aidé de notes, a raconté ensuite l'introduction du système des timbres-poste à Genève vers 1843, grâce à l'initiative et à la persévérance de M. Charles Hentsch, et il a montré par un tableau statistique fort bien fait les progrès accomplis en Suisse pour l'affranchissement des lettres, et les bénéfices obtenus par l'abaissement des tarifs. En 1855, les lettres affranchies formaient le 25 pour cent; elles sont arrivées aujourd'hui au 97 pour cent. Puis, sortant de la question et se laissant aller à ses souvenirs personnels, M. Suès en est venu à parler de l'excellent M. Ch. Hentsch, comme poète et comme philanthrope; M. LeFort et l'assemblée l'ont suivi avec intérêt sur ce nouveau terrain, chacun se plaisant à citer quelque trait de bienfaisance de ce généreux citoyen. La discussion sur les timbres-poste n'en a pas moins continué et l'on a entendu avec un vif intérêt des explications complémentaires de MM. Pétavel, Braschoss et Samson, ingénieur.

La soirée s'est terminée par des considérations philosophiques et pittoresques de M. Bost sur les foires et marchés en général, et sur le grand marché de Boufarik (Algérie) en particulier.

M. M. Briquet a été nommé président de la prochaine soirée.

*Journal de Genève*  
*du 14 Janvier*  
*1887.*

**Société des arts.** — La séance mensuelle de février a revu dans le joli salon des réunions familières une ancienne connaissance: M. le professeur Jousserandot.

Bien sûr, on pense que l'érudite juriste a parlé des pandectes, du droit romain ou de l'organisation judiciaire d'un pays quelconque: il faut se détromper. C'est de l'Inde que M. Jousserandot a entretenu son auditoire, et d'une façon à la fois instructive et spirituelle. Cet immense pays est une mine non encore épuisée pour la science, pour les arts, pour la littérature et, en résumant le travail de M. Barthélemy Saint-Hilaire sur l'Indo-Chine contemporaine, M. Jousserandot a fait ressortir l'inexactitude toujours plus démentie de ce proverbe qui prétend qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil. Au contraire le soleil de l'Inde, plus brillant que celui de notre vieille Europe, éclaire de ses chauds rayons une intéressante population de 260 millions, sur laquelle il y a beaucoup à dire. M. Jousserandot en a dit trop peu au gré de ses auditeurs, mais encore a-t-il été tout à fait captivant. L'Angleterre, selon l'auteur du livre et d'après l'analyste lui-même, fait peser bien légèrement son joug sur les peuples qui lui sont soumis; ce n'est pas un protectorat qu'elle exerce, c'est une tutelle — presque paternelle: le mot n'a pas été dit, mais M. Jousserandot l'a laissé deviner.

Le gouvernement anglais fait beaucoup pour l'instruction publique d'une population qui possède la plus belle littérature connue; elle est à l'Indo-Chine ce que la peinture est à l'Italie, la sculpture à la Grèce. Quel exemple original que l'histoire du chien qui accompagne son maître dans l'Olympe? M. Jousserandot a encore expliqué bien des choses curieuses, s'excusant presque d'aller si loin, mais ajoutant que «ça peut se dire dans une soirée familière». Et chacun d'être de cet avis. M. Barthélemy Saint-Hilaire parle beaucoup du budget de l'instruction publique, qui atteignait 20 millions en 1886 et qui est porté à 33 millions pour 1887. Un des plus beaux titres de gloire de l'Angleterre à laquelle on reproche si fréquemment son égoïsme, est d'avoir voulu, sur le terrain si défavorable de



L'Indo-Chine, établir le principe de l'égalité des sexes. La femme, pauvre créature méprisée, délaissée, a droit à l'instruction comme son seigneur et maître : on a bâti pour elle 2,697 écoles de filles et une faculté de médecine exclusivement réservée aux femmes. M. Jousserandot a dit en terminant sa communication que nous regrettons d'être obligés de «disséquer» si sèchement, que l'avenir est à l'Indo-Chine, que la civilisation chrétienne y avance à pas de géants.

M. Pétavel-Oliff a voulu, à son tour, blanchir l'Angleterre du reproche si général d'égoïsme qu'on lui fait. Sa *tutelle* dans l'Indo-Chine est absolument désintéressée, au point de vue administratif, car elle y met encore du sien.

Cet intéressant sujet étant épuisé, M. Gautier, le secrétaire de la Société des arts, a déposé sur le bureau quelques exemplaires du diplôme que la Société des arts (réunion des trois comités de 20 membres) délivre à ses membres actifs et aux associés honoraires. Ce diplôme a toute une histoire, et M. Gautier qui aime tout ce qui sent la vieille Genève s'est plu à la reconstituer en compulsant des procès-verbaux dont le plus ancien compte un siècle d'existence. C'est, en effet, en 1786 qu'il est fait une première mention de ce diplôme, dans une réunion du comité de dessin. On ne parlait, à ce moment que de l'illustration des lettres de réception à adresser aux membres étrangers, et ce fut Jaquet, le sculpteur de Pregny, qui fut chargé du dessin; pour la gravure on comptait sur Töpffer, qui était boursier de la Société des arts. M. Gautier a eu l'heureuse idée d'étendre ses recherches « au delà » du diplôme pour raconter avec une fidélité scrupuleuse les petits tiraillements — nous dirions des « piques » en 1887 — qui troublèrent occasionnellement les relations de la Société des arts avec son protégé.

M. Sené est venu raconter ensuite qu'il a l'habitude de lire régulièrement deux organes genevois, la *Feuille d'avis* et la *Tribune*. Or, il a lu dernièrement dans notre journal une chronique qui l'a, paraît-il, très fortement intrigué.

La *Tribune* avait annoncé que M. Pi, habitant Genève, possédait une pierre contre la rage. M. Sené est allé voir M. Pi et sa pierre, et il a présenté l'un et l'autre à la seule. Malheureusement, comme aucun membre de la Société ne présentait des symptômes de la terrible maladie qui a fait la fortune de M. Pasteur, M. Sené et M. Pi ont dû se contenter de faire passer la pierre en question. M. Braschoss a même saisi cette occasion pour émettre des doutes sur l'efficacité de cette « pierre » ; il n'a pas oublié l'histoire d'une « bouteille » qui devait produire les mêmes effets que ceux de la pierre espagnole et qui n'était suivie d'effets qu'en employant la cautérisation.

Après la rage, le choléra : c'était à se croire en temps d'épidémie. C'est M. Flournois, ingénieur, qui a parlé du choléra. Il a analysé deux travaux qui ont été publiés au sujet de l'épidémie de Marseille en 1884 et 1885 : l'un, de M. Guérard, au point de vue statistique, l'autre, de MM. Nicati et Ritsche, sur le fameux baccille. M. Flournois l'a « portraicturé », l'a analysé, disséqué le fameux baccille, et les applaudissements qui ont suivi sa communication ont été pour lui dire que, même en parlant du choléra, on intéresse les membres de la Société des Arts.

*Tribune de Genève*  
du 9 Février 1887

**Soirée familière.** — Lundi soir, le contingent habituel des séances familières de la Société des Arts était réuni, quarante à cinquante personnes environ, sous la présidence de M. M. Briquet, pour recevoir les communications traditionnelles.

C'est M. Jousserandot qui a commencé. Muni d'un rapport de M. Barthélemy Saint-Hilaire sur l'Inde, il a donné sur ce vaste pays, qui n'est ni une colonie, ni une possession anglaise, mais qui est placé sous la tutelle de l'Angleterre, des renseignements intéressants, parfois charmants, qui ont vivement captivé l'assemblée. Ce qu'il a dit de l'administration, de la justice, de l'instruction publique, de la religion, de la littérature, des missions, ne saurait être résumé en quelques lignes ; mais si tout n'était

pas neuf, on peut dire que tout était instructif, et ce qui a surpris bon nombre de ses auditeurs, c'est d'apprendre que l'Angleterre ne retire aucun bénéfice direct de son immense empire; le commerce anglais en profite sans doute, comme peuvent en profiter toutes les nations, et l'Angleterre y trouve des avantages indirects, mais elle n'exploite pas le pays, et sa domination, généralement bienveillante, est appréciée des indigènes qui, sans elle, seraient continuellement en guerre et la proie des musulmans ou des Mongols. Quelques détails supplémentaires fournis par MM. Petavel, Branschoss et Ch. LeFort ont fait ressortir ce qu'il y avait d'important dans cette communication, principalement en présence de la polémique injuste et souvent passionnée des publicistes français contre l'administration anglaise. Ce qui se fait aux Indes peut se faire en Egypte.

M. Adolphe Gautier a fait l'historique des premières années de la Société des Arts (âgée aujourd'hui de cent dix ans), et, s'attachant au point spécial de la gravure qui sert d'encadrement au diplôme de la Société, il a raconté avec de piquants détails, et par des extraits des procès-verbaux de l'époque, les rapports que la Société eut avec le jeune Adam Tœpffer, qu'elle entretint à Paris pendant trois ans, et qui plus tard fut appelé à travailler pour elle comme graveur. D'autres noms encore de personnages dont les portraits ornent la salle des séances, ajoutaient à l'intérêt de ce travail qui faisait revivre les temps passés.

Fort d'une citation de la *Feuille d'Avis* et de la *Tribune*, M. Sené a parlé des remèdes contre la rage et raconté qu'en Espagne on se sert d'une pierre spongieuse appliquée sur la plaie et destinée à pomper le venin. S'il y a rage, la pierre adhère jusqu'à ce que le venin soit absorbé; s'il n'y a pas rage, la pierre n'adhère pas. M. Pi (Espagnol), présent à la séance, fait circuler un ou deux échantillons de cette pierre, en laquelle il a confiance, mais dont il ne fait pas une spéculation; il cite des faits. Plusieurs membres déclarent qu'on peut essayer de ce remède, comme de beaucoup d'autres, mais que dans tous les cas il ne faut négliger ni la cautérisation, ni les ressources que M. Pasteur vient de mettre à la disposition des malheureux mordus par une bête enragée.

M. Ch. Flournois, ingénieur, termine par deux savants et consciencieux travaux, l'un sur le choléra à Marseille en 1884 et 1885 l'autre sur le rôle de l'humidité dans le développement des bacilles et sur l'importance d'un bon système d'égouts au point de vue de la santé publique.

M. Flournois est désigné comme président de la prochaine soirée.

La séance est levée à neuf heures et quart.

*Journal de Genève*  
*du 10 février 1887*

**Société des Arts.** — La séance familière de lundi, soigneusement préparée par son président, M. Flournois, s'est distinguée des soirées habituelles par le caractère entièrement géographique des communications qui lui ont été adressées. Après quelques mots consacrés à la mémoire de MM. Streckeisen-Moulton, Adolphe Perrot et Louis Fatio, que la société a perdus depuis sa dernière réunion, la parole a été donnée successivement aux trois rapporteurs désignés par le président.

M. Louis Rambal a conduit ses hôtes dans le pays de Cornouailles et les a initiés aux travaux des mines, à la topographie de cette pittoresque langue de terre et aux travaux de défense de ses ports.

Après lui, M. Alexis Lombard a raconté son dernier voyage en Amérique, sa traversée, New-York et sa vie mouvementée, Boston et ses mœurs, Montréal, Ottawa, les chutes du Niagara, et Pittsburg et son chauffage au gaz naturel, St.-Paul et Minneapolis, etc. Quelques cartes et de nombreuses photographies ont ajouté à la clarté et à l'intérêt de cette exposition.

Bien qu'il fût près de neuf heures et que la désertion commençât, M. Stroehlin a été invité à présenter à son tour son travail, et il a raconté son récent voyage dans le nord de l'Italie, s'arrêtant surtout à Vérone, Padoue et Ferrare, trois villes dont il a rappelé les souvenirs historiques en même temps qu'il en résumait les richesses artistiques, en peinture, architecture et poésie. C'est sous l'impression du Tasse et de l'Arioste et de leurs diverses destinées qu'il a laissé son auditoire, et la séance a été levée vers 9 h. 1/2.

Voir plus loin  
le ~~Contenu~~ de cette séance  
par la Tribuna.

Journal de Genève  
du 10 Mars 1887.

**Société des Arts.** — La dernière soirée familière de la saison a eu lieu lundi, sous la présidence de M. Ch. de Stutz. Soigneusement préparée, elle n'avait pas moins de six communications à son ordre du jour, mais deux ont suffi à remplir les deux heures habituelles.

Le nom de M. Glardon a été rappelé avec la sympathie à la fois affectueuse et respectueuse qu'il devait éveiller, et plusieurs membres ont apporté leur témoignage de pieux souvenir à cet homme de bien qui était en même temps un grand artiste. M. Suès, en particulier, qui l'a beaucoup connu, a donné sur son caractère et sa vie intime des détails intéressants.

M. Gosé, peintre, de la Classe des Beaux-Arts, lit deux pièces curieuses, l'une du 19 août 1788, signée Aneth, au nom de la justice de la ville de Nyon, von Bonstetten, bailli, qui censure un particulier du district, lequel invitait, hébergeait et régala trop libéralement ses amis et connaissances.

et le somme de reponcer à un genre de vie condamné par les lois. L'autre, datée de 1817, est d'un officier genevois qui offre amicalement ses services à un ami, désireux qu'il est de voir les officiers et les sous-officiers de son pays faire des études militaires plus sérieuses; elle est signée G.-H. Dufour; l'écriture est sensiblement la même, ferme et distincte, que celle du général cinquante ans plus tard.

M. Grosclande raconte ensuite un voyage et un séjour faits par lui, il y a deux ans, dans les îles de la Manche; il abonde en détails instructifs sur la topographie, la langue, le climat, la flore, les mœurs de ces îles, particulièrement Guernesey, chef-lieu St-Pierre-Port, et Jersey, chef-lieu St-Héliier, qui lui ont laissé la meilleure impression.

Enfin M. Gosse prend la parole et passe successivement du pittoresque à l'artistique. Il commence par une étude sur les anciens cris de Genève, maintenant presque entièrement disparus, depuis « *Oh serace!* » et « *La vive et belle féra* » jusqu'à nos jours. Il mentionne aussi les vieilles chansons, dont quelques exemplaires, datant presque de l'Escalade, circulent dans la salle et reçoivent de M. M. Briquet l'attestation que le papier remonte bien au commencement du XVII<sup>e</sup> siècle. Il fait l'histoire de la célèbre complainte de Fualdès, dont l'air aurait une origine genevoise, et il termine cette première partie de ses communications par la lecture d'une poésie, due à un spirituel docteur de notre ville, où l'on entend un malade exposer à son médecin, mais dans une langue à lui, les diverses infirmités dont il souffre, depuis la *flemme* jusqu'au *ténia salutaire*.

M. Gosse expose ensuite quelques photographies de personnes mortes, même d'enfants, auxquels par un procédé particulier on peut rendre momentanément l'apparence de la vie.

Il montre enfin et fait circuler une collection de cahiers envoyés au musée archéologique de Genève par le comité pour la conservation des monuments historiques de l'Inde. Cette splendide collection renferme des plans, des cartes, des vues, et un grand nombre de belles photographies reproduisant des temples, des dolmens, des monuments dont il fait l'histoire et dont il donne l'explication. Il relève entre autres l'influence exercée sur l'art oriental par Alexandre d'abord et par les Grecs, puis par les musulmans.

Trois ou quatre travaux sont encore à l'ordre du jour. M. Suès-Ducommun est invité à prendre la parole; mais l'heure est avancée, plusieurs membres se préparent à partir, et M. de Stoutz croit devoir clore la séance en désignant M. Bost comme président de la séance de rentrée qui aura lieu en novembre; celui-ci accepte en retenant pour cette séance les travaux déjà annoncés.

Journal de Genève  
du 8<sup>e</sup> avril 1887.

**Société des Arts.** — La séance familière d'avril — la dernière — a dignement clos l'intéressante série des réunions mensuelles de la Société des arts.

M. Ch. de Stoutz présidait ; il a d'abord rendu hommage à la mémoire de M. Glardon, un membre assidu de la Classe des Beaux-Arts.

On a cité plusieurs traits relatifs à sa vie et mettant bien en relief le caractère du regretté peintre.

Lorsque on lui reprochait ses trop fréquentes promenades solitaires : « Je ne suis pas seul comme vous le croyez », disait-il, « je revis, au contraire, tous mes souvenirs et je suis avec mes amis défunts ou absents. »

Il se trouvait en plus nombreuse compagnie et moins perdu que dans un salon animé.

M. Bost, ayant connu Vinet, fait remarquer avec quelle puissance de souvenirs l'artiste a rendu la physiologie de ce dernier ; il fait une dernière fois l'éloge du caractère bon et généreux du célèbre émailleur.

M. Lauzey a lu deux très vieux et intéressants documents. Le premier est une pièce du 19 août 1878, émanant de la justice de la ville de Nyon. Bonstetten en était alors bailli.

La teneur de la dite pièce interdit à un certain particulier de continuer à heberger ses amis et connaissances. L'autorité était, comme on le voit, bien farouche à cette époque.

Le second document est une lettre du général Dufour dans laquelle notre concitoyen dit qu'il voudrait voir des études plus sérieuses chez les officiers et les sous-officiers.

M. Grosclaude fait ensuite une relation de son dernier voyage aux îles de la Manche, Guernesey, Jersey, etc.

Guernesey dont la superficie est le tiers environ de celle du canton de Genève, jouit d'un climat exceptionnel et presque uniforme : en effet, les hivers y sont très doux, et les étés ne sont pas trop chauds. Aussi la végétation de cette île fortunée est-elle des plus belles. L'oranger, le fuchsia, le camélia croissent splendidement en pleine terre.

La vigne est la principale culture de Guernesey. Le procédé de culture est très particulier : les racines sont à l'extérieur, et la vigne elle-même est cultivée et entretenue dans de superbes

serres, qui font de véritables promenades. On ne fait pas de vin de cette vigne unique, mais le raisin est délicieux comme fruit de table, et il est exporté en grande quantité en Angleterre.

M. Grosclaude a également beaucoup admiré les routes pavées de granit d'une dureté rare, et les jetées composées de blocs énormes de cette même pierre.

L'orateur a rendu justice au caractère doux et honnête des habitants d'origine normande. Les Anglais riches ont des cottages dans l'île.

Guernesey est port-franc et bat monnaie.

Jersey est moins intéressant et se trouve être surtout un rendez-vous de plaisir pour les mondains du continent. Ces deux îles sont un peu jalouses l'une de l'autre.

Les autres îles sont moins étendues ; l'une d'entre elles est remarquable par son élevage de bœufs et de vaches d'une race excellente, expédiées en grande quantité en Amérique.

M. Gosse a intéressé vivement son auditoire par sa lecture des « Cris » de l'ancienne Genève. Il a fait passer dans la salle des exemplaires originaux de vieilles chansons, notamment celle de l'Escalade. Le spirituel docteur a fait l'historique de la plainte de Fualdès, dont l'air fut composé par un membre de l'intéressante « Société de la Bafre. »

M. Gosse a lu encore un poème, dans lequel de vieux Genevois entretenaient leurs médecins, de tous leurs maux.

Les mots si drôles de ce patois ont grandement égayé l'assemblée. L'honorable docteur a montré ensuite des photographies de personnes mortes accidentellement et auxquelles on rend la physiologie qu'elles avaient de leur vivant, par des procédés tenus encore secrets. C'est là une découverte très précieuse.

L'orateur a parlé plus tard des Hindous et de leur brillante civilisation, et a soumis à l'admiration des membres présents des photographies, des chefs d'œuvre de l'art de ce peuple, très curieux à plus d'un titre.

M. Gosse a fait remarquer en passant la part d'influence artistique des Grecs, venus à la suite d'Alexandre ou des Mahométans. C'est également là, a-t-il ajouté, qu'on peut admirer le plus beau spécimen de la formule architectonique du dolmen.

C'est M. le pasteur Bost qui a été nommé pour présider la séance de novembre; on ne se réunira pas avant cette époque en séance familière; déjà on a promis des communications intéressantes.

*Tribune de Genève  
du 16 avril 1887.*

---

**Société des Arts.** — On peut dire de la dernière séance mensuelle de la Société des Arts qu'elle a revêtu un caractère exclusivement géographique. M. Flournois, qui présidait, a d'abord donné la parole à M. L. Rambal, avec lequel on a fait une excursion très agréable dans le pays de Cornouailles. Bien que les souvenirs de M. Rambal datent d'un quart de siècle, ils n'en ont pas moins été rendus avec beaucoup de fraîcheur. Plymouth, avec les mines d'étain et de cuivre qui se trouvent dans ses environs, le bruit des vagues de la mer que l'on entend dans les galeries; la grande « pierre branlante », tout cela a été décrit avec fidélité. M. Rambal a eu le bonheur de rencontrer dans son voyage un compatriote, horloger comme lui, et avec lequel il a pu parler de la Suisse et des balanciers compensés...

M. Alexis Lombard, que des « questions de finance » ont conduit récemment dans le Nouveau-Monde, a parlé de la traversée si rapide qu'il a effectuée en huit jours seulement sur un steamer pourvu de tout le luxe moderne.

M. Lombard a fait entrevoir à ses auditeurs la physionomie si typique de la grande ville affairée — New-York — avec ses rues immenses, son mouvement sans cesse entretenu; le narrateur a parlé aussi des chemins de fer aériens, souterrains et « terriers » qui traversent l'immense cité en tous sens. De New-York, M. Lombard s'est rendu à Boston, puis à Harwood, au Canada, aux chutes de Niagara: il a su dire des choses bien intéressantes sur ses courses lointaines.

Pour terminer, on a entendu M. Strœhlin, qui a raconté son voyage dans l'Italie du Nord. A propos de chacune des villes qu'il a visitées, M. Strœhlin a rappelé les grands souvenirs qu'elle évoque. C'est ainsi qu'il a parcouru Ferrare, la patrie de l'Arioste et du Tasse. On a dit du premier qu'il a écrit comme un fou et vécu comme un sage, tandis que le Tasse a écrit comme un sage et vécu comme un fou.

*Tribune de Genève  
du 10 mai 1887.*

---

**Société des arts.** — M. le pasteur Bost a présidé, lundi soir, la première séance familière et mensuelle de la Société des arts. A près le thé de M. Dupuis, toujours délicieux — nous parlons à la fois du thé et de l'excellent concierge de la Société des arts — on a d'abord admiré la remarquable collection de photographies rapportées d'Italie par M. George Hantz. Ces nombreuses vues ont été expliquées avec une entente complète par le voyageur si qualifié pour parler des choses de l'art. Après le « campo santo » de Milan, M. Hantz a expliqué les photographies de la splendide *certosa* de Pise, où se trouvent amoncelées des merveilles, témoins toujours vivants d'une époque éminemment propice au développement des beaux-arts. Il y a, par exemple, dans cette chartreuse, un retable se composant de 64 pièces, en dents d'hippopotame. Quant à Vérone, M. Hantz qualifie cette ville de « petit bijou » ; cependant, quelques-uns de ses monuments rappellent un peu une civilisation par trop cruelle. Le voyageur, revenant sur le monument des Scaligeri qui a servi de modèle au mausolée du duc de Brunswick, constate que l'œuvre de Genève n'est pas absolument une copie servile de celle de Vérone et qu'il s'y trouve de jolies choses ; enfin, M. Hantz a terminé par quelques mots sur Venise.

M. le professeur Chaix a complété cette communication en relatant une visite à la Chartreuse, pendant qu'il y avait encore des chartreux...

M. Krafft a parlé ensuite des téléphones ; il aurait voulu qu'on établît en ville des kiosques automatiques, permettant de téléphoner pour un prix modique. M. Krafft ayant pris des renseignements au bureau central du téléphone, il lui a été répondu que cette question était à l'étude.

M. le professeur Chaix a examiné brièvement cette question : la littérature peut-elle exercer une influence politique ? Il a répondu affirmativement à cette demande en citant plusieurs exemples qui ont paru concluants. C'est ainsi qu'on a pu constater, après la publication d'un livre de miss Martinaud sur la Tasmanie, un développement très accentué de l'émigration dans cette direction.

M. Chaix a rappelé à ce propos les conférences que M. le professeur Humbert avait données, en 1886, sur la Nouvelle Zélande. On a également pu observer une augmentation de l'émigration pour cette lointaine contrée.

La fin de la séance a été occupée par une communication très curieuse faite par M. Suès-Ducommun. Il s'agit de la révolution des pommes de terre, qui éclata à Genève en 1818 ! Le peuple ne voulait pas payer plus de deux florins le *quart*, alors qu'on lui demandait trente sols ; il y eut une émeute au Molard, et le gouvernement dut intervenir ; on le félicita, à Berne, d'avoir su terminer si bien cette épineuse affaire des pommes de terre, qui avait provoqué une littérature bien originale. M. Suès en a fait goûter quelques échantillons très bien choisis.

*Tribuna de Genova  
du 9 9<sup>th</sup> 1887.*

**Société des Arts.** — Les séances familières ont recommencé lundi, à 6 h. 1/2, et la première soirée, fort nombreuse pour la saison, a été particulièrement animée et intéressante.

M. Bost, qui présidait, a rappelé le souvenir de ceux qui ne sont plus, et après avoir salué ses collègues, leur souhaitant à tous une bonne campagne d'hiver, il a donné lecture d'une communication de M. Pictet de Sergy ; c'est une lettre de M. Bellet à Étienne Dumont (deux vieillards, céliataires, et un peu infirmes), datée de 1828. Le premier raconte à son ami, dans un style enjoué, l'emploi de son temps ; on lui a bâti dans sa campagne un petit Righi artificiel, bien supérieur à celui de Lucerne ; il en peut faire l'ascension sans peine, et quand il est au sommet, il n'est pas distrait de ses lectures par l'étendue du panorama.

Sur l'invitation qui lui en est faite, M. Georges Hantz, directeur du Musée des arts décoratifs, qui a exposé une riche collection de photographies italiennes, en donne à l'assemblée l'histoire et l'explication ; il parle clairement, en homme qui connaît son sujet, et s'arrête surtout sur le dôme de Milan, commencé il y a cinq siècles et non encore achevé ; sur le Palais des sciences et des arts, sur le musée Pezzoli.

Il parle ensuite avec admiration de la Chartreuse de Pavie ; de Vérone, où il a étudié le monument des Scaliger ; de Venise, dont il a visité l'exposition et dont il a rapporté des impressions diverses, plus favorables au point de vue mécanique et industriel qu'au point de vue de l'art lui-même ; et après avoir présenté quelques spécimens remarquables de poteries, il conclut pour Genève que nous ne sommes pas en retard, mais qu'il nous faut veiller et ne pas nous endormir.

Cette communication donne lieu à un échange d'idées très animé entre MM. Chaix, Krafft, Bransch, et se termine par de vifs applaudissements.

M. Chaix parle ensuite de l'influence des livres d'imagination (romans) sur l'esprit public dans les pays qui lisent beaucoup, tels que la race anglo-saxonne. Il rappelle les œuvres de miss Harriett Martineau, il y a cinquante ans, et leur effet au point de vue social. Puis le livre *Tasmania*, qui a contribué pour sa bonne part à la colonisation de la Nouvelle Zélande. Enfin, plus récemment, *Océania*, de M. Froude, qui a réveillé dans toutes les colonies l'esprit anglais, au moment où le gouvernement songait à relâcher le lien qui les attache à la mère-patrie, comme il avait déjà abandonné Gordon à Khartoum. M. Pétavel explique par le besoin d'économies la tendance radicale du gouvernement Gladstone à laisser les colonies vivre d'une vie plus indépendante.

Deux idées de M. Krafft : 1. Il voudrait voir s'établir à Genève des téléphones *automatiques*, comme il y a des poids de ce genre dans nos promenades; on lui a dit qu'on s'en occupe à Berne; 2. On sait que la force de résistance des poutres se trouve dans leurs faces opposées, haut et bas; c'est sur ce fait que repose la construction des rails. Il semble que la nature ait tenu compte de ce principe dans la construction des côtes du turbot, qui sont cannelées dans leur longueur.

M. Suès-Ducommun lit le récit pittoresque et plein d'enseignements de l'émeute qui eut lieu à Genève en octobre 1818, et qui fut baptisée l'*Emeute des pommes de terre*. C'était après la famine de 1817. Les marchands demandaient deux florins et demi au quart de pommes de terre; le peuple n'en voulait donner que deux, et malgré l'intervention de la police, il y eut au Molard plusieurs chars arrêtés et vendus au prix de deux florins. La police fut aussi insultée, ainsi qu'un ou deux magistrats. Mais 14 émeutiers furent saisis et plusieurs condamnés à diverses peines, variant de quatre ans à trois mois. L'autorité fédérale complimenta le gouvernement de Genève sur sa fermeté et sa modération, et bientôt l'ordre fut rétabli. Il ne resta de l'émeute qu'une chanson dite des pommes de terre.

Après cet épisode, écouté avec une attention soutenue, personne ne demandant plus la parole, M. Bost désigne M. Suès-Ducommun pour président de la prochaine soirée, et la séance est levée.

**Société des Arts.** — C'est M. Suès-Ducommun qui, a présidé la séance familière de la séance familière de décembre de la Société des arts, exceptionnellement riche, comme sa devancière, en communications intéressantes.

M. le professeur Yung a parlé de son important travail sur les escargots « nos frères au plus bas de l'échelle »; le jeune savant a fait part de ses curieuses observations, qui dénotent chez ces petits êtres plus d'intelligence qu'on ne le croit communément.

M. Georges Hantz a dit quelques mots sur l'industrie de l'Allemagne, qui a pris un essor prodigieux. Les quelques échantillons apportés par l'auteur de cette communication, ont contribué à rendre plus intéressante encore cette partie de la séance.

M. Boissonnas a abordé ensuite un sujet actuel: il a parlé des derniers progrès de la photographie et plus spécialement de la photographie instantanée. M. Boissonnas a eu l'excellente idée de faire circuler de nombreux échantillons qui ont permis de juger la grande valeur artistique des travaux qui sortent de son atelier.

Tribun. J. Genève  
du 8<sup>e</sup> 9<sup>e</sup> 1887.

Journal de Genève  
du 13 9<sup>e</sup> 1887.



La Séance familière de la Société des Arts a été très riche et nourrie, mais pas familière du tout. M. Suès, qui présidait, avait pourvu à un ordre du jour substantiel, et il s'était procuré, même en dehors de la Société, des orateurs et des communications d'un très vif intérêt.

C'est d'abord M. le prof. Yung qui a ouvert le feu. Il s'occupe depuis un certain temps des humbles escargots, et les observations qu'il a faites sur le physique et même le moral de ces mollusques a vivement captivé l'attention. Non-seulement ils ont nos cinq sens, peut-être plus, mais encore ils ont un cœur; ils sont susceptibles de compassion, et ils sont capables de faire jusqu'à quinze mètres pour aller soulager un de leurs semblables.

Les faits qu'il a cités sont concluants sur plusieurs points. On ne s'explique pas encore bien comment ils peuvent retrouver leur chemin, quand on les a portés à quelque distance; mais quand ils sont tombés de leur rocher, ils savent y remonter et se fixer exactement à la même place.

M. G. Hantz s'est levé ensuite, muni de tout un attirail de ferblanterie et de bronzes repoussés, échantillons rapportés d'Aue, en Thuringe, qui lui ont servi pour la démonstration de ses idées sur les perfectionnements à introduire chez nous dans le travail des métaux. Il a expliqué, par une série d'expériences, la suite des opérations qui transforment une plaque de cuivre ou de fer blanc en un ustensile plus ou moins ouvragé, et il a donné sur les progrès de l'industrie allemande et de son exportation des chiffres véritablement étonnants. Cette exportation, d'après un rapport français, s'est élevée, en peu d'années, de deux à plus de trois milliards de marcs.

M. Boissonnas, également accompagné de nombreux appareils et de photographies agrandies, a exposé les nouveaux procédés qui, dans l'art qu'il cultive avec tant de succès, ont procuré des résultats si remarquables, soit au point de vue des grandissements, soit surtout au point de vue des photographies instantanées. Il a cité de curieuses expériences et fait circuler de beaux spécimens sortis de ses ateliers.

Après les remerciements adressés aux auteurs de ces intéressantes communications, M. Suès a désigné M. Veyrassat comme président de la prochaine soirée, qui n'aura lieu que le second lundi de janvier.

**Société des arts.** — La séance familière de lundi dernier de la Société des Arts, a présenté un grand intérêt: M. Veyrassat, ingénieur, qui présidait, avait su fort bien préparer son programme.

Car, à la Société des Arts, c'est le secret de la comédie que les séances mensuelles sont préparées; la tradition veut bien qu'elles soient familières, mais il n'est pas interdit de s'arranger de façon à présider une séance nourrie.

Lundi, donc, c'est M. Braschoss, pasteur auxiliaire, qui a commencé.

Il a parlé de l'anniversaire de la Restauration que les vieux Genevois continuent à célébrer avec un patriotique empressement. A ce propos, M. Braschoss a dit quelques mots du passage de Carnot à Genève, puis il a aussi donné lecture d'une lettre assez curieuse dans laquelle un ami décrit à son ami l'entrée des Genevois, à Carouge, en 1816; nos amis les Carougeois qui sont si heureux d'être des nôtres en 1888, n'étaient pas, en 1816, aussi satisfaits de leurs nouveaux maîtres. La proclamation du gouvernement avait été pendant la nuit «changée de couleur» par l'emploi d'une substance sur laquelle M. Braschoss a refusé de donner des détails plus précis. Il y avait en aussi un dîner offert par les syndics de la République aux gros bonnets de Carouge. M. le curé voulut bien être du dîner, mais il ne se gêna pas pour dire, pendant le dîner, qu'il considérait l'entrée des Genevois comme un *fléau* de Dieu!

M. le professeur Le Fort a ajouté à cet exposé quelques souvenirs personnels. Il a rappelé l'époque où les élèves jouissaient de deux jours fériés: le dimanche et le *décadi*. Les Français avaient aboli le dimanche et interdit le culte, ce qui n'empêchait pas qu'on le célébrât très régulièrement. Quant au collège, les leçons du dimanche étaient plutôt données *pro formâ*.

M. Braschoss a encore fait circuler une gravure d'Escuyer, représentant la cour du collège; on y voit l'huissier, portant le bicorne et le petit manteau, poursuivant un élève.

Journal de Genève

du 16<sup>th</sup> 1887.

1887.

M. le docteur Pierre Dunant a parlé du récent congrès d'hygiène qui vient d'avoir lieu à Vienne (Autriche); les précédents congrès s'étaient réunis à Bruxelles, Paris, Turin, Genève, et La Haye. — L'honorable praticien a communiqué une foule de détails intéressants sur ce congrès qui avait pour président l'archiduc Rodolphe, l'héritier présomptif et dont les séances ont été des plus nourries.

Malgré quelques légères imperfections, on peut dire que le Congrès a bien réussi; il s'était divisé en six sections et s'est occupé de 30 objets divers. A la séance d'ouverture on a entendu des discours de MM. Brouardel et Petenkofer; on comptait près de 1500 assistants. On comptait à Vienne 24 délégués suisses, dont six Genevois; notre concitoyen M. le docteur Ferrière a présenté un rapport sur les falsifications alimentaires. Au nombre des sujets traités il y a lieu de signaler celui de la fièvre typhoïde; du choléra et les mesures de préservation à prendre; sur les baraques d'isolement dans les épidémies; la désinfection, la surveillance médicale dans les écoles; l'enseignement de l'hygiène. A propos de maladies contagieuses, il a été question de créer un bureau central où viendraient se centraliser tous les renseignements sur ce sujet; il serait intéressant, a dit M. Dunant, de voir notre Suisse devenir le siège de cet utile rouage international. En terminant, il a été donné quelques renseignements du plus haut intérêt sur le service des incendies; les essais publics faits pendant le congrès ont été très suivis et la partie gaie n'a pas manqué. M. Dunant a signalé comme particulièrement heureuse l'expérience du pompier qui descend du toit au moyen d'une corde « à cran » grâce à laquelle il peut s'arrêter à l'étage voulu pour prendre dans ses bras les enfants.

Après cette communication, et bien que l'heure fût déjà un peu avancée, on a encore écouté avec un très grand plaisir M. le professeur Ed. Humbert, qui est toujours le plus charmant causeur de la Société des Arts; M. Humbert a lu des lettres adressées par Horace Bénédict de Saussure à son oncle Charles Bonnet.

Enfin, M. le professeur Chaix, le vénérable professeur de géographie, a ajouté quelques mots à propos des Abyssins et de leurs relations avec l'Europe au 16me siècle.

*Tribuna de Genève*  
*du 11 Janvier*  
*1888.*

**Société des Arts.** — La séance familière qui a eu lieu lundi à l'Athénée avait à son ordre du jour quatre communications ou rapports.

M. Braschoss a commencé en lisant deux lettres trouvées dans les papiers de sa famille: l'une de l'an VII, racontant les efforts de la France pour établir à Genève le décadé au lieu du dimanche, et pour y intéresser les habitants au moyen de concerts publics, pour lesquels on sollicitait le concours des bons patriotes; l'autre datée de 1816, de laquelle il ressortirait que dans plusieurs des communes réunies, notamment à Carouge, tout le monde n'était pas d'accord pour se réjouir de l'annexion. Ces deux lettres confirment plusieurs des appréciations contenues dans la *Genève ressuscitée* de M. Pictet de Servey. M. Braschoss fait aussi circuler une petite gravure représentant l'ancien collège de St-Antoine.

M. Ch. Le Fort complète ce qui a été dit, en rappelant que le dimanche n'a jamais été oublié par la population genevoise, que le culte public n'a pas été interrompu un seul dimanche (du moins il ne le croit pas) et que, même au Collège, on fermait un peu les yeux sur les absences des élèves, et que, pour ceux qui venaient en classe, on faisait des lectures intéressantes au lieu de faire les études ordinaires.

M. le Dr Dunant a parlé des congrès d'hygiène en général, et il a fait sur le dernier congrès, qui a eu lieu à Vienne, un long et intéressant rapport dans les détails duquel nous ne pouvons le suivre. Il a relevé entre autres le travail de M. Brouardel sur la fièvre typhoïde; il a parlé des pavillons d'isolement, des maladies contagieuses, de la loi fédérale sur les épidémies, du sulfatage des vignes, des expositions d'hygiène, etc., etc. Il a terminé en exposant l'organisation des mesures prises à Vienne contre les incendies, les pompes, les échelles de sauvetage, les couloirs, et il a raconté les manœuvres faites à l'occasion d'un incendie fictif, auxquelles il a eu le plaisir d'assister.

Lecture a été faite par M. Ed. Humbert de charmantes lettres échangées soit de Genève, soit de Paris ou de Hollande, entre H.-B. de Saussure et son oncle Ch. Bonnet. Tout à fait dans le ton des soirées familières, elles ont été écoutées avec le plus vif intérêt, non seulement à cause de leur contenu, de Saussure racontant ses visites aux grands hommes et aux riches collections de l'étranger, mais aussi à cause de la forme correcte,

classique, aimable et modeste de la phrase. A travers les épanchements simples et naturels de la vie de famille, parfois enjonnés, on reconnaissait le style du XVIII<sup>e</sup> siècle et le compatriote de Jean-Jacques Rousseau.

M. le prof. Chaix a clos la séance par le récit pittoresque et dramatique des événements qui, surtout aux XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles, ont mis l'Abyssinie en rapports avec l'Europe. Après avoir rappelé sommairement l'histoire ancienne, dès les jours de Salomon et de Ménilek, puis l'évangélisation et la conversion de l'Abyssinie par un disciple d'Athanas, il a passé aux temps relativement modernes où les Portugais ont envoyé 400 hommes, sous la conduite de Christophe de Gama, pour protéger les chrétiens abyssins contre leurs voisins mahométans; aux soldats ont succédé les missionnaires; les jésuites, et notamment Lobo, ont peu à peu gâté les affaires, et les relations des Abyssins avec l'Europe ont fini par être interrompues.

M. le prof. Humbert a été désigné par M. Veyrassat comme président de la prochaine séance.

*Journal de Genève*  
*du 13 Janvier*  
*1888.*

**Soirée familière de la Société des Arts.** — Lundi dernier, M. le prof. Ed. Humbert, qui présidait, a ouvert la séance par un hommage rendu à la mémoire d'un des membres les plus assidus des soirées familiares, un de ceux qui ont le plus contribué à leur conserver leur vie, leur caractère et leur intérêt, M. Pictet de Sergy.

M. l'ingénieur DesGouttes a commencé par l'histoire de l'éclairage depuis les temps les plus anciens jusqu'à nos jours. A vrai dire, si l'on s'est toujours occupé de se procurer le soir ou la nuit une lumière artificielle, au moyen de torches, de branches d'arbre ou de lampes fumeuses, il n'y a guère plus d'un siècle que l'éclairage, devenu une science, a renoncé aux procédés primitifs. On connaissait un peu la chandelle avec mèche au XI<sup>me</sup> siècle; la bougie avec mèche en 1313. C'est Argand, de Genève, qui inventa en 1782 la lampe à double courant d'air; on connaît ses démêlés avec Quinquet. La vraie bougie date seulement de 1825, elle est due aux travaux de Gay-Lussac et Chevreul.

Le pétrole, déjà connu de Plutarque, n'a été exploité que depuis 1855, et dès lors la fièvre d'huile s'est répandue partout avec une rapidité vertigineuse, au Caucase, en Hongrie et en Pensylvanie. L'éclairage des villes ne s'est organisé que lentement et péniblement; c'est la ville-lumière qui en a donné l'exemple en 1558, peut-être même déjà en 1524, mais l'arrêt est bien vite tombé en désuétude. En 1667, nouvel essai par LaReynie, et bientôt Paris compte 6500 lanternes, brûlant 1625 livres de chandelle par nuit.

M. DesGouttes raconte ensuite l'éclairage de Genève « en cas de nécessité » (Galiffe, Heyer), sa suppression momentanée pour cause d'économie, vers 1800; son rétablissement par le maire, M. Maurice, en 1801, et les progrès faits jusqu'en 1842.

L'orateur passe ensuite à l'époque moderne, et donne sur l'éclairage au gaz et sur l'électricité des détails d'autant plus intéressants qu'il est plus compétent pour en parler, et il s'abstient de faire entre les deux systèmes une comparaison que ses auditeurs auraient pu croire influencée par sa position.

Après lui vient M. Bost, qui raconte une course faite en automne à Neuchâtel. Comparaison des caractères, des tempéraments, des esprits et des mœurs de Neuchâtel et de Genève. Les hommes d'Etat depuis Calame et Favarger jusqu'à M. Droz, ses écrivains et notamment les novellistes: Louis Favre, Dr Châtelain (*Luciette*), T. Combe (rapide analyse du *Mari de Jonquille* et de *Monique*), etc. Une visite à la Joux-Perret, chez le peintre Jeanmaire. Notice enfin sur les Billodes, Locle, où 80 orphelines sont recueillies chaque année. Cet asile, fondé par Mlle Calame, il y a plus de soixante et dix ans, ne fait point de collectes et compte sur les dons de la charité chrétienne. Son budget de dépenses est d'environ 30,000 fr. Parmi ses recettes il fait entrer en ligne de compte le produit de ses abeilles, des gants et manchettes de poils de lapins, et un petit commerce de timbres-poste qui a rapporté 600 fr. en 1886, et 1000 fr. l'année dernière: avis à ceux qui ne savent plus que faire de leurs collections; M. et Mme Nougner, directeurs, leur feront bon accueil.

Intéressante communication de M. Paul Chaix. Il raconte la découverte du Mississippi, par Hernando de Soto, expédition écrite par l'historien Garcillaso de la Vega. A l'occasion de cet ouvrage, qui soulevait quelques problèmes, M. Chaix a été mis en relation avec le célèbre botaniste Asa Gray, récemment décédé.

M. Suès-Ducommun termine par la lecture d'une curieuse publication faite il y a un siècle, février 1788, par MM. de Berne, réglant très sévèrement la vente des boissons alcooliques.

M. l'ingénieur DesGouttes est désigné pour présider la prochaine soirée familière.

*Journal de Genève*  
*du 11 Février*  
*1888.*

**Société des arts.** — La séance familière de mars, présidée par M. Des Gouttes, ingénieur, a été consacrée à trois communications d'un genre très différent. M. Jeanmaire a parlé gravure, M. John Cuénoud de la vieille Genève, M. A. Gautier d'une landsgemeinde à Appenzell.

Voici d'abord M. Jeanmaire qui annonce que, s'il voulait passer pour un érudit, il devrait remonter à la création du monde dans le but de faire l'histoire de la gravure : il pourrait, dès l'époque la plus reculée, démontrer que l'instinct de l'imitation est inné dans l'homme, pour redescendre le courant des âges et démontrer comment les hiéroglyphes, et d'autres signes primitifs, furent les précurseurs de la gravure. Mais le déjà célèbre aquafortiste n'a pas voulu conduire ses auditeurs aussi loin et il s'est borné à parler de la gravure à l'eau-forte; il a appris à ceux des assistants qui pouvaient encore l'ignorer qu'il y a deux genres de gravure : celle en relief, celle en creux. La première se fait ordinairement sur bois — c'est la xylographie — l'autre se fait en général en cuivre ou sur acier. M. Jeanmaire a initié ses auditeurs aux manipulations diverses nécessitées pour la mise en œuvre chez les graveurs sur cuivre. Que de tribulations avant d'obtenir l'image rêvée, cherchée. Quant à la photogravure, c'est une spécialité moderne : son nom indique suffisamment sa nature. Cette découverte, qui date d'une vingtaine d'années seulement, n'a été mise en pratique en Suisse que depuis fort peu de temps. Elle a eu pour résultat de mettre un peu à l'arrière-plan, la gravure proprement dite, tout en vulgarisant l'art.

La gravure est un agent puissant d'éducation ; il faut l'encourager ; elle a eu ses fervents adeptes à Genève. On peut mentionner Bernard Salomon, en 1550 ; François Diodati, en 1650 ; Steiner, Michel Liotard, Huber, Louis de la Rive, Schenker, Abraham Girardet, Bouvier, Diday, Calame, Hornung, Guigon et d'autres. De nos jours, beaucoup ont été tentés : Castan, Veillon, Du Mont, Metton, Du

Bois Melly, Evert van Myden, Rave, Horace de Saussure, Jequier, Giro, Léon Gaud, etc. Beaucoup ont essayé l'eau-forte, mais ils ont été bien vite découragés.

L'auteur des « Menus propos » a dit que l'art est une plante qui croît par tout, moyennant qu'on l'arrose. — M. Jeanmaire est aussi de cet avis, mais il n'entend pas qu'on l'arrose exclusivement avec de l'acide nitrique, mais encore avec quelque chose de plus sonnant. M. Jeanmaire, toutefois, se sent incurable ; il se sent dévoré par une nouvelle grande planche, estimant n'avoir pas assez fait pour mériter les suffrages de ses amis et les attentions gouvernementales. — Impossible, dit l'artiste, de faire acheter la moindre épreuve pour les collections. Ah ! lorsqu'on donne, on reçoit la République et paraphé par le membre influent... ensuite tout s'arrête à cet honnête attention...

M. Des Gouttes a remercié M. Jeanmaire pour sa communication si originale.

M. le professeur A. Gautier a donné ensuite quelques détails bien curieux sur la landsgemeinde d'Appenzell. L'auteur de cette communication qui a eu le privilège d'assister à l'une de ces réunions si originales, a engagé ses auditeurs à se rendre compte de visu du caractère imposant de ces assemblées, qui sont encore un reste de vieilles coutumes suisses.

Nous ne nous étendrons pas sur cette intéressante causerie, M. Gautier ayant, à l'époque publié un récit de son voyage.

Enfin, M. John Cuénoud a fait part de souvenirs remontant à plus de 60 ans. Après avoir rappelé en quelques mots les différentes phases par lesquelles Genève a passé à l'époque de la Restauration, il a soumis une proclamation manuscrite du général Bachmann de Glaris, commandant en chef des troupes fédérales pendant les événements de 1815, de même qu'un portrait dédié aux compagnies genevoises du colonel Sonnenberg de Lucerne, qui avait le commandement de la garnison fédérale à Genève, avec quelques notes le concernant.

Il a aussi produit diverses chansons à propos de notre indépendance nationale et pour des fêtes militaires « dites abbayes » de grenadiers, artilleurs et chasseurs.

Il a encore parlé de l'incendie, en 1822, du village de Monnetier, qui a été reconstruit en grand partie avec l'argent genevois, de même l'incendie de la rue des Belles-Filles à Genève, en 1823, qui coûta la vie à 3 citoyens victimes de leur dévouement, et à la suite duquel certaines dispositions de sécurité furent prises, en particulier l'installation de réservoirs d'eau, le service de vigie de St-Pierre organisé par les soins du colonel Céard, et à l'égard duquel service il fournit quelques détails.

M. Cuénoud a donné un aperçu du quartier du Bourg-de-Four, qui a été occupé par des sommités genevoises, pasteurs, peintres, artistes, magistrats, savants, littérateurs, bien connus dans notre histoire. Ce quartier était habité aussi par d'honnêtes industriels, excellents citoyens fermement attachés à nos institutions. Les mœurs étaient à cette époque encore patriarcales, car l'esprit de famille était bien implanté.

L'orateur, à ce propos, a fait remarquer la vérité de ces paroles d'un historien : « les habitudes de famille conservent les petites nations ».

Le Bourg-de-Four présentait le matin un aspect quasi champêtre ; les vaches des laitières, les chèvres, les coqs et les poules élevés dans ce quartier, tout cela donnait à cette place une originalité très frappante.

M. Cuénoud a expliqué que l'hôpital était, à cette époque, propriétaire de vignes à Bossey ; ces vignes produisent toujours un excellent vin qu'on employait alors pour la communion ; souvent, on y avait recours dans les familles en cas de maladie.

Après avoir cité quelques anecdotes se rapportant à cette vieille place, il a encore parlé de ses souvenirs de la milice genevoise. Il avait eu l'idée très heureuse d'apporter quelques anciennes gravures représentant le quartier du Bourg-de-Four, les rues avoisinantes, la vieille arcade près l'hôtel de ville demoli il y a plus de 40 ans, les types d'anciens militaires et une aquarelle représentant l'arrivée des Suisses

en 1814, et appartenant à quelques amateurs ; enfin, M. Cuénoud a encore dit quelques mots des « piquets » du Bourg-de-Four, de la Fusterie et du Molard ; ces piquets, comme un grand nombre de personnes le savent sans doute, étaient des compagnies de réserve et se recrutaient parmi les habitants des divers quartiers. Les relations entre les officiers et les soldats étaient excellentes.

Pour terminer cet intéressant exposé, qui a valu à son auteur les remerciements de M. le président, M. Cuénoud a donné encore un aperçu des fêtes militaires, et des abbayes, qui revêtaient un caractère toujours patriotique. Cette communication sera complétée dans une séance ultérieure.

*Tribune de Genève*  
*du 8 Mars 1888.*

**Soirée familière de la Société des Arts.** — Lundi dernier, à l'Athénée et sous la présidence de M. l'ingénieur Des Gouttes, les habitués des séances familières ont entendu trois intéressantes communications.

La première, de M. Jeanmaire. Après quelques mots sur la Joux-Perret et un souvenir ému donné à la mémoire d'un digne et vénérable agriculteur de ses ancêtres (dont la lettre religieusement conservée circule dans la salle), notre habile aquafortiste a entrepris l'histoire de la gravure associée à l'impression, soit en relief, xylographie, soit en creux, taille-douce, eau-forte ; et il s'est arrêté tout particulièrement sur ce dernier genre, en expliquant la manière de graver, de préparer la planche, de faire mordre et d'imprimer. Il a parlé ensuite de la lithographie, de la photogravure et des divers procédés employés pour reproduire les chefs-d'œuvre des artistes. Il a illustré son étude pittoresque au moyen de nombreuses gravures, portraits, vieille Genève, diplômes, sortis de ses ateliers, et il a donné les noms des artistes genevois, décédés et vivants, qui se sont distingués dans l'une ou l'autre de ces branches.

M. Ad. Gautier a raconté ensuite ses souvenirs de la landsgemeinde d'Appenzell, en rappelant qu'il en a donné déjà le récit dans nos colonnes, et il a fait circuler plusieurs photographies représentant le peuple assemblé. Ce reste de nos vieilles mœurs suisses vaut la peine d'être vu, autant qu'une cascade, un glacier ou un panorama, et il engage ses auditeurs, s'ils le peuvent, à s'en procurer le beau spectacle.

M. John Cuénoud a clos la série de ces communications en rappelant des souvenirs d'enfance, remontant à plus de soixante ans en arrière, les uns relatifs à l'histoire et aux mœurs de Genève, les autres se rattachant plus spécialement au Bourg-de-Four, qu'habitaient alors ses parents. De nombreuses images, illustrations, notes, ajoutaient à l'intérêt du récit, et quoique les portraits de Bachmann et de Sonnenberg se rattachent à 1815 et que M. Cuénoud ne date lui-même que de 1821, il a su représenter cette époque avec tant de vie qu'on pouvait presque l'en croire contemporain. De vieux effets d'habillements militaires, entre autres un énorme vieux shako, dans le fond duquel on pouvait mettre ses provisions, ont intéressé comme reliques la jeune génération, tandis que les anciens étaient fiers de pouvoir dire : « J'ai vu ces temps et ces shakos. » Ce récit imagé et à bâtons rompus, ces descriptions faisant tableau, ont été chaleureusement applaudis et mériteraient d'être encadrés dans une histoire de Genève au XIX<sup>e</sup> siècle, car il y avait de tout, places publiques, laitiers, soldats, émeutes, incendies, etc.

M. Jeanmaire a été désigné comme président de la prochaine soirée.

Enfin, M. John Cuénoud a terminé la séance en reprenant le sujet qu'il avait déjà entamé précédemment de la vie de la vieille Genève, il y a une soixantaine d'années. Il a montré le chemin parcouru dès lors, les progrès accomplis (en avant et en arrière), les améliorations municipales, le service des eaux, la multiplication des cafés, cabarets et pintes (600 aujourd'hui contre 12 en 1825), etc. Il a surtout vivement intéressé en faisant revivre certains types, en lisant certains documents, en exhibant certains portraits ou gravures de l'époque, et l'on s'étonne qu'en un si court espace de temps il se soit produit de si grands changements dans notre vie nationale. Il est vrai que les éléments étrangers y ont concouru pour leur bonne part.

Une communication sur un voyage au Sahara par un membre de la Société qui l'a visité récemment, aurait pu être faite encore, mais l'heure était trop avancée et la séance a été levée.

La salle était ornée de dessins et d'aquarelles de M. de Niederhäusern et de M. Metton.

*Journal de Genève  
du 17 Mars 1888.*

*Journal de Genève  
du 4 avril  
1888.*

**Séance familière.** — Lundi, à l'Athénée, la Société des arts a eu sa dernière soirée familière de la saison. M. Jeanmaire présidait et, après un vif et spirituel discours, il a désigné pour présider à la séance de rentrée, au mois de novembre, M. Théodore de Saussure, et en cas d'empêchement M. Bost. Puis il a été procédé aux communications, qui continuent de porter le titre de familières.

La parole a été donnée d'abord à M. Weber, vétérinaire, qui a lu une monographie sur la rage, ou hydrophobie, deux noms qu'il n'accepte pas, parce qu'ils donnent des idées fausses, mais dont il faut bien se servir, faute de mieux. Il en a signalé les caractères et les symptômes dans ses trois périodes d'inquiétude, d'exaspération et de crise dernière; il en a fait ressortir l'horreur, il a mis en garde ses auditeurs contre les caresses même d'un chien non encore suspect et, après avoir énuméré les précautions à prendre et les remèdes à appliquer, les systèmes préconisés, il a conclu en recommandant la cautérisation comme le remède le plus efficace.

M. Cougnard-Moriaud a lu ensuite de très charmantes poésies, qu'il a appelées Valaisannes, et qui doivent figurer dans un prochain volume qu'il va publier.

**Société des Arts.** — La séance familière d'avril était présidée par M. Jeanmaire, lequel, en prenant place au fauteuil, a fait une digression spirituelle sur les fonctions de président et sur les sociétés en général.

Ensuite, M. Weber, médecin-vétérinaire a lu une longue et intéressante communication sur la rage. Son travail très complet mériterait une étude plus approfondie que celle que nous pouvons lui consacrer ici.

Divisant son mémoire en trois parties distinctes, l'historique de la rage, la rage elle-même, et les remèdes, soit préventifs, soit thérapeutiques, le conférencier a de nouveau subdivisé la seconde partie, soit la rage chez l'animal, en trois périodes: celle de l'inquiétude, celle de l'exaspération et celle de la paralysie. Comme, dans la première période le chien se montre

souvent plus affectueux, plus caressant avec ses maîtres, il est quelquefois très difficile de reconnaître à leur apparition les symptômes de la terrible maladie. Toutes les fois qu'un chien a des accès successifs de mélancolie et de gaieté folle, qu'il ronge et déchire froidement tout ce qu'il trouve, si, en même temps, les yeux sont hagards ou injectés, l'oreille basse et le facies grimaçant, il faut immédiatement séquestrer l'animal et le faire observer. Une fois la maladie commencée, le chien enragé ne résiste guère plus de six à huit jours, et ses crises qui augmentent d'intensité, se terminent par la paralysie. Quant aux remèdes, M. Weber, préconise la cautérisation, qui a fait ses preuves, et qui, lorsqu'elle est faite immédiatement après la morsure, complète et abondante, avec une ligature au-dessus de la plaie, a toujours donné de bons résultats.

M. Jules Cougnard a ensuite fait aux assistants le plaisir de leur lire quelques charmantes poésies, qu'on lira bientôt dans un recueil qui s'enlèvera dans les librairies.

Enfin, troisième « communication » faite par M. J. Ohl. Cuénoud.

Après une introduction se rattachant à la communication qu'il avait faite dans une précédente séance, M. Cuénoud a parlé des cercles, autrefois au nombre de près de cinquante en les comparant au nombre de cafés qui s'élevaient seulement à douze à l'époque; il a aussi dit quelques mots à propos d'incendies et de certains cas d'insalubrité, en constatant les progrès et les diverses améliorations qui se sont succédé jusqu'à ce jour dans les branches de la sécurité publique. L'orateur a rappelé ensuite divers événements et faits survenus jusqu'en 1838; dans ce nombre, citons les suivants :

En 1826 le premier concert helvétique eut lieu en même temps que la première exposition de peinture au Musée Rath.

De nombreux confédérés arrivèrent dans nos murs, et la principale audition, qui fut une vraie solennité musicale, eut lieu à la cathédrale de St-Pierre, qu'une foule énorme avait envahie jusqu'aux galeries supérieures.

Plus tard, en 1833, la venue de Kaupert, le propagateur du chant national suisse qui avait rencontré une grande sympathie dans la population et dont on entend encore divers morceaux dans les écoles et dans les réunions de sociétés de tous genres. M. Cuénoud a dit aussi quelques mots de l'affaire dite des Polonais en 1834 qui avait amené une certaine effervescence dans la population. A signaler encore l'inauguration de la statue de J.-J. Rousseau à l'île des Barques, les fêtes du Jubilé de la Réformation avec quelques détails du quartier du Bourg-de-Four s'y rattachant, la fondation du Conservatoire de musique. M. Cuénoud a relaté ces crises d'inquiétude, de bruits de guerre et de malaise, heureusement conjurés et que notre petite république a eu à supporter en 1830, après les événements de juillet et plus particulièrement en 1838, alors que Genève avait à faire des préparatifs de défense à l'occasion des menaces d'un puissant voisin. Il a cité quelques documents privés; quelques traits qui se rapportent à cette phase de notre histoire nationale : le patriotisme éclairé de plusieurs hommes d'Etat, des officiers supérieurs, commandant la place de Genève, et il a ensuite parlé du corps des volontaires organisé à l'époque et composé de trois compagnies de jeunes gens dont le plus grand nombre ont disparu aujourd'hui, ainsi que le rôle introduit dans une brochure du temps le démontre malheureusement.

Le sympathique conservateur de l'exposition permanente a surtout insisté sur l'élan qui s'était produit à l'époque de la part de jeunes et vieux et sur le caractère qu'avait pris ces préparatifs de défense en regard d'un danger imminent et contre lequel Genève n'avait à opposer uniquement que ses propres forces. Dans le cours de son exposé M. Cuénoud a encore parlé de quelques citoyens, hommes de bien dont il a gardé le souvenir, philanthropes éprouvés en même temps que protecteurs et amis des Beaux-Arts qui ont marqué cette période de quelques années et il a cité leur bienfaisance, de même que tous les services qu'ils ont rendus, en particulier aux Beaux-Arts.

M. Cuénoud a encore ajouté à l'intérêt de son exposé en produisant quelques tableaux et gravures, en disant des anecdotes se rattachant aux divers sujets traités.

A la suite de cette communication écoutée avec attention, MM. Braschoss et Suès ont donné quelques détails concernant divers autres personnages du quartier du Bourg-du-Four, puis de « types » particuliers dont M. Cuénoud avait déjà fait mention ; il a aussi été question du genre de la méthode d'enseignement du chant adoptée par Kaupert.

*Tribuna d. Genève*  
*des 8/9 avril 1888.*

---

**Les soirées familiares** de la Société des Arts recommencent demain lundi pour les trois classes. Elles ont lieu à l'Athénée, le soir, à 4 1/2 heures. Après trois ou quatre années d'anémie, qui les menaçaient dans leur existence, elles ont repris des forces nouvelles, et sans être tout à fait ce qu'elles étaient lors de leur institution, il y a près d'un siècle, elles présentent toujours de l'intérêt, grâce au nombre et à la variété des communications faites par les membres des différentes classes, sur des sujets de voyage, d'art, d'histoire, de littérature, etc. Plusieurs des hommes les plus éminents de la Société des Arts s'y font entendre volontiers, et, pour ne parler que de ceux qui n'existent plus, on se rappelle encore avec reconnaissance les noms de MM. Ruegger, général Dufour, docteur Gosse, Wartmann, Jousserandot, Ch. LeFort, D'Albert-Durade, Hamman, Louis Micheli, etc. L'hiver dernier, les principales communications ont été faites par MM. Th. et Henri de Saussure, Ad. Gautier, de Candolle, Galopin, Chaix, Briquet, Suès, Pétavel, Ed. Humbert, Viollier-Rey et L. Viollier, etc.

*Journal de Genève*  
*le 4 Novembre*  
*1888.*



**Société des arts.** — La séance familière de novembre de la Société des Arts, avait attiré lundi dernier un grand nombre d'assistants à l'Athénée.

M. le pasteur Bost a présidé la première partie de la séance: il a, d'une façon charmante, fait l'historique des séances familières, puis, en quelques paroles émuës, il a rappelé le souvenir du regretté Ch. LeFort que la Société des arts a perdu dans le courant de l'été. M. Suès a donné sur LeFort des détails complémentaires qu'on a écoutés avec beaucoup d'attention.

C'est encore de LeFort que M. Th. de Saussure a parlé, en prenant la présidence pour le reste de la soirée. Puis, M. le professeur Alph. de Candolle a entamé un sujet qui doit lui être familier: il a parlé botanique, en citant les noms de quelques savants étrangers qui se sont distingués dans ce domaine, faisant sur chacun d'eux une courte mais bien vivante biographie.

M. Alphonse Revilliod s'est chargé de la partie humoristique, sa communication sur une pétition du siècle dernier, envoyée à MM. les syndics, a déridé l'assemblée, régulièrement sérieuse.

La fin de la séance a été consacrée à une lecture de M. F. Dscrue sur le « Connétable de Montmorency », travail très soigné, très apprécié.

C'est M. Galopin Schaub qui présidera la séance familière de décembre.

*Tribune de Genève  
Du 11-12 9<sup>e</sup> 1888.*

**Soirées familières de la Société des Arts.** — C'est le premier lundi de novembre qu'elles ont recommencé. Une quarantaine de membres présents. M. Bost, qui préside, rappelle l'origine, le but et les traditions de ces soirées. Il rappelle aussi la mémoire des membres décédés depuis la dernière réunion, en particulier celle de M. Ch. LeFort. M. Suès-Ducommun ajoute à ce qui vient d'être dit de nombreux détails sur le caractère et la vie de l'honorable professeur, le savant complaisant et modeste, l'homme de la science et du devoir. M. Théod. de Saussure, qui vient d'entrer et qui a pris le fauteuil de la présidence, revenant sur le même sujet, fait l'éloge de M. LeFort, dont il a été d'abord le condisciple, puis l'élève, et dont on peut dire qu'il était véritablement l'ami dévoué des étudiants.

Puis sont venues les communications, nombreuses, intéressantes et nourries.

De M. P. Chaix d'abord, des souvenirs qui remontent à 59 ans en arrière. Le 5 novembre 1829 il arrivait à Londres de grand matin; les cloches sonnaient, le canon tonnait; c'était l'anniversaire de la conspiration des poudres. La Compagnie des Indes, les musées, les écoles, des examens à Croydon, un rajah célèbre, un déjeuner refusé, et ce qui s'ensuivit, résumé incomplètement cette instructive et charmante causerie.

M. le prof. de Candolle, tout en se défendant d'avoir rien d'important à dire, fait connaître les diverses collections botaniques que nous possédons à Genève, les giennes propres et celles de la Ville, la réputation dont elles jouissent à l'étranger, les visites qu'elles ont reçues cette année. Il cite en particulier les noms de MM. Clarke, botaniste anglo-indien, auteur d'ouvrages sur la flore de l'Asie méridionale; D<sup>r</sup> Aitchison, aussi anglo-indien, à qui la vallée des Ormonts rappelait le Thibet; Maximowicz, russe, qui a écrit sur les plantes de la Sibérie et du Japon; Rév. D<sup>r</sup> Post, missionnaire américain, professeur à Beyrouth; le célèbre Schweinfurth; le professeur Ascherson, de Breslau; un Genevois, aide naturaliste à Bruxelles, M. Durand, fils d'un des professeurs de l'Oratoire; Bolus, Anglais, du Cap; Radlkofer, prof. à Munich, bien connu par ses recherches anatomiques dans les herbiers, et sur chacun de ces savants M. de Candolle pouvait fournir des notes bibliographiques, sur lesquelles il donne des renseignements pleins d'intérêt.

M. Victor Pérusset, propriétaire à Troinex, préoccupé de la question des vignobles, entretient l'assemblée d'un voyage qu'il vient de faire dans le midi de la France, pour étudier ce qui concerne la lutte contre le phylloxera; il a visité Marseille, le Gard, Montpellier, Narbonne, les confins de l'Espagne, et avec une éloquence toute pratique, il recommande, comme conclusions, le greffage sur des plants américains et la mise à l'œuvre immédiate, car il y a urgence. Nous n'entrons dans aucun détail sur cette longue, savante et consciencieuse communication. MM. de Candolle, E. Boissier, président de la Classe d'agriculture, Brachoss, etc., l'ont vivement applaudi, de manière à faire comprendre aux profanes qu'il y avait là une question, et que les spécialistes pourraient bien en venir aux mains, moralement parlant. M. Boissier même, oubliant un moment que la séance familière ne prend point de résolutions, a paru plaider et solliciter un vote pour demander à Berne l'autorisation d'ouvrir à Genève une pépinière de pieds américains.

De M. Alph. Revilliod une lecture bien amusante, une pétition signée Bernier, trésorier national vers 1793. Il réclame de MM. les syndics d'alors la réparation d'une injustice criante, énorme. Depuis des années, la maison Colladon fournissait à la ville (pour l'hôpital?) une eau cordiale renommée, et pour chaque douzaine de bouteilles, les fournisseurs en donnaient une au payeur à titre de gracieuseté. Tout à coup cette faveur cesse, mais ce sont MM. les syndics qui ont

détourné la bouteille à leur profit. De là la réclamation. Elle est profondément charivarique de forme. Est-elle sérieuse ? Il est bien probable que M. Bernier avait pris la chose à cœur, et qu'il a voulu réclamer, mais vu le peu d'importance de l'objet en lui-même, il a affecté le style épique, un peu celui du *Lutrin*.

M. F. Decrue termine par une étude sur le comte de Montmorency, et la séance est levée un peu avant 10 heures.

M. Galopin est désigné pour présider la prochaine soirée.

*Journal de Genève*  
du 16 19<sup>th</sup> 1888.

**Société des arts.** — Lundi dernier, à la Société des arts, très intéressante causerie de M. le prof. J. Salmson sur la poésie dans l'art, accompagnée de souvenirs anecdotiques sur les hommes de son temps. Prévenu au dernier moment par le président M. Des Gouttes, le professeur n'a pu que lire des extraits d'un volume en préparation, lequel a paru d'un grand intérêt.

Après quelques considérations générales, M. Salmson a fait envisager successivement Victor Hugo comme dessinateur, Delacroix comme écrivain et Viollet-le-Duc comme savant universel. Il a fait ressortir habilement les affinités des deux grands chefs de l'école romantique en littérature et en peinture et l'heureuse coïncidence entre la résurrection de la « Notre-Dame de Paris » par Victor Hugo et sa restauration par Viollet-le-Duc.

Mais ce qui surtout a paru intéresser l'auditoire, ce sont les scènes vécues, les conversations intimes, extraites des souvenirs de l'auteur, souvenirs dont on attend impatiemment l'apparition en volumes.

Après M. Salmson, M. Abrezol, chef du bureau du téléphone de Genève, a fait une communication très écoutée.

Après avoir fait un petit historique du téléphone et indiqué que déjà en 1667 on avait cherché le moyen de transmettre mécaniquement des sons au moyen d'un fil tendu, M. Abrezol

est arrivé, en mentionnant les principaux savants qui se sont occupés de cette question, à l'invention du téléphone électro-magnétique par Graham Bell en 1876. Après quelques mots sur la théorie du téléphone, M. Abrezol a passé en revue les principaux systèmes en usage jusqu'à ce jour, en mentionnant que le système initial de Bell est actuellement encore le meilleur et le plus répandu. C'est une chose curieuse que cet appareil ait acquis presque dès l'abord sa plus grande perfection, contrairement à ce qui a lieu pour la plupart des inventions.

M. Abrezol a ensuite passé l'examen des principaux microphones en expliquant également la théorie. Il a présenté aux assistants plusieurs modèles de téléphones et microphones, et parmi ces derniers un modèle élégant de ceux employés à la station centrale de Genève, système combiné par lui-même et construit par MM. Favre et Chalut, de Genève.

Passant ensuite à quelques explications sur les stations centrales, M. Abrezol a donné des détails sur le système de multiples employé à Genève, à Zurich et à Bâle et sur leur installation longue et compliquée.

M. Abrezol a ensuite donné des détails circonstanciés sur la manière dont les abonnés sont reliés à la station centrale en attirant l'attention sur la différence qu'il y a entre le gaz, l'eau, la lumière électrique et le téléphone. Tandis que pour les installations d'eau et de gaz une seule canalisation à laquelle les abonnés viennent tous se relier suffit, et que pour la lumière électrique on n'a besoin pour tous les abonnés que d'un conducteur double (aller et retour) il faut pour le téléphone un fil spécial, soit un conducteur pour chaque abonné. De là, de grandes difficultés à surmonter pour conduire par-dessus les toits un nombre suffisant de fils. Aussi, l'administration se voit-elle obligée de poser les nouvelles lignes *sous terre* en employant des câbles spéciaux dont M. Abrezol montre plusieurs échantillons en mentionnant, cependant, le fait que la voix perd de sa netteté en passant à travers un câble d'une certaine longueur et pour le moment, du moins, il ne serait pour cette raison pas possible de poser des câbles d'une longueur supérieure à

2 kilomètres, car plus le câble est long moins la voix est distincte, certaines vibrations disparaissant par un phénomène électro-statique. L'administration compte cependant poser encore quelques nouvelles lignes souterraines d'ici à un an ou deux.

M. Abrezol, après avoir répondu aux demandes d'explications qui lui ont été faites par quelques membres de la Société, a terminé en attirant l'attention de ses auditeurs sur la loi sur la téléphonie qui allait être discutée dans la présente session des Chambres, cette loi modifiant d'une manière très sensible les conditions actuelles de l'abonnement au téléphone ainsi que celles de la correspondance interurbaine.

Au début de cette séance, un membre avait exprimé le désir qu'on maintint aux séances mensuelles de la Société des arts un caractère familial et que, par conséquent, les lectures y soient « prohibées » : on a généralement approuvé cette observation.

*Tribune de Genève  
du 7 19<sup>th</sup> 1888.*

#### Soirée familière de la Société des Arts. —

Présidée par M. l'ingénieur DesGouttes, la soirée du lundi 3 courant a été ouverte par un court et spirituel discours de son président, qui a rappelé le caractère simple et familial de ces soirées, d'où sont exclus de fondation les rapports lus, les travaux écrits et en général les longueurs. — Appuyé par M. Sené.

M. DesGouttes désigne M. Suès-Ducommun comme président de la prochaine soirée (7 janvier), puis il donne la parole à M. Salmson.

Celui-ci déploie un manuscrit de bon augure, qui doit faire partie d'un ouvrage annoncé pour le mois de février et dont nous pourrions reparler alors. Il n'en lit que des fragments : Souvenirs d'un artiste, Victor Hugo dessinateur, une visite chez Delacroix, etc., mais un peu avant neuf heures moins un quart, comme l'heure est avancée, il cède à son tour la parole à M. Abrezol qui doit parler de la téléphonie.

Muni d'un certain nombre de pièces et de modèles, M. Abrezol commence par un petit historique du téléphone, et rappelle que déjà en 1667 on avait cherché le moyen de transmettre mécaniquement les sons au moyen de fils tendus.

Il mentionne les principaux savants qui se sont occupés de la question, ainsi que les divers systèmes en usage, et il arrive au téléphone électro-magnétique trouvé en 1876 par Graham Bell et qui est aujourd'hui le meilleur et le plus généralement adopté. C'est une chose curieuse que cet appareil ait acquis, presque dès l'abord, sa plus grande perfection, contrairement à ce qui a lieu pour la plupart des découvertes.

Passant ensuite à l'examen des principaux microphones, dont il expose aussi la théorie, il en présente plusieurs modèles, dont un tort élégant dont il a imaginé la disposition et construit par la maison Favre et Chalut de Genève. Il donne quelques explications sur les stations centrales et sur les multiples employés à Genève, Zurich et Bâle.

Il montre la manière dont les abonnés sont reliés à la station centrale, et par conséquent entre eux. Il fait ressortir le fait que, pour les installations d'eau et de gaz, une seule canalisation suffit, à laquelle viennent se relier les abonnés ; pour la lumière électrique, on n'a besoin que d'un seul conducteur double (aller et retour), tandis que pour le téléphone il faut un fil ou conducteur spécial pour chaque abonné. De là, de graves difficultés pour conduire par-dessus les toits un nombre suffisant de fils.

Aussi l'administration s'est-elle vue obligée de poser les nouvelles lignes *sous terre* en employant des câbles spéciaux, dont plusieurs spécimens sont présentés à l'auditoire. Mais la voix perd de sa netteté en passant par un câble d'une certaine longueur; on ne peut guère, actuellement du moins, dépasser le chiffre de deux kilomètres.

L'orateur termine en attirant l'attention sur la loi qui va être discutée dans la présente session des Chambres, loi qui modifie d'une manière sensible les conditions actuelles de l'abonnement et celles de la correspondance interurbaine.

Après quelques observations présentées par divers membres de la Société, la séance a été levée.

*Journal de Genève  
du 9 21<sup>th</sup> 1888  
(Supplément.)*

**Société des Arts.** — La première séance familière de cette année de la Société des Arts a eu lieu lundi soir, sous la présidence de M. Suès-Ducommun, un des sociétaires les plus fidèles à son poste depuis de longues années.

A l'ouverture de la séance, après le thé, M. Suès a souhaité « une heureuse année » à ses collègues, si nombreux ce soir-là ; M. Suès s'est exprimé d'une façon charmante et on l'a récompensé avec de chaleureux applaudissements.

M. le professeur Thury a ensuite vivement intéressé ses collègues en leur faisant part de ses observations sur des hirondelles qu'il a prises sous son toit ; rien de plus touchant que les soins dont les femelles entourent leurs petits. M. Thury est décidément un fin observateur, en même temps qu'un narrateur qu'on aime à entendre.

M. le professeur A. Gautier a raconté ses impressions d'un voyage qu'il a fait à Munich à l'occasion de la dernière exposition internationale. M. Gautier était encore dans la capitale bavaroise lors de la visite de l'empereur Guillaume II, et il a été frappé de la froideur des fêtes allemandes. On est enthousiaste, mais raisonnablement ; la décoration n'est pas non plus très bien entendue. Cela ne ressemble pas beaucoup à nos fêtes suisses.

Ensuite M. le président a donné lecture d'une lettre des plus intéressantes qui lui a été adressée en date du 29 décembre, de Kief, par M. Albert Roussy, un de nos concitoyens momentanément établi dans cette ville si caractéristique. M. Roussy a fait allusion, comme on s'y attendait, aux fêtes grandioses célébrées en juillet dernier, à l'occasion du 900<sup>me</sup> anniversaire du baptême des Russes. La foule de patriotes, de Slaves et d'étrangers venus pour assister à ces fêtes a montré, d'un côté, que le sentiment national est fort développé, de l'autre que l'Europe s'intéressait à ce qui se passait à Kief.

Les types qu'on rencontre à Kief sont très divers ; on ne peut se promener dans la rue principale sans coudoyer Allemands, Juifs ou Polonais, mêlés aux Russes, en plein air, mais formant des castes, des coteries bien distinctes les unes des autres.

La lettre de M. Roussy renferme aussi des détails très curieux sur la ville même, sur ses rues, ses magasins, ses monuments, dont les plus importants sont ceux de St-Wladimir et de Bogdan, Khméliński — ce dernier est considéré comme le pacificateur du pays. Il y a aussi à citer le fameux couvent de la Lavre, célèbre comme lieu de pèlerinage. Ce monastère renferme un très grand nombre de moines, plus un hôtel ; il est renommé pour ses catacombes, où sans guide, il est bien facile de s'égarer. M. Roussy croit qu'il n'y a pas un village, pas un hameau en Russie qui n'ait envoyé à Kief un ou deux pèlerins. Quant à la vie artistique ou intellectuelle, elle présente peu de sujets d'observation.

En Russie, on parle peu dans les salons : on y joue surtout et les cartes font oublier le reste ; cependant, on trouve à Kief quelques tableaux de valeur. En terminant sa lettre, M. Roussy dépeint avec beaucoup de bonheur la vie à la campagne « en Russie. »

On a vivement remercié M. Suès d'avoir songé à la séance familière pour y communiquer cette lettre si pleine de curieux aperçus et de fines observations.

M. Théodore de Saussure, dans une charmante causerie, a parlé de la prosodie comparée des diverses langues, au point de vue du français. Il est arrivé à des conclusions très remarquées sur l'importance de l'accent pour établir le caractère d'une langue ; la prononciation ne jouerait qu'un rôle plutôt secondaire.

*Tribuna di Genova  
du 9 Janvier  
1889.*

### Séance familière de la Société des Arts. —

M. Suès-Ducommun, qui présidait la soirée du lundi 7 janvier, a profité de la circonstance pour souhaiter la bienvenue et une heureuse année à ses collègues. Puis, après avoir désigné M. Welter-Crot comme président de la prochaine séance, il a, comme un bon maître d'hôtel, fait connaître le riche menu de la soirée et donné la parole aux orateurs annoncés.

C'est M. le prof. Thury qui a ouvert le feu. Charmante causerie sur les hirondelles. Plusieurs ont élu domicile dans ses appartements, où, conjointement avec les maîtres et maîtresses de la maison, elles se sont installées dans trois pièces et ne paraissent pas pressées de déguerpir. Depuis six ou sept ans elles sont là comme chez elles, partant en automne, revenant au printemps, réparant leurs nids s'ils ont souffert de leur absence ; toujours propres, sauf quelques insectes parasites, et donnant à leurs nichées les soins les plus touchants. Cette étude, si soignée, si détaillée et si poétique, sur les mœurs des hirondelles a été vivement applaudie et mériterait d'être reproduite comme morceau littéraire.

M. Adolphe Gautier n'a pas été moins intéressant dans le récit qu'il a fait de son dernier voyage à Munich, lorsqu'il a raconté l'arrivée de l'empereur, l'accueil qui lui a été fait, le cortège et les illuminations. Ses impressions ont été très satisfaisantes, quoique l'enthousiasme se produise en Allemagne d'une autre façon que chez nous, que les décorations aient un caractère plus calme et plus officiel que dans nos villes suisses, et que les illuminations ressemblent plutôt à un grand éclairage qu'à une illumination proprement dite.

M. Suès a pris ensuite la parole pour lire une lettre d'une douzaine de pages, arrivée le matin même, d'un de nos jeunes compatriotes, M. Albert Roussy, momentanément établi à Kiew. Après avoir décrit les fêtes qui ont eu lieu l'année dernière pour le troisième centenaire de l'introduction du christianisme en Russie, M. Roussy a peint le caractère de cette ville aussi vieille que pittoresque, ses rues, sa population, ses églises, et en particulier la Sainte-Laure et ses catacombes creusées dans la montagne. La Laure est un ensemble de cellules, d'abord isolées, puis groupées peu à peu en une maison unique, avec une église commune. A Kiew, cette église ouvre sur la montagne où se trouvent les catacombes avec leurs innombrables tombeaux.

Enfin, M. Th. de Saussure a présenté des considérations sur l'accentuation des différentes langues européennes comparées entre elles. La fameuse *Grammaire des grammaires* de Girault Duvivier, ouvrage qui fait autorité sur beaucoup de points délicats de la langue française, n'a que des notions très confuses sur l'accentuation, et les Français ne se sont occupés de cette question que depuis peu d'années. Ils confondent généralement la prononciation et l'accentuation, deux choses cependant très différentes. L'accent consiste dans le fait que, dans tout mot de plusieurs syllabes, il y en a toujours une sur laquelle on élève la voix plus que sur les autres : L'accent est ce qu'on a appelé la vie et l'âme du mot. Il se conserve chez un peuple pendant des milliers d'années, tandis que la prononciation, c'est-à-dire le son des différentes lettres, et même le langage tout entier subissent de grandes modifications, quelquefois dans l'espace de moins d'un siècle. L'accent est aussi le même dans toute l'étendue d'un pays de même race, tandis que la prononciation varie énormément d'une province à l'autre.

Un auteur allemand, Frédéric Dietz, a démontré en particulier que l'accent latin s'est conservé intact dans toutes les langues romanes, y compris le français. Seulement les Français, grâce à la volubilité de leur langage, mangent beaucoup de syllabes et ont fini par avaler toutes celles qui, dans les anciens mots latins, suivent la syllabe accentuée. Il en est résulté que l'accent de leur langue se trouve toujours sur la dernière syllabe sonore du mot. C'est ce qui fait qu'ils accentuent si mal les langues étrangères, en déplaçant toujours l'accent de ces langues pour le porter sur la dernière syllabe. M. de Saussure démontre que l'accent a plus d'importance que la grammaire. Lors en effet qu'une personne accente bien une langue étrangère, on lui pardonne les fautes qu'elle peut faire en parlant. On n'y fait tout au moins pas attention, tandis qu'on ne pardonne jamais et qu'on remarque toujours l'accent donné à faux. Dans les écoles, on commence l'enseignement des langues par le mauvais bout. On les enseigne, en s'adressant aux yeux, au moyen de la lettre, qui n'est qu'une convention. Il faudrait s'adresser à l'oreille et attirer d'abord l'attention sur les sons, qui sont la vie et la réalité d'une langue.

M. de Saussure rappelle que, dans les siècles antérieurs au nôtre, quand on introduisait un nom ou un mot étranger dans notre langue, on en conservait, autant que possible, le son. On s'appliquait aussi à lui conserver son accent en sacrifiant son orthographe, en lui faisant subir l'opération qu'ont subie tous les mots latins pour devenir des mots français, c'est-à-dire en supprimant les syllabes qui suivent la syllabe accentuée. C'est ainsi que *Corsica* est devenu *Corse*, *Napoli* est devenu *Naples*, *Genova* est devenu *Gènes*, etc. De nos jours, au contraire, on conserve l'orthographe, c'est-à-dire la convention, et on sacrifie la réalité, c'est-à-dire le son. M. de Saussure renvoie à un petit ouvrage qu'il a publié à ce sujet (1).

Mais l'accent français, étant très peu marqué, subit souvent des altérations. Ainsi, dans une conversation rapide, on le supprime dans le corps de la phrase, pour ne le laisser paraître que sur le dernier mot, prononcé au moment où on s'arrête pour respirer. C'est là-dessus que repose la versification française. Si elle veut une césure dans le vers de plus de huit syllabes, c'est pour forcer le lecteur à s'arrêter à un moment déterminé et à faire sentir l'accent en s'arrêtant.

M. de Saussure attire l'attention sur l'anomalie des accents jurassien, vaudois, et genevois. Selon lui, si nous accentuons à faux, c'est que le français n'est pas notre langue maternelle. Nos ancêtres l'ont apprise à l'école. Là, on leur a enseigné la grammaire sans s'inquiéter de leur enseigner l'accent. Ils ont donc pris un mauvais accent qu'ils ont transmis à leurs descendants. Selon M. de Saussure, l'accent genevois consiste à n'en point avoir. Ceux qui veulent s'en guérir n'ont qu'à s'étudier à accentuer la dernière syllabe des mots et surtout des phrases.

M. de Saussure critique aussi certains tics de la prononciation parisienne, tics qui consistent à allonger les *a*, surtout dans les terminaisons en *ation*. Cet allongement dans d'autres mots comme *damné*, *baron*, etc., est aussi contraire au génie de la langue, puisque ces mots viennent du latin *damnatus* et de l'accusatif *baronem*, dont non la première, mais la deuxième syllabe porte l'accent.

On dit, il est vrai, que c'est Paris qui a fixé la langue française et l'a imposée à la province, que par conséquent la prononciation parisienne doit être la seule bonne. Erreur! Le Dante a imposé à l'Italie le

dialecte toscan; mais l'Italie a rejeté la prononciation toscane et adopté la prononciation romaine. La France fera donc bien de faire de même, de persister à ne pas vouloir de la prononciation parisienne et de conserver celle du centre du pays, bien plus conforme au génie de la langue.

M. de Saussure rappelle aussi une chose, peu remarquée jusqu'ici et signalée surtout par l'Allemand Plötz, c'est le *faussement* intentionnel et momentané de l'accent, destiné à produire un certain effet. Ce faussement est en usage dans toutes les langues, mais beaucoup plus dans le français qu'ailleurs. Lorsqu'un orateur veut mettre en relief un mot, il lui donne au fond l'accent germanique. Au lieu d'appuyer sur la finale de ce mot, il appuie sur la radicale.

Mais il ne faut pas abuser de ce faussement de l'accent. L'abus s'en montre chez les orateurs et surtout chez les prédicateurs genevois. Ils croient donner de la force à leur discours, ils croient imposer la conviction en élevant sans cesse la voix sur la radicale des mots. Ils le font même plusieurs fois dans la même phrase. C'est une erreur. C'est contraire au génie de la langue, et leur discours, au lieu d'y gagner en énergie, se trouve considérablement affaibli. La vigueur de la langue française consiste justement dans l'accent réservé pour la fin des phrases, pour le moment où la pensée apparaît en son entier.

Cette soirée, bien nourrie, ne s'est terminée que tard, mais personne ne l'a trouvée longue.

Journal de Genève.  
Supplément  
du 28 Janvier 1889

**Société des Arts.** — Ce n'est plus maintenant un mystère pour personne que les séances dites « familiares » de la Société des Arts sont préparées comme les autres. Mais si l'ordre du jour est occulte et s'il n'est connu que du président et des sociétaires désignés pour prendre la parole — personne ne s'en est plaint jamais. C'est donc une surprise pour la plupart des assistants, qui se demandent, après avoir pris le thé dans la bibliothèque à côté : « Qu'est-ce qu'on va bien nous servir ce soir. »

M. le professeur Welter, qui avait préparé la séance familière de lundi avait bien gardé le secret, et quand nous aurons dit que MM. E. Humbert, Emile Yung, Thury et Chaix ont pris la parole — en comprendra que la séance a été intéressante.

D'abord M. le professeur E. Humbert, s'autorisant d'une récente communication sur la migration des hirondelles, a entretenu ses collègues de la « migration » des illustrations de la Suisse romande à l'étranger. Le nombre de ceux de nos confédérés et de nos concitoyens qui se sont créés des situations en vue au dehors de notre petit pays, est légion : dans tous les domaines, nous avons eu des hommes distingués. Il suffit de citer quelques noms, tels que ceux de Albert de Haller, Tissot, Aug. Pyrame de Candolle, Necker, Allaman, Pierre Prévost, de la Harpe, Etienne Dumont, Lesage, etc.

Dans notre siècle, on peut signaler le professeur de théologie Godet, ancien gouverneur de Frédéric III; Jules Trembley, précepteur du roi actuel de Wurtemberg; Frédéric Soret, précepteur du duc actuel de Saxe-Weimar.

M. Humbert a exprimé l'avis que dans la Suisse romande, le goût pour l'enseignement paraît inné : nous avons des dispositions toutes naturelles dans ce sens. Après avoir parlé de quelques-uns de nos plus illustres concitoyens qui ont fait honneur à notre patrie au dehors, M. Humbert a donné lecture d'une lettre inédite adressée en 1803 par F.-C. de la Harpe à l'empereur Alexandre, son ancien élève; l'écrivain, parlant à son « cher Alexandre » lui fait de touchantes recommandations au sujet de son peuple.

M. le professeur Emile Yung a, ce lui-même, préparé ses auditeurs à la transition qui allait suivre, en leur faisant quitter la compagnie de ces hommes distingués pour descendre au dernier degré de l'échelle animale, où végètent les parasites. Bien que nécessairement scientifique, la communication de M. Yung n'en a pas moins été suivie avec un vif intérêt, car le jeune savant parlait d'un sujet nouveau et très rarement abordé ainsi devant le public. Le parasitisme a été étudié de plus près pendant ces dernières années et l'affirmation scientifique, d'abord nettement exprimée : « le parasite naît parasite », a été combattue, non sans succès, par de récentes découvertes, dont M. Yung a fait part.

Actuellement, on cherche à se rendre compte par suite de quelles transformations le parasite a passé de l'état libre à celui de parasite. Les différents degrés peuvent être indiqués comme suit : A. le parasitisme locatif — le cas où un animal vit aux dépens d'un autre en se logeant chez lui; le plus curieux exemple est celui du petit poisson *Fierasfer* qui se cache, en cas de danger, dans le cloaque du cornichon de mer (*Holothurie*); B. le parasitisme externe — exemple, les poissons qui se cachent sous l'ombre de la méduse; C. enfin le parasitisme de commensalisme; le plus répandu, le plus connu de tous. M. Yung estime que l'animal est devenu parasite par l'éducation, par l'usage, par paresse : le parasitisme est essentiellement dégradant et, de nos jours, les biologistes s'occupent précisément de rechercher les différents degrés de transition.

M. le professeur Thury, qui a pris la parole après M. Yung, n'a pas été moins intéressant. Il a eu la patience — vraie patience de savant — d'observer depuis plusieurs années les allées et venues d'hirondelles qui avaient établi leurs quartiers chez lui, à Florissant. Les conclusions de M. Thury sont pour le moins originales et si jamais il publie le résultat de ses observations, son livre fera époque. L'honorable professeur est arrivé jusqu'à interpréter le langage des hirondelles, jusqu'à saisir la satisfaction ou la mauvaise humeur dans leur gazouillement.

## Soirée familière de la Société des

Arts. — Grâce à M. Welter-Crot, qui, pour ne pas être pris au dépourvu, avait soigneusement préparé son *menu*, les habitués de la séance familière ont eu le privilège d'entendre trois ou quatre travaux qui auraient fait la fortune d'une séance même régulière.

Les locataires de M. Thury chantent quand elles sont heureuses; elles poussent des cris plaintifs si la fenêtre de la chambre où se trouve leur nid est fermée. Il y a même souvent des contestations entre époux et, pour ajouter foi au petit roman de l'infidélité d'une hirondelle, raconté par M. Thury, il faut être persuadé de la plus entière véracité du narrateur. Elles n'y vont pas par quatre chemins, les hirondelles qui trouvent le nid occupé par une intruse; il y a d'abord une petite discussion entre le mâle et la femelle: celle-ci crie toujours plus et l'autre, tout penaud, courbe la tête. Alors l'épouse légitime converse un moment avec l'étrangère et, si celle-ci ne s'en va pas, lui montre le chemin à coups de bec.

Nous pourrions multiplier ces curieuses observations, complétées sur quelques points par M. Welter qui a donné d'intéressants détails sur les hirondelles de l'Indo Chine.

M. le président de la séance a aussi attiré l'attention des membres sur quelques photographies que M. Suès avait eu l'obligeance d'apporter pour illustrer une intéressante lecture qu'il avait faite sur Kieff, dans une séance précédente. Il a également la belle collection de photographies d'œuvres de Glayre et de Thorwaldsen exposées ce soir-là.

Puis M. E. Chaix fils a fait un curieux tableau de la population serbe, de ses usages, de son costume, de son caractère national, tant en ville qu'à la campagne. Il a présenté plusieurs objets: moulin à café, couteau, étoffe, guitare, etc., rapportés de son séjour dans ce pays.

M. Suès, enfin, a fait circuler une grande plaque de thé comprimé, article de grande consommation en Russie, surtout en Sibérie. On le conserve ainsi très longtemps; on le râpe suivant les besoins, le mélangeant un peu à tout, même à des oignons! Ces morceaux sont de la dimension d'une grande brique, mais les plus petits, divisés par des rainures, s'emploient aussi comme monnaie dans les transactions quotidiennes.

C'est M. le professeur Humbert qui a été désigné pour présider la séance familière de mars.

M. le prof. Ed Humbert a commencé par une étude fort captivante sur l'influence que l'esprit suisse peut exercer au dehors par une espèce de filtration. Des savants, comme Albert de Haller, Tissot, de Candolle, Prévost; des hommes d'Etat, comme Necker, Dumont, De la Harpe, ont étendu au loin les limites morales de notre petite patrie; et les pédagogues ont ajouté à sa réputation, non seulement par leurs livres (Rousseau, Mme Necker-de Saussure), mais par leur personnel enseignant: Soret, précepteur du duc de Saxe-Weimar, Jules Trembley, précepteur du roi de Wurtemberg; Godet, précepteur de l'empereur Frédéric III; sans oublier F.-C. de la Harpe et l'action puissante qu'il exerça sur son élève, l'empereur Alexandre, et qui se résume dans une longue, noble et touchante lettre de 1803, dont M. Humbert donne lecture. Et ce n'est pas seulement dans les hautes sphères, c'est dans toutes les classes que les Suisses vont représenter l'esprit du pays; ils ont des dispositions naturelles pour l'enseignement et ils obtiennent de vrais succès. Surtout n'oublions pas que le nom de Suisses comprend aussi les Suissesses, dont quelques-unes ont fait une utile et belle carrière.

M. Emile Yung, venant ensuite, a entretenu l'auditoire des plus humbles espèces animales, des parasites. Malgré le caractère très spécial de cette communication, elle a intéressé, parce que le professeur a le talent de se mettre à la portée de ceux qui l'écoutent. Il a combattu la vieille idée que le parasite naît parasite; il naît libre, mais par paresse, tradition, éducation ou autrement, il aime mieux vivre aux dépens d'autrui. C'est dégradant. L'un pratique le parasitisme *locatif*, et va se loger dans la cavité cloacale du cornichon de mer; un autre est externe, et se cache sous l'ombrelle de la méduse; le plus grand nombre enfin pratiquent le commensalisme, et se logent sur d'autres animaux pour se nourrir de leur substance. Enfin, passant d'un animal à l'autre, les parasites se transforment à chaque transition.

Revenant à ses hirondelles, qu'il étudie depuis bien des années et dont il a rempli sa maison (on dirait une véritable volière), M. le professeur Thury lit une série de notes et d'observations sur leurs mœurs qui prouvent à la fois la sagacité patiente de l'observateur et le développement moral et intellectuel de nos gentilles visitieuses. M. Thury fait remarquer en elles la mémoire, l'instinct de la propriété, la jalousie, les rivalités, de petites scènes de famille, des infidélités punies, de petits romans, etc. M. Welter-Crot ajoute quelques mots sur les nids comestibles des hirondelles de l'Indo-Chine.

M. Emile Chaix a fait ensuite une excursion en Serbie et a donné de nombreux détails sur l'intéressante population de ce pays: mœurs, usages, costumes, étoffes, instruments de musique, etc.; il a illustré son rapport en produisant des objets en nature rapportés du pays, couteaux, moulin à café, etc. La guitare, par exemple, a paru monotone.



Enfin M. Sues-Ducommun, outre diverses photographies relatives à Kiew, a fait circuler une plaque de thé comprimé, dont il y a de grandes fabriques en Russie et dont on se sert en Sibérie et dans d'autres contrées où il n'est pas facile de se procurer des provisions fraîches. C'est du thé ordinaire, amalgamé avec une espèce de graisse. La plaque a la forme et la grosseur d'une brique; on la rape suivant le besoin. Il y a aussi de plus petites plaques, partagées en bandes par des entailles comme nos plaques de chocolat; chaque fragment peut se détacher et servir de monnaie. Les paysans russes offrent volontiers des infusions de ce thé à leurs visiteurs.

M. Welter, en levant la séance, a désigné M. Ed. Humbert comme président de la prochaine soirée.

*★ Compte rendu de la  
Communication de M. Jeanmaire faite par la  
1<sup>re</sup> fois à la Classe des  
Beaux Arts, le 1<sup>er</sup> Mars 1889  
& publié par la tribune  
au même temps que celui  
de la Séance familière  
des trois classes du 4  
même mois.*

*Journal de Genève  
du 15 février 1889*

M. Jeanmaire a obtenu le même succès en répétant sa communication à la séance mensuelle familière, lundi dernier, au débat de laquelle M. le professeur Humbert, qui présidait, a sonné la charge contre les présidents qui « préparent leurs séances. » Le reproche du spirituel professeur avait d'autant moins de valeur, qu'en bon cuisinier, il avait préparé un excellent menu pour ses auditeurs.

M. le professeur Pierre Dunan a dit ce soir-là beaucoup de mal de la saccharine, qu'il trouve trop sucrée, trop chère et nuisible.

M. Isaac, qui emploie du sucre puisqu'il est confiseur, a pris la défense de ses bonbons qui ne renferment aucune substance nuisible.

M. Peter, armurier, a raconté qu'on vient de découvrir dans le domaine de la Prairie, aux Délices, une grande cave, sorte de grotte mytérieuse, encore pleine d'eau, mais qui racontera bientôt sa lugubre histoire.

M. le docteur Hénon, qui revient d'Algérie, a fait une description enthousiaste de cette belle contrée, si fertile, où l'on récolte d'excellents vins et beaucoup d'autres bonnes choses.

Nous nous bornons à ces résumés; nous voudrions être plus complets; mais nous tenons à constater que nous venons de donner un compte rendu de deux séances bien intéressantes sous beaucoup de rapports.

Ensuite, M. Jeanmaire, l'aquator-  
tiste de la classe, a parlé de l'école  
hollandaise, à propos d'un de ses der-  
niers voyages. Le peu que nous possé-  
dons à Genève de l'école hollandaise  
suffit cependant pour en faire désirer  
la lecture de son magnifique livre d'art,  
que l'on ouvre à Paris, pour en lire  
l'intéressante préface à Bruxelles,  
dans son musée, et sur la place de  
l'Hôtel-de-Ville, célèbre dans l'histoire  
par ses fêtes et ses tournois. M. Jean-  
maire a fait un court résumé de l'his-  
toire de la peinture flamande qui  
commence vers 1400 par Jean Van Eyk  
(à Gand), et Meiling (à Bruges). On  
trouve de ce que l'on veut dans l'école  
hollandaise: elle est d'une richesse  
incomparable; elle a de quoi satisfaire  
toutes les vues, tous les goûts et tous  
les tempéraments. M. Jeanmaire estime  
que les classiques, les idéalistes, les  
romantiques, les intransigeants — ou  
décadents — ou naturalistes — ou im-  
pressionnistes — sauraient y trouver  
des plaidoyers chaleureux pour la  
défense de leur système, de leur ten-  
dances. L'auteur de cette communica-  
tion a dit ensuite quelques mots de  
Téniers, et il a signalé certaines œu-  
vres de Jean Steen — artiste un peu  
polisson et farceur, puis il a expliqué  
à ses collègues qu'il professe une in-  
différence absolue pour les recherches  
du métier. Que ce soit fait au pinceau,  
au blaireau, à la brosse, au couteau —  
il s'en moque. Il faut s'attacher aux  
œuvres originales, par la pensée, par  
l'élevation du sentiment, l'amour du  
vrai, du beau et du bien. En consta-  
tant ensuite que les descriptions de ta-  
bleaux sont toujours pénibles pour

*Tribune Du 7 Mars 1889.*

ceux qui ne les ont pas sous les yeux, M. Jeanmaire a exprimé une grande vérité; cependant on lui a eu gré de ne pas tenir trop fermement à ce principe et d'évoquer les chefs-d'œuvre de quelques-uns des maîtres hollandais.

On a aussi beaucoup aimé les petits récits de voyage que M. Jeanmaire avait tenus en réserve, et ses impressions sur certaines contrées visitées. Pour lui, par exemple, Dordrecht est une charmante blonde, baignant ses pieds dans des eaux riantes; elle a retenu l'artiste genevois quinze longs jours — bien courts cependant. — et, en la quittant avec regrets, M. Jeanmaire s'est bien gardé de dire avec Voltaire: « Adieu, moulins, canaux, canards, canaille » — parce que, au contraire, le Hollandais est honnête, travailleur, d'un caractère réservé, ne sautant pas au cou de l'étranger comme le Français, mais bien gentil tout de même. Puis M. Jeanmaire se rend à Rotterdam, la rivale d'Anvers, où les trains passent au-dessus des maisons, qui n'ont d'autre analogie avec celles de Genève que leurs fantastiques cheminées. Ensuite, les assistants, avec leur guide, passent à Schiedam, à la Haye — dont l'architecture austère est si remarquable et dont la promenade, une des plus belles en Europe, fait l'admiration des voyageurs — M. Jeanmaire est ensuite parti pour Harlem, la patrie de Franz Hals, ce fougueux peintre naturaliste; enfin, il termine son voyage par Amsterdam, ville construite sur les pilotis de 90 îles, aux maisons élevées, à l'architecture variée. En somme, l'impression de notre voyageur a été excellente; il a dit en terminant, qu'en Hollande l'heure chante, comme pour distraire l'esprit de la triste pensée du temps qui fuit; elle chante la patrie, la religion et l'amour, avec une harmonie qui plane au-dessus de toutes les rumeurs de la terre. (B-avos.)

*Tribuna del Genio*  
*del 7 marzo 1889.*

### Société des Arts, soirée familière.

— Lundi dernier, sous la présidence de M. le prof. Ed. Humbert, les habitués des séances familières étaient réunis, au nombre de quarante à cinquante, pour écouter les communications improvisées qui leur étaient promises. Improvisées, c'est beaucoup dire, et le président n'a pas manqué d'en faire et d'en refaire l'observation. On n'improvise plus, il n'y a plus de familier que le nom; pour chaque soirée on tient trois travaux en réserve; chacun le sait, et ce n'est que pour la forme qu'on offre la parole aux membres des classes, d'autres personnes, même étrangères à la Société, ayant été souvent choisies pour des communications, au besoin pour des lectures.

De chaleureux applaudissements soulignent pour la dixième fois cette admonition du président, ce qui n'empêche pas celui-ci de tenir en réserve trois orateurs, représentant à peu près les trois classes.

Par exception, M. Peter, armurier, raconte en deux mots qu'à l'ancienne campagne de la Prairie des travaux de défrichement et de déboisement viennent de mettre à découvert une ancienne cave d'une quinzaine de mètres de longueur, de deux à trois de hauteur. On ne l'a pas encore explorée, mais elle doit être fort ancienne.

M. Jeanmaire raconte ensuite, avec un charmant pittoresque d'expressions, les souvenirs du voyage qu'il a fait en Hollande il y a quelques années. C'est à peu près la reproduction du travail qu'il a lu vendredi à la Classe des beaux-arts, avec accompagnement de la même riche collection de tableaux, esquisses, vues marines, etc. Nous en avons parlé. *(voir plus haut)*

La parole est ensuite donnée à M. le Dr Hénon, d'Annemasse, fils de l'ancien maire de Lyon. Agriculteur distingué, M. Hénon a dû pour cause de santé faire un séjour en Algérie, et il en a profité pour étudier, spécialement au point de vue de la vigne, les trois zones principales des environs d'Alger, le Sahel, la Métidja et le petit Atlas; il a visité des propriétés de 100 à 150 hectares, et donné des détails sur les motifs d'encouragement, et aussi sur les dangers qui menacent certaines cultures, les sauterelles, le phylloxéra, l'altise, la baisse des prix, etc. Cette communication, très libre et réellement improvisée, a été écoutée avec un vif plaisir, à cause des utiles et nombreux renseignements qu'elle renfermait sur une contrée qui commence cependant à être déjà passablement connue à Genève.

M. le docteur Dunant a clos la série de ces communications par une étude intéressante et curieuse sur la *saccharine*, faussement ainsi nommée, cet étrange produit du goudron, ce prétentieux succédané du sucre, qui sucre trois cents fois plus que le produit de la canne et dont on a pu croire un moment qu'il détrônerait ses rivaux bien connus, celui des Antilles et celui de betterave. Cependant M. Dunant lui a fait son procès; il ne le croit pas aussi digestif que le sucre ordinaire, et l'expérience n'étant pas encore faite sur

l'influence sanitaire qu'il peut exercer, il estime qu'il faut attendre, laisser faire les gouvernements et donner l'exemple de la soumission aux règlements de police. C'est même bon dans l'intérêt de la santé publique.

M. Isaac ajoute qu'il y a peu à redouter de l'usage de ce faux sucre, soit à cause de son prix très élevé, soit à cause de son arrière-goût peu agréable. Il peut entrer dans certaines combinaisons, comme le chocolat, et dans la confection de certains sirops, mais c'est tout. Ainsi, messieurs, vous n'avez rien à craindre. (*Rires.*)

Après avoir chargé M. Bost de présider la prochaine soirée, M. le président lève la séance.

Le vénérable professeur Chaix a parlé de lord Stanhope, qu'il a connu dans sa jeunesse et M. John Cuénoud a terminé cette « riche séance » en entretenant ses auditeurs de démographie. Il a fourni des chiffres très instructifs sur l'augmentation de la population et des voies de communication à Genève depuis 60 années, en parlant aussi du développement des carrières libérales, et plus spécialement des artistes.

*Journal de Genève*  
*du 12 Mars 1889.*

*Tribune de Genève*  
*du 4 Avril 1889.*

**Société des arts.** — M. le pasteur Aug. Bost. présida, lundi, la dernière soirée familière mensuelle de la société des Arts. Il a prononcé, en ouvrant la séance, une petite allocution pleine de charme et d'à propos; il a laissé entrevoir à ses collègues les approches de l'été — puisqu'on ne se verra qu'en hiver. Usant de son pouvoir absolu, M. Bost a désigné M. Cuénoud pour présider la prochaine séance familière — dans six mois.

Le traitement du bégaiement étant venue au jourdernièrement, M. Louis Sené a profité de cette circonstance pour donner quelques renseignements très curieux sur les traitements qu'il a employés pour guérir les autres, s'entend — de cette déplorable infirmité.

M. Braschoss a dit quelques mots de certains bois gras dont on se sert pour l'éclairage, notamment dans le Valais; MM. Welter-Crot et Burkel ont complété ces intéressants détails.

La science a eu sa part, grâce à une communication que M. Imer-Schneider a bien voulu faire sur la station maritime (scientifique) de Roscof, bien connu de nos savants genevois.

**Séance familière de la Société des Arts.** C'est lundi, le 1<sup>er</sup> avril, qu'a eu lieu la dernière soirée familière de la saison. M. Bost, qui présidait, a rappelé les conditions de succès de ces modestes et intéressantes réunions, et il a passé en revue les diverses communications, courtes ou longues, faites pendant le courant de l'hiver. Puis, après avoir désigné M. John Cuénoud comme président de la séance de rentrée, en novembre, il a donné la parole aux assistants.

M. Sené a parlé du bégaiement et du zézaïement; il en a indiqué les causes ordinaires, ainsi que quelques moyens pour les combattre.

M. Braschoss a parlé de ce qu'on appelle le *bois gras* (fragments de sapin), qui s'enflamme et brûle facilement, et dont on se sert beaucoup dans quelques endroits du Valais comme éclairage. M. Welter-Crot donne des détails sur l'espèce de sapin qui le produit, et ajoute qu'on s'en sert beaucoup en Alsace. D'après M. Burkel, on s'en sert aussi beaucoup à Paris, et il s'en fait un commerce assez considérable.

La pièce de résistance de la soirée a été l'analyse, faite par M. le prof. P. Chaix, d'un ouvrage publié à Londres et renfermant les souvenirs des conversations du comte de Stanhope avec le duc de Wellington, sur ses campagnes aux Indes et dans la Péninsule; sur la valeur de ses auxiliaires portugais et espagnols; sur les mérites de l'armée française; la bataille de Waterloo: sa conduite à Paris comme vainqueur,

et plus tard comme ambassadeur; les récompenses, distinctions, bénéfices qu'il a reçus de son pays et de l'étranger; enfin sa conduite politique comme chef du cabinet britannique, et ses aptitudes administratives.

On voit la richesse de ce programme, parfois relevé encore par des souvenirs personnels, et l'on comprend que nous ne nous laissons pas entraîner par la tentation de l'analyser, ce qui nous mènerait loin. De vigoureux applaudissements sont adressés non seulement à l'étonnante sûreté de mémoire, mais encore au gracieux talent d'exposition du professeur octogénaire.

De M. Imer-Schneider, ingénieur, vues de Roscoff, et photographies panoramiques prises l'été dernier, avec quelques mots d'explication; histoire naturelle et légendes. Jolie exposition, bienvenue après les belles aquarelles de M. Crosnier et les intéressantes leçons de M. Yung sur les côtes de Bretagne.

Enfin, de M. J. Cuénoud, souvenirs du passé comparé au présent; l'optimisme au-dessus. La population a doublé depuis 60 ans; mais les voies de circulation, la vie publique, la fortune publique ont augmenté dans une proportion beaucoup plus considérable, et la moralité n'a pas diminué autant qu'on aurait pu le craindre.

Un travail de M. Suès-Ducommun est réservé pour la prochaine soirée et le président lève la séance, souhaitant à ses collègues une bonne saison d'été, d'aimables villégiatures et un heureux retour au rendez-vous.

*Journal de Genève*  
*du 7 avril 1889.*

Séance familière de la Société des Arts. — Cette première soirée de la saison a eu lieu lundi et avait réuni un bon nombre de ses fidèles et de ses habitués. Après leur avoir souhaité la bienvenue et les avoir félicités d'avoir traversé, sans laisser personne en arrière, la riche campagne d'été de 1889, M. Bost, qui présidait, a exprimé l'espoir que les membres des classes auront été autant d'*accumulateurs* et qu'ils auront fait assez de provisions de souvenirs et d'expériences pour alimenter d'une manière intéressante les séances mensuelles, chacun devant y mettre du sien sans timidité ni prétention, et se rappelant que ce sont des séances familiaires.

Il a ensuite présenté le portefeuille de portraits offert à la Classe des Beaux-Arts par M. Jules Hébert, et deux chandeliers à trois branches exposés par M. Wanner, serrurier, qui rappellent les beaux travaux de serrurerie des temps anciens. Il a rappelé aussi, sur la demande de M. Humbert, que, si les noms de MM. A. de Candolle, D. Colladon et J. Hébert ont été nommés dans la dernière séance des Beaux-Arts, ce n'est pas seulement comme membres de leurs classes respectives, mais en leur qualité de membres du comité de ces classes, c'est-à-dire de la *Société des Arts*. On sait que, si les classes peuvent se recruter autant qu'elles le veulent, la Société des Arts se compose de membres en nombre limité, élus à vie.

Après avoir désigné M. Suès-Ducommun comme président de la prochaine séance, M. Bost a offert la parole à ceux qui la demanderaient.

M. Sené annonce de la part de M. Lehmann que la cathédrale de Reims est encore visible pour quelques jours en son domicile du chemin Vert. Plusieurs profiteront sans doute de l'occasion.

Sur la demande qui lui en a été adressée, M. Arthur de Claparède entretient l'assemblée du jardin botanique alpin la *Linnaea*, fondé au-dessus du Bourg St-Pierre (Valais) à l'altitude d'environ 1700 mètres, et destiné à la culture des plantes des régions montagneuses de l'Europe et des autres continents. Cette création, qui contient déjà, outre nos plantes alpines et celles du Tyrol, des spécimens venus du Caucase, de l'Himalaya, du Kamtschatka, et d'ailleurs, facilitera les études scientifiques et contribuera peut-être pour sa part à empêcher la dévastation de nos montagnes. Il est la propriété d'une société cosmopolite de 25 membres (Suisses et étrangers), représentée par un comité de cinq membres fixé à Genève (M. A. de Claparède, président).

Nous avons déjà raconté l'inauguration de l'établissement, qui a eu lieu le 21 juillet dernier. L'exposé de M. de Claparède, fait avec autant de simplicité que de clarté, a charmé l'assistance, qui lui a témoigné de la manière la moins équivoque le plaisir qu'elle avait eu à l'entendre. Il est probable que plusieurs de ses auditeurs iront visiter l'année prochaine la Linnæa, et ils ne seront plus qu'à trois ou quatre lieues du couvent du St-Bernard.

*A bâtons rompus*, tel a été le titre d'une communication improvisée faite par M. le prof. Ed. Humbert. Ce n'est pas toujours ce qu'il y a de moins aimable que ces causeries où l'imprévu joue son rôle; au contraire. Mais l'analyse en est difficile. Commencée par Champéry et ses environs, des histoires de curés, de cannes, d'artistes, la conférence a passé aux blocs erratiques, puis aux dolmen, à la Bretagne, à l'Armorique, aux Celtes, à l'influence réciproque de la province et de Paris, aux étymologies. Nous ne pouvons pas tout raconter; tant pis pour ceux qui n'étaient pas là; mais on voyait venir le moment où l'auteur, enthousiasmé par son sujet, allait mettre la main à l'œuvre et entreprendre un ouvrage en trois volumes sur l'histoire de la verte Erin et sur le bon vieux temps.

M. Suès-Ducommun a terminé la série des communications, en lisant une pièce officielle de nos pères du 12 août 1794, l'an 3 de l'Égalité genevoise qui, sous la vocable de: Égalité, Liberté, et... Indépendance (au lieu de Fraternité), promulguaient un ukase pour casser, sans autre, tous les baux de location existant à cette époque, afin de favoriser les locataires aux dépens des propriétaires. Il a lu ensuite une pièce assez longue, mais fort intéressante, extraite des preuves de l'histoire généalogique de la maison de Savoie par Guichenon; à savoir: *la relation dressée par le héraut de Savoie appelé « Bonnes nouvelles » de la cérémonie observée à Genève, quand Laurent de Gorrevod, gouverneur de Bresse, fut créé comte de Pontdevaux, le 28 janvier 1521, dans la maison du baron de Viri.*

La cérémonie, les discours, le banquet, les toasts, tout est caractéristique, grave et pittoresque. La remise des insignes est typique; le manteau rouge rappelle le sang du Rédempteur, le vêtement blanc de dessous est l'emblème de la pureté; le casque est celui de la justice; l'épée a trois objets, défendre la religion, servir les pauvres parmi les méchants, etc.

La séance s'est terminée après 9 heures.

*Journal de Genève*  
du 7 novembre 1889.

**Société des Arts.** — La soirée familière de lundi a présenté son intérêt accoutumé, et quoique les communications touchassent presque toutes à la géographie par quelque côté, elles étaient assez variées par leur objet pour n'être pas monotones.

M. Sené a montré et expliqué à l'assemblée un rasoir d'un nouveau genre, qu'il a rapporté de l'Exposition, rasoir petit, simple, expéditif, et qui a l'avantage de ne pas entamer la peau.

M. E. Strœhlin a raconté une excursion qu'il a faite en Normandie, à Rouen, au Havre, à Honfleur, Trouville et Caen, décrivant les curiosités, monuments, spécialités de ces villes, et rappelant les traits principaux de leur histoire.

M. le prof. Chaux a touché un sujet moins connu, et partant des bruits exagérés qui ont couru sur l'accaparement du continent africain par l'Angleterre, il a constaté que ce projet, s'il existait réellement, était encore bien loin de sa réalisation, et il en a fait ressortir toutes les difficultés; Il a insisté sur les rapports de l'Angleterre avec les autres puissances intéressées en Afrique, excellents avec l'Allemagne, tendus avec le Portugal, les consuls de ce dernier pays ne faisant rien, ou presque rien pour la répression de la traite, malgré les conventions écrites et les millions fournis.

L'œuvre humanitaire entreprise par les missionnaires, les colons et les marchands, doit être poursuivie, mais il ne faut pas compter pour cela sur un Pierre l'Ermite quelconque, ni sur une croisade militaire. La conscience publique l'a compris, et l'appel fait par M. de Lavigerie n'a pas abouti. La conférence de Bruxelles promet de meilleurs résultats.

Nous ne pouvons donner qu'une analyse bien sèche et bien incomplète de cette intéressante communication, qui a été écoutée avec une attention soutenue et chaudement applaudie.

M. Adolphe Gautier a terminé la séance par de nouveaux détails sur les fêtes du bi-centenaire des Vallées vaudoises, fêtes auxquelles une douzaine de délégués genevois ont eu le bonheur d'assister. De nombreuses photographies et de pittoresques anecdotes ont ajouté au charme de ce récit. Les fêtes ont duré plus de huit jours, mais ont été coupées par un intervalle de trois jours de repos. Parmi les épisodes les plus saisissants, on a remarqué le sermon fait à la Balsille, deux cents ans après, jour pour jour, sur le même texte qu'Arnaud avait choisi en arrivant: « Notre aide soit au nom de Dieu, qui a fait les cieux et la terre! »

M. le pasteur Peter a ajouté quelques autres détails sur l'hospitalité des Vallées, l'esprit qui a présidé à ces solennités, et la littérature nouvelle à laquelle elles ont donné naissance; et la séance a été levée à neuf heures.

*Journal de Genève*  
du 10 Décembre  
1889.

**Société des arts, soirée familière.** — L'influenza régnante avait réduit de moitié le nombre des habitués, et deux des membres qui avaient annoncé des communications n'ont pu faire honneur à leur promesse. La séance n'en a pas moins été intéressante, grâce au zèle des « survivants », et M. John Cuénoud, qui présidait, a bravement payé de sa personne. Après avoir rappelé la mort récente de MM. Edouard Humbert et Auguste Veillon, l'un et l'autre si vivement regrettés, il a jeté un regard rétrospectif sur le bon vieux temps de notre jeunesse, l'époque des diligences qui allaient de Genève à Paris en 72 heures, puis bientôt en 60; belle époque des passeports avec leurs dangers, vu leur inutilité, des correspondances coûteuses et des communications difficiles, etc. MM. Th. de Saussure et Braschoss ont ajouté quelques mots, et la conversation s'est familièrement étendue jusqu'à la cherté du prix des vivres et aux quelques émeutes qui en sont résultées.

Communication de M. Alph. Revilliod sur les médaillons d'Antoine Bovy, avec de rapides détails sur lesquels nous aurons à revenir. Il s'agit surtout de compléter nos trois ou quatre collections.

M. Th. de Saussure montre le premier numéro d'une publication faite à Constance, qui se propose de reproduire, avec leurs riches couleurs, les principaux vitraux historiques de la Suisse.

Enfin M. H. de Saussure raconte une course qu'il a faite il y a deux ans dans le Sahara algérien, au milieu des sables, des chotts et des oasis; quoiqu'il y ait beaucoup de choses connues, il intéresse par des détails nouveaux sur la végétation, le chameau, l'autruche, le dattier, les rivières sèches, les puits artésiens, les abeilles, les brumes, etc.

La séance s'est prolongée jusqu'à 9 h. 1/2. M. Veyrassat a été chargé de présider la prochaine soirée.

*Journal de Genève*  
*du 11 janvier 1890.*

*L'album Roblot a un  
sujet sur le lac  
de Genève et le  
mont Blanc.*

**Classe des beaux-arts.** — La séance de vendredi dernier a présenté, vu les circonstances, un intérêt inaccoutumé. Une quarantaine de membres étaient présents.

M. le vice-président Decrue a prononcé quelques mots en souvenir des deux membres morts depuis la dernière séance, MM. Ed. Humbert et Veillon.

M. Alph. Revilliod a pris ensuite la parole pour compléter cette communication. Il a rappelé tout ce que la Classe devait à son président, M. le professeur Humbert, qui, par ses relations étendues, son esprit et ses connaissances esthétiques, rendait depuis longtemps à la Classe d'éminents services par ses travaux écrits et ses improvisations; il avait surtout un talent remarquable pour la réplique, souvent vive et ardente, et faisait valoir ceux qui avaient parlé avant lui.

M. Revilliod rend aussi hommage au peintre Aug. Veillon, si modeste, toujours prêt à rendre service, notamment dans les jurys pour les concours Calame et Diday. Aux éloges si mérités que lui a donnés le *Journal de Genève*, il faut ajouter, car on ne peut pas tout dire, les voyages de M. Veillon en Hollande et à Venise, les tableaux et notamment les ciels qu'il en a rapportés et la conscience avec laquelle il s'était appliqué ces dernières années à introduire des personnages dans ses paysages.

M. Suès a surtout à cœur de faire ressortir ce que la riche nature de M. Humbert avait d'attrayant au point de vue purement personnel et dans ses rapports habituels, son tact, sa prudence, sa modestie, qui n'enlevaient rien à son énergie. Il en cite quelques exemples. L'attrait qu'il exerçait était bienfaisant et général. Une de ses préoccupations était d'éviter autour de lui des froissements pénibles. Par les traits variés de son caractère, on retrouvait en lui les qualités de son excellent père, le pasteur de Satigny, et celles de son frère aîné, Charles, l'animalier bien connu.

Après les applaudissements bien nourris donnés à ces deux orateurs, M. E. Pricam a abordé, dans une savante et spirituelle causerie, qui a duré près d'une heure et demie, le sujet qui était à l'ordre du jour: « la photographie à l'Exposition de Paris. » Impossible de reproduire les détails de cette longue et consciencieuse étude, tour à tour scientifique, industrielle, artistique, et même sociale.

Aujourd'hui, la photographie se mêle à tout, comme le soleil. Secrétaire général et traducteur, pendant six mois, du jury international, M. Pricam, qui est lui-même un habile praticien, était bien placé pour faire l'histoire de la photographie. Il l'a prise à son berceau, rendant hommage à tous les savants distingués qui ont concouru jusqu'à ce jour à ses progrès et à son application dans les domaines les plus variés : procédés anciens et nouveaux, illustration des livres scientifiques ou simplement agréables, histoire, voyages, biographies, bibliographie, sciences naturelles, microscopie, services d'administration, travaux publics, stratégie, police, etc. Le conférencier a terminé en faisant circuler un grand nombre d'épreuves de toutes grandeurs, et en annonçant une suite pour une nouvelle séance, ce qui lui a valu des applaudissements redoublés.

M. Gosse rappelle que notre savant et trop modeste compatriote Bonijol avait, il y a longtemps, découvert le secret de la coloration naturelle des épreuves photographiques. Il est mort avant d'avoir fait connaître son procédé.

La séance est levée à près de 10 heures et demie.

*Journal de Genève*  
*du 22 Janvier*  
*1890.*

Soirée familière de la Société des Arts. — Séance beaucoup plus nourrie et intéressante que familière. Tout avait été réglé d'avance par le président, M. l'ingénieur H. Veyrassat, et une exposition magnifique de bronzes et d'émaux s'ajoutait à une exposition de tableaux d'histoire naturelle, sans parler des portefeuilles de la Classe des beaux-arts qui alimentent d'ordinaire ces soirées du 1<sup>er</sup> lundi du mois. Le nombre des assistants était plus considérable qu'aux deux séances précédentes, ce qui était bon signe au point de vue de la santé générale.

Par leur caractère technique ou scientifique, la plupart des communications faites à la soirée échappent à un compte rendu sommaire, ou demanderaient des développements inusités. Ainsi le travail, aussi curieux que spirituellement raconté, de M. Bernoud, sur les instruments et procédés découverts et mis en pratique sur certaines

lignes de chemins de fer pour constater la vitesse des trains à chaque kilomètre du parcours, de manière à établir les responsabilités en cas d'accident.

Aussi encore, l'étude de M. Autran, sur les nivellements de précision de la Suisse, la méthode de nivellement, la description des appareils, le règlement imposé aux ingénieurs, les mires et les porte-mires, les courses et voyages à pied faits et les opérations continuées sans interruption pour déterminer et vérifier les niveaux dans toute la Suisse, le zéro étant pris de la pierre à Niton, etc.

M. E. Chaix fait ensuite sur la faune des mers profondes, crustacés, décapodes, panthopodes, holothuries, etc., une communication empruntée au cours qu'il vient de terminer à la Société de géographie, et dont nous avons parlé il y a quelques jours.

M. Hantz, directeur du musée des arts décoratifs, présente à l'assemblée sa riche collection de vases, aiguières, médaillons, qu'il a rapportés de l'Exposition de Paris, et entre sur le mode de fabrication de ces objets dans des détails qui excitent à la fois l'attention et la curiosité. M. Th. de Saussure rappelle en outre les procédés japonais, et, passant à la peinture sur verre, qui fut, il y a des siècles, notre industrie nationale, il constate avec regret que non seulement le secret a disparu, mais que ses meilleurs spécimens et produits sont en train de disparaître aussi par des ventes faites à l'étranger; et il estime que le devoir de ceux qui le peuvent est de travailler de tous leurs moyens à conserver à la Suisse les souvenirs d'une époque qui fut glorieuse dans l'industrie.

M. Braschoss rappelle brièvement la mémoire de M. Bonijol, dont le *Journal de Genève* racontait récemment le souvenir; simple marchand à Avully d'abord, puis simple ouvrier à Genève, il avait trouvé le secret de la photographie colorisée, et, pendant qu'il travaillait à perfectionner son œuvre, il est mort en emportant son secret. Il avait aussi, vers 1841, l'un des premiers, avec M. de la Rive, travaillé à la galvanoplastie.

Malgré l'heure avancée, l'assemblée témoigne le désir d'entendre encore M. Th. de Saussure, qui s'est fait annoncer ou précéder par une carte de la Suisse méridionale et du nord de l'Italie, tracée à gros traits. Il rappelle sommairement que le français se parle sur les pays frontière, non seulement dans la Savoie devenue française,

mais encore dans la vallée d'Aoste et dans une autre vallée plus à l'est, tout à fait italiennes; puis que l'allemand à son tour se parle dans un village italien avoisinant le Haut Valais, et que, franchissant la frontière du Tessin, on trouve encore dans ce canton un autre village, Bosco, dont les habitants, environ 300, vivent passablement isolés et ne parlent entre eux que l'allemand. Ils travaillent le bois et fournissent de vases et d'ustensiles le marché de Locarno. Ils parlent peu, mais leur parole est considérée comme sérieuse et définitive; ils ne marchandent pas et ne se laissent pas marchander. Ils sont un peu comme les anabaptistes de certains cantons, et l'on raconte d'eux une anecdote piquante. Une dame était entrée dans un magasin; elle achète un objet, demande le prix et paie. Là-dessus le marchand lui rend une partie de sa monnaie; elle se récrie: « Vous m'avez dit tel prix. — Ah! oui, mais je pensais que vous marchanderiez; non, cela ne coûte que tant. »

M. de Saussure parle encore de la conservation de la langue française dans les vallées du Piémont, et pense que sa persistance peut être attribuée au fait que le gouvernement n'a permis la prédication de l'Évangile qu'à la condition qu'on prêcherait en français seulement, pour ne pas risquer de gagner les populations catholiques.

M. Braschoss est désigné comme président de la prochaine soirée familière.

*Journal de Genève  
du 6 Février 1890.*

Société des arts. — La séance familière du lundi 3 mars a été des plus intéressantes et M. le pasteur Braschoss, qui la présidait, avait fait preuve d'une grande habileté dans la composition du programme.

M. l'ingénieur Veyrassat rappelle la communication faite par M. John Cuenoud sur les grands progrès accomplis à Genève, depuis cinquante ans, dans les moyens de transport par terre, et s'applique à montrer les immenses développements qui ont eu lieu durant la même période dans les transports par eau, sur notre lac, où la vapeur est aussi venue réclamer ses droits.

C'est en juillet 1823 que fut lancé à Genève le premier bateau à vapeur, le *Guillaume Tell*, qui n'allait qu'à Morges et mettait six heures pour un trajet qui se fait

actuellement en trois. Le dimanche on allait jusqu'à Vevey pour en repartir le lendemain.

M. Veyrassat entre dans les détails les plus instructifs sur les progrès réalisés dans la construction des bateaux et de leurs machines, progrès auxquels M. le prof. Colladon contribua par de belles découvertes. L'établissement des ports et des embarcadères a remplacé avantageusement, d'autre part, le système primitif et dangereux des embarquements et débarquements en petits bateaux. M. Veyrassat donne des renseignements techniques fort curieux sur le grand port et sur les chantiers actuellement en construction à Ouchy pour la Compagnie générale de navigation, et des diverses institutions bienfaisantes créées et encouragées par la même société en vue des besoins du nombreux personnel de sa flottille de dix-huit bateaux.

Pour compléter cet historique, M. Suès parle du *bateau manège* dont la construction était destinée à faire le service de pont-volant entre les Eaux-Vives et les Pâquis et à faciliter des promenades sur le lac pendant la belle saison. Les actions de 100 francs tombèrent promptement à 2 francs. Quatre chevaux dans un manège couvert, au centre du bateau, actionnaient le mécanisme des roues; la marche était fort lente et les parfums de l'écurie ôtaient beaucoup de charme à la traversée. Ce disgracieux bateau était de la grandeur de nos plus petits actuels. Voici, du reste, son épitaphe :

De l'escargot du lac l'existence est à bout;  
Il marchait lentement et ne va plus du tout.

Il y a loin de ce bateau à roues primitif au yacht élégant de Mme la baronne de Rothschild faisant 49 kilomètres à l'heure.

M. Peter, ancien pasteur à Naples, charme pendant près d'une heure les assistants par une causerie des plus intéressantes sur le brigandage aux environs de Naples et sur la curieuse corporation de la *Camorra*, tableau rempli de récits dont il a été souvent le témoin. On peut admettre que la *Camorra* vient, par la voie d'Espagne, des Arabes, parmi lesquels on la rencontre de très ancienne date. Une institution du même genre, mais plus redoutable encore, se trouve en Sicile.

À la demande du président, M. le D<sup>r</sup> Gosse donne des détails fort curieux sur les vieilles enseignes des hôtelleries de Genève et sur les efforts qu'il poursuit pour arriver à les conserver et à les protéger contre les



avaries causées par le temps et l'incurie des propriétaires. En passant, il trouve moyen de présenter une petite dissertation sur la *Pierre aux Dames* actuellement aux Bastions, annonçant qu'il est sur le point de terminer un travail de longue haleine sur les origines de ce curieux et fort ancien monument, qu'il croit pouvoir attribuer aux Huns.

Mais, toujours inépuisable, le D<sup>r</sup> Gosse ne s'en tient pas là. Il termine la séance par l'explication détaillée du mode de procéder dont on se servait anciennement à Genève pour l'impression des étoffes, soit à la fabrique des Bergues, dirigée par la famille Fazy, soit à celle des Eaux-Vives, propriété de la famille Petit. Il fait circuler, en les expliquant, toute une série de très curieuses gravures sur bois dont on se servait pour l'impression des étoffes à la main. M. Gosse a montré, par la même occasion, l'épreuve sur papier d'une gravure tirée à Genève avant l'établissement de l'imprimerie et deux beaux panneaux travaillés dans le temps en vue de la gravure, retrouvés, par hasard, au revers des portes d'une très vieille armoire en noyer, dénichée dans le grenier d'une de nos plus anciennes familles. Pour montrer la similitude des procédés employés chez tous les peuples à l'origine de leur civilisation, M. Gosse a fait circuler un objet des plus rares, une sorte de planche préparée en vue de l'impression et dont les insulaires des îles Fidji se servaient pour l'ornementation en couleur de leurs étoffes.

M. Braschoss rend l'auditoire attentif aux changements de place qu'ont subis certains édifices publics : la porte de Cornavin transportée au plateau des Tranchées, le bas-relief de la porte de Rive sur le Bâtiment électoral, la fontaine de l'Hôtel de Ville à Longemalle, et la Porte-Neuve au rond-point de Plainpalais.

M. Moïse Briquet a été désigné pour présider la prochaine séance du mois d'avril.

*M. J. S.*  
Journal de Genève  
du 12 Mars  
1890.

La dernière séance familière de la Société des arts pour la saison d'hiver a eu lieu lundi soir, à l'Athénée, et, quoique les auditoires commencent à s'éclaircir, elle n'a pas manqué d'intérêt.

Comme pièce de résistance, il faut signaler d'abord une communication de M. Paul Chaix sur le voyage de Pékin à Calais par terre, fait par M. H. de Windt, de Londres. Déjà connu par un voyage à l'intérieur de Bornéo, M. de Windt, accompagné d'un compatriote, est arrivé à Shanghai au printemps de 1887, et c'est de là qu'il a entrepris ce long et peu agréable voyage; nous ne pouvons naturellement que le résumer. Séjour de Pékin, intolérable par sa malpropreté, les vices et l'insolence de sa population, l'épaisse poussière qui recouvre la cité.

A Kalgan, porte de la Mongolie, on prépare la traversée du Gobi, ou désert, facilitée par les négociants russes; vingt-trois jours de route; sables, agates, serpents, immenses trous de souris. Gobi, cité fantastique formée d'énormes blocs de granit, visitée au clair de lune; apparition et poursuite d'un être mystérieux.

Ourga est la capitale spirituelle des Mongols, le séjour du Koutoukta-Lama, l'égal du Dalai-Lama, avec un vaste couvent de lamas, un temple avec une statue colossale de Bouddha en bronze et des palais. Multitude de chiens et de vautours dévorants, de mendiants, de cylindres à prières tenus en rotation; vices et hypocrisie. Dans un charnier voisin, on dépose les morts sans les enterrer; les bêtes s'en chargent. Hospitalité du consul russe M. Chichmaroë.

Traversée du lac Baïkal.

Irkoutsk, en Sibérie, compte plus de 40,000 habitants; ville luxueuse, enrichie par les mines d'or et le commerce du thé; hospitalité et orgies de *vodka* (eau-de-vie). Routes affreuses, relais infects; brigandage dangereux exercé par des condamnés évadés, surtout polonais. Grand mouvement commercial; chaque année 350,000 caisses de thé, venant de l'Orient et transportées vers l'ouest par les mêmes convois qui ont amené les condamnés venus de Russie.

A plusieurs reprises, les voyageurs rencontrent des convois de prisonniers, qui s'arrêtent et chantent en chœur des élégies, auxquelles on répond par des distributions de secours, boissons chaudes, etc.

Conclusion : 1<sup>o</sup> Ourga et Irkoutsk sont les seuls endroits du voyage qui présentent quelque intérêt, mais ils ne valent pas les

scuffrances imposées par la longueur de la route. 2° Que diable allez-vous faire en Sibérie, quand vous avez le Japon si près de vous ? »

M. Emile Pricam fait une double communication. D'abord sur les services photographiques et anthropométriques de la préfecture de police de Paris. La photographie peut dans bien des cas, sans doute, faciliter les recherches; mais, sans parler des ressemblances possibles avec des innocents, il faut tenir compte du talent avec lequel certains récidivistes savent modifier leur physionomie. Un moyen plus efficace est le système de mensuration, appliqué surtout depuis 1882 par M. le docteur Alph. Bertillon, qui vise davantage les parties osseuses de la charpente humaine. Avec la hauteur et la largeur de la tête, celles de l'oreille droite, la longueur de la coudée et du pied gauche, la mesure des doigts, surtout du médium et de l'auriculaire; la couleur des yeux, etc., on peut obtenir un ensemble de chiffres et de désignations qui se retrouvent rarement identiques chez deux individus.

Ces chiffres sont recueillis sur de petites fiches de carton, dans des casiers de trois dimensions, avec les divisions et subdivisions nécessaires, et, s'il s'agit d'un récidiviste, on arrive rapidement à son dossier. On mesure en moyenne à Paris une centaine d'individus par jour, et la collection de ces fiches s'élève déjà à plus de cent mille, bien classées, qui ont jusqu'à ce jour rendu de grands services. Ce système a déjà fait ses preuves, même dans les deux Amériques, et il est question de l'introduire chez nous; cette petite dépense sera amplement compensée par l'économie réalisée sur les frais de détention préventive, que prolonge trop souvent la difficulté de l'identification des détenus.

M. Pricam, abordant un autre sujet, parle ensuite de la nouvelle découverte d'Edison dans le domaine de la photographie instantanée. Il ne s'agit de rien moins que de recueillir en même temps, au moyen de deux appareils, les paroles et les traits et gestes d'un orateur, et de les conserver pour les générations futures.

En projetant au moyen de la lanterne magique les images successivement recueillies, et en les accompagnant d'un jeu du phonographe, on pourra se créer l'illusion de la présence même de l'avocat ou du prédicateur. Mais... il faut attendre, et M. Edison lui-même se préoccupe plutôt en ce moment de la mise en mouvement des tramways par l'électricité.

M. Veyrassat, qui, en l'absence du président désigné, occupe le fauteuil, termine la séance par quelques détails sur la prochaine exposition universelle de Chicago, et en particulier sur les tours projetées, l'une de 400 mètres, l'autre de 500, qui seront sans doute très étonnantes, et même curieuses, mais dont l'annonce ne soulève pas encore un bien grand enthousiasme.

M. Théod. de Saussure est désigné pour présider la soirée de rentrée en novembre prochain, et la séance est levée à 9 heures.

*Journal de Genève*  
*du 11 Avril*  
*1890.*

La Société des arts s'est réunie lundi sous la présidence de M. Th. de Saussure, pour sa première séance de la saison. Des récits de voyages de vacances, dans les pays les plus divers, ont fourni à cette soirée familière un programme aussi attrayant que varié.

M. le professeur Albert Rilliet a conduit ses auditeurs à travers la péninsule scandinave jusqu'au pays du soleil de minuit. Il a fait passer sous leurs yeux, pour illustrer ses descriptions, un beau choix de photographies des fiords et des montagnes neigeuses de la Norvège, des sites les plus pittoresques de cet extrême nord dont le peintre Nordmann a si bien rendu l'âpre et sauvage beauté. Excursion du plus haut intérêt, dont les lecteurs du *Journal de Genève* ont eu dernièrement le récit en feuilleton.

Ce n'est pas en simple touriste, mais en historien et en archéologue, que M. le professeur Francis Decrue a parcouru la Sicile et la contrée qui fut autrefois la Grande Grèce. Dès les temps les plus reculés, ces deux pays ont eu de communes destinées. Des inscriptions égyptiennes nous ont appris qu'à l'époque de Ramsès II ils étaient habités par une population autochtone, les Sicules, qui, dans la suite, expulsés de l'Italie par les Etrusques, durent se réfugier dans la Sicile proprement dite.

Les Phéniciens établirent dans l'île de nombreux comptoirs de commerce; ils s'y maintinrent, à la pointe occidentale, jusqu'à l'époque romaine. Puis vinrent les Grecs, les Ioniens d'abord, qui, en 735 avant Jésus-Christ, prirent pied à Naxos, au pied

de l'Etna. Dès l'année suivante, les Doriens fondaient Syracuse, dont la puissance ne tarda pas à l'emporter sur celle de toutes ses rivales.

Sous Denys le Tyran et ses successeurs, les Syracusains détruisirent Naxos et toutes les colonies ioniennes. La destruction fut si complète que c'est à peine si l'on peut retrouver aujourd'hui en Sicile quelques traces insignifiantes de l'art ionien. L'art dorique au contraire y est encore représenté par une série de monuments magnifiques, pour la plupart bien conservés, et dont quelques-uns, contemporains ou à peu près du temple de Diane à Ephèse, sont des documents de première importance pour l'archéologie grecque.

M. le pasteur Braschoss n'a pas porté si loin ses pas. Il a fait un modeste voyage d'exploration dans la Champagne... genevoise, entre Chancy et Cartigny. Le Regeste genevois nous apprend que Humbert, comte de Savoie, concéda au prieur de St-Victor, duquel dépendait cette terre, la permission de construire une forteresse à Epeisses, sur un promontoire de la rive gauche du Rhône; le château a été entièrement détruit, mais l'emplacement est encore visible. On trouve dans la contrée de gros boulets de pierre qui probablement devaient être lancés par des catapultes. L'un de ces boulets, recueilli par M. Braschoss, a été placé à l'arsenal.

En face du hameau actuel d'Epeisses, sur l'autre rive, on retrouve quelques ruines d'un autre château, celui de Lacorbière, qui, après avoir été rasé par le comte de Savoie, prit le nom de Châteauevieux, porté encore aujourd'hui par une famille genevoise. Un pont se trouvait à cet endroit, servant de limite aux droits de rivage et de pêche de l'évêque de Genève.

M. Krafft, architecte, a parlé de plusieurs curieux monuments de l'architecture privée à Lucerne, entre autres de l'abbaye des Pêcheurs et Bouchers récemment restaurée, puis du funiculaire du Pilate et des précautions qui ont été prises pour que les wagons ne soient pas renversés par le vent dans leur trajet vertigineux. Le constructeur de cette ligne, M. Édouard Locher, a présenté pour le chemin de fer de la Jungfrau un projet d'une conception très hardie. Au moyen de l'air comprimé, on lancerait les wagons dans deux tunnels parallèles, comme des pois dans des sarbacanes. De cette façon les wagons-pistons, mesurant vingt-deux mètres de longueur, pourraient atteindre en quinze minutes le sommet de la Jungfrau. La force motrice, relativement minime, serait fournie par des ventilateurs placés dans la vallée.

Dans une spirituelle causerie à bâtons rompus, M. A. Revilliod a signalé quelques récentes publications artistiques, exprimant le désir que ces bons livres développent l'éducation esthétique du public genevois, en particulier des gamins qui couvrent d'inscriptions modicement édifiantes les murailles de notre ville... et des critiques d'art qui manquent à leurs devoirs de défenseurs du vrai Beau en montrant une coupable indulgence pour la peinture moderne. Avis à qui de droit.

M. le pasteur Braschoss a été désigné pour présider la séance de décembre.

*Journal de Genève*  
*du 7 Novembre*  
*1890.*

**Société des arts.** — La séance familière de décembre (lundi soir) a été présidée par M. Braschoss, pasteur auxiliaire, qui a su la rendre très intéressante.

Avant tout, M. Braschoss a tenu à rendre un tribut de regrets à la mémoire de J.-J. Dériaz, récemment décédé, et qui faisait partie de la Société à titre de membre émérite. C'est à lui qu'on doit les belles décorations des salons de l'Athénée.

M. Paul Seippel, qui sait très agréablement raconter les choses vues et vécues, a parlé ensuite de la Serbie, ce beau pays, dont l'histoire, encore bien jeune, renferme cependant déjà des traits remarquables. M. Seippel a parlé des mœurs, des habitants — un peu de tout. On lui a su beaucoup de gré d'avoir apporté des photographies, qui ont très heureusement complété une communication trouvée beaucoup trop courte.

M. Ch. Galopin a parlé d'Einsiedeln cette localité qui s'est si prodigieusement développée en peu d'années, grâce à son pèlerinage et à d'impor-

— ~~tes~~ us manufactures d'objets de sainteté et d'imageries. Cette très intéressante causerie a provoqué une petite discussion des plus instructives.

M. Théodore de Saussure a eu l'excellente pensée de dire quelques mots de l'ancienne Genève. Il a fait revivre par sa parole élégante et si descriptive, la vieille image de l'ancien manège de la Corraterie, sur l'emplacement

duquel ont été édifiés de nouveaux immeubles. M. de Saussure a encore fait un court exposé sur le musée national suisse, que se disputent les villes de Berne, Bâle, Lucerne et Zurich. Il ne faut pas oublier qu'il ne s'agit pas d'un musée des beaux-arts, exclusivement, mais d'une collection générale d'objets de diverse nature se rapportant à l'art suisse. M. de Saussure a donné des détails pleins d'actualité sur les tractations suivies et sur les dispositions prises par le Conseil fédéral sur cette affaire, qui intéresse si vivement un grand nombre de confédérés.

M. Suès-Ducommun a été désigné pour présider la séance de janvier.

*Extrait du  
4<sup>e</sup> X<sup>e</sup> = 1890.*

**Société des Arts.** — A la séance de lundi dernier, M. le pasteur Braschoss, qui présidait, a prononcé quelques paroles de regrets à l'adresse d'un ancien membre de la Société, M. Jean-Jacques Dériaz, peintre décorateur et professeur à l'école de dessin.

M. Paul Seippel a fait une communication sur la Serbie et ses habitants. La ville de Belgrade, dominée par son ancienne forteresse, n'a pas conservé le caractère des cités de l'Orient. Du quartier turc il ne reste que deux mosquées dont l'une est déserte et dont l'autre sert d'usine à gaz. Pour trouver du pittoresque et de la couleur locale il faut voyager dans l'intérieur du pays, l'une des contrées les plus fertiles de l'Europe. Les paysans serbes ont conservé intactes des coutumes fort curieuses qui datent de l'époque des Némanias. Leur industrie et leurs méthodes agricoles sont tout à fait primitives. Illettrés et fort éloignés de notre civilisation par leurs idées et leurs mœurs, ils ont, par instinct de race, un goût très vif pour la poésie. Leurs *pesmas* épiques que des bardes aveugles vont chanter de village en village, aux sons des *gouzlés*, ne sont pas sans rapport avec les poèmes homériques et leurs chansons populaires, parfois animées d'un vrai souffle lyrique, ont une grâce et une fraîcheur inimitables.

A propos d'un dessin représentant « l'Ancien manège » de la Corraterie, démoli depuis quelque années, un entretien s'est engagé au sujet de cet immeuble auquel se rattachent beaucoup de souvenirs. A en juger par le style de l'élégante façade, il devait dater du commencement du XVII<sup>e</sup> siècle. Il a eu des destinées très diverses; on y a même montré des géants et des ménageries.

M. Galopin-Schaub a parlé de la ville d'Einsiedeln, qui a pris dans ces dernières années un rapide développement et compte aujourd'hui environ 8000 âmes. La prospérité de cette ville, placée sous le patronage de la célèbre Vierge noire, est surtout due à l'industrie très florissante des objets d'art religieux.

M. Théodore de Saussure a donné d'intéressants détails sur l'état actuel de la question da musée national. Il ne s'agit pas, ainsi qu'on le croit en général, d'un musée des beaux-arts, mais bien d'un musée historique. Le fond sera formé par des antiquités déjà achetées par la Confédération depuis une dizaine d'années sur le subsidé annuel de 50,000 fr. mis à la disposition de la Société pour la conservation des monuments historiques. On a acquis ainsi une riche collection composée surtout de boiseries et de vitraux suisses et provisoirement mise en dépôt dans plusieurs musées cantonaux. La cour intérieure du musée projeté sera ornée de motifs d'architecture qui ont été sauvés d'une destruction imminente et constituent de précieux documents pour l'histoire de l'art en Suisse.

Le Conseil fédéral avait chargé M. de Saussure de donner les explications nécessaires à la commission internationale nommée pour examiner les titres des quatre villes. — Bâle, Zurich, Berne et Lucerne, — qui se sont mises sur les rangs pour obtenir le musée fédéral. On leur demande non seulement d'aménager à leurs frais un édifice convenable, mais encore d'y déposer les collections cantonales sans en aliéner cependant la propriété. Nos lecteurs ont eu sous les yeux les conclusions du rapport de cette commission. Les Chambres fédérales seront appelées à trancher la question.

*Journal de Genève  
du 10 X<sup>e</sup> = 1890.*

La Société des Arts a entendu, à sa séance de lundi, une communication de M. le professeur E. Yung, sur le rôle que joue, chez l'homme et chez les animaux, l'appareil auditif pour le sens de sustentation ou position du corps dans l'espace. Les personnes chez lesquelles les canaux semi-circulaires sont attaqués ne peuvent plus tenir la tête droite sur les épaules, mais l'inclinent à droite ou à gauche. Ce défaut d'équilibre amène une perturbation dans la coordination des mouvements. Au lieu de suivre la ligne droite, le malade fera un détour pour arriver au point qu'il veut atteindre.

M. Yung a fait de curieuses expériences sur des invertébrés, en les opérant de leurs organes auditifs. Les écrevisses ou les crabes qui ont subi cette opération, tournent indéfiniment sur eux-mêmes et ne peuvent plus se diriger.

On peut remarquer que les animaux privés du sens de l'ouïe n'ont pas, au même degré que d'autres, le sens de l'orientation. Ainsi, contrairement à ce qui est généralement admis, M. Yung a observé que des abeilles enlevées à leur ruche et placées à une distance de plus de dix kilomètres, n'arrivent pas à retrouver leur chemin et s'égarerent. En butinant elles peuvent s'éloigner à des distances plus grandes, mais elles se dirigent par l'observation et par la mémoire des lieux, grâce surtout au développement extraordinaire de leurs organes olfactifs. Elles n'ont pas, comme les pigeons voyageurs, « le sens du nord ». On peut en dire autant des fourmis.

De cet ensemble de faits, M. Yung conclut à l'existence, par l'intermédiaire de l'appareil auditif, d'un sens spécial servant à la détermination de la position du corps dans l'espace.

M. le Dr Ch. Ruel, professeur adjoint à la clinique médicale de l'Hôpital cantonal, a rendu compte du voyage qu'il a fait, au mois de novembre, à Berlin, pour étudier les premiers résultats obtenus par les vaccinations avec la lymphé du Dr Koch. Les médecins berlinois ont fait un excellent accueil à leurs collègues étrangers. Quant à M. Koch lui-même, il était fort difficile d'obtenir une audience de lui. Il réalise le type accompli du savant consciencieux, modeste et ennemi de la réclame.

C'est avec un vif déplaisir qu'il a vu la presse faire tant de bruit autour de son nom. Personnellement, il eût désiré tenir sa découverte secrète jusqu'au moment où les résultats de sa méthode auraient pu être considérés comme incontestables et dûment vérifiés par une expérience complète; il avait choisi dans ce but, pour ses premiers essais d'inoculation, un petit hôpital de la banlieue berlinoise, dirigé par le docteur Levy. Mais, à l'instigation du Dr Bergmann, l'empereur en personne a mandé auprès de lui le rival de M. Pasteur et l'a engagé à donner à ses recherches la publicité que l'on sait. On a voulu, de cette façon, consacrer officiellement la découverte qui est en train de révolutionner le monde médical, en la mettant sous le patronage du gouvernement impérial.

Une subvention d'un million de marks sera employée à la construction d'un hôpital de 100 lits, où le Dr Koch poursuivra ses études, non seulement sur la tuberculose, mais sur d'autres maladies infectieuses.

M. le Dr Ruel a donné des détails sur les effets curatifs de la lymphé, dont la composition doit rester secrète. Elle agit d'une manière beaucoup plus intense sur l'homme que sur le cobaye, à peu près dans la proportion de 1 à 500. Les sujets en état de santé réagissent à une dose de 1 à 5 centigrammes. Pour les phthisiques, il suffit en général d'un milligramme. Le premier résultat est donc d'obtenir de précieuses indications pour le diagnostic de la maladie.

Quant à l'efficacité du remède, il n'est pas possible d'en juger d'une manière définitive. Il faut attendre. Pour le lupus et la laryngite tuberculeuse, les résultats dès maintenant acquis sont très satisfaisants; mais il pourra se produire des récidives qui nécessiteront un nouveau traitement. Dans les cas de tuberculose pulmonaire, on a obtenu des améliorations sensibles, mais, jusqu'à présent, aucune guérison complète. A l'hôpital de Genève, il y a actuellement plus de 50 malades en traitement par la méthode Koch. Il est nécessaire de procéder avec la plus grande prudence, surtout pour les malades affaiblis, à cause de la violence de la réaction accompagnée d'une fièvre intense. L'emploi du remède est surtout indiqué au dé-

but de la maladie. Il n'est pas à conseiller dans les cas de méningite ou de péritonite tuberculeuses, attendu que l'élimination des parties malades ne peut se produire d'une manière satisfaisante.

Des applaudissements nourris ont montré à M. le Dr Ruel à quel point il avait intéressé son auditoire en l'entretenant d'un sujet éminemment actuel.

M. DesGouttes a été désigné pour présider la prochaine séance.

## *Journal de Genève du 8 Janvier 1891.*

**Société des Arts.** — La première séance familière de l'année a eu lieu lundi, sous la présidence de M. Suès-Ducommun, qui avait préparé un programme absolument attrayant.

En premier lieu, M. Suès, a constaté que les trois Classes de la Société des Arts se portent à merveille — en hiver surtout, grâce à leurs nombreuses séances; puis il a formé des vœux pour chacun des membres de la Société, comme aussi pour le succès des séances de l'année nouvelle. Puis, M. Suès a rappelé en termes excellents la perte que la Société des Arts a faite dans la personne de M. Gustave Revilliod, ce citoyen aimé, respecté et regretté de tous, cœur généreux, amateur éclairé, écrivain apprécié, et surtout généreux protecteur des lettres et des sciences. M. le président a lu ensuite plusieurs passages — que nos lecteurs connaissent déjà — du testament de Gustave Revilliod.

La tâche du président était, cette fois, assez ardue, s'il faut en croire M. Suès, car il s'est adressé en vain à plusieurs de ses collègues pour leur demander des communications. — Mais, hélas! en vain. — M. Suès cependant a eu le rare bonheur de mettre la main sur M. le Dr Ruel et sur M. le professeur Yung qui ont fait d'intéressantes communications.

M. Emile Yung a traité un sujet qui est en ce moment beaucoup traité par les savants: le sens, l'instinct de la direction chez les animaux. On a pu observer que la plupart des animaux, des plus infimes aux mieux organisés,

ont une tendance naturelle à revenir à leur point de départ: on dirait presque d'un sixième sens. M. Yung a cité des faits nombreux à l'appui de sa communication. On sait l'histoire du chien de M. Pictet de Rochemont, lequel, oublié en route, à Munich, par son maître, vint trois jours après, gratter à la porte de la maison de Lancy, où il avait été élevé. On cite aussi les exploits extraordinaires d'un âne, transporté de Madrid à Cette: dans cette ville, il réussit à s'échapper, traversa les Pyrénées et revint à son ancienne écurie.

Ce fut ensuite le tour de M. le Dr Ruel, qui a entretenu l'assistance de son voyage à Berlin. M. Ruel s'était rendu dans cette ville pour étudier sur place le traitement par le procédé du Dr Koch. Il en est revenu enchanté de l'accueil dont il a été l'objet de la part de ses collègues berlinois, qui lui ont facilité ses investigations de toutes manières.

Quant au Dr Koch, il s'enfermait littéralement chez lui, ne recevant personne, pas même ses intimes. Il continue ses recherches scientifiques sur le microbe de la lèpre, dit-on, et on espère qu'il arrivera à de bons résultats. M. Ruel a affirmé que les cas de guérisons par la lymphé Koch sont indiscutables quand il s'agit de lupus; pour la tuberculose proprement dite, il y a d'évidentes améliorations. En tous cas, il faut procéder avec une extrême prudence, et graduer avec une infime précision les injections. M. Ruel avait eu la pensée excellente d'apporter à la Société des Arts les divers modèles de seringues dont on se sert pour les injections.

Ces deux communications ont donné lieu à d'instructives demandes et réponses, et les remerciements adressés à l'organisateur de cette séance si vivante étaient certes bien mérités.

M. DesGouttes, ingénieur, a été désigné pour présider la séance de février.

## *Tribuna de Genève du 9 Janvier 1891.*

## *Présidence de M. l'ingénieur DesGouttes.*

**Société des Arts.** — De belles projections électriques représentant quelques-uns des sites les plus pittoresques de la Bavière, les châteaux féériques élevés par le roi Louis à l'image de ses rêves d'artiste malade, et surtout les personnages principaux et les scènes les plus dramatiques des mystères d'Oberammergau, ont donné au début de la séance de la Société des arts un attrait particulier. Quittant le fauteuil de la présidence, qu'il occupait pour cette fois, M. DesGouttes en a pris occasion pour parler, avec beaucoup de verve et d'entrain, des souvenirs que lui a laissés cette représentation, unique en son genre du drame sublime de la Passion, joué, non par des acteurs de profession, mais par des montagnards animés d'une foi naïve et comprenant leur rôle comme un sacerdoce.

Les programmes des séances de la Société des arts sont toujours variés. Après l'art, l'industrie. M. Schaltebrand a donné une description détaillée des deux grands réservoirs de Ménilmontant, d'une contenance de 100,000 et 50,000 litres, l'un pour l'eau de rivière, l'autre pour l'eau de source. A ce propos, M. Rehfous a signalé le projet audacieux présenté par des ingénieurs civils du Creuzot pour alimenter Paris par les eaux du lac de Genève.

M. le docteur Dunant a traité une question d'un intérêt tout à fait général : le dosage de l'impureté de l'air, spécialement par rapport à l'hygiène des écoles. Dans l'air pur, la proportion d'acide carbonique est d'environ  $2\frac{1}{2}$  à  $3\frac{1}{2}$  pour mille, tandis que dans l'air qui sort des poumons, elle s'élève à 4 pour cent. Cet air est, en outre, mélangé d'autres substances difficiles à doser qui constituent un véritable « poison pulmonaire ». De là le danger des appartements mal aérés.

Sous la direction de M. le professeur Hagenbach, on a fait à Bâle des expériences très concluantes en déterminant, par des dosages exacts, l'impureté de l'air dans les salles d'école pendant les heures de classe. Lorsque les locaux ne sont pas bien aérés, la proportion de l'acide carbonique s'accroît, au cours de la journée, avec une extrême rapidité; ainsi on l'a vu monter, dans une classe de garçons, de 21 00/00 à la première heure, à 93 00/00 l'après-midi. On admet en général qu'elle ne peut sans danger dépasser le 10 00/00. L'impureté de l'air habituellement respiré ne produit pas immédiatement ses effets funestes, mais à la longue elle arrive à miner les constitutions les plus vigoureuses. On ne saurait donc trop engager les particuliers à bien aérer les appartements, surtout les chambres à coucher, et les autorités doivent veiller à ce que les établissements d'école soient pourvus de moyens de ventilation suffisants.

La séance s'est terminée par la lecture, faite par M. Suès-Ducommun, d'une lettre d'un de nos jeunes compatriotes qui voyage dans le Venezuela pour faire des études techniques en vue de la construction d'un chemin de fer. Cette lettre pleine de détails émouvants ou pittoresques a vivement intéressé l'assistance.

M. E. Stroehlin a été désigné pour présider la prochaine séance.

*Journal de Genève*  
du 8. Février  
1891.

**Société des arts.** — La séance familière de février de la Société des arts a présenté un véritable attrait. Elle était présidée par M. Desgouttes, ingénieur, qui a largement tenu la promesse faite le mois précédent, d'entretenir ses collègues des fêtes devenues célèbres d'Oberammergau. Les lecteurs de ce journal ont pu en lire d'intéressantes descriptions dues à la plume de M. C. V.

M. Desgouttes a illustré sa communication de nombreuses projections électriques : on ne se lassait d'admirer, trouvant trop courts les instants consacrés à cette instructive exhibition.

M. Schaltebrand a parlé (après M. Desgouttes), des réservoirs de Ménilmontant, contenant 1500 hectolitres d'eau. M. John Rehfous a rappelé à cette occasion le projet d'ingénieurs français, qui voudraient alimenter Paris avec les eaux de notre lac.

M. le professeur Dunant a traité une question d'hygiène scolaire, à propos de l'impureté de l'air dans les salles d'école. M. Dunant a cité des expériences faites à Bâle, et qui démontrent le grand danger qu'il y a à ne pas aérer fréquemment les salles où se trouvent beaucoup d'élèves.

M. Suès-Ducommun a lu, à la fin de la séance, une lettre intéressante d'un jeune Suisse qui se trouve en ce moment dans le Venezuela.

*Tribune de Genève*  
du 10 février 1891.

**Société des Arts.** — M. le professeur Ernest Strœhlin, qui présidait la séance familière de lundi, a consacré quelques paroles de regrets à deux membres de la Société récemment décédés, MM. Cettinger et Emile Gautier. Puis il a donné la parole à M. Arthur de Claparède pour une intéressante communication relative à un calendrier en usage aux îles Philippines.

M. Eugène de Budé a présenté un Epistolaire, manuscrit italien datant du IX<sup>e</sup> ou du X<sup>e</sup> siècle, trouvé dans les parchemins de M. J.-A. Turretini, le théologien genevois bien connu, et qui paraît provenir de l'émigration lucquoise du XVI<sup>e</sup> siècle. C'est un recueil d'épîtres de Saint-Paul destinées à être lues pendant la messe par le diacre. Les décorations du volume, dues probablement à une autre main que l'écriture, semblent également appartenir à l'époque carlovingienne. On remarque dans les lettres ornées, aussi variées qu'élégantes, de grandes analogies avec le style romano-byzantin. M. de Budé se demande si nos graveurs et peintres sur émail ne pourraient pas trouver d'heureuses inspirations dans ce manuscrit, dont la valeur artistique et archéologique est incontestable.

Les récents travaux des historiens de la Révolution française, de M. Taine surtout, ont mis en évidence le rôle important joué par les collaborateurs genevois de Mirabeau, Salomon Reybaz, Duroveray, Etienne Dumont surtout, l'un des esprits les plus clairvoyants de son temps. La réputation de cet homme de bien qui dédaigna de mettre au service d'ambitions personnelles l'influence qu'il avait justement acquise sur les plus éminents d'entre ses contemporains, ne pourra que grandir par la publication de ses *Notes de voyage* que possède notre bibliothèque publique. M. Auguste Blondel, qui a pris en main ce travail, a bien voulu communiquer à la Société des arts quelques pages de Dumont, datées de Paris en 1801 et 1802. Les personnages qui occupaient alors la scène politique, le premier et les seconds rôles, Bonaparte, Sieyès, Talleyrand, Portalis, Bernadotte, Mme de Staël, etc., y sont observés de près avec une étonnante sûreté de jugement. On les surprend dans l'intimité, on les entend parler, on les voit agir; c'est de l'histoire vivante, et pourtant, par la largeur des vues, cela dépasse de beaucoup la portée habituelle des mémoires anecdotiques.

Il est de tradition que les sciences soient représentées à ces réunions familières dont le programme est toujours si varié; M. le professeur Duparc a terminé la séance en parlant d'une série d'expériences qu'il vient d'entreprendre pour déterminer rigoureusement les phénomènes d'érosion de l'Arve et de ses affluents torrentiels. La rivière charrie deux espèces de matériaux: les uns dissous, les autres en suspension, et troublant le cours des eaux. Pendant les crues la quantité des seconds augmente dans une énorme proportion, tandis

que celle des premiers diminue. Pour six mois d'hiver le total des matériaux dissous s'est trouvé de beaucoup supérieur au total des matériaux en suspension.

Au cours de ses études, M. Duparc a fait une observation qui peut avoir son importance pour élucider le problème si débattu de la saveur des mers. Il a constaté dans les eaux de l'Arve la présence constante de chlorures provenant probablement de la trituration des roches granitiques. Ces recherches seront continuées.

M. l'ingénieur Veyrassat a été désigné pour présider la prochaine séance.

*Journal de Genève*  
*du 6 Mars 1891.*  
*L'album Rochet a un compte rendu de la Tribune*

**Société des arts (Séance du 6 avril).** — Avant la séance, les membres de la Société des arts ont pu admirer les esquisses et études de J. Dériaz, le peintre décorateur genevois, dont a parlé M. A. Revilliod à la dernière réunion de la Classe des beaux-arts. Le fils de cet artiste regretté, M. Dériaz, architecte, a donné des détails d'un vif intérêt sur la vie et les travaux de son père.

Puis, M. le professeur Emile Chaix a communiqué les résultats d'observations qu'il a faites cet hiver pour contribuer à l'étude de l'influence de la neige sur les variations de la température et sur le climat hivernal. M. Chaix a constaté que la température de la surface du sol nu est constamment plus élevée que celle de la surface de la couche de neige qui le recouvre. La différence est de deux degrés en moyenne; elle peut être beaucoup plus grande par les temps calmes et clairs. La neige empêche la chaleur terrestre de rayonner. A l'appui de cette assertion, M. l'ingénieur Veyrassat, qui présidait la séance, a cité le fait que, durant les grands froids du mois de janvier dernier, les conduites d'eau ont été généralement préservées du gel dans les chemins où la neige n'avait pas été déblayée.

M. Suès-Ducommun s'est appliqué à faire revivre quelques types genevois du temps passé, curieuses silhouettes d'originaux ou de maniaques encore présentes au souvenir de ceux de nos concitoyens qui ont dépassé « le milieu du chemin de la vie »: Daniel Murgue, sourd-muet de naissance, petit, les jambes torses, vêtu d'une longue redingote grise, coiffé d'un chapeau aux larges ailes, un innocent recu partout avec bienveillance et cordialité; — le vieux professeur de mathématiques D., qui, vers 1820, avait mis en quatrains tous les



théorèmes d'Euclide; — une pauvre folle, parcourant sans cesse les rues vêtue de blanc, afin d'être mieux reconnue de l'infidèle qui l'avait abandonnée au moment de la conduire à l'autel et dont elle attendit toute sa vie le retour avec une touchante constance; — *Piautu*, ainsi nommé à cause de la conformité particulière de ses tibias, *Piautu*, le marchand de gâteaux, qui s'installait le matin dans « la Vallée » et, à l'heure du « goûter », allait offrir ses services aux ménagères, criant à pleins poumons dans les rues son refrain :

Qui en veut par là haut  
Des p'tits pains tout chauds ?  
Car ils sont excellents  
Les p'tits pains blancs!

En prenant ses compatriotes par la gourmandise, *Piautu* s'était acquis une grande popularité. Lorsqu'il mourut, une foule de ses anciens clients, étudiants, professeurs, banquiers ou négociants vinrent lui rendre les derniers honneurs; — le marchand de balais *Trimolet* ballant le briquet, d'un caractère moins débonnaire, sans cesse en état de guerre avec les gamins qui le poursuivaient; — une victime de la folie des grandeurs militaires, l'illustre *Maingard*, se mettait, les jours de revue, à la tête des troupes, le visage barbouillé de suie, brandissant son bâton comme une canne de tambour-major; — l'ancien pasteur D., toujours en frac et en jabot, inventeur d'un système de constructions incombustibles, aussi connu pour ses bons mots que pour son innocente manie; d'autres encore que nous avons tous connus, *Jean-Baptiste*, fondateur de religion, en costume sacerdotal, une longue blouse à carreaux serrée à la taille par une ceinture, des épis et des fleurs des champs au chapeau, moins préoccupé de faire des prosélytes que de recevoir l'aumône des incrédules; — le légendaire *papa Saucisse*, sorte de Quasimodo genevois, dont les pauvres mains gourdes et maladroites étaient, en hiver, couvertes d'engelures, et qui eut tant à souffrir de l'espièglerie de plusieurs générations de collégiens; — la mère *Fenollan*, qui trônait si majestueusement devant sa boutique de la Madeleine, enrubannée et couverte de bijoux comme une chasse; reine et patronne de son quartier dont, aux fêtes de Septembre, elle fit les honneurs au général Dufour; — la mère *Rotinbac* et ses béquilles, *Schwarm*, l'homme pratique...

J'en passe et des meilleurs,

toute une galerie de types étranges, dignes du crayon de Callot, qui, dans l'ancienne Genève, donnaient de l'imprévu au spectacle de la rue. Ils ont disparu en même temps que les vieux quartiers démolis. Aujourd'hui, ce ne sont pas les maisons seulement, mais les hommes qui semblent être rentrés dans l'alignement.

Des éroquis et caricatures, empruntés à la collection de M. le Dr Gosse, ont ajouté à l'attrait de la lecture de M. Snès-Ducommun. Il nous semble qu'il y aurait là la matière d'une publication illustrée qui serait bien accueillie des vieux Genevois.

Nous ne citerons que pour mémoire la communication de M. le prof. Emile Yung, sur une excursion scientifique qu'il vient de faire au golfe du Lion, préférant laisser à notre savant collaborateur le soin de donner lui-même à nos lecteurs le récit de son voyage. Disons seulement qu'en sa qualité de représentant d'une université suisse, M. Yung a reçu de ses collègues français le plus cordial accueil.

*Journal de Genève*  
du 12 Avril 1891.  
L'album Rochetti a un c. 2 de la Tribune

Société des Arts. — La série des réunions mensuelles de la Société des Arts a été ouverte le 2 novembre, sous la présidence de M. John Rehffous, ingénieur.

En attendant les communications annoncées, M. Rehffous a pris occasion des médailles frappées par l'usine de Neuhausen (Schaffhouse) en commémoration des fêtes du centenaire de la Confédération pour exposer les données les plus intéressantes sur l'aluminium, sa découverte et sa fabrication. Il fait ressortir les remarquables propriétés de ce métal, soit à l'état de pureté, soit à l'état d'alliage, notamment à l'état de bronze d'aluminium, qui, sauf pour le coût, l'emporte sur l'acier.

M. Rehffous fait entrevoir le grand avenir réservé à l'aluminium et à ses alliages, qui se prêtent également bien au moulage, à la forge, au laminage et au tréfilage, et dont le prix de production et de vente s'est graduellement abaissé et tend à diminuer encore davantage. Il explique l'extraction de l'aluminium des terres alumineuses par l'emploi de courants électriques de très grande intensité, obtenus, comme à Neuhausen, au moyen de forces motrices hydrauliques considérables.

M. Rehffous termine enfin en invitant les assistants à examiner les échantillons, réunis sur la table, des produits de l'importante fabrique de Neuhausen. Le métal s'y trouve en ses divers états et l'on peut juger de la grande variété des usages auxquels il pourra être approprié.

A propos d'un voyage qu'il a fait cet été en Allemagne et à Bayreuth, M. le prof. Strœhlin a donné d'intéressants détails sur Wagner, sa biographie, ses débuts, ses triomphes, sur la manière dont se sont propagées ses idées esthétiques, enfin sur les représentations de *Tannhäuser*, de *Tristan et Iseult* et de *Parsifal*, dont un de nos collaborateurs nous a entretenus dernièrement. Il a décrit la ville de Bayreuth, ses environs, plus pittoresques qu'on ne le dit généralement; puis le théâtre, insistant surtout sur la beauté des décors, les merveilles de mécanisme, l'ensemble parfait

des masses orchestrales et chorales. Le caractère dominant chez Wagner est la fusion entière du poète et du musicien. Il a eu la chance de trouver des interprètes dignes de lui, des chanteurs qui se consacrent exclusivement à sa musique. Bayreuth est essentiellement un théâtre national, fondé par les souscriptions du peuple allemand.

A propos de Wagner, M. H. Gosse a conté une bien curieuse anecdote tirée de ses souvenirs personnels. Etant étudiant à Paris, M. Gosse, sur une invitation de Mme de Metternich, assista à la première représentation de *Tannhäuser* à l'Opéra. Tout se passa tranquillement d'abord; on ne comprenait peut-être pas très bien, mais on écoutait attentivement. Vers le milieu de la représentation, une trentaine de membres du Jockey-Club firent irruption dans la salle et commencèrent, avec des sifflets, des trompettes d'enfants et d'autres instruments de musique, un épouvantable charivari. Protestations du public, altercations, échange de gilles et de coups de poing auquel M. Gosse prend une large part. Ce n'était pas qu'il fût wagnérien bien convaincu, mais il tenait à faire plaisir à Mme de Metternich. Le tumulte augmentant, on dut baisser la toile. M. Gosse passe sur la scène où il rencontre Wagner, et, voulant consoler le maître :

— Comment peut-on siffler, dit-il, une musique aussi belle que cette admirable *Romance de l'Etoile*?

— Monsieur, répond Wagner, d'un ton rogue, c'est le plus mauvais morceau de la pièce!  
Et M. Gosse de se retirer en bon ordre.

Passant à un sujet entièrement différent, M. Gosse a présenté divers objets de l'époque romaine récemment acquis par le musée archéologique; des statuettes en bronze d'Hercule et de Mercure, divinités qui étaient très en honneur dans nos environs, où elles avaient remplacé le culte plus ancien de Vulcain; un Bacchus indien trouvé au-dessous de Dardagny, Bacchus efféminé, aux longs cheveux, d'un type très pur et d'une beauté de travail qui atteste son origine grecque. On a trouvé des copies de ce type à Avenches et ailleurs.

Notre contrée a cependant donné à l'époque romaine des artistes originaux. Comme preuve, M. Gosse a montré deux très curieuses pièces provenant du Valais, un bouquetin assez informe, mais reconnaissable, et un chamois fort bien fait, le dos orné de ces bandellettes dont on entourait les victimes; enfin un morceau de prix, une superbe tête de chien provenant de Samoëns, et où l'on retrouve le type du St-Bernard. M. Gosse pense que les moines du St-Bernard peuvent avoir eu des prédécesseurs païens.

Pour terminer la séance, M. John Rehfous a consacré un souvenir aux ormeaux du Pré-l'Evêque qui ont été sacrifiés à la voie étroite. C'étaient les plus grands ormeaux connus, un véritable phénomène botanique. On en a fait

couper des tranches horizontales de trente centimètres d'épaisseur qui seront conservées à titre de curiosité. On y a compté 195 couches concentriques; quelques-unes étant effacées, on peut estimer que ces arbres vénérables ont eu une existence de deux cent dix ans. Ces témoins du vieux temps ont vu passer bien des jours de fête, et des jours tristes aussi, comme ceux où, sous l'occupation française, le Pré-l'Evêque avait pris le nom de Pré national.

Journal de Genève  
du 11 9<sup>e</sup> 1891.

Société des arts. — A la séance familière du lundi 7 décembre, M. Adolphe Gautier a parlé des fêtes du sixième centenaire de la Confédération et plus spécialement de la représentation dramatique de Schwytz, en illustrant sa communication d'une belle série de projections électriques représentant les scènes principales et les tableaux vivants du *Festspiel*.

M. le pasteur Braschoss a rappelé le peu de renseignements historiques que l'on a sur le château de Monnetier, ancienne possession du prieur de Saint-Jean. Les garnisons qui l'occupaient prélevaient un droit de péage sur les voyageurs suivant la route d'Annecy à Genève, laquelle passait en ce temps par le sommet du Salève. M. Braschoss a exprimé son regret de voir des restaurations maladroites compromettre le caractère des monuments anciens. Ce point de vue a été appuyé par plusieurs orateurs, entre autres par M. Chaix, qui a cité l'exemple du célèbre monastère de Vallombreuse, dont l'état actuel ne répond pas à son glorieux passé.

M. Th. de Saussure a terminé la séance par une spirituelle causerie sur les vices de prononciation de notre langue, en particulier sur certains tics de tradition à la Comédie-Française. Ainsi, sur la première scène de Paris, on dit *desir* au lieu de *désir*, *volôye* au lieu de *volaille*, on fait des homonymes de *mots* et *maux*, *pois* et *peaux*, et, en général, on allonge l'*a*, comme dans *déclamation*. Les Genevois ayant fait un séjour à Paris adoptent volontiers ces tics de langage en les accentuant encore. C'est un défaut dont il convient de se bien garder. Dans ces mots en *ation*, appuyer outre-mesure sur l'*a* constitue non seulement une erreur de prononciation, mais, ce qui est plus grave, une erreur d'accent absolument contraire au génie de la langue.

M. le pasteur Braschoss a été désigné pour présider la prochaine séance.

Journal de Genève du 15 Décembre  
(Supplément) 1891.

**Société des arts.** — M. Braschoss est décidément fort expert en la connaissance de préparer les séances familières de la Société des arts. Ainsi, la réunion de janvier (lundi soir) a présenté d'un bout à l'autre le plus vif intérêt.

On a d'abord fait circuler un portrait en gravure très ressemblant du regretté Oltramare, d'après l'original de M. Dulki.

Puis, M. Emile Pricam a parlé pho-

tographie, au point de vue de l'instantanéité et de la couleur. Dans le premier domaine, de sérieux progrès ont été réalisés. Il est possible de prendre des instantanés de nuit, au théâtre, mais au moyen de lumières très vives, telle que celle que l'on peut produire par le magnésium. Quant à la photographie en couleurs, elle n'est pas encore arrivée à des résultats très pratiques, permettant de généraliser son emploi.

Connue dès 1848, elle n'a pas cessé dès lors de préoccuper les praticiens et les savants. M. Vogel, de Berlin, a présenté à la dernière exposition de Francfort, des échantillons si remarquables qu'il a été difficile de distinguer une chromolithographie photographiée de son original. Un jeune chercheur suisse, M. Koch, de Lucerne, avait entrepris de patientes recherches; il est malheureusement mort avant d'avoir pu les achever.

M. le Dr Eugène Penard s'est approché à son tour du bureau pour faire une communication sur les Montagnes Rocheuses et les chercheurs d'or. Le récit de M. Penard a été suivi avec une attention très soutenue, car il était fait d'une manière très captivante. Il a montré le développement énorme pris par les mines dans le Colorado, dont le produit a dû atteindre cette année plus de 30 millions de dollars.

Les mineurs, c'est à dire les chercheurs d'or, sont en général des gens de bonne éducation, honnêtes. Le dimanche, on les voit vêtus à la dernière mode et l'œil ne s'habitue qu'assez difficilement à les considérer sous leurs haillons de la semaine.

Leur gain est assez élevé: 15 fr. par jour; ils peuvent vivre pour 20 à 25 fr. par semaine. M. Penard, qui voulut profiter de son séjour aux Montagnes Rocheuses pour chercher de l'or, ne trouva que du fer!

M. DuMont, qui a visité cette même contrée dans le courant de l'été dernier, en a rapporté la plus enthousiaste des impressions. Seulement, on l'a entendu exprimer le regret de ce que les vastes prairies qu'il a traversées soient vierges de bisons ou d'Indiens. On ne voit que de rares échantillons de cette dernière race aux stations du chemin de fer.

M. DuMont a profité de la séance pour présenter quelques belles photographies de la collection Th. Graf (de Vienne), représentant d'anciens types égyptiens, découverts il y a peu d'années et d'une beauté de conservation très remarquable.

M. Krafft a dit quelques mots sur Morgarten et sur le lac Aegeri, où l'on retrouve des pirogues et des gens portant l'ancienne coiffure suisse.

M. Braschoss a fait circuler de curieuses caricatures, représentant des costumes des armées alliées; il y aurait, nous semble-t-il, quelque danger à exposer en ce moment à Paris la charge un peu trop grotesque représentant les amis, « les Russes », de 1814.

La partie la plus grande de la séance a été consacrée à une communication, d'un intérêt vraiment palpitant, que M. Henri de Saussure a faite sur son récent voyage dans le Sud-Oranais, jusqu'aux extrêmes limites de la région des Fi-Guig. M. de Saussure a décrit sous des couleurs les plus séduisantes son itinéraire à travers les vastes plaines de cette Algérie du Sud, si peu connue, quoi qu'on en dise. Cette course en chemin de fer, pendant deux jours, en compagnie de la cruche d'eau et d'une merveilleuse nature, était racontée d'une façon magistrale.

Puis, c'est l'arrivée, en passant toutes ces stations fortifiées, à Aïn Sefra, à l'extrême limite des territoires français. Ici, M. de Saussure a pu obtenir du colonel commandant le fort une escorte, composée d'un spahis

blanc sur son cheval noir, et d'un légionnaire. La petite troupe a visité quelques forts détachés, sortes de baraquements provisoires, où les officiers et soldats ne mènent pas la vie bien joyeuse. M. de Saussure aurait voulu pousser plus loin, jusque dans le camp des Fi Guig, où tout au moins dans son voisinage, mais il ne put rien obtenir de son escorte qui avait des ordres.

M. de Saussure raconté une délicate anecdote.

C'était à Ain Sefra. Un soldat des bataillons d'Afrique s'approche de lui.

« Je suis Genevois, Monsieur, voulez-vous me faire une petite commission quand vous rentrerez au pays ? »

M. de Saussure accepta, et, en questionnant le légionnaire, ce dernier lui parla de Ganthod, de M. Henri de Saussure, chez lequel il avait servi...

Effectivement, cet individu avait été quelque temps au service d'un fermier de M. de Saussure.

Nous éprouvons un vif regret de ne pouvoir nous étendre sur cette cause. Nous espérons lire un jour le récit de M. de Saussure. Ce serait un livre d'un haut intérêt.

*Tribune de Genève*  
*du 5 Janvier*  
*1892.*

---

Société des arts. (*Séance familière du lundi 1er février*). — La séance est présidée par M. Edouard Jeanmaire. L'assemblée est très nombreuse et la variété des communications justifie l'empressement que les membres de la Société des arts ont mis à se rencontrer à leur rendez-vous mensuel. C'est M. Eug. Roux qui ouvre la série des communications par un très intéressant rapport sur l'exposition nationale de Genève. M. Roux raconte toutes les démarches, tous les travaux préparatoires qui ont été faits depuis que le principe d'une exposition a été admis en 1885. Il rend un hommage ému à l'infatigable activité, à l'entrain communicatif du regretté Eugène Empeyla, qui était véritablement l'âme du comité provisoire. D'après les plans de cet excellent administrateur, l'exposition industrielle et artistique aurait été installée sur la plaine de Plainpalaïs, le Bâtiment électoral aurait été transformé en salle des fêtes. Enfin, les expositions accessoires (horticole, agricole, etc.) auraient reçu comme emplacement les grands espaces libres qui avoisinent les casernes. Les dépenses prévues s'élevaient approximativement à 1,850,000 francs. Fixée primitivement à 1893, la date de l'exposition a été renvoyée à 1895, pour éviter la proximité trop grande de l'exposition universelle de Paris. Le Conseil fédéral a promis son appui à l'entreprise. Le président du Conseil d'Etat en a reconnu l'importance dans son discours d'installation. En outre, l'application du nouveau tarif douanier rendra particulièrement intéressante la comparaison que chacun pourra faire entre les produits de l'industrie suisse avant et après les tentatives du protectionnisme. Il ne reste donc plus, comme l'a dit en terminant M. Roux, qu'à nous mettre courageusement à l'œuvre. Ce rapport a été vivement applaudi, et a été suivi d'un intéressant échange d'idées, auquel ont pris part, avec les rapporteurs et le président, MM. Braschoss et Burkel. Abordant un sujet moins pratique, mais non moins actuel, M. le professeur Emile Yung a tenu l'assemblée sous le charme de sa parole en l'entretenant d'une manière à la fois familière et savante de la psychologie du petit enfant. La psychologie, a dit M. Yung, est lasse de la méthode d'introspection qu'elle employait exclusivement depuis que Maine de Biran en eut fixé les principes. Les psychologues classiques nous enseignaient sans doute sur les phénomènes de leur être intérieur, mais ce qui nous intéresse infiniment plus, c'est ce que pense l'ensemble des individus, l'humanité moyenne.

Pour le savoir, il faut étudier d'abord les âmes rudimentaires, les âmes des animaux, des sauvages, des enfants; c'est là seulement que nous trouverons de la sincérité, car tout homme éduqué et cultivé ment plus ou moins inconsciemment. Il faut cependant prendre garde, et M. Yung est le premier à le reconnaître, de ne pas tomber dans l'excès contraire

et de ne pas abandonner complètement la méthode d'observation interne (introspection), puisque la conscience d'autrui est impénétrable, et que nous ne saurions la connaître qu'en étudiant la nôtre. M. Yung a donné ensuite sur la formation graduelle de l'âme de l'enfant, sur ses sensations avant la naissance et immédiatement après celle-ci, sur l'apparition successive du toucher, de la vision, de l'ouïe, du goût, de l'odorat chez l'enfant, des détails pleins d'intérêt, que le sympathique professeur complètera sans doute dans les conférences qu'il va donner à l'Aula sur le même sujet, et que tous ses auditeurs de lundi se réjouissent d'aller applaudir.

M. F. de Stoutz a trouvé, en bouquinant sur les quais de Paris, des lettres autographes et inédites de quatre personnages aussi célèbres que peu sympathiques : l'assassin Fieschi et ses trois complices Moré, Pépin et Boiseau. Ces autographes étaient collés dans un exemplaire des Mémoires de Gisquet, préfet de police sous Louis-Philippe. L'auteur les avait probablement ajoutés à son propre exemplaire en guise d'illustrations. La lettre de Fieschi est tout particulièrement curieuse : il se plaint amèrement du manque d'égards que lui témoigne son geôlier, qui, dit-il, « l'exhibe aux visiteurs de la prison comme une bête féroce dans une cage de fer ». Les autographes de M. de Stoutz ont paru fort intéressants, et nul doute que les graphologues ne cherchent à en faire, un jour ou l'autre, leur profit. Comment les graveurs de médailles ont-ils compris et interprété la figure caractéristique du réformateur Jehan Calvin ? C'est ce que M. Paul Ströhlin, le subtil numismate, nous a appris par quelques explications orales et par de belles planches empruntées à un grand ouvrage que notre jeune concitoyen prépare sur les médailles de Genève. Les graveurs genevois ont créé et consacré le type classique du réformateur avec, pour traits saillants, la sécheresse et l'austérité. En Angleterre, on a encore accentué la dureté de l'expression, tandis qu'en d'autres pays on lui a donné une rondeur, une jovialité qui auraient médiocrement enchanté le modèle. De Calvin au théâtre de Genève, la transition était brusque. M. Emile Delphin a su par sa verve communicative intéresser ses auditeurs à la nomenclature des ouvrages qui composent la bibliothèque théâtrale de la ville de Genève, sous leurs formes si variées : partitions imprimées ou manuscrites pour orchestre, pour piano et chant, etc. Les choristes eux-mêmes ont leur partie écrite et savent, qui l'aurait cru ? lire les notes qu'ils chantent si agréablement. La séance est levée à neuf heures et demie. M. F. de Stoutz est désigné pour présider la prochaine réunion familière, qui est fixée au lundi 1<sup>er</sup> mars.

*Journal de Genève  
du 9 Février 1892.*

**Société des Arts.** — La séance familière de mars était présidée par M. F. de Stoutz, qui avait préparé un programme des plus variés.

M. Louis Dufour, archiviste, avait apporté d'anciennes tabelles des tarifs pour l'entrée des denrées dans Genève. Les titres de ces tabelles sont suffisamment explicatifs. Voici le « Tariffe des exactions de l'impôt » ; ou « Exactions du pontonnage du pont sur le Rosnè ». La plupart de ces tabelles remontent au 16<sup>e</sup> et 17<sup>e</sup> siècles ; elles sont libellées sur une solide papier collé sur des planchettes de bois très épaisses, affectant les formes d'objets servant au culte. Sur le côté de l'une de ces tabelles, on peut lire des inscriptions religieuses, de l'autre le « Tariffe des exactions ».

Sans autre transition, on s'est occupé d'horlogerie. M. Rouge, de la maison Patek Philippe et Cie, a donné lecture d'une courte notice sur l'état actuel de cette importante industrie.

Très florissante il y a une dizaine d'années, l'horlogerie a traversé une époque de crise dont elle s'est bientôt relevée, grâce en grande partie au très grand développement donné à la partie mécanique. Genève était un centre occupant des ouvriers à une grande distance de la ville ; à Thoiry, Saint-Genis, Fernex, Gex, St Jean de Gonville, etc. Dès lors, le travail s'est plutôt concentré dans les ateliers en ville. Le montage de la boîte a diminué d'importance, non point par suite d'un ralentissement dans les affaires, mais beaucoup pour cette simple raison, c'est que de nos jours nos fabricants livrent surtout le mouvement, la boîte se fabriquant dans le pays de consommation. C'est le cas surtout pour les Etats Unis. Dans cette contrée, on fait aussi la montre, mais cette qualité ne saurait faire du tort aux pièces de Genève, auxquelles on a toujours recours ; peut-être pourrait on dire que la concurrence américaine atteint l'industrie neuchâtoise.

Dans son dernier voyage, M. Rouge voulut visiter une fabrique d'horlogerie américaine. On lui refusa — poliment — l'autorisation demandée.

Et dira qu'en Suisse toutes les portes sont ouvertes : c'est qu'on n'y a rien à cacher. A ce propos. M. Rouge a invité la Société des arts à visiter les nouveaux ateliers de la maison Patek Philippe et Co, dès qu'ils seront achevés.

Il résulte de cette communication, que nous devons écourter, à regret, que notre industrie horlogère est plus prospère que jamais, en dépit de l'abus du nom de Genève, contre lequel il faut continuer à sévir avec énergie et persévérance.

Après M Rouge, nouveau changement de programme : M. Bedot a parlé d'instruments de musique, en se bornant toutefois au cadre, déjà assez vaste, des instruments à cordes, soit à archet. M. Bedot avait apporté de nombreux échantillons, pour rendre plus attrayant encore sa causerie. A côté des violes, de la viole d'amour et d'autres instruments connus, figuraient des pièces très curieuses.

M. Bedot, qui est collectionneur, avait apporté des rebab de Java et de Bornéo ; une R'Jenn de Chine, aux sons affreusement grinçants ; une Sarungie de Ceylan, etc. Personne, reconnaissons le, n'a eu la pensée de mettre à l'épreuve les cordes d'harmonie de ces bizarres musiques, acquises par leur propriétaire au cours d'un voyage qui ne devait pas manquer d'intérêt. Quelques photographies ont encore ajouté au plaisir très vif que cette trop courte causerie avait procuré.

La littérature réclamant ses droits, M. le pasteur Peter a bravement lu une traduction d'un chapitre du livre de Mme Mathilde Serac, intitulé : « Le pays de Cocagne. » Les scènes se passent en Italie, à Naples surtout, la terre classique du lotto. M. Peter a traduit de ce livre « Un baptême à Naples » — quelques pages ravissantes, pleines de vie et de soleil. L'auteur connaît admirablement les choses et les gens dont elle parle.

Ce baptême a lieu dans une famille de riches parvenus — des confiseurs, qui bourraient leurs invités de sucreries, de gelati et *tutti quanti*. Les types de la nourrice, de la sage-femme, du parrain — vieil usurier converti — de la marraine — vieille marquise,

qui l'est déjà, sont si vivement indiqués et décrits qu'ils se présentent immédiatement à la vue et à l'esprit. La manie du « lotto » a aussi sa page, l'une des meilleures.

Pour suivre à cette captivante lecture, M. le Dr Gosse, qui ne comptait pas prendre la parole, a dit quelques mots bien intéressants sur un nouveau procédé photographique de son invention. Le spirituel docteur, ayant, d'entrée de cause, déclaré sincèrement qu'il abhorrait les comptes rendus des journaux, nous nous bornerons à dire qu'il a obtenu le plus vif succès.

Il était dix heures du soir lorsque M. Suès a été désigné pour présider la prochaine séance.

On avait commencé à six heures et demie.

*Tribuna de Genova*  
*du 8 Mars 1892.*

Société des Arts. (Séance familière du lundi 7 mars.) — La séance familière du mois de mars était présidée par M. F. de Stoutz, avocat, qui avait su composer pour cette réunion un programme aussi attrayant que varié.

M. L. Braschoss a d'abord attiré l'attention de tous ceux qui s'intéressent à l'ancienne Genève sur un magnifique plan-relief dressé par M. Magnin, architecte, qui a représenté notre ville dans l'état où elle se trouvait en 1851. Ce plan, qui est remarquable par son étonnante exactitude, est de si grande dimension qu'une partie seulement en pourra être exposée dans l'annexe du Diorama, au boulevard de Plainpalais. Même dans ces proportions restreintes, cette œuvre sera très visitée et admirée tant pour sa valeur artistique que pour son intérêt historique.

M. Louis Dufour-Vernes a présenté à l'assemblée ce qu'il a heureusement défini des objets d'outre-tombe trouvés par lui dans certains recoins inexplorés de nos archives, où ils ont subi les injures du temps, des choses et des hommes. Ce sont, collées sur bois, des affiches annonçant au public les droits de péages sur les ponts du Rhône et à la halle de la Cité. Ces affiches remontent au XVI<sup>me</sup> siècle, entre 1515 et 1564. Un homme portant marchandise sur son dos payait, pour traverser le Rhône, un denier. Pour les Juifs, le droit était plus considérable. Notons que l'affiche fut au moyen âge un des seuls genres littéraires qui échappèrent à la tyrannie du latin. Aussi peu de gens étaient capables de les rédiger, et les clercs ne voulant écrire qu'en latin, et les gens du commun ne parlant que le patois.

La communication de M. Rouge, de la maison Patek, Philippe et Cie, sur l'état actuel de l'horlogerie, ses développements, ses difficultés, nous a ramenés en pleine vie moderne, sur le terrain de la lutte de tous les jours et de tous les instants pour l'existence.

Après avoir montré les causes lointaines de la crise qui a sévi sur l'industrie genevoise par excellence, guerre de sécession, développement de la fabrication mécanique en France et en Amérique, protectionnisme exagéré, M. Rouge a insisté sur le tort non moins grand que causaient à notre fabrique la concurrence déloyale et l'emploi abusif du nom de Genève avant que la loi fédérale de 1879 et la convention internationale de 1883 y eussent mis bon ordre. Malgré tant d'obstacles, l'horlogerie genevoise est sortie victorieuse de la lutte et ses produits continuent à l'emporter sur toutes les concurrences en finesse, en élégance, en variété. Grâce aux concours organisés par la Société des arts, grâce aux sacrifices que la Ville s'est imposés, le réglage de la montre fait d'année en année des progrès signalés et s'approche toujours plus de la perfection.

M. Maurice Bedot, directeur du musée, a présenté à la Société une partie de sa belle collection d'instruments de musique à cordes, sur lesquels il a donné des détails pleins d'intérêt qui ont été vivement applaudis. Les rebecs naïfs et primitifs que M. Bedot a rapportés de l'intérieur de Bornéo, de Java et de la Chine, ont obtenu un véritable succès de curiosité. Esquissant la filiation des instruments de musique actuels, M. Bedot a conclu en prouvant, contrairement à l'opinion générale, soigneusement entretenue par les manuels de lutherie, 1<sup>o</sup> que le rebec n'a pas été introduit en Europe à la suite des Croisades, mais bien des siècles auparavant; 2<sup>e</sup> que notre quatuor actuel (violin, violoncelle, alto et contrebasse) dérive non pas du rebec, mais bien de la famille des violes, dont la viole d'amour fut le dernier représentant, instrument merveilleux et qui n'avait d'autre tort que d'être difficile à étudier et à maintenir d'accord.

Pour couronner cette intéressante soirée, M. le pasteur Peter a offert aux sociétaires un véritable régal littéraire, en leur donnant lecture de la traduction qu'il a faite d'un épisode exquis du *Pays de Cocagne*, roman de Mme Mathilde Cerao, l'éminent écrivain italien. Ce morceau, intitulé « un baptême napolitain », nous fait voir, dans un décor merveilleux de couleur et comme baigné de soleil, ces bizarres *assistiti*, ces gens qui, par un commerce mystérieux avec les esprits, obtiennent d'eux des *tuyaux* pour la loterie, et les revendent contre de l'argent et du respect à la foule supersticieuse. Cette page charmante de l'auteur italien a conservé dans la traduction de M. Peter toute sa saveur native, toute sa grâce originale. En remerciant le traducteur pour le fragment qu'il nous en a donné, nous exprimons le vœu que le public genevois puisse lire bien

tôt tout entière l'œuvre que nous avons entrevue, avec tant de plaisir, à l'Athénée.

(Publié dans l'édition du soir.)

Journal de Genève  
du 10 Mars 1892.

Société des Arts. — La séance familière du lundi 4 avril était la dernière de la saison. Elle a clos dignement la série de ces réunions mensuelles, dont chacune a présenté cette année un réel intérêt.

M. Suès-Ducommun, qui présidait avec l'en-train et la bonne grâce qu'on lui sait, a donné lui-même le bon exemple par la communication de deux curieux extraits des Registres du Petit Conseil, l'un du 5 janvier 1679, l'autre du 4 janvier 1680. Il s'agit des actions de grâce présentées à Dieu au commencement de chaque année par les secrétaires de ce conseil, qui souvent accompagnent ces paroles religieuses de réflexions sur l'histoire et les destinées de la cité de Genève. C'est ainsi qu'en tête du registre de l'année 1680, le secrétaire noble Jean Dupuy déplore l'installation d'un résident (envoyé au mois d'octobre précédent par le Roi très chrétien), lequel résident « a introduit en son hôtel l'exercice de la religion catholique-romaine au grand déplaisir du magistrat, des pasteurs et de la bourgeoisie ». La lecture de ces fragments a été écoutée avec un véritable intérêt.

M. Bernoud a ramené l'attention de la société sur une époque plus rapprochée de nous, mais qui paraît presque lointaine, grâce aux transformations multiples qu'a subies notre ville en ces quarante dernières années: un relief de Genève en 1850, exécuté par M. Magnin, architecte, a été présenté en partie, et expliqué dans son ensemble avec une lucidité parfaite par M. Bernoud. C'est d'ailleurs une œuvre absolument remarquable que ce relief, et nous ne saurions trop nous hâter d'attirer sur elle l'attention de nos lecteurs. La date de 1850 a été choisie parce qu'elle marque le moment où le premier coup de pioche donné aux fortifications allait amener une métamorphose complète de l'antique cité calviniste. En même temps la date de 1850 offrait à l'ingénieur architecte l'occasion d'offrir au spectateur toute une partie de la Genève moderne qui a précédé la démolition des fortifications: quartier des Bergues, Corratierie, port, prison pénitentiaire, abattoirs. Quant aux dimensions du relief, M. Magnin a pris comme échelle 4<sup>mm</sup> par mètre pour les surfaces, 10<sup>mm</sup> pour

la hauteur des terrains, et 5<sup>mm</sup> pour la hauteur des édifices. Après de longues et patientes recherches, on a adopté comme matériaux le zinc pour les façades, les rues et les murs d'enceinte, le cuivre pour les toitures, et ce choix donne à l'œil une suffisante illusion. Les arbres, au nombre de 1500, sont en fonte; l'eau est figurée par du verre argenté recouvert de verre bleu. La forme et le caractère de chaque édifice ou groupe d'édifices sont fidèlement représentés d'après nature pour ceux qui existent encore, d'après les documents les plus authentiques pour ceux qui ont disparu. Tout est minutieusement exact, les tuiles, les fenêtres, les cheminées aux formes tourmentées qui faisaient sourire Théophile Gautier; il n'est pas jusqu'au carillon de Saint-Pierre qui ne sonne dans la réduction très exacte que M. Magnin a faite de notre vieille cathédrale.

Ajoutons que ce chef-d'œuvre de patience, qui a coûté dix ans de travail à son auteur, sera prochainement exposé au Diorama et accompagné d'une substantielle brochure où M. Magnin résume ses recherches érudites sur les trente-un édifices publics, les principales rues, places et maisons particulières de la ville : les fragments que nous avons pu admirer lundi soir, et l'excellent exposé de M. Bernoud nous permettent d'assurer d'avance à M. Magnin l'intérêt et la reconnaissance du public genevois.

Nous ne pouvons que glisser sur les deux remarquables communications qui ont terminé la séance familière, et couronné d'une façon brillante les travaux de cet hiver pour l'ensemble des membres de la Société des arts. Par leur nature scientifique, elles échappent à l'analyse forcée rapide d'un compte rendu de journal, et leurs auteurs nous sauront gré d'éviter, en allongeant notre rapport, de déformer leur exposé. Disons simplement que M. Raoul Pictet a fait une causerie charmante de simplicité en même temps que très savante sous son titre poétique de : « Notes et souvenirs d'un voyage au pays du froid ». Il a montré ces deux forces qu'on a longtemps séparées, la chaleur et l'électricité, marchant aujourd'hui parallèlement et liées si étroitement, que les méthodes d'investigation dans le domaine des phénomènes caloriques facilitent les recherches dans celui des phénomènes électriques. Il y a une riche mine de découvertes à exploiter, et nous ne souhaitons qu'une chose, c'est que notre éminent concitoyen se voie lui-même à cette exploitation. On sait qu'il a la main heureuse et sûre.

M. le professeur Thury a posé cette question : « Comment peut-on mesurer le poids de la terre ? » et il y a répondu par une suite de déductions très curieuses basées, si nous l'avons compris, sur le nombre des oscillations du pendule qui varie dans le même temps suivant l'altitude. Cette communication, comme la précédente, a été très appréciée par les membres de la Société, qui se sont ensuite donné rendez-vous à la réunion annuelle des quatre Classes.

*Journal de Genève du 9 avril 1892.*

**Société des arts (7 novembre).** — Soirée familière fort nourrie et pleine de communications curieuses. C'est M. Th. de Saussure, président, qui a ouvert la série en invitant les assistants à une charmante partie de plaisir — d'autres diraient un pèlerinage — jusqu'à Bayreuth, la ville de Richard Wagner. Avec l'aide de projections lumineuses excellentes, le voyage est devenu une véritable exploration des lieux célèbres de la petite cité franconienne qui, avant d'être consacrée à Wagner, fut la propriété de ses margraves, dont les souvenirs sont encore aussi nombreux qu'intéressants. Voici d'abord les palais de ces princes, dont l'un présente des détails architecturaux identiques à ceux du palais de Potsdam. M. de Saussure transporte ses auditeurs auprès d'un lit où coucha Napoléon se rendant à Austerlitz et auquel se rattache une histoire fort dramatique. Dans le château principal des margraves de Bayreuth, aujourd'hui propriété des rois de Bavière, il leur fait visiter encore un fort joli théâtre du siècle passé. Mais à Bayreuth, le passé même s'efface devant l'astre nouveau, Wagner et son théâtre. On sait que ce dernier, le temple de la musique de l'avenir, fut construit par une société ayant pour principal bailleur de fonds le feu roi de Bavière, enthousiaste de deux choses, de Wagner et de Guillaume Tell : on sait, en effet, qu'il était constamment sur le lac des Quatre-Cantons. Ce théâtre est une construction légèrement faite, presque provisoire, en bois et en briques, située sur une colline au haut d'une belle avenue ombreuse. C'est là que chaque été, en juillet et en août, reprennent les représentations du grand maestro, montées dans les conditions de perfection que l'on sait.

Ces représentations commencent en plein jour, à 4 h. La salle offre 1344 places toujours occupées. Un appel de trompettes annonce l'ouverture des portes, ainsi que le commencement du spectacle. Il n'y a pas de couloirs : on arrive directement, par les portes extérieures, à son banc. La salle est d'une grande simplicité. Rien que des gradins comme places. Pas de peintures ; le rideau est une simple toile qui se partage et se tire à droite et à gauche. L'orchestre est caché dans une sorte de caverne, devant la scène. Le gaz se baisse. Pas le moindre murmure, pas d'applaudissement : un toussueur endurci ne serait pas toléré. Les pièces sont de trois actes, et les deux entr'actes durent chacun 1 h. 1/2. Pas de foyer : le public sort, se promène ou va se reconforter à l'un des restaurants attenants.

Après le théâtre, M. de Saussure fait voir la demeure de Wagner, Wahnfried, habitée aujourd'hui par Mme Wagner, fille de Liszt, née à Genève. Liszt est enterré à Bayreuth, où il mourut ; il y a une chapelle au cimetière, mais une simple croix de bois marque la tombe. Wagner repose dans le voisinage, et nous ajouterons, pour l'intérêt des amateurs des choses allemandes, que c'est dans le cimetière de Bayreuth que repose aussi l'illustre humoriste Jean-Paul Richter, originaire de cette ville.



Après M. de Saussure, M. Lucien de Candolle a entretenu l'assemblée du phylloxera et des vignes américaines. Le fatal insecte apparaissait dans le Gard il y a presque trente ans, il faisait son apparition à Genève en 1875. Le mal est partout. A moins qu'on ne découvre quelque procédé chimique pratique pour l'arrêter — mais personne ne croit plus à la probabilité de cette découverte — la totalité des vignes de l'Europe est destinée à périr. Le remède sera leur remplacement par des vignes américaines.

Ces vignes américaines présentent environ six cents types rentrant dans six à huit espèces, et souvent très difficiles, pour ne pas dire impossibles, à différencier. Quels sont les plants les meilleurs et qu'il faut recommander ? Il est fâcheux que pendant longtemps les essais n'aient été faits que par les Français du Midi, sans méthode, sous le feu de ce soleil qui fait galoper les imaginations.

Il faut avant tout des plants d'une haute résistance. M. Millardet, professeur à Bordeaux, a établi à cet égard entre les différents types américains une échelle fort utile.

A Genève, la situation est très grave, les zones du pays de Gex et de la Haute-Savoie étant absolument livrées à la contagion. Toute la partie occidentale de notre canton est perdue ou près de l'être.

Pour reconstituer le vignoble, il faut des essais sérieux sur les plants américains. C'est ce qui se fait à la station de Ruth, qui, le terrain étant cédé gratuitement, a déjà coûté près de 10,000 francs fournis par la Classe d'agriculture et ses amis. C'est là qu'on cultive les porte-greffe, dont il y aura environ 50,000 à 60,000 le printemps prochain. La végétation y est luxuriante : on dirait une houblonnière. Il y a aussi des porte-greffe rampants. Quelques excellentes photographies de M. Edouard Sarsin permettent de se faire une idée de ce champ d'essai d'un hectare, appelé à rendre des services précieux, dirigé, comme il l'est par des hommes tels que M. Lucien de Candolle et M. Marc Micheli.

La séance s'est prolongée jusque vers 9 heures et demie, soit pendant deux heures et demie. C'est M. Moïse Briquet qui a fini par une tournée en Italie. Il a parlé des dépôts d'archives véritablement admirables de ce pays, archives d'Etat ou superintendances, au nombre de dix, archives provinciales, municipales, notariales, hospitalières. La plupart de ces collections sont logées dans des palais. A Milan, elles n'occupent pas moins de 150 salles (combien à Genève et quelles salles, dans un pays qui a pourtant aussi une histoire ?). Beaucoup d'archives sont aussi dans des couvents. Enfin, il ne faut pas oublier les archives du Vatican, qui commencent à s'ouvrir parcimonieusement.

A propos de la ville de Lucques, où M. Briquet s'arrête un instant, M. de Saussure rappelle qu'elle a fourni une cinquantaine de familles à la Genève du refuge : les Burlamachi, Diodati, Micheli, etc. Ces familles arrivèrent

à Genève avec une certaine aisance. Voici pour quoi. Les classes cultivées de cette ville avaient sympathisé très fort avec la Réforme. Le milieu était libéral. Les Lucquois n'avaient jamais voulu ni les jésuites, ni l'inquisition. Les autorités admonestées par le pape condamnèrent à mort tous les hérétiques, mais en leur laissant trois mois pour émigrer avec leurs biens. C'était très libéral pour l'époque.

Un instructif échange d'explications a eu lieu encore entre MM. Welter et Briquet sur le papyrus et ses différents usages pour écrire et fabriquer des cordes.

*Journal de Genève*  
du 21 9<sup>e</sup> 1892.

Société des arts (séance familière du 5 décembre). — Cette séance était présidée par M. John Rehfoos, ingénieur, qui avait su préparer un programme des plus intéressants.

M. G. Hantz a présenté des spécimens des verreries fabriquées par M. Emile Gallé, de Nancy, en donnant des explications techniques et artistiques sur les procédés employés. Gallé applique à ses décors des matériaux qui jusqu'ici n'avaient été en usage que chez les céramistes, les émailleurs travaillant sur des excipients métalliques ; les ors de couleur, les platines, polis et brunis, sont appliqués en couleurs assez épaisses pour pouvoir supporter même le coup de burin. En outre il adapte à ses pièces « uniques » des colorations dues à des mélanges qui sont son secret et excelle à tirer parti des « surprises de la flamme ». Lorsqu'une pièce sort du feu avec certaines particularités cherchées en partie, Gallé l'étudie, et il discerne dans la masse des arborescences des profondeurs mystérieuses qui lui rappellent les bas-fonds de l'Océan, des végétations, des fleurs fantastiques, et il s'agit alors d'en tirer parti, de donner un corps à ces formes vagues soit au moyen de la roue du tailleur de verre, soit au moyen d'acides aux morsures granuleuses, puis l'artiste souligne sa pensée à l'aide de légendes, de fragments de quatrains, etc. Les pièces de ce genre s'adressent à un public très restreint et très délicat, tandis que les autres produits, de M. Gallé, « d'art décoratif » proprement dit, tels que ses meubles, sont compréhensibles pour tous et charment par leurs proportions, leur style très caractéristique et très personnel.

M. Krafft, président de la classe des beaux-arts, a parlé du grand développement que Zurich a pris depuis quelques années et surtout depuis l'exposition nationale, qui a largement contribué à donner à l'industrie et au commerce de cette ville un grand élan.

M. Rehfoos a ensuite présenté quelques spécimens de marbres artificiels de la maison Gøegg et Fröh.

M. H. Moser, qui assistait à la séance et qui arrivait de Bosnie, a bien voulu, sans y être préparé, donner quelques informations intéressantes sur ce pays. Depuis 10 ans que dure l'occupation de la Bosnie et de l'Herzégovine par l'Autriche, on peut prétendre hardiment qu'un immense et salutaire changement s'est promoué et s'accomplit dans ce pays. Sous le régime turc, ces provinces excentriques étaient en coupe réglée par le mouchir et toute la bande avide des effendis de Constantinople. Le chrétien y était opprimé et la presse, de temps en temps, par l'intermédiaire de quelques rares voyageurs, nous dénonçait le sort misérable de ces populations; le pays s'est remarquablement relevé. Une voie ferrée relie la capitale au grand réseau hongrois et se prolonge jusqu'à l'Adriatique. Partout des routes carrossables ont surgi. Des loisagaires et forestières appropriées au pays ont été élaborées et mises en vigueur. Des impôts réguliers et une administration modèle ont remplacé l'état de pillage et d'inaction des autorités turques. Actuellement le budget se balance, et ces provinces ne forment plus une charge pour l'Etat. Cette œuvre, patiemment conçue et exécutée, est due au génie organisateur d'un homme, le ministre de Kallay, un Hongrois, doué comme le sont les Magyars, et d'une force de travail extraordinaire. Jusque dans les moindres détails c'est lui qui a procédé au relèvement du pays, et aujourd'hui ce n'est pas seulement le pays le mieux administré de la Péninsule balkanique, mais l'on peut prétendre hardiment qu'aucune puissance européenne n'a mieux su tirer parti de pays musulmans pour les relever et les rendre productifs.

La Bosnie commence à devenir un pays producteur. Ses bois, d'une richesse inépuisable, fournissent des douves de tonneaux pour le marché français, et les minéraux très variés que renferme le sol commencent à être exploités. Les tabacs

et les vins de Bosnie sont appréciés, par leur qualité, à former un article d'exportation important. Une industrie locale, et très spéciale, s'est développée, grâce à l'initiative du ministre. Ce pays, plus isolé de l'influence européenne qu'aucun autre durant des siècles, a conservé dans l'application aux métiers, une ornementation du plus pur style oriental. L'occupation, avec son courant civilisateur, aurait pu porter atteinte à ces traditions, mais, dès le début, on a rassemblé dans un musée à Serajevo tous les documents artistiques qui allaient être dispersés. Par suite de la législation turque interdisant le port d'armes, les derniers artistes sachant damasquiner passaient presque tous à d'autres métiers, la connaissance de cet art allait se perdre. M. de Kallay débuta en prenant aux gages de l'Etat les artistes survivants, créa des écoles d'arts industriels en Bosnie, engagea des professeurs. Actuellement, les ateliers de l'Etat emploient une série de jeunes ouvriers des mains desquels sortent des objets d'art portant bien le cachet national, et qui trouveront facilement un marché en Europe. Ce sont des vases, des coupes aux belles formes, enrichies d'ornementations damasquinées en or et en argent, des bijoux originaux de formes et artistiques dans leur exécution, des incrustations en argent sur bois, des cuivres repoussés et ciselés, enfin toute une production artistique d'un cachet original.

Un accueil sympathique a été fait en Suisse par les musées des arts décoratifs aux produits que le voyageur a rapportés.

Nous lui savons gré du mouvement spontané qui l'a amené à Genève, et de la pensée de faire profiter en premier lieu sa patrie de l'expérience qu'il a acquise dans sa carrière; cette industrie nouvelle peut se greffer directement sur la nôtre. L'horlogerie suisse ainsi que la bijouterie genevoise pourront, en effet, adapter le travail bosnien à leurs créations; ni l'incrustation sur bois, ni le damasquinage ne peuvent se faire chez nous; mais nous pouvons l'employer comme décorations nouvelles pour nos produits, et nous devrions être les premiers à lancer sur le marché international ce nouveau genre de décoration.

M. Henri de Saussure a parlé du congrès des américanistes, qui s'est tenu récemment à Huelva, en commémoration du quatrième centenaire de la découverte de

l'Amérique, et des études sur l'Amérique préhistorique, qui, depuis quelques années, ont pris un grand développement. A cette occasion, il soumet à la Société le fac-simile de deux manuscrits mexicains, antiques, qu'il a eu l'occasion de relever sur les lieux-mêmes. Ces documents offrent un grand intérêt en raison de leur rareté : on n'en connaît qu'un très petit nombre, attendu que les conquérants de l'Amérique ont systématiquement détruit tous les documents qui pouvaient rappeler aux populations autochtones leur histoire, leurs religions et leurs coutumes. Les manuscrits qui ont été sauvés de ce naufrage, se trouvent dans les bibliothèques du Vatican, de Bologne, de Vienne, de Berlin, de Dresde et d'Oxford. Ils ont été tous publiés en fac-simile dans le grand ouvrage, déjà ancien, de lord Kingsborough. Depuis lors, aucun manuscrit nouveau, de quelque importance, n'avait été signalé. La plupart des manuscrits connus se rapportent à la langue astèque ; celui de Dresde est de langue maïa, qui se parle encore dans le Yucatan. Celui qui vient d'être publié à Genève (Georg), par les soins de M. de Saussure, est un manuscrit mystique ; il se compose de seize tableaux figuratifs, en cinq couleurs et du meilleur style antique, datant d'une époque bien antérieure à la conquête. C'est un document en même temps historique et religieux, mais dont l'interprétation est malheureusement impossible encore, dans l'état actuel des connaissances archéologiques.

*Journal de Genève*  
*du 11 9<sup>h</sup> 1892*  
*(Supplément.)*

---

Société des arts. — Lundi, 9 janvier, M. Charles Aubert, juge, préside et donne la parole à M. Louis Viollier, architecte, pour une communication sur les travaux de restauration de la cathédrale de Saint-Pierre, commencés il y a trois ans. Le sujet n'est point nouveau et a été souvent traité à un point de vue ou à l'autre ici même en ces derniers temps. Aussi, nous en tiendrons-nous à l'essentiel.

Les trois tours sont la partie la plus intéressante pour la masse du public, car ce sont elles qui donnent la silhouette de notre ville. Ces tours ont été ou détruites ou non achevées. Il fallait en réfaire le couronnement. Comment s'y prendre ?

Saint-Pierre a été restauré à différentes époques et principalement à trois époques : au XIII<sup>e</sup> siècle : style de transition entre le roman et le gothique ; puis, fin du XIV<sup>e</sup> siècle et, enfin, au XVI<sup>e</sup> siècle : restauration dans le style du XV<sup>e</sup>, Genève étant en retard sur la mode ; c'est le moment où l'on refait la tour du Midi. Celle du carillon est le reste d'une ancienne flèche construite au XV<sup>e</sup> siècle.

La tour du Nord est la seule partie qui ait été étudiée en détail. M. Viollier en présente un modèle en plâtre. Rien n'a été changé jusqu'à la corniche. Sur la corniche reposait l'ancien toit : il recouvrait le bahut d'une galerie que l'on va rétablir.

Il est possible que cette tour et celle du Midi aient été projetées pour recevoir deux grandes flèches qui n'ont jamais été construites, les tours n'étant pas de force à les supporter. Pour compenser cette suppression, on aura probablement fait la flèche du milieu un peu plus grande. La tour du Nord se terminera en style XIII<sup>e</sup> siècle, raccordé avec ce qui est audessous. Impossible d'arriver à l'unité de style. Certains morceaux trouvés utilisés dans la construction des parties d'âge relativement récent, ont servi à reconstituer les détails qui manquent. Pour la toiture, l'idée d'un toit, ne serait-ce qu'un « capuchon », l'a emporté sur celle d'une terrasse.

Ce sera là l'achèvement définitif d'une chose qui ne peut être achevée normalement, car il y faudrait une flèche. Ce toit sera recouvert en vieilles tuiles conformes à d'anciens spécimens existants.

Cette restauration de la tour du Nord sera terminée avant la fin de la présente année. On passera alors à la restauration des façades latérales ; puis viendront l'abside et la tour du Midi, à laquelle on donnera un couronnement analogue à celui de l'autre tour.

M. Viollier expose quelques photographies des travaux particulièrement instructives. Répondant à différentes questions de MM. Brachsch, Welter et Ch. Aubert, M. Viollier donne encore quelques détails sur les deux incendies de 1340 et de 1434, venant de Longemalle et du bas de la ville, et dont la tour du Nord a surtout souffert.

*J. V. P.*

Il est probable, dit encore l'architecte des travaux, que la flèche de la tour du milieu sera refaite avec une structure intérieure en fer, revêtue extérieurement de bois ou d'autres substances.

M. le président Aubert rencontre l'assentiment général de l'assemblée en émettant le vœu que la Société pour la restauration de St-Pierre se recrute de nouveaux membres et remplisse son escarcelle. Le conseil n'était pas inutile, car M. Viollier a parlé de 5 ou 600,000 francs à dépenser encore.

Ajoutons qu'il est peu probable que l'on touche à la façade grecque; la remplacer par une façade gothique serait causer à tous un grand désappointement. D'ailleurs, ainsi que le remarque fort judicieusement M. Th. de Saussure, ces grands édifices religieux du moyen âge sont rarement d'un seul et même style; ils reflètent sur leur physionomie bigarrée la marche de l'histoire, le passage des siècles: la cathédrale de Strasbourg, par exemple, offre un mélange de plusieurs gothiques. M. Du Mont pense aussi qu'il ne faut pas vouloir à tout prix chercher l'unité du style, qui n'est pas tout dans un vieux monument.

C'est le pastelliste Liotard qui a les honneurs de la fin de la séance. M. de Saussure parle d'abord de l'homme. Il revint d'Orient, où il avait voyagé, avec une grande barbe, objet de curiosité, et dont il fit le sacrifice pour complaire à sa femme en se mariant. Il a laissé des descendants en Hollande, mais il vint mourir à Genève. Ses œuvres sont disséminées; nous sommes bien partagés, le musée Rath possédant quelques chefs-d'œuvre.

A ce propos, la Société des arts se rappelle un livre de son toujours regretté ancien président Edouard Humbert, livre fort avancé ou prêt à paraître, sur le grand pastelliste genevois, et elle se plaît à penser qu'il verra le jour.

M. Pricam, photographe, parle avec une compétence particulière de la photographie en couleur, qui n'est pas encore trouvée et n'est jusqu'ici obtenue qu'indirectement.

M. E. Briquet présidera la prochaine séance.

Soirée familière de la Société des Arts (6 février, présidence de M. Moïse Briquet). — Dans cette réunion, assez nombreuse comme d'habitude, il s'est heureusement manifesté la tendance d'en revenir, en partie du moins, à la « familiarité » qui présidait autrefois aux entretiens des assistants: deux ou trois de ceux-ci ont parlé de certains sujets, pris à l'improviste, et sans y avoir été invités et préparés à l'avance par les soins du président.

M. E. Jeanmaire a eu la parole le premier pour faire les honneurs d'une charmante petite exposition de portraits, à l'huile, à l'aquarelle ou au crayon, de Mme L'Hardy-Dufour, — dont plusieurs de son vénéré père, le général, — collection restée dans la salle depuis une récente séance de la Classe des beaux-arts. Avec sa fine compétence et en prenant pour guide une notice écrite par M. Gustave de Beaumont, il a commencé par résumer la carrière et le développement du talent, à la fois gracieux et ferme, de cette artiste si bien douée, si consciencieuse et si modeste, dont les œuvres, d'une vraie distinction, n'étaient guère connues en dehors du cercle de ses intimes. Puis il a signalé les précieux mérites de plusieurs d'entre elles, en insistant surtout sur l'élégante précision du dessin, qualité pour laquelle l'illustre Ingres lui-même n'aurait pas dédaigné Mme L'Hardy-Dufour.

M. Jeanmaire a annoncé ensuite la récente fondation, à la Chaux-de-Fonds, d'un enseignement de peinture sur émail, sous la direction d'un Genevois, M. Millenet, et il a exprimé son grand étonnement, partagé par tous les assistants, qu'il n'existât officiellement rien de tel dans une ville qui est la patrie des Thouron, Petitot, Glardon, etc.; il fait observer aussi qu'il appartiendrait à notre Ecole des arts industriels de former de jeunes adeptes de ce genre de peinture, qui est appelé à rendre de plus grands services que la gravure sur bois, qu'on y apprend depuis quelques années.

Après cette communication, M. le prof. Paul Chaix a parlé d'un monument d'une sorte toute particulière, qui vient d'être consacré en Italie à la gloire de Christophe Colomb. Il est de nature spirituelle et non pas en marbre ou en bronze, comme ceux qui lui ont été élevés, à l'occasion du quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique, en plusieurs endroits de l'ancien et du nouveau monde. M. le prof. De Gubernatis, de l'Université de Rome, a eu l'idée d'adresser une belle feuille de vélin à quelques centaines de personnages fameux des deux mondes, hommes d'Etat, savants, géographes, érudits, littérateurs, artistes, avec la prière d'y inscrire, avec leur nom, quelques lignes relatives au mémorable événement en question. Cette originale collection de documents, reliée en un magnifique volume, a été offerte à la ville de Milan, où sans doute elle ne restera pas une des moindres curiosités de la célèbre bibliothèque Ambrosienne. Toutes

*Journal de Genève*  
*du 22 Janvier*  
*1893.*  
*Supplément.*

*Album Rochet à un*  
*C. 2. de la Tribune*

ces inscriptions, au nombre de 706, ont été aussi reproduites en phototypie et réunies en albums, dont un exemplaire fut envoyé à chacune des personnes à qui elles étaient dues. M. Chaix avait apporté le sien à la séance, et l'honorable professeur, avec une spirituelle bonhomie, a expliqué ce qui s'y trouvait de plus remarquable. Cela, du reste, se réduit à assez peu de chose; il y a beaucoup de réflexions qui n'ont guère de rapport au sujet et plusieurs des inscriptions ne consistent qu'en une simple signature de nom. Une des mieux tournées est une poésie allemande de Carmen Sylva, la muse royale de Roumanie. Notre canton est représenté par les professeurs Alphonse de Candolle, P. Chaix, Schiff et Vogt.

M. l'ingénieur Flournois a entrete nu les assistants de la canalisation établie, ou plutôt rétablie, dans ces derniers temps, pour fournir d'eau potable la ville de Bologne. Les eaux viennent d'une distance d'environ 25 kilomètres, d'un petit affluent du Reno, au moyen de la remise en activité d'une suite d'aqueducs souterrains, qui, à ce qu'on croit, remontent à l'époque d'Auguste. Depuis les premiers siècles du moyen âge, ils avaient été oubliés, sauf en quelques-unes de leurs parties, qui se trouvaient à découvert, mais sans qu'on en sût la destination. La fameuse fontaine de Neptune, avec sa belle statue du dieu des mers, par Jean de Bologne, ne manquera donc plus d'eau, et ses gracieuses naïades ou sirènes en auront toujours en abondance à lancer en jets de leurs poitrines rebondies. M. Flournois prend occasion de ces conduites d'eau souterraines pour rappeler que, çà et là, dans les environs de Genève, il a été, à différentes époques, découvert également des constructions de ce genre.

Sur l'invitation du président et en attendant l'arrivée de M. H. de Saussure, M. le prof. Chaix puise de nouveau dans son inépuisable érudition pour nous entretenir, de la manière la plus claire et la plus complète, des soins judicieux avec lesquels l'Angleterre favorise l'émigration de l'excès de sa population dans celles de ses colonies où elle trouve le mieux à s'acclimater et qui contribuent si fort à alimenter l'industrie et le commerce de la métropole.

M. Henri de Saussure, dans une causerie des plus intéressantes, décrit les environs du lac de Hallwyl, où il a séjourné plus d'une fois. Il conduit ses auditeurs sur le théâtre de la seconde bataille de Villmergen, en 1712, et raconte comment les dragons rouges de Lavaux, sous la conduite du capitaine (major) Davel, emportèrent d'assaut la position de l'artillerie lucernoise qui, postée sur la crête d'une hauteur, avait tenu en échec les troupes bernoises durant une grande partie de la journée, ce qui décida enfin la victoire de l'armée des cantons protestants. Une visite qu'il fit de ces lieux, en compagnie de M. le conseiller fédéral Ruchonnet, lui expliqua que ce qui

rendit possible à la cavalerie vaudoise cet étrange fait d'armes, c'est qu'elle avait des chevaux de montagne, qui, avant d'être lancés à l'escalade du coteau en question, fonctionnaient pacifiquement comme bêtes de somme sur les pentes rapides des vignobles de Lavaux.

Ces communications ont donné lieu à diverses observations ou questions de la part de MM. Briquet, J. Roux, Krafft, Welter, etc. La séance a été levée à 9 h. 1/4, après désignation de M. Suès-Ducommun comme président de la soirée familière du mois de mars.

*Journal de Genève*  
*du 17 Février 1893.*

---

**Société des Arts.** — La séance familière de mars, hier lundi soir, s'est prolongée bien au delà des heures traditionnelles : de 6 h. 1/2 à 10 h. 1/2, cela représente une demi-journée. — M. Suès-Ducommun, qui présidait, avait trop bien fait les choses.

Les trois classes étant réunies, on a décidé, sur la proposition de M. le président de la Société des Arts, que les assemblées familières commenceraient à l'avenir à 7 h. 1/2 pour le thé, à 8 h. pour la séance.

M. Suès a payé le premier de sa personne en lisant deux pièces de vers charmants sous leurs habits un peu vieillots. L'une a été écrite en 1840 par Rodolphe Tœpffer, pour le baptême de sa fille, l'autre par Moynier-Deona, en 1856, pour un mariage. Un accueil excellent a été fait à cette lecture.

L'attention a été attirée avec raison sur la double exposition de ce jour. En premier lieu, la série si remarquable des études de M. Jeanmaire, peintes d'après nature dans la solitude hivernale de la Joux-Perret. Toute cette peinture respire un « nous ne savons quoi » de poétique, de mélancolique souvent. Ce sont les sapins du Jura, les gorges, les animaux au repos qui donnent à ces travaux un caractère paisible. Citons, un peu au hasard, car nous sommes, hélas ! très pressés : une montagne des Bois, le

lac de Taney, le moulin de la mort, le château de Vaumarcus et quelques charmantes études « bords du lac de Genève » qui démontrent que M. Jeanmaire, plus heureux ou plus intelligent que d'autres confrères, ne spécialise pas.

M. Wanner a été ensuite appelé à donner quelques renseignements sur plusieurs articles très remarquables exposés, et qui font le plus grand honneur à son atelier, certainement l'un des premiers en Suisse. M. Wanner a expliqué que plusieurs anciennes maisons de Genève sont pourvues de décorations en fer forgé et que plus d'une fois les dessinateurs se sont inspirés des beaux échantillons en vue à la Cité ou encore rue des Granges.

M. Wanner avait fait apporter deux splendides balcons Louis XV, une chimère-console renaissance, et quatre lampes riches, deux à pieds sur tiges, et deux à suspension, dont l'une avec abat-jour métallique. C'étaient là de très beaux échantillons d'une industrie cantonale prospère et susceptible de se développer encore davantage.

M. le professeur Emile Yung, auquel on avait instamment demandé une communication, a parlé de l'autotomie, c'est-à-dire de la faculté de défense des animaux inférieurs. On savait depuis longtemps que certains animaux secrètent, pour se défendre, des sucs vénéneux ou odoriférants, mais l'autotomie entre dans la catégorie des faits nouveaux. On sait maintenant, à n'en plus douter, que l'araignée abandonne une patte, si elle est poursuivie, et que cet abandon est voulu, automatique; le crabe fait de même; le lézard abandonne une partie de sa queue. Les observations les plus récentes ont prouvé que les parties ainsi autotomiées repoussent assez rapidement; on a vu des lézards à trois, même à quatre queues. Un vieux savant, peu au courant des récentes découvertes en zoologie, avait conservé dans un bocal à l'eau-de-vie un lézard à quatre queues, et il passa, dit-on, sa vie à chercher un autre exemplaire de la nouvelle espèce. C'était tout simplement une queue autotomisée à plusieurs reprises.

M. le professeur Welter-Crot a communiqué ses notes, très complètes, sur un travail original préparé par lui au sujet de l'origine du mot *Amérique*, question d'actualité à l'époque du jubilé de Christophe Colomb. Après une introduction historique, et après avoir relaté les divers voyages de Colomb. Après une introduction historique, et après avoir relaté les divers voyages de Colomb, M. Welter s'est arrêté un peu plus longtemps au Florentin Americo Vespucci, fils d'un grand commerçant, qui se trouvait à Cadix au retour de C. Colomb de l'un des voyages; Vespucci, après avoir voyagé à son tour, en 1499, et de 1501 à 1504, écrivit ses mémoires, qui furent repris vers 1507 par le savant Hilacomilus, à St-Dié, dont le nom original était Waldseemüller. C'est dans cet ouvrage de cosmographie, qu'il est pour la première fois question d'America, comme étant le pays découvert par Americo Vespucci, l'un des successeurs de C. Colomb.

Ce même nom se retrouve sur la première carte comprenant le Nouveau-Monde, publiée en 1514 à Vienne, ainsi que sur celle de Mercator, en 1541, etc.

On chercha, dans un grand nombre de pays, à mettre en doute l'origine véritable du mot *America*. En 1835, un savant allemand, von der Hagen, prétendit que ce mot était allemand et qu'il venait d'Amalrich, ancien prénom gothique, Americo en italien, Amaury en français. Plus tard, un Français, l'abbé Brasseur, lui trouva une origine mexicaine; survint, en 1892, un professeur de l'université de Cambridge (Etats-Unis) qui s'est efforcé de montrer que le mot *Amérique* vient du mot suédois Erik. En passant, M. Welter a donné des détails très curieux sur les prix d'anciens livres, chez les libraires de Londres ou d'Allemagne.

Le plat de résistance de cette longue soirée a été fourni par M. Wichmann, un de nos jeunes concitoyens établi à Cordoba (République Argentine) depuis sept années, et qui vient de rentrer à Genève. Le jeune instituteur avait apporté, pour compléter son exposé si complet, une série de photographies et d'objets du pays

qu'il vient de quitter : un poncho, manteau dont les usages sont aussi multiples que les couleurs de sa trame ; un mouchoir en fil d'aloës d'une finesse exquise, tissé par des Indiennes ; un tapis en fibres de bananier ; des petites coupes à maté, etc.

M. Wichmann a fait un rapide résumé de l'histoire et de la géographie de la République Argentine, puis il a abordé le chapitre, encore plus intéressant, des mœurs et coutumes de la population des campos ; on l'a vu, M. W. s'est trouvé mêlé activement à la vie de cette classe intéressante de la population.

Il a pris un peu la défense des gauchos, ces naturels du campos, qui font un peu tous les métiers : domestiques, guides, dresseurs de chevaux, gardiens de troupeaux.

M. W. reconnaît bien que les gauchos sont un peu voleurs ; mais il prétend que, là-bas, c'est une question du plus au moins. Si vous recevez une visite, vous pouvez être certain qu'elle vous emportera quelque chose, sans rien laisser, car il faut, dans ces contrées, exercer l'hospitalité sur la plus large échelle.

Parlant des Suisses qui sont établis dans la République Argentine, M. Wichmann a dit que tous nos compatriotes ont salué avec joie la venue du ministre M. Rodé. Le système consulaire actuel est défectueux ; les consuls sont généralement des commerçants et souvent ils sont paralysés dans leur action par leurs intérêts personnels.

Ainsi, dans la colonie de Rafaëla, fondée par des Suisses (Valaisans) un maître d'hôtel et son employé, tous deux nos compatriotes, ont été assassinés et il a été impossible d'obtenir satisfaction. L'étranger a toujours tort contre un « fils du pays » comme on les appelle là-bas. M. Wichmann a prolongé son intéressante communication bien au delà de l'heure traditionnelle, et cependant on continuait à l'écouter avec autant de plaisir que de curiosité.

Il nous reste à exprimer un regret : c'est que l'étendue et l'importance de cette causerie ne nous permettent pas d'en parler avec plus de détails dans un compte-rendu, dont les limites nous sont fixées par le défaut de place.

Société des arts. (Séance du lundi 6 mars.)  
Présidence de M. Suès. — Nombreuse assistance, les trois classes étant réunies. Cela commence à 6 h. 1/2 et ne finira que quatre heures d'horloge plus tard... Menu un peu riche.

M. Suès lit deux poésies de circonstance, composées pour des fêtes de familles et fort bien tournées, l'une de Tœpffer, l'autre de Moynier-Deonna.

M. Emile Yung fait une très intéressante communication sur l'autotomie, cette étrange faculté que possèdent certains animaux, comme les lézards ou les araignées, de se débarrasser qui d'un tronçon de queue, qui d'une patte (qui repousseront ensuite) pour mieux échapper aux poursuites. Ce phénomène n'est connu que depuis peu.

Avant d'en venir aux deux pièces de résistance de la soirée, signalons la présentation par M. Wanner de superbes ouvrages en fer forgé : balcons, lampadaires, etc., qui font le plus grand honneur au bon goût de leurs auteurs, pendant que M. Jeanmaire expose toute une série de croquis du paysage jurassien, que cet artiste excelle à comprendre et à rendre.

M. Welter fait ensuite une communication très documentée et captivante sur l'origine du mot Amérique.

Il établit, à l'aide de témoignages qui paraissent tout à fait probants, qu'il faut s'en tenir à l'explication reçue, savoir que c'est l'émule de Colomb, Amerigo Vespucci, qui donna son nom au continent nouveau.

Tout le monde cependant n'est pas convaincu. Tantôt on s'ingénie à démontrer que nous aurions affaire ici à un mot mexicain ou péruvien, ou qu'il faudrait assigner comme origine au terme d'Amérique une montagne de ce nom dans le Nicaragua, montagne riche en or et partant très vite populaire. L'an dernier encore, un professeur des Etats-Unis inventait une explication nouvelle dans laquelle ce n'est pas Amerigo mais un autre navigateur plus ancien, un normand du nom d'Erik (Amérique) qui serait le parrain du nouveau monde.

La première pièce que M. Welter invoque à l'appui de l'étymologie traditionnelle est un petit livre publié à Saint-Dié en 1507 par Hilaricomilus et qui eut quatre éditions, dont les rares exemplaires survivants se cotent de 3 à 4000 francs (32 feuilles in-quarto). Vient ensuite les cartes où, le nom d'Amérique est employé : l'une éditée à Vienne en 1514, une autre de Louis Boulanger à Lyon ; plus tard, la grande mappemonde de Mercator, publiée à Anvers en 1541.

Mais, détail à noter, au début, c'était seulement à l'Amérique du Sud qu'était appliqué le nom d'America (le Nord était les Indes occidentales) ; avec Mercator, il est étendu à tout le continent. Un géographe, Tortellini, aurait voulu appeler l'Amérique septentrionale Colomba et réserver America pour la partie sud. Sa suggestion n'eut pas de succès.

En 1850, un erudit d'outre-Rhin caressa agréablement le sentiment national en publiant une brochure sous ce titre : « America ou son nom originairement allemand. » En effet, Amerigo dérive du nom gothique Amalrich, français Amaury et italien Amerigo.

La parole a été ensuite donnée à M. Wichmann, de notre ville, qui revient d'un séjour de sept ans dans la République Argentine, où il s'est livré à l'enseignement. Sa communication dure environ une heure et demie qui passe très vite, grâce à la variété du sujet et aux objets qui circulent de temps à autre pour illustrer la causerie : tissus indigènes et broderies d'Indiens, photographies, etc. Bornons-nous à relever quelques faits moins connus que les autres.

Avec ses quatorze provinces et ses trois territoires nationaux, dont le grand Chaco, sur lequel un de nos feuillets donnait dernièrement d'intéressants détails, elle couvre une superficie égale à cinq fois celle de la France et n'a guère qu'une population de 3 à 3 1/2 millions d'âmes. M. Wichmann défend les « gauchos » contre la réputation de bandits que leur a faite l'auteur du récent feuilleton : ce n'est pas cependant que ces fils de la prairie aient toutes les qualités. Ils ont du moins des sens extraordinairement aiguisés et une facilité étonnante à se rappeler les plantes et les animaux qu'ils ont pu voir. Quant aux Indiens, on est surpris de leur savoir-faire ; exemple : des mouchoirs brodés admirables.

Les productions du pays arrêtaient un moment l'orateur. Il cause un certain étonnement en parlant des chardons employés comme bois de chauffage ; des grands forêts de pêchers sauvages aux fruits superbes servant à nourrir les pores, et le surplus pourrissant ; des cactus à hauteur d'homme dont le fruit fournit une excellente boisson. Rien n'est rare, là-bas, comme la pierre : les maisons sont en terre légèrement cuite, et très faciles à faire : elles sont de plus peintes en couleurs diverses, qui jurent souvent ensemble. M. Wichmann a montré l'appareil ordinaire pour fabriquer le maté, le thé du pays : on le boit à l'aide d'un tuyau, dans la coque de son fruit vide.

M. Wichmann a signalé aussi les nombreux ennemis contre lesquels l'homme a à lutter dans ces parages. Il croit que, malgré tous les inconvénients signalés, il est possible de vivre dans certaines colonies suisses, où des travailleurs peuvent trouver de l'occupation. Le climat y est bon, tout au moins peut-on s'y habituer. Le seul point noir, ce sont les maladies contagieuses à l'état pour ainsi dire endémique, la fièvre typhoïde, la fièvre jaune, la diphtérie. Il est vrai qu'on s'habitue aussi à cohabiter avec elles, mais cela ne va pas sans péril.

*Journal de Genève*  
*du 12 Mars 1893.*  
*(Supplément)*

— Hier, lundi soir, dernière séance familière des trois classes. M. Jeanmaire, qui présidait, a proposé à l'assemblée de se lever pour honorer la mémoire d'Alphonse de Candolle, et pour donner en même temps un témoignage de sympathie à sa famille, et spécialement à M. Lucien de Candolle, président de la classe d'agriculture.

M. Gosé a présenté ensuite à la classe un moulage représentant des grêlons de la terrible nuit du 7 juillet 1875. Il avait apporté aussi une gracieuse petite plaque émaillée, représentant une ancienne laitière genevoise. M. Gosé a exprimé à cette occasion, son étonnement de la trop grande tolérance que l'on accorde à Genève aux laitiers, qui transportent leur marchandise sur des chars en même temps que des récipients de détrit. Il y a là un danger réel.

Les objets apportés par M. Gosé ont fourni l'occasion à MM. Flournois, Sené et Welter de donner quelques détails très curieux sur d'anciens orages et sur quelques phénomènes météorologiques.

M. le Dr Blanchard a lu une nouvelle, rapidement écrite, à l'électricité ; le titre *Le Josué moderne* est une explication. L'auteur place son histoire, extrêmement amusante, dans la première moitié du 20e siècle, alors qu'un train express, marchant à l'électricité, fait le tour du monde en 24 heures. A cette époque encore éloignée, la *Tribune* publie une édition par heure ; elle est en vente, au même instant, grâce à la rapidité des communications — à Pékin, à Irkoutsk, à Londres, à Calcutta et à San Francisco. A chaque arrêt du train, les héros de M. Blanchard achètent leur *Tribune*. Cette fantaisie alerte et brillante a soulevé d'unanimes applaudissements.

Les gémissements de M. Jaques-Dalcroze sur l'art musical en Suisse et sur la position de Cendrillon qui lui est faite, ont ramené les auditeurs à 57 ans en arrière, et à la triste réalité fin de siècle.

M. Jaques a parlé d'un théâtre lyrique national, se demandant s'il nous en faut un, et si nous saurons nous en servir. Sur le premier point, le jeune artiste a dit *oui*, sur le second il a fait des réserves. Le but patriotique de M. Jaques est connu. On sait qu'il fait des efforts méritoires pour arriver à nous convaincre tous de l'urgence de la nationalisation de la musique. Les obstacles, selon lui, sont purement de volonté. Ainsi, il a fait part de ses projets à beaucoup de messieurs bien intentionnés, qui lui ont sympathiquement serré la main — mais hélas ! cinq minutes après, plus de traces de cette bonne pression et de ces belles promesses.

« Mon projet est un peu une loterie, a



dit le jeune artiste pour conclure. En entretenant le public de mes idées, je place des billets, dans l'espérance que j'arriverai bien un jour à décrocher le gros lot. »

M. Jaques a si gentiment plaidé sa cause et celle de l'art national que beaucoup de ses auditeurs lui ont souhaité, au fond du cœur, de gagner très prochainement ce gros numéro, but suprême de ses jeunes ambitions.

Pour continuer, on a entendu avec plaisir quelques pièces de vers de M. J. Perinet, qui a du style et des rimes charmantes, dans la note familière et émue surtout.

Le sâr Peladan a été exhumé, pour la bonne bouche, par M. Jeanmaire, qui a lu quelques pages mirobolantes relatant les conditions auxquelles on est admis dans le paradis péladanesque.

Séance très originale, comme on vient de le voir.

*Tribune de Genève  
du 11 avril 1893.*

Société des arts, 10 avril. Réunion des trois classes. M. Jeanmaire préside et rend hommage à la mémoire de M. Alphonse de Candolle, président honoraire de la Société. Tous les assistants se lèvent pour souligner ses paroles.

C'est M. Gosé qui fait la première communication en parlant, non sans intérêt, de la grêle de 1875, dont il rappelle certains détails au moyen de moulages pris au moment même. Et, à ce propos, M. Flournois, ingénieur, indique quelques curieux phénomènes qui accompagnent les orages de grêle.

M. le docteur Blanchard lit ensuite une spirituelle nouvelle, rapidement conduite et intitulée « le Josué moderne. » Ainsi que l'auteur l'a lui-même remarqué, son récit est comme une imitation lointaine de Jules Verne ; mais Jules Verne est dépssé. Nous faisons, en effet, le tour du monde en vingt-quatre heures, sur un chemin de fer électrique qui suit la marche du soleil.

C'est maintenant le tour de M. Jacques-Dalcroze. Le jeune et savant compositeur croit à la possibilité de fonder en Suisse un théâtre lyrique national. Une telle institution serait utile et bienfaisante, étant donné le rôle de plus en plus nécessaire de l'art dans la démocratie. L'art est sans doute utile sous toutes ses formes et dans ses manifestations diverses ; mais c'est dans la musique, au théâtre, qu'il trouve le plus large champ d'action. La musique doit son caractère populaire au fait qu'elle n'a pas besoin d'être comprise. Chacun la sent. On n'en peut dire autant de la peinture et de la poésie.

Cet art lyrique doit être national, car nous

n'avons pas le droit de laisser se gaspiller ou émigrer notre génie national — ce mot étant d'ailleurs employé ici sans exclusivisme. On peut voir par l'éclatant succès de la Fête des Vignerons ce qu'il serait possible d'obtenir dans un pays comme le nôtre. Mais les artistes, dira-t-on, où les trouver parmi nous, puisqu'il s'agit d'un art national, dont nous devrions faire nous-mêmes les frais ? Les artistes, nous entendons les compositeurs, nous en avons. Seulement il faudrait les laisser à leurs inspirations, et ne pas les plier à toutes les obligations de la vie mondaine.

Notre position centrale entre les grands centres musicaux, Allemagne, Italie et France, nous permet d'avoir un art à nous. Et pour l'interpréter nous avons aussi des éléments très suffisants. Qui donc n'est émerveillé de ce que peuvent faire nos simples sociétés d'amateurs ? Quelques acteurs de profession pour les grands rôles, et le problème serait résolu.

Mais l'argent, le nerf de la guerre et de la musique, d'où viendra-t-il ? Sans doute ce théâtre national serait une piètre spéculation, mais n'exagérons pas. L'affaire pourrait bien n'être pas si mauvaise, grâce aux éditions qui se vendraient à l'étranger, si nous savions obliger l'étranger auquel nous achetons ses produits à écouler aussi les nôtres. En cas de déficit, l'Etat est là pour intervenir. Le souci de l'art vaut bien l'entretien des routes. Enfin, si l'Etat refuse, nous avons des Mécènes qui peuvent le remplacer... quelquefois.

Mais, pour réussir dans cette entreprise, il faut vouloir. Il faut s'arracher au joug des coteries. Le public d'ailleurs n'est point mal disposé. Quand la presse se chargera de l'éclairer et de le diriger, il ne dira pas non, et il prodiguera sa sympathie à l'art suisse. Est-ce là un rêve ? C'est possible. Mais les plus grandes choses ont commencé par être des rêves. Celui-ci est de ceux qui peuvent se réaliser.

Tel est aussi le sentiment du président de la séance, M. Jeanmaire, qui se demande, en voyant la littérature suisse revêtir un cachet national de plus en plus marqué, pourquoi la peinture et la musique n'en feraient pas autant ?

L'assistance écoute encore des vers délicats et bien tournés de M. Périnet, auxquels elle ne refuse pas ses applaudissements ; sur quoi, pour finir, le président donne quelques détails sur le salon de peinture du Sar Péladan à Paris. Les étrangetés du programme soulèvent quelques bons éclats de rire. Toujours est-il que n'y va pas qui veut. MM. Hodler et Bœcklin sont les deux seuls Suisses qui y aient accès pour le quart d'heure.

*Journal de Genève  
du 13 avril 1893.*

**Société des arts.** — Hier lundi soir, première séance familière de la saison, toutes classes réunies. M. Alphonse Révilliod présidait avec cette bonne humeur qu'il communique aux hommes, aux choses mêmes qui l'entourent.

Il a cependant dû commencer par de tristes souvenirs, en rappelant la mort de plusieurs membres : de Candolle, B. Menn, J.-E. Dufour. J.-E. Dufour faisait partie de la classe d'industrie, et il serait parvenu à la Société des arts si Dieu lui avait prêté vie.

La série des communications a été ouverte par M. Th. de Taussure, qui a continué sa causerie lumineuse à travers les Espagnes qu'il visita naguères. C'est un bien puissant auxiliaire, que la machine à projections électriques. Et comme M. de Saussure sait s'en servir à propos.

Après Valence et Cordoue, pleins de souvenirs des rois maures, voici venir Séville, avec sa foire immense ; Tolède, à une heure et demie de chemin de fer de Madrid, avec son alcazar. Mais la partie certainement la plus captivante du voyage d'hier au soir, c'a été les courses de taureaux, auxquelles l'aimable causeur a fait assister du commencement à la fin, appelant à son secours l'écran électrique, qui a reflété l'image des plus célèbres toréadors, des picadors et des escadrilles les plus aimées de Séville et d'ailleurs.

L'un des plus célèbres toreros de ces temps-ci, apparu dans toute la richesse de son costume de fête, est un tout jeune homme, âgé à peine de 18 ans, physionomie banale, après tout ; les yeux ont quelque expression. Ces gens-là gagnent en moyenne 4000 francs par course, et comme ils se produisent de 60 à 80 fois par année, on peut supputer leur gain total. Les membres de la Classe ont pu suivre ainsi sur la toile complaisante à toutes les péripéties d'une représentation de ce genre, dont le passif est trop souvent représenté par des morts d'hommes.

M. Alphonse Révilliod a raconté qu'il avait assisté dans le midi de la France, à une course de taureaux très anodine. Cela devait être une course de taureaux, mais on avait fait servir des vaches ; l'une de ces pauvres bêtes, qui avait trahi son sexe en entrant dans l'arène, fut impitoyablement sifflée et dut retourner à son écurie.

M. Georges Hantz a continué la soirée en parlant des derniers perfectionnements apportés à la frappe des médailles. Avec un petit morceau de craie, il a rapidement et très exactement dessiné sur la planche noire les divers genres de balanciers utilisés actuellement. Le balancier à fléau a été détrôné par le balancier à friction, dont on peut voir un très bel exemplaire

à l'usine de dégrossissage, Coulouvrenière, qui vient d'installer un très bel atelier pour la frappe des médailles. M. Hantz a très aimablement invité ses collègues à visiter cet atelier.

Quelques explications ont aussi été données par M. Hantz sur la gravure des médailles, également très en progrès. Nous avons parlé de toutes ces choses intéressantes lors de l'assemblée annuelle de la Société suisse de numismatique, dont avons récemment publié un compte-rendu.

Mais ce que nous n'avons pas raconté, ce sont les mésaventures de M. Hantz avec les douanes françaises à propos de sa médaille de Tolstoï qu'on lui avait demandée en France. M. Hantz, sachant que la Monnaie de Paris a seules en France le droit de frapper des médailles rondes s'était rendu auprès du directeur pour lui exposer son cas. La loi était formelle : on ne pouvait frapper de monnaie ou de médailles rondes qu'à Paris, sans quoi on s'exposait à être poursuivi pour contrebande.

On devait donc envoyer le poinçon à Paris, M. Hantz fit observer que le poinçon était délicat et qu'il craignait de l'exposer, car il représente une valeur de plusieurs centaines de francs. Le directeur de la monnaie, un homme charmant, lui expliqua alors qu'il y avait moyen de s'arranger, qu'il suffit de voir le directeur de la douane à Bellegarde. M. Hantz va voir ce directeur, — un homme très aimable.

Mais certainement, il y a une loi pour certains pays amis. Attendez donc.

— Il y a bien la loi du 7 germinal, pour les pays ayant des traités de commerce avec la France, mais ce n'est plus le cas de la Suisse depuis 1893, la France n'a de traité de ce genre qu'avec la Russie.

Décidément, M. Hantz n'avait pas de chance. Il aurait dû faire observer que sa médaille représentait un... Russe : un nom comme celui de Tolstoï, cela ouvre tous les cordons des douanes de France. Le directeur des douanes, un fonctionnaire très courtois, donna cependant quelque espérance à M. Hantz en lui disant qu'on avait vu obtenir des résultats étonnants par la voie diplomatique. Notre graveur s'adressa au ministre suisse à Paris — qui ne fut pas plus heureux.

Et dire que M. Hantz avait travaillé pour la Russie.

La séance de décembre sera présidée par M. Suès-Ducommun.

*Tribune de Genève*  
*du 7 9<sup>e</sup> 1893.*

**Société des arts.** — La séance du 4 courant tenue sous la présidence de M. Suès Du Commun a offert un intérêt peu ordinaire. MM. Massol et Le Royer en ont fourni le programme.

M. Massol, le titulaire de notre laboratoire de bactériologie, a parlé des microbes. C'était presque forcé; mais il l'a fait dans une langue à la portée des profanes, et avec de magnifiques projections, en sorte que tout le monde a été enchanté. Tout le monde! C'est là une façon de parler, car toute l'audience ne montait pas à une vingtaine d'assistants. N'est-ce pas pitié qu'à une communication si intéressante, préparée avec tant de soin et de moyens de démonstration, le public ne se sache pas plus largement convié? Et pourquoi les dames que l'on voit quelque fois si avides de science et d'art, ne profitent-elles qu'à titre d'exception de ces séances souvent si remarquables?

M. Massol a parlé de la scissiparité des infiniment petits qui font l'objet de ses études. Toutes les vingt minutes, un travail de reproduction a lieu chez ces animalcules. C'est une progression qui rappelle celle de la légende des grains de blé promis à l'inventeur du jeu d'échecs. Conçoit-on un bacille capable de produire, s'il ne rencontrait pas d'obstacles dans le milieu ambiant, 7500 tonnes en quatre jours?

Mais la scissiparité — en deux, quatre individus ou davantage — n'est pas le seul mode de reproduction. Le microbe peut encore émettre des spores, ce qui est la forme la plus résistante de l'espèce. Ces spores sont presque impossibles à tuer. Elles trouvent moyen de vivre même dans le sublimé corrosif. Il y a ici à citer de merveilleuses études du professeur Koch de Berlin.

Cette légèreté des spores explique la longueur et le réveil de certaines épidémies sur les mêmes points. Dans la Beauce, par exemple, le charbon est endémique et localisé dans certains espaces que les bergers appellent les champs maudits. Quand un troupeau de moutons les traverse, il peut être sûr de compter des victimes. Le mal vient de ce que les bergers ont répandu là, autrefois, le sang de bêtes ayant les premiers symptômes du charbon et qu'il s'empressaient d'égorger pour pouvoir encore en vendre la chair. Ce sang tombait à terre et les bacilles émettaient des spores.

M. Massol a tiré d'admirables photographies au moyen desquelles il a pu faire voir les différentes formes des microbes, colorisés pour la circonstance, car ils sont de leur nature vitreux et difficiles à voir. Il montre, entre autres, le microbe de la tuberculose, un petit bâtonnet.

M. Le Royer a succédé à M. Massol et a fourni également une communication très claire et fort instructive. C'est du système d'identification anthropométrique qu'il a entretenu ses auditeurs, assisté d'un employé du département de justice et police dont M. Le Royer est le secrétaire. L'aide était considéré comme le sujet sur lequel on va expérimenter. Cette question de l'identification ayant déjà été exposée par M. Le Royer dans les cours de l'Aula, nous renvoyons nos lecteurs au compte rendu de ces conférences dans nos colonnes. (1)

M. Du Mont avait aimablement laissé jusqu'à lundi la salle toute tapissée de sujets du peintre Raffet dont il avait parlé dans une précédente séance, et qui sont sa propriété. (Vuairieu)

*Journal de Genève*  
*Supplément*  
*du 10 X<sup>bre</sup> 1893.*

(1) *Fragment du même*  
*Journal rendant compte*  
*des Cours du Soir à*  
*l'Université.*

Bonne note à M. Le Royer, secrétaire du département de justice et police, qui a su intéresser et instruire, dans la seule conférence qu'il avait à faire. Son sujet était l'identification au moyen du système anthropométrique. C'est là un procédé tout moderne, créé par un véritable savant, M. Jacques Bertillon, chef du bureau de statistique de la Ville de Paris, et qui a rendu tout aussitôt des services considérables. La Suisse, ou plutôt Genève, a été le premier pays à l'introduire après la France, et M. Le Royer en a parlé en homme qui s'en est servi dans la décharge de ses fonctions. Comment fixer les caractères anthropologiques d'un individu donné, son signalement scientifique qui va permettre de le distinguer et de le reconnaître en toutes circonstances? Tel était le problème. M. Bertillon a institué tout un ensemble de mensurations portant spécialement sur la tête-volume, front, nez, yeux, oreilles; les oreilles surtout, etc., — et qui s'exécutent au moyen d'instruments *ad hoc* et dans un ordre constant. Cela fait, un malfaiteur pourra changer sa barbe, vieillir, se transformer au physionomie est désormais fixée; il n'y a plus pour lui de subterfuges et d'échappatoire qui tiennent. Il sera reconnu à l'aide de son dossier anthropométrique consigné sur une fiche.

Un point important et difficile, c'était d'arriver à un classement de ces fiches où chaque individu a laissé sa trace, et qui permit des recherches faciles. Ici M. Bertillon a eu un éclair de génie, en imaginant une sorte de dédoublement de chaque série que nous ne pouvons malheureusement expliquer en quelques lignes, et grâce auquel, en quelques minutes, l'opérateur arrive à ses fins. Que nous sommes loin des signalements sommaires placés autrefois sur les passeports! Ce nouveau moyen d'identification est appelé à un emploi plus large que sa destination pénale actuelle. Chacun devra un jour posséder son portrait anthropométrique, afin d'échapper à ces aventures nombreuses qui proviennent de confusions, de soupçons gratuits, et dont M. Bertillon

tut lui-même victime, ce qui le porta à inaugurer les brillantes recherches dont nous venons d'indiquer plutôt encore que de résumer les résultats.

M. LeRoyer a vivement captivé en mettant sous les yeux du public le spectacle même des mensurations qui s'exécutent sur les malheureux ayant des démêlés graves avec la justice.

**Société des Arts.** — La première séance familière de l'année 1894, lundi soir, était présidée par M. Flournois, ingénieur, qui a débuté par ses souhaits les meilleurs pour l'année nouvelle.

La série des communications a été ouverte par M. le professeur Emile Chaix. Le sujet : les marécages de Pinsk, gouvernement de Minsk (Russie), a été présenté de la manière la plus intéressante. Ces marécages occupaient, il y a vingt ans encore, une étendue de 90,000 kilomètres carrés, soit une place double de celle de la Suisse. En 1878, on a commencé les travaux de dessèchement, qui se poursuivent avec lenteur et régularité ; actuellement, le tiers environ des marais est desséché. Ces travaux étaient absolument nécessaires, car les moyens de communications étaient impossibles.

Dans certaines contrées, on utilisait toute l'année des bateaux pour aller d'une maison, d'un village à l'autre ; là on ne trouvait pas d'autre moyen que d'atteler des bœufs aux bateaux : dans ces parages il était impossible d'avancer en marchant, à cause de la vase et, pour ce même motif, on ne pouvait ramer régulièrement. Au printemps, la ville de Pinsk était sous l'eau, et la procession de Pâques, au printemps, se faisait... en liquette.

La situation s'est déjà beaucoup améliorée et les propriétés drainées ont beaucoup gagné en valeur.

M. Théodore Flournoy, professeur extraordinaire de psychologie physiologique à l'Université, a fait, au début de sa causerie pleine de verve, une sortie contre les désagréments de l'homonymat.

Ainsi il a été invité, de la façon la plus officielle, à organiser et à présider la séance de ce soir. Or ces instructions concernaient son homonyme, M. Ch. Flournois, ingénieur. Pour que tout le monde sache qu'il y a Flournoy et Flournois, le savant professeur a décidé de se montrer ce soir à côté de l'ingénieur.

Ayant ainsi donné libre cours à sa mauvaise humeur, aussi factice que bien jouée, M. Flournoy, avec l'*î* grec, a dit quelques mots de la science qu'il professe à Genève avec la distinction que l'on sait. La psychologie physiologique est

une nouvelle venue et, si elle compte des représentants brillants en Europe, on trouve ses docteurs les plus éminents aux Etats-Unis.

Le nombre des laboratoires est de trente environ, dont quatorze en Europe : Leipzig, Fribourg en Brisgau, Berlin, Göttingue, Bonn, Paris, Rome, Copenhague, Genève, etc. En Amérique, on en compte seize, dont le plus important est celui de Harvard Collège dans l'Etat de Massachusetts.

Quelques photographies ont circulé, et elles ont démontré, ce que chacun sait ici, que le laboratoire de Genève est encore très pauvrement monté, et que s'il devait fournir son image, on y verrait beaucoup plus de bancs, de chaises et de rayons que d'instruments scientifiques. M. Flournoy a exprimé l'avis — tous les hommes de science le partagent — que la psychologie physiologique, dont on peut dire qu'elle constitue un amalgame de physique et de physiologie, est encore dans l'enfance et qu'elle est appelée à un bel avenir.

M. Thévoz a parlé de l'illustration et des progrès les plus récents. Il a fourni des données très curieuses sur le musée bibliographique dont les richesses représentent l'histoire de l'illustration sous ses aspects les plus divers. Quelques renseignements sur les procédés les plus perfectionnés de la phototypie et de la photogravure, ont été entendus avec intérêt.

Pour clore cette séance, si riche déjà, M. Flournois — avec un *s* — a donné quelques notices biographiques sur le mathématicien genevois Charles Sturm, dont il est question dans l'autobiographie du Dr Colladon, offerte par la famille à la classe d'industrie.

On a entendu avec un très vif plaisir, la lecture d'une pièce, de Sturm, relatant une mémorable bataille entre collégiens, sur St-Antoine. On y trouve les noms des pères d'hommes très en vue de nos jours, si bien qu'à plus d'une reprise, on a cru reconnaître, dans le portrait de Genevois de 1816, ceux de politiciens de 1894.

Quelques caractères sont d'une telle ressemblance, les défauts, les manies même de certains personnages si bien dépeints, qu'il est bien difficile de nier plus longtemps l'atavisme et l'hérédité intellectuelle ou morale.

A propos de Sturm, on a raconté plusieurs anecdotes amusantes. Le grand mathématicien était très orgueilleux, et il disait volontiers à ses étudiants : « Messieurs, nous allons passer au théorème qui a l'honneur de porter mon nom. »

M. Th. de Saussure a fait circuler une excellente brochure de M. Carl Brun, professeur à Zurich, sur Gottfried Keller, le

grand littérateur suisse, qui se livrait aussi à la peinture avec succès.

M. le président de la Société des Arts a dit encore quelques mots sur un épisode de son dernier séjour à Madrid. Comme il se trouvait dans cette ville le 2 mai 1892, jour de la fête de l'indépendance, on lui remit une feuille d'annonces, contenant une vignette donnant en facsimilé une lettre de Napoléon I<sup>er</sup>, fourmillant de fautes d'orthographe. M. de Saussure a rappelé que dans cette guerre de l'indépendance, un Suisse, de Reding, joua un rôle des plus honorables.

— La séance de février sera présidée par M. le professeur Vulliéty.

*Tribuna de Genève  
du 9 Janvier 1894.*

**Société des arts.** — La « famille » de février, hier lundi, était pour les délicats. On a pris le thé de bonne heure; Mme Dupuis, l'aimable concierge a offert sa crème la plus épaisse, ses petits pains les plus moelleux — le tout servi sur les superbes nappages qui sont de tradition dans la maison.

A huit heures déjà, la société a traversé le seuil de la bibliothèque pour prendre place sur les vénérables fauteuils du grand salon.

M. Vulliéty présidait, sauf erreur, pour la première fois une famille, et il a fait des débuts très remarquables. Il a commencé la série des jeûnes, car, usant de son pouvoir discrétionnaire; il a désigné pour son successeur, en mars, M. Charles Haccius, le président de la classe d'agriculture.

La soirée a débuté par une communication de M. Russenberger sur la machine à écrire en général, et sur le système Barlok en particulier. On a fait manœuvrer l'ingénieux appareil et, montre en mains, il a été prouvé qu'on peut assez facilement écrire trois mots à la seconde, sans pour cela passer pour être d'une très grande force.

M. Georges Hantz, qui fait plaisir partout et toujours, parce qu'il ne cesse d'être intéressant, a parlé d'émaillerie. Les incrustés, les paillonnés, les cloisonnés, les champlevés, les capitonnés et les ors grippés ont fait le sujet d'une causerie

très artistique. M. Hantz avait eu l'excellente pensée d'apporter quelques échantillons d'émaux faisant partie des collections du Musée des arts décoratifs.

Passant à un autre sujet, sans sortir de la maison qu'il habite, M. Hantz a présenté le bel album offert à M. Reber le 1<sup>er</sup> mai de l'année dernière, à l'occasion de son jubilé. Dans cet album, le comité de la fête a réuni les diplômes, lettres, télégrammes, adresses, photographies, etc., que M. Reber a reçus, à l'occasion de cette fête, des sociétés scientifiques de l'Europe. La reliure de cet objet d'art a été faite dans les ateliers de MM. Asper frères; les appliques et la décoration extérieure, entièrement en argent, sortent des ateliers de M. Hantz. L'un des ouvriers de cet atelier, M. Torblad, a exécuté la plus grande partie du travail. M. Hantz a dit le plus grand bien de son collaborateur qui, arrivé à l'âge de 70 ans, a conservé le coup d'œil, la sûreté du ciseau et de l'échoppe d'un jeune ouvrier.

La décoration est essentiellement symbolique; les serpents, les couleuvres, le gui, le laurier, tous les attributs pharmaceutiques ont été mis à contribution. Au centre, les armes des Reber, sur un panneau de grande allure.

L'extérieur de cet album est donc superbe mais on aurait bien voulu voir aussi ce qu'il y a dedans. Malheureusement, M. Reber, sans doute par excès de modestie, avait soigneusement ficelé et consciencieusement cacheté aux armes de sa famille le précieux volume.

M. Vulliéty, après avoir aux applaudissements de la société complimenté M. Hantz et son atelier, a payé de sa personne, ou plutôt de ses souvenirs, en entretenant ses collègues du Harz, et plus spécialement de Goslar.

Cette ville est la plus ancienne capitale impériale allemande après Aix-la-Chapelle. Son Hôtel de ville, son Kaiserhaus renferment encore des témoins de sa splendeur passée. On reconnaît dans les fresques les débuts de la peinture historique allemande, qui a ce caractère particulier d'être essentiellement nationale; jamais on ne trouvera le vaincu abaissé. Le peintre allemand s'attache aux gloires de son pays, mais il lui répugne de faire servir son génie à l'humiliation de ceux que sa patrie a soumis et vaincus. De nombreuses photographies, que M. Vulliéty a fait circuler, ont ajouté encore à l'intérêt très grand d'une causerie d'un caractère tout à fait personnel et original.

Au cours de la soirée, MM. Briquet et Sené ont montré, par leurs observations, qu'ils avaient pris un vif intérêt aux diverses communications.

*Tribuna de Genève  
du 6 Février 1894.*

**Société des arts.** — La séance de lundi était particulièrement de celles où les absents ont tort, en ce sens que, pleine de choses à voir et à entendre, elle défie une analyse rapide. M. Vulliét qui présidait, en a fait une bonne partie des frais en racontant avec beaucoup de bonheur ses souvenirs du Harz, illustrés par de nombreuses photographies, s'arrêtant surtout à Goslar, cette petite cité si longtemps balottée dans son attache politique entre la Prusse et le Hanovre.

Mais avant M. Vulliét, M. Russenberger avait parlé, avec démonstrations pratiques, de la machine à écrire et M. Hantz des divers genres d'émaillerie qu'il connaît si bien, depuis ceux qui nous sont familiers jusqu'aux cloisonnés où excellent les Japonais.

M. Vulliét a très bien conduit cette soirée où l'on a entendu aussi MM. Sené et Briquet apportant leur contribution de remarques utiles.

*Journal de Genève  
du 8 Février 1894.*

**Société des arts.** — La séance familière de mars, présidée par M. Ch. Hacsius, a été presque entièrement consacrée à une communication que M. le pasteur A. Hoffmann a faite sur ses aventures en Turquie et en Asie-Mineure à la recherche de son beau frère Thoumahan, accusé à tort de haute trahison par le gouvernement turc. Nous avons raconté brièvement, à l'époque, les péripéties de ce véritable roman, dont le récit fait avec humour, a été écouté d'un bout à l'autre avec un intérêt soutenu.

M. Hoffmann a rappelé que la nouvelle de l'arrestation de M. Thoumahan, pasteur arménien, lui était parvenue par la *Tribune*; il se mit peu de temps après en route, muni de puissantes recommandations, certain que son beau-frère n'était pas coupable du crime dont on l'accusait. C'est l'histoire de ce voyage que M. Hoffmann a racontée, avec une intensité de vie, avec un esprit qui lui ont valu les plus chaudes félicitations; à plus d'une reprise, il a été interrompu par les applaudissements dans le cours de son récit — chose rare à la Société des arts.

L'arrivée à Constantinople, puis la visite au pasteur allemand de cette ville; la rencontre d'une jeune Arménienne, convertie au protestantisme à Genève, et retrouvée à Constantinople, où elle a rendu de précieux services à son ancien pasteur; la présentation au secrétaire de l'ambassade allemande (M. de Seefried) et à sa femme que M. Hoffmann reconnut pour l'avoir souvent vue à l'église luthérienne de Genève et vingt autres incidents curieux et imprévus ont très vivement intéressé les membres de la Société.

A Constantinople, après avoir fait des démarches auprès des ambassadeurs des puissances protestantes (Allemagne, Angleterre, Etats-Unis), M. Hoffmann finit par apprendre que M. Thoumahan se trouvait à Angora. Les ambassadeurs vont voir le sultan et son grand vizir, et obtiennent certaines facilités.

Voici M. Hoffmann en route pour Angora, cette importante ville de l'Asie mineure, située sur la nouvelle ligne du chemin de fer de l'Anatolie, dont le point terminus sera Bagdad. Les renseignements que M. Hoffmann a donnés sur cette ville intéressante ont ouvert des horizons nouveaux à un grand nombre de ses auditeurs.

Angora est située sur la rive gauche de l'Engurieh, soit affluent oriental du Sakaria; elle compte environ 40 000 habitants, dont le nombre augmentera quand la ligne dont nous venons de parler sera achevée, créant des relations directes avec Ghérédeh, Zafaranboli, Brousse, Hadji-Begtach, etc. La ville d'Angora (l'ancienne Ancyre) est célèbre dans l'histoire ancienne; on y trouve encore le temple élevé par les premiers Galates en l'honneur d'Auguste. Dans les ruines de ce temple, on a retrouvé le testament d'Auguste, assez bien conservé, gravé contre les murs en lettres très visibles, qui le seraient davantage si les Turcs n'en avaient pas gratté l'or.

M. Hoffmann a raconté son entrevue avec le pacha du vilayet d'Angora, un personnage très haut placé, qui consentit à le recevoir, et finit par lui dire que son beau-frère était innocent, qu'on l'avait confondu avec un de ses cousins du même nom. Le pacha fit venir le prisonnier; l'entrevue, on le comprend, fut touchante. M. Hoffmann pouvait enfin serrer dans ses bras celui qu'il désespérait de retrouver, la victime d'un odieux déni de justice et d'une administration judiciaire unique au monde par sa lâcheté et sa vénalité. Il paraît que le pacha d'Angora fait exception, car en voyant les deux beaux-frères dans les bras l'un de l'autre à côté de lui, il se mit à pleurer comme une Madeleine.

— Pour un Turc, c'est beaucoup, a ajouté M. Hoffmann. Et on l'a cru sans peine. Le malheureux Thoumahan put enfin raconter ses misères; sa longue détention avec des voleurs, des pirates, des assassins; comme on lui avait rivé au cou un collier de fer; puis un boulet au pied, les mains dans des planchettes; la nourriture, le « pilaf », on la lui introduisait de force dans la bouche. Même désordre pour tous les besoins naturels et matériels de notre pauvre humanité. On promet enfin que le procès sera révisé; on donne un avocat à ce pauvre pasteur

d'Arménie, et son protecteur revient à Genève, pour apprendre peu de temps après que Thoumaïan a été quand même condamné à mort. Le télégraphe joue de nouveau entre Genève, Berlin, Vienne, Constantinople et Angora; le résultat se fait un peu attendre. Thoumaïan finit par être gracié, mais il est banni à vie de la Turquie! Il est actuellement à Londres, au service du comité évangélique arménien.

C'est ainsi que M. Hoffmann a terminé, aux applaudissements bruyants d'une assistance qu'il venait de tenir en haleine pendant près de deux heures trop vite écoulées.

M. Frédéric de Stoutz, ingénieur, a complimenté M. Hoffmann, tout en le remerciant. M. le professeur Paul Chaix en a fait autant, en termes très chauds, ajoutant que chacun a pris part aux angoisses du narrateur, et que tous ont éprouvé de la sympathie pour le malheureux Thoumaïan, victime du désordre d'une administration sans scrupules. M. Chaix a aussi demandé quelques renseignements complémentaires sur le temple d'Auguste; M. Weiter, sur la culture. M. Hoffmann a répondu avec le plus grand empressement à toutes les questions qui lui avaient été posées.

M. Haccius a parlé ensuite de l'élevage du bétail et de l'industrie laitière en Suisse, qui est beaucoup plus importante qu'on ne se l'imagine. Nous possédons, dans l'ensemble des cantons, environ 1,212,500 têtes de bétail; à 300 francs en moyenne, cela représente une fortune de plus de 360 millions. L'élevage du bétail occupe environ 120 mille personnes; on a calculé que nos 665 600 vaches suisses donnent chacune 2000 litres de lait par an, soit au total un milliard 500 millions de litres.

Pour comprendre l'importance du prix du lait, il suffit de dire qu'un changement de prix d'un centime par litre a pour conséquence une modification de plus de 15 millions de francs. Que faisons-nous de tout ce lait? Nous en bavons beaucoup; nous en utilisons pour l'élevage; pour les fromages. Nous exportons chaque année 200 mille quintaux de fromages, représentant un mouvement de 38 à 40 millions de francs; le lait condensé représente quinze millions; le beurre, un million, mais nous en importons pour trois millions.

Nous n'avons rien à craindre de la concurrence étrangère en ce qui concerne la valeur de notre bétail suisse, ni pour l'industrie fromagère.

Selon M. Haccius, il faudrait encore tenter un effort pour supplanter la France dans les fromages à pâte molle, dits de luxe, alors qu'elle élève des droits prohibitifs sur les nôtres.

Dans le canton de Genève, on boit, à ce qu'il paraît, 30.000 litres de lait par jour.

Pour produire cette quantité, il nous faudrait 8000 vaches; or, nous n'en possédons que 5000. Il est évident que nous employons, par conséquent, le lait de 3000 vaches étrangères, de la zone neutre.

Ce sont les agriculteurs de la Haute-Savoie et du pays de Gex qui nous inondent de leur lait qu'ils échangent ensuite contre d'autres produits.

En terminant son exposé d'une clarté remarquable, M. Haccius a exprimé l'espoir que l'année 1894 sera plus favorable à nos agriculteurs que celle de 1893.

M. le professeur Emile Chaix a été désigné pour présider la séance d'avril.

*Tribune de Genève*  
*du 6 Mars 1894.*

**Société des Arts (5 mars).** — La séance familière des trois classes a eu lieu sous la présidence de M. Haccius, agronome et président de la Classe d'agriculture, qui donne d'abord la parole à M. le pasteur Hoffmann, de l'Eglise luthérienne, pour le récit d'un voyage en Asie mineure.

La communication de M. Hoffmann a plus qu'intéressé: elle a captivé. Elle renfermait deux parties: les démarches accomplies l'an dernier dans l'intérêt d'un beau-frère, professeur dans un collège arménien et victime d'une erreur judiciaire qui lui valut la prison avec son accompagnement oriental de carcan et de ceps. De hautes interventions diplomatiques amenèrent l'heure de la délivrance, mais l'affaire a fini pourtant par l'exil.

Pour accomplir sa mission, M. Hoffmann dut parcourir une portion de l'Asie mineure, et c'est ce voyage qui nous arrêtera quelques instants. Il a pris un chemin de fer allemand qui, faisant un immense circuit, s'en ira du Bosphore jusqu'à Bagdad: 4106 kilomètres — et il l'a utilisé sur un parcours de 570 kilomètres jusqu'à Angora, le terme de ses pérégrinations. Les endroits historiques ne manquent pas sur ce sol au sud de la mer Noire: voici, outre Nicée où se tint un célèbre concile, le tombeau d'Annibal; plus loin une mine unique au monde, occupant deux mille ouvriers et d'où l'on retire l'écume qui servira à fabriquer toutes les pipes en cette substance à l'état de pureté. Le pays est très fertile et parfois un vrai paradis; mais, outre qu'il y a certaines steppes très marécageuses et aussi arides que malsaines — les fièvres y font rage — les habitants ne travaillent que pour leurs besoins. Ils n'ont pas assez de sécurité pour développer leur exploitation. Veut-on acheter un de ces champs abandonnés, comme il y en a tant, plusieurs prétendus propriétaires surgissent

comme par enchantement, et c'est le « back-chich » qui doit résoudre la difficulté. C'est onéreux. Les 60 % de l'Asie mineure sont en friche. Cependant le nouveau chemin de fer pourra donner un élan et faire les affaires du pays tout en faisant fort bien les siennes. A Angora, en août, on donnait pour 36 marcs 1000 kilos de froment qui à Constantinople en obtenaient 130. On voit quel déchet : c'est que le trajet devait se faire à dos de chameaux.

M. Hoffmann parle encore d'un lac trois fois comme celui de Genève, avec 33 % de sel et qu'on ne manquera pas d'exploiter ; puis d'Angora, l'ancienne Ancyre, la vieille capitale des Galates, ville assez importante pour qu'Auguste lui ait accordé le privilège de posséder une copie de son testament couvrant tout un côté d'une salle du temple, et qui est conservé bien qu'on ait gratté l'or de l'inscription. Il parle aussi du culte musulman, de la fidélité de ses sectateurs à dire leurs prières au moment prescrit, mettant parfois une pierre devant eux pour fermer leur horizon et mieux assurer leur recueillement. Il passe plusieurs jours en steamer avec des pèlerins sur la route de la Mecque, très dévots, mais sales !!

MM. Welter et Paul Chaix posent quelques questions à M. Hoffmann, et M. Chaix, en apportant un supplément d'informations tirées de son fonds merveilleusement riche, remercie l'orateur de son récit si émouvant, si instructif et si dramatique, et qui, à plusieurs reprises, avait provoqué déjà des applaudissements assez inusités à l'Athénée.

M. Haccius prend alors la parole pour donner quelques aperçus sur la condition du bétail en Suisse. Voici les principaux renseignements fournis et qui ne manqueront pas d'intéresser nos lecteurs.

\*

Notre pays est riche en bêtes bovines. Nous en avons 1,212,500 têtes ; à 300 fr. valeur moyenne, cela représente 360 millions de francs. Pour soigner tout ce bétail, il faut environ 120,000 personnes.

Sur l'ensemble, on compte 665,000 vaches qui, taxées à 2000 litres annuellement, donnent une quantité moyenne de 1 milliard 500 millions de litres par an. Que ce lait vaille 10 ou 11 centimes le litre : c'est là une fortune.

La richesse bovine en Suisse est exceptionnelle, car elle monte à 428 têtes de bétail par 1000 habitants et à 55 vaches par kilomètre carré. Le bétail bovin est partagé presque également entre les deux races tachetée et uniforme (Schwytz) avec un faible avantage pour la première.

Nos exportations de Suisse montent par année à 26,000 têtes valant 9 millions de francs, grâce aux qualités de la race justement appréciées à l'étranger. Nous importons, en revanche, 30,000 têtes, dont beaucoup de veaux, ce qui représente annuellement 6 1/2 millions.

Chaque tête de bétail consommant de vingt à trente livres de foin, on comprend la difficulté en temps de disette de fourrage comme en cette année.

Un centime de différence dans le prix du lait représente pour l'agriculture suisse quinze millions en plus ou en moins. Le lait est consommé en nature, ou utilisé pour l'élevage des veaux jusqu'à quatre ou cinq mois ; ou transformé en fromage ou en beurre. Notre fromage genre Emmenthal s'est beaucoup perfectionné : c'est le roi des fromages. Il s'en exporte 200,000 quintaux métriques chaque année, soit pour trente ou quarante millions de francs. Ses qualités lui permettent de lutter même contre les barrières de douanes.

Le lait condensé à Cham et chez Nestlé représente, de son côté, un emploi de 152,000 quintaux métriques de lait. Ce qui se vend de ce produit, hors de Suisse, monte à quinze millions par an.

Le beurre ne fournit pas les chiffres que l'on attendrait. Nous en exportons pour un million, nous en importons de bon ou plus ou moins margariné, des contrées voisines, pour trois millions par an.

A l'importation, nous recevons annuellement environ deux millions de fromage de luxe à pâte molle, Camembert, Brie, que nous pourrions fabriquer. On s'y met.

L'agriculture passe chez nous, comme en tout pays, par une crise intense. Elle a chez nous une importance plus grande que ne pensent ceux qui croient qu'il n'y a chez nous que des montagnes plus ou moins arides.

Dans notre ville de Genève, nous consommons 30 à 40,000 litres de lait par jour — la Suisse allemande use beaucoup plus du lait — ce qui suppose 8000 vaches. Or, nous n'en avons à l'ordinaire que 5000 dans le canton. Sans la concurrence que nous fait de ce chef la Savoie, nous augmenterions certainement ce chiffre, car notre agriculture pourrait sans grand peine devenir plus intensive.

Cette communication, si nourrie et si claire, est-il besoin de le dire, a été très écoutée. M. le professeur Emile Chaix présidera la prochaine séance.

*Tribune de Genève*  
*du 7 Mars 1894*



**Société des Arts. (Séance du 2 avril.)** — M. Emile Chaix, président, donne la parole à son père, M. le professeur Paul Chaix, qui, une fois de plus, fait l'admiration de tous par la sûreté de sa mémoire et la netteté de son exposé, dans un sujet tout de détail : les canaux de la Prusse. Ce pays en avait grand besoin, mais il a fait des merveilles, en particulier par ses récents travaux destinés à détourner le courant maritime des détroits danois, si effrayamment fertiles en sinistres. M. de Bismarck a exercé ici une action heureuse.

M. Adolphe Gautier parle de Daniel Colladon, poète à la plume facile, composant des chansons au « camp » de 1824 commandé par le major Fournier, qui, lors d'un incendie à Monnetier, monta le Pas-de-l'Échelle à cheval. M. Gautier chante deux chansons écrites sur une des phrases jouées par les sifres de l'époque. Heureux temps, où l'on savait encore chanter, simplement et jovialement, comme l'a si bien rappelé l'interprète de Colladon.

M. Vulliet apporte d'intéressants souvenirs de Berlin et raconte les charges dont M. de Bismarck fut plus le héros que la victime. La caricature, poussant l'allégorie jusqu'aux âges les plus reculés, transportait la scène en Egypte, ce qui était fort drôle.

M. Adolphe Gautier, répondant à une demande d'éclaircissement, captive l'assistance par une causerie sur les armes de la République de Genève, la clef et l'aigle. Il rappelle les conclusions qu'il donnait à ce sujet dans une petite brochure, et qui combattent absolument celles de Blagnac. M. Gautier entend qu'on laisse une certaine liberté aux artistes ; pas de formule, pas de types fixes et immuables. L'aigle doit être héraldique et non ornithologique, c'est-à-dire faire ressortir les caractères propres de l'animal comme on le faisait sur un écu aux étroites dimensions. Quant aux lettres I H S, ce sont les trois premières lettres grecques de Jésus, avec un circonflexe sur l'é ; c'est donc Jésus qu'il faut lire ; *Jesus Hominum Salvator* est une pure confusion.

Intéressantes considérations pour finir de MM. Sené et Th. de Saussure sur la nécessité de revenir à des soirées plus familières quoique bien préparées, et sur les avantages d'une bonne comptabilité domestique. MM. Braschoss et Suès-Ducommun prennent encore la parole. M. Charles Aubert, juge, présidera la séance de rentrée en novembre prochain.

*Journal de Genève*  
du 6 avril  
1894.

**Société des arts.** — La dernière séance familière de l'année a eu lieu à l'Athénée lundi soir sous la présidence de M. le professeur Emile Chaix, qui a commencé par donner la parole à son vénérable père, M. Paul Chaix, et dont on peut bien dire qu'en géographie, il a été « notre maître à tous ».

M. Chaix a parlé du grand canal du Nord, dont les Allemands sont si fiers : le « Nord Ostsee Kanal ». Cette grande œuvre, qui a pris dans la suite le caractère d'une véritable entreprise nationale, avait cependant rencontré sur son chemin de sérieux opposants, dont l'un des plus militants fut de Moltke, alors que M. de Bismarck le défendit avec ardeur. Commencé vers 1887, il fut terminé en 1889 et coûta 154 millions. Les devis primitifs s'élevaient à 156 millions, mais furent en définitive ramenés à 154 par suite de plusieurs mieux-values.

M. Chaix a beaucoup insisté sur l'excellente administration qui présida aux travaux ; de l'ordre partout, un excellent esprit chez ceux qui dirigeaient, une conduite exemplaire chez les ouvriers. M. Chaix a établi un parallèle entre l'organisation du travail dans le Nord Ostsee Kanal et celle d'autres canaux, en Egypte par exemple, où les ouvriers étaient tenus de gratter la terre avec leurs mains, n'ayant ni pelles ni pioches ; à défaut de brouettes, ils devaient mettre les matériaux dans leurs tabliers ou leurs chemises pendantes. Cette fois, du moins, il y avait avantage à travailler « pour le roi de Prusse ».

M. E. Chaix a tenu, aux applaudissements de la société, à remercier son père pour cette très intéressante communication. La forme donnée à cette expression de reconnaissance avait quelque chose de très touchant.

Il s'est agi ensuite de désigner un président pour la prochaine séance familière, qui aura lieu en novembre. MM. Wuarin et Veyrassat ayant successivement décliné cet honneur, M. Ch. Aubert a accepté, parce que, a-t-il dit, il n'avait pas encore eu le temps de trouver un motif pour refuser.

M. Suès-Ducommun a déposé sur le bureau une récente publication, qui obtient en ce moment beaucoup de succès aux Etats-Unis. C'est un ouvrage qui paraît en livraisons, sous le titre : « *The magic city* » (la cité magique), et qui est consacré, on le devine, à chanter — dans le texte et par l'image — les gloires de la grande foire du monde à Chicago, *The world's fair*.

M. Adolphe Gautier, avec cette délicieuse bonhomie des temps pas sés, a

chanté deux chansons inédites de Daniel Colladon. Les portraits des anciens présidents de la Société des arts faisaient des mines étonnées, car, — ainsi que l'a fait observer plus tard le président actuel, M. Th. de Saussure — on n'a jamais chanté dans les séances familières de la Société des arts. Les paroles et la musique datent de 1824; Colladon y célèbre entre autres les mérites du major Fournier, le même qui, un soir, monta à cheval le Pas-de-l'Echelle pour aller au secours des incendiés de Monnetier.

Ces airs ont une allure très vive; ils se chantaient sur les mélodies des fibres de chaque compagnie.

La première chanson du camp débute ainsi :

J'ai donc vingt ans,  
Voilà le temps  
D'aller au camp :  
C'est-z-embêtant !  
Il n'y a pas moyen d'en être exempt.  
Faut fair' chacun son temps  
Faudra camper, faudra trimer,  
J'vas m'échauffer,  
J'vas m'enrhumer,  
Mon Dieu, mon Dieu,  
C'est-z-ennuyant  
D'être du contingent.

En voici le dernier couplet :

Voilà-z-enfin que je r'venons,  
Que je r'tournons  
Dans not' maison !  
Bonsoir cher papa, chère maman,  
Somm's plus conscrit  
Mes chers amis,  
J'ai l'nez pelé,  
J'at l'feint brûlé,  
Somm's un coco qui a du cœur, de l'honneur.  
Qu'a servi n'a pas peur !

La seconde chanson, sur un air encore plus vif, et que beaucoup de nos lecteurs de la génération de Colladon reconnaîtront, est intitulée « Promenade militaire du camp ».

On se rend au front de bandière,  
Le tambour bat et nous partons  
Tonton, tonton, tontaine, tonton !  
Chacun disait : que de poussière !  
Fait le contingent du canton !  
Tonton, etc.

\* \* \*

En chemin pour prendre patience  
Colladon chante une chanson,  
Tonton, etc.  
Mais on lui dit : faites silence !  
Ou bien nous vous consignerons,  
Tonton, etc.

\* \* \*

Enfin l'on arrive à Vilette  
Pour nous régaler, nous dit-on,  
Tonton, etc.  
Et l'on nous donne une pichette  
Pour contenter chaque luron,  
Tonton, etc.

Les braves ont éclaté, comme des fusées, après cette production musicale; les félicitations, les remerciements, sont tombés en avalanches sur M. Ad. Gautier, qui venait de faire passer à ses collègues un quart d'heure très délicat.

M. H. Wulliety a analysé une publication allemande, dont il fit l'acquisition à Berlin, alors que, en étudiant bouquinisant, il recherchait les livres rares. Cette brochure, qui a pour titre « Ramses und seine Feinde » (Ramsès et ses ennemis) et pour auteurs Horn, quant au texte, et O. Wagner, pour les illustrations, n'a que les dehors d'une fantaisie égyptienne. C'est plutôt une caricature politique, un pamphlet déguisé sans les hiéroglyphes, contre M. de Bismarck. Malgré l'égyptologie apparente dans le livre, on reconnaît facilement dans les dessins Bismarck, Léon XIII, Windthorst — la petite Excellence; — le légendaire chien de Bismarck, Tyras, ne manque pas au tableau.

On a examiné avec intérêt ce curieux petit volume.

Prenant prétexte d'une note parue dans la *Tribune* concernant l'écusson de Genève, M. Emile Chaix, a remis à contribution l'inépuisable fonds de bonne volonté de M. Ad. Gautier, lui demandant, sur un sujet qui nous intéresse tous, une petite consultation. Et tout aussitôt notre excellent héraldiste national s'est exécuté; il a dit, en résumé: l'idée qu'il faut suivre, dans l'art héraldique, un type absolu, est très mauvaise; comme en peinture, il faut laisser à l'artiste une certaine latitude; toutefois, il est certaines règles dont on aurait tort de s'écarter. Il y a quelques années, M. Gautier avait été appelé à faire partie d'un jury chargé d'examiner les travaux de ceux des élèves de l'Ecole cantonale des Arts industriels auxquels on avait demandé d'exécuter l'écusson genevois. M. Gautier fit part de son impression dans un petit rapport, dont M. J.-E. Dufour lui demanda communication. Ces notes furent ensuite imprimées, et c'est d'après ces documents que M. Gautier a donné quelques précieux détails qu'il a rendus encore plus intelligibles au moyen de dessins sur la planche noire.

Blavignac, qui s'est occupé des armes de Genève, a rendu un très mauvais service aux chercheurs en mettant tout en formule.

Il faut absolument laisser une certaine latitude à l'artiste, mais M. Gautier répète qu'il y a certaines traditions dont on ne doit pas s'écarter. Ainsi, notre aigle ne doit pas être absolument ornithologique mais héraldique; par contre, le panneton de la clef doit toujours être tourné en dehors. Quant à la devise *Post tenebras lux*, il est indifférent de la placer dans un ruban au dessus, ou autour de l'écusson: l'essentiel, c'est qu'elle y soit. De même, pour les lettres J. H. S. on com- met de fréquentes erreurs.

A une question de M. CHAIX, M. GAUTIER a répondu qu'on ne saurait fixer une époque déterminée et classique à l'art héraldique; il estime toutefois que les styles les meilleurs sont ceux des XIV<sup>me</sup> et XV<sup>me</sup> siècles.

M. Braschoos a aussi demandé quelques renseignements que M. Gautier lui a fournis aussitôt avec son obligeance accoutumée.

On a terminé par une causerie « familière » sur les séances « familières » mensuelles.

M. Sené a exprimé l'opinion que le caractère de ces réunions de chaque premier lundi du mois a un peu dégénéré; qu'il y a trop de communications importantes, à grand orchestre, de longue durée, et qu'ainsi le temps pour causer fait défaut. *In medio veritas* a ajouté M. Sené qui, appliquant aussitôt le principe, a parlé familièrement de la comptabilité, regrettant qu'en fait de partie double, beaucoup se contentent de la partie « trouble » c'est-à-dire ne prennent pas de notes du tout.

M. de Saussure a fait à M. Sené une double réponse. En ce qui concerne les séances familières, il est d'accord pour reconnaître que l'on « cause » beaucoup moins, et qu'il y aurait bien quelque chose à faire pour revenir aux traditions d'antan; quant à la partie « trouble », M. de Saussure a connu des gens ne sachant ni lire ni écrire, et faisant bien leurs affaires, alors que d'autres, plus instruits, se ruinaient avec des livres en règle. — Conclusion: en tout une juste mesure.

On s'est donné rendez-vous au premier lundi de novembre. — Que se passera-t-il d'ici là?...

*Tribune de Genève*  
*du 3 avril 1894.*

**Société des arts.** — La séance familière de novembre de la Société des arts, toutes classes réunies, était présidée par M. Charles Aubert.

Deux communications, fort intéressantes, ont fourni l'aliment de cette soirée.

M. Théodore de Saussure, le président de la Société des arts, a parlé des courses de taureaux — et il trouva dans les incidents de Nîmes un heureux prétexte pour redire, avec son esprit et sa bonne humeur proverbiales, les incidents si curieux qu'on avait notés lorsqu'il avait parlé des courses espagnoles, l'an dernier. Quelques photographies, clichées et préparées pour les projections électriques, ont donné à sa communication un tour très vivant —; on peut bien dire qu'on a vécu, pendant une heure, les incidents de Nîmes, sans s'être exposé à rencontrer le taureau, comme le fameux commissaire de Dax.

M. Guillaume Fatio, faisant comme M. de Saussure usage de la lanterne magique, a traité un sujet bien différent, plaçant le terrain de ses expériences au delà des mers: dans les Etats-Unis. Si l'auteur de la communication précédente avait parlé de choses très animées, M. Fatio, lui, a cherché à établir un contraste en exposant des maisons. L'architecture aux Etats-Unis, telle a été la question abordée et traitée avec clarté et entraînement.

M. Fatio a parlé des horreurs de l'architecture des grandes villes, où les maisons de fer, de vingt étages, ne sont pas rares, et, pour faire diversion, il a projeté sur la toile complaisante des cottages, reposants, gracieux nids, qui donnent bien une idée du « home » si cher aux Américains du Nord.

MM. de Saussure et Fatio ont obtenu, pour leur peine, des remerciements et des félicitations: c'est la menue monnaie de la Société des Arts.

La séance de décembre sera présidée par M. Suès.

*Tribune de Genève*  
*du 15 <sup>6</sup> 1894.*

*F. I. V. P.*

**Société des arts.** — La séance familière de décembre s'est prolongée lundi (sous la présidence de M. Suès Ducommun) jusqu'à dix heures et demie.

Il faut reconnaître d'emblée que le programme était intéressant, et que MM. Suès, Sené, Th. de Saussure, Briquet, Braschoss, Nicole et Hoffmann avaient des auditeurs attentifs et exceptionnellement nombreux.

M. Suès a présenté quelques belles photographies, sortant des ateliers de la maison Boissonnas, représentant le maharajah de Baroda, dans des poses très variées, ainsi que son épouse, la jeune maharani, dont la figure douce et mélancolique attire même les yeux les plus indifférents; cette collection a été complétée par quelques photographies du Victoria Mall, notamment du plafond de M. Bieler. M. Boissonnas est bien décidément hors de pair dans sa spécialité.

Après l'art, la prose, dans la personne de M. Sené, fournissant quelques données sur la comptabilité, et donnant, en passant, des conseils amicaux sur la tenue des livres des caissiers de la Société des arts. Malgré toute sa compétence, M. Sené n'a pas réussi à convaincre M. Théodore de Saussure, qui lui a répondu qu'étant maire de Genthod depuis 44 ans, il avait toujours tenu ses comptes avec une simplicité qui est à la portée de chacun. Ensuite, passant à un sujet un peu moins terre à terre, M. de Saussure a donné quelques renseignements sur deux belles photographies du Zwinger, de Dresde, somptueux monument dans le style Louis XV, avec des portiques magnifiques et des façades ayant très grand air.

M. John Briquet, privat-docent à l'Université, a présenté une très forte étude sur la structure géologique et la floristique du Mont-Vuache; il a démontré, avec une clarté remarquable, pourquoi on trouve sur ses versants des plantes extrêmement variées qui ne semblent pas appartenir à cette région. Pour expliquer ces phénomènes de botanique, M. Briquet a dû remonter à l'époque glaciaire et il a démontré que, sur le versant occidental, on trouve la végétation du littoral de l'Adriatique, de l'Espagne, de la Sicile, tels que l'érable de Montpellier, l'armoise camphrée, etc. Par suite des phénomènes géologiques, la composition du versant occidental est absolument différente du versant oriental et la végétation en est, par suite, absolument autre. M. Briquet a rendu hommage aux recherches récentes des savants allemands et anglais, qui sont arrivés à faire une lumière complète sur ces phénomènes, retrouvés ailleurs, et dont M. Briquet a trouvé la confirmation au Vuache.

M. le professeur Paul Chaix a adressé au jeune savant des compliments qui ont dû lui être sensibles, venant d'une bouche aussi autorisée et aussi sincère. « Il y a un immense intérêt, a déclaré M. Chaix, à retrouver ces colonies si loin de leur mère patrie. »

M. Welter a demandé et obtenu des réponses intéressantes aux questions qu'il a ensuite adressées à M. Briquet.

M. Braschoss a communiqué des extraits d'un curieux petit livre: il s'agit d'un almanach paru à Genève en 1798, donnant des renseignements utiles et des descriptions de quelques places, avec dessins à l'appui. On a beaucoup goûté cet intermède.

M. le professeur J. Nicole a parlé ensuite de ses amours, et ses amours ne sont pas de ce monde. — en tous cas, pas de notre ère. On devine que le savant professeur a entretenu la société de papyrus, de ces « vieilleries » jaunies, presque illisibles, auxquelles on s'attache, à ce qu'il semble, avec un sentiment qui tient de la passion. M. Nicole, qui est un papyrologue des plus compétents, avait apporté quelques échantillons, tirés en partie de ses collections particulières, en partie de la Bibliothèque publique. On peut raconter, si l'on veut bien, les choses les plus intéressantes au sujet des papyrus, dire comment et où on les trouve, ce qu'il faut faire pour pouvoir les déplier et les lire, etc.

Les papyrologues éprouvent une joie intense à chaque nouvelle découverte. Ainsi — ô bonheur — notre ville possède un exemplaire des plus rares, contenant des fragments de l'Iliade, avec 13 vers qu'on ne trouve pas ailleurs. Les plus beaux papyrus sont ceux du *British Museum*, à Londres; c'est là qu'on trouve la fameuse constitution des Athéniens.

Sur la demande de M. Braschoss, M. Nicole a lu l'un des petits papyrus: c'était un chèque! datant de l'époque antonine (200 ans après J.-C.). Un négociant du nom Syrus s'adressait à un de ses amis en affaires, nommé Alexandre, lui disant: « Vous ferez bien de remettre au porteur la somme de quatre drachmes à valoir sur ses capitaux, et quatre drachmes et demi sur ses intérêts. Et surtout n'oubliez pas de vous faire donner quittance. » On voit qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil et que les chèques, pas plus que les intérêts ou les quittances, n'ont été inventés par un banquier genevois, ainsi que le bruit en avait couru.

M. Suès a bien fait d'adresser des remerciements à M. Jules Nicole, qui avait su être intéressant sans se montrer trop savant.

M. le pasteur Hoffmann est arrivé bon dernier avec une communication sur le

poète cordonnier Hans Sachs, né le 5 novembre 1494, et dont l'Allemagne vient d'honorer la mémoire avec éclat, au cours des fêtes de Nuremberg. Il est regrettable que le sort de M. Hoffmann ait placé à la fin de la soirée son intéressant travail. L'étendue de ce compte rendu ne nous permet même pas de l'analyser, mais nous pouvons rendre à l'auteur ce témoignage que, bien que venant très tardivement, son petit travail sera placé l'un des premiers dans la mémoire de ses auditeurs.

*Tribune de Genève  
du 5 X<sup>bre</sup> 1894.*

Société des arts. — La séance familière du 3 décembre a été plus que remplie; M. Suès-Ducommun, chargé de la présidence, avait préparé un menu copieux et varié.

M. le professeur Sené aborde une question pratique de comptabilité, puis M. Th. de Saussure parle du Zwinger de Dresde, monument grandiose commencé sous Auguste II, électeur de Saxe et roi de Pologne, dans le style Louis XV ou rococo, pour servir d'avant-cour à un château qui n'a jamais été bâti. De belles photographies permettent de suivre en détail et de près l'intéressante communication de M. de Saussure.

M. Suès attire l'attention des membres de la Société sur les nombreuses photographies que M. Boissonnas a bien voulu exposer et qui montrent le maharaja de Baroda et sa femme, la salle de Victoria-Hall ainsi que son plafond peints par Bieler.

M. John Briquet parle du mont Vuache, de sa configuration topographique et géologique et de sa flore. La flore du versant de la montagne qui nous regarde n'a rien que de banal; celle de l'autre versant qui regarde Culoz est méridionale et comprend 63 espèces, dont plusieurs ne se retrouvent que bien loin du Vuache. Cela vient de ce que la face occidentale, abritée contre les vents froids, a conservé de la période *xéothermique*, sèche et chaude, qui succéda à la période glaciaire, un grand nombre de plantes qui existaient aussi ailleurs, mais que la température trop basse a en grande partie tuées. M. Paul Chaix se fait l'interprète des auditeurs pour exprimer le plaisir qu'il a eu à entendre cet exposé si savant et si clair, et dans lequel, en partant d'une question locale, on arrive à des généralisations d'un grand intérêt.

M. Braschoss présente un petit volume imprimé à Neuchâtel en 1798, *Abrégé de l'histoire de Genève*, et en détache certains détails. La fabrique d'indiennes de Fazy occupait alors six cents ouvriers. Rousseau avait un monument dans ce qui est aujourd'hui le Jardin botanique: une haute colonne surmontée du buste du grand homme.

M. le professeur Nicole entretient l'assemblée des récents papyrus trouvés en Egypte et dont il a contribué à amener chez nous quelques spécimens contenant en particulier quelques vers inédits d'Homère. Il montre l'intérêt de ces documents au point de vue de l'étude de l'antiquité et répond aux questions de MM. Braschoss, Welter et Briquet sur certains détails matériels se rapportant à ces précieuses reliques dont le savant professeur fait passer quelques-unes, acquises pour notre Bibliothèque et soigneusement enfermées entre deux plaques de verre.

M. le pasteur Hofmann arrive bien tard, mais il réveille l'attention par la manière dont il raconte les fêtes du quatrième centenaire de Hans Sachs, le 5 novembre dernier, à Nuremberg, et caractérise le cordonnier-poète lui-même. Cet homme remarquable, si vivant dans ses 6200 poésies, formant sept forts volumes, et qui reflète si bien les grands sentiments que la Renaissance et la Réforme remuaient dans les cœurs allemands, cet homme qui fit l'admiration de Goethe (« l'un des plus grands d'entre nous ») et celle de Richard Wagner dans les *Maîtres Chanteurs*, fut longtemps méconnu et profondément oublié.

Après cette communication si attachante, la séance est levée. Elle avait duré près de deux heures et demie. Il y en avait au moins pour deux fois. M. Viollier-Rey, chargé de présider la prochaine réunion, fera bien, dans la composition de son menu, de ménager les estomacs.

*Journal de Genève  
du 12 X<sup>bre</sup> 1894.  
Supplément*

Table des noms jusqu'à 1884.

Autran 1877  
 Bost, J. Aug. 1874. 77. n. 79. m. a 80. j. 81.  
 j. n. 282, a. n. 83 (voy. aussi 1870).  
 Bellamy, Ch. m. 280. f. m. 81. j. n. 82.  
 j. m. a. n. 84  
 Bourrit, H. j. 81. m. 82. n. 83. f. 2. 84.  
 Briquet, M. f. a. 80. f. 81. m. 82. j. 2. 83.  
 (Brochez, L. mentionné m 84)  
 (de Candolle, A. P. mentionné 1878)  
 de Candolle, alph. 1878, f. 80. f. m. a. 81.  
 m. 83, n. 84.  
 Chaix, Paul 1878, n. 280, f. 81, 281.  
 j. 82, f. 82, a. 83, 283, j. 84, f. 84.  
 Colladon, D. j. 80. a. 80. a. 83  
 D'Albert-Durade n. 79. n. 82. m. 83. m. n. 284  
 (De la Rivé, Aug. mentionné oct 1884)  
 Dufour, général 1870, 74 (77. fa. 282. a. 84)  
 Dufour, Th. j. 80.  
 Dufour-Vernes f. a. 83.  
 Du Mont, Alf. n. 83  
 Du Pasquier, j. 83  
 Favre Léopold n. 80  
 Favre William 79.  
 (Favre Louis m. 83)  
 Freundler, mai 81.  
 Gaberel 78, n. 77 m. 82 d. 82.  
 (de Gallatin, Albert m. 81).  
 Galopin 1877. n. 79. d. 80. n. 81. 284.  
 Garcia 284.  
 Gautier, Ad. f. 80. m. 80. n. 81 d. f. a. 82.  
 j. 83, n. 84.  
 (Gautier Alf. 281, 282).  
 D<sup>r</sup> Gossa père 1870. (j. 84).  
 D<sup>r</sup> Gossa, H. j. 84. n. 84.  
 (Guigon n. 82).  
 Haccius (j. 81) j. 83 (n. 83) m. 84.  
 Hamman 1870.  
 (Huber 182. 282. f. 83).  
 Huber-Saladin 1877  
 (Humbert, Ch. a. 82).  
 Humbert, Ls. a. 82, 282, j. 83, f. 84, m. 84  
 284.  
 Jousserandot, a. 80, f. 81, a. 81, f. 82, m.  
 Kraft d. 84 82, m. 83, n. 83, 283, n. 84.  
 Le Fort, j. d. 80, n. 81, m. a. 82, m. a. 283. a. n. 84.  
 Lombard, Alex. n. 84. (Leschot m. 84)

(Marcello 1877, f. 83).  
 (Martin, Jacques, oct. 84).  
 Micheli, L. j. 81, f. 81 j. 82. a. 82. f. 83  
 (Morin. a. 84).  
 Moschel 1870.  
 (Moser, H. f. 84).  
 Petarel n. 80.  
 Peter, armurier, m. 80, n. 81, f. 83, a. 83.  
 Pictet, Alf. n. 80.  
 Pictet de Serogy, 1870, 77, n. 79, j. f. m. n. 280,  
 j. m. a. mai, n. 281. n. 82. m. j. n. 84.  
 (Pictet, m. a. oct. 84).  
 Pictet Raoul a. 81. (d. 83)  
 (Revilliod, G. a. 81).  
 Revilliod, a. 82.  
 Revilliod, alph. f. 84.  
 Rochette, G. f. 81.  
 (Rugger oct. 84).  
 de Saussure, H. m. a. 80. j. m. a. d. 82.  
 de Saussure, Th. 1877, n. 2. 79. j. a. d. 80.  
 f. d. 81. j. f. n. d. 82. j. f. m. d.  
 83. j. f. m. a. 84.  
 Schaltebrann 1870.  
 Sené 1870, 77, n. 75. j. m. 84.  
 Silvestre m. 83.  
 Soret j. 84.  
 de Stouly, F. j. 80, f. 84.  
 Streckeisen f. 80, f. 82, d. 83.  
 Stuechlin, E. j. 81, n. 81, 282.  
 Sues-Ducommun, héracl. n. 80, n. d. 83, m. 84.  
 Thuzy a. 82.  
 (Toepffer a. 83)  
 Uhler f. 81. m. a. 83.  
 (Vaucher, famille a. 84).  
 Vernes-Prescott a. 81, n. d. 82, j. f. m. a. 83,  
 (m. 84).  
 Veyrassat f. 82.  
 Vicat f. 83.  
 Wartmann 78, n. 80, n. 81, 281, f. 83.  
 m. 83, n. 83, f. m. n. d. 84.  
 Weibel 284.

Les chiffres et initiales de mois  
 soulignés désignent les présidents de séance.

Table des noms 1885-1894.

Abrezel d 88.	De Cree F. n 88. n 90
(Acharé j 85)	Delphin f 92.
(Argand f 88)	(Déricaz d 90. a 91).
(Asper f 94)	Déricaz fils a 91.
Aubert Ch. j 93, n 94.	Dessoultes f 88 m d 88. f 91.
Austran f 90.	(Dufour général. a 87)
Beaumont (G. de) f 93	(Dufour j. 2. n 93. a 94).
Bedot m 92	Dufour-Vernes. a 85. a 86. m 92.
Bellamy f 85, m 85 (+ d 85).	Du Mont j 92. j 93 d 93.
(Ballot n 87)	Dunant Dr. j 88. m 89.
Bernard f 90. a 92.	(Fazy, industriels, m 90).
Blanchard Dr. a 93.	(Fatio L. m 87).
(Blavignac a 94).	Fatio G. n 94.
Blondel Aug. m 91.	(Fane et Chalut d 88).
Boissier E. n 88.	Ferrier H. n 85.
(Bonijol j 90 Ba; f 90)	(Fick d 86).
Boisomas F. d 87 (d 94).	Flournois Ch. f m 87. f a 93. j 94.
(Bordier a 85)	Flournoy Th. j 94.
Bost m 85, f 86. d 86. j a n 87. f n 88	Freundler d 86.
a n 89.	Galopin-Schaub. f n 85. n 86. d 90.
Bourrit H. m 86. a 86	Gautier ad. j 85 (a 85) d 85 f f 86 f 87 m 88
Bourrit O. j 85. n 85.	j d 89. d 91. a 94.
(Bory ant. j 90)	(Gautier Emile a 85. m 91)
Braschoss n 85 j f 87 j n a 88. a 89	(Givard m 86).
f f m n d 90. d 91. j f 92	(Glandon a 87)
j 93. a. d 94.	Gosé a 87. a 93.
Briquet John d 91.	Gosse Dr. n 85 j n 86 a 87. m 90. a n 91.
Briquet moise f m a 85 f m 86	m 92.
f a 87. m 90. n 92. f 93. j 94	(Graff-Reinhardt a 86)
de Bude Eug. m 91.	Grosclaude a 87.
Burkel a 89. f 92.	Haccius m 94.
de Candolle Alph. f m 85 j 86	(Hammann n 86).
n 88 (a 93 n 93)	Hantz n 87. f 90. d 92. n 93. f 94.
de Candolle Lucien n 92.	Hénon m 87.
Chais Emile f 89 f 90 a 91 j 94	(Hentich-Chevrier j 87).
a 94	Hoffmann, pasteur. m 94. d 94.
Chais Paul j 85. f m d 86. n 87	Humbert Ed. j 88 / 88 f m 89. n 89. j 90. j 93.
j f n 88. a d 89. a 90. d 91	Jacob m 87.
f 93. m a 94.	Jacques Daleroge a 93.
de Clepaine Arthm n 89. m 91.	(Jaquet sculpteur f 87).
(Collodon d m 90 a 94)	Jeanmaire m 86 (f 88) m a 88. f 92. f 93.
Cougnard Jules a 88	m 93 a 93.
Crosnier a 89	(Jequier m 88)
Cuénoud m a 88. a 89. j 90. m 90.	Jousserandot d 85 f 87.
D'albert Duade n 85 j 86 (oct 86)	Juret H. n 85.
	Kraft m n 85 n 87. n 90. j d 92. f 93.
	Le Frit, Ch. f a d 85. j d 86. j 87. j n 88.
	Le Royer Eug. d 93
	(L'Hardy Dufour m m / 93)
	Kötard j 93
	Lombard Alexis m 87.
	(Magnin a 92).
	Maisol d 93.
	(Maurice naïve de Genève f 88).

(Menn n 93)  
 (Mellon m 88)  
 (Micheli m, n 92)  
 (Millenet f 93)  
 Mithey a 86  
 Moser H. d 92  
 (Moyner-Deonna m 93)  
 Nicole Jubs. d 94  
 (Niederhäusern m 88)  
 (Oettinger m 91)  
 (Oltmanns j 92)  
 Penard E. f 92  
 Perrinet J. a 93  
 (Perrot ad. m 87)  
 Perrusset V. n 88  
 Pélavel a 86 j 87 j 87  
 Peter armurier m 85 m 86 m 89  
 Peter pasteur d 89. m 90. m 92  
 Pi f 87  
 Pictet de Sergy j a n 86 (n 87, + j 88)  
 Pictet Raoul a 92  
 Pricam, E. a 90. j 92 j 93  
 Rambal, J. f 86. m 87  
 (Reber f 94)  
 Rehfoos n 91. d 92  
 Revilliod Alph. d 85. n 88. j n 90. n 93  
 (Revilliod Gustave j 91)  
 Rilliet alb n 90  
 Rouge m 92  
 Roussy j 89  
 Roux Eug. j 92  
 Roux Jubs. f 93  
 Ruel, J. 93  
 Russenberger, f 94

Salmson Y. d 88  
 Samson (A 86. f 87  
 (Sarasin Ed. n 92)  
 de Saussure Henri j 85. a 85. (f 86). d 86. j 87  
 j 90. j 92. d 92. f 93  
 (de Saussure H. B. j 88)  
 de Saussure Théodore f. m. 85. n 85. j 86  
 (a 86) n 86. n 88. j 89. j. f. n. d. 90  
 d 91. n 92. j n 93. j. a. n d. 94  
 Schaltebräud f 91  
 Scippl P. d 90  
 Sene f d 86. f 87. d 88. a d 89. n 89  
 a 93. f 94. a 94. d 94  
 (Stèche n 85)  
 Stouty (de) Eh. a 87. m 94  
 Stouty (de) F. d 86. f 92. m 92. m 94  
 Streckhausen f 85 f 86 (m 87)  
 Stroehlin, Ernst. m n 91. m 87. d 89  
 Stroehlin, Paul. f 92  
 (Sturm j 94)  
 Suès, M. j n 85. j m 86. j. a. n d. 87  
 f a n 88. f j n d 89. m 90  
 j f a 91 m a 92. m d 93. a d 94  
 Thury, Marc. j. f. 89. a 92  
 Thévoz j 93  
 (Tocffer A. f 87)  
 (Tocffer R. m 93)  
 (Tomblad f 94)  
 (Types genevois a 91)  
 Veillon j 90  
 Veyrassat f 88 j 90 m a 90. a 91  
 Villier, L. j 93  
 Vulliet f 94. a 94  
 Wanner (a 86. n 89). m 93  
 Wartmann j 85. m 85. j f 86. (oct 86)  
 Weber, vétérinaire a 88  
 (Weibel oct 86)  
 Welter Crot f 89. a 89. n 92. j 93 f m a 93  
 m d 94  
 Wichmann m 93  
 Young (n 85) m 86. d 87. f 89. j. a. 91. f 92  
 m 93

### Présidents de séances

(sous réserve des lacunes de ce livre)

9 fois	M. M. Bost. - De Saussure, Th. - Suès.	1 fois	M. M. Jela-Dolle, Alph. - Chaix, P. - Zuffen, gin.
6 "	Briguet, M. - Pictet de Sergy.	"	- Hammann. - Kraft. - Vernes Proc. coll. -
5 "	Bellamy, G.	"	Bourrit. - Chaix, E. - Cusinod. - Galopin.
4 "	Humbert, Ed.	"	- Haccius. - Jousserandot. - G. Stouty,
3 "	Gautier, Ad. - La Fort. - Wartmann. - Rey.	"	Ch. - de Stouty, F. - Stroehlin, E. -
"	ravit. Braschoss. - Des Gouttes. - Jeanmaire. -	"	Vulliet. - Welter Crot.
2 "	Micheli, L. - Revilliod, Alph. - Fournois. - Rehfoos.		
"	Aubert, Ch.		



Origine de la Société des Arts 5 nov. 1884. fév 1887. janv 80  
Origine des Soirées familiaires fév. et mars 1886. janv 80  
Caractère des séances familiaires mai 1880. janv. 87. avril 94. oct 86

